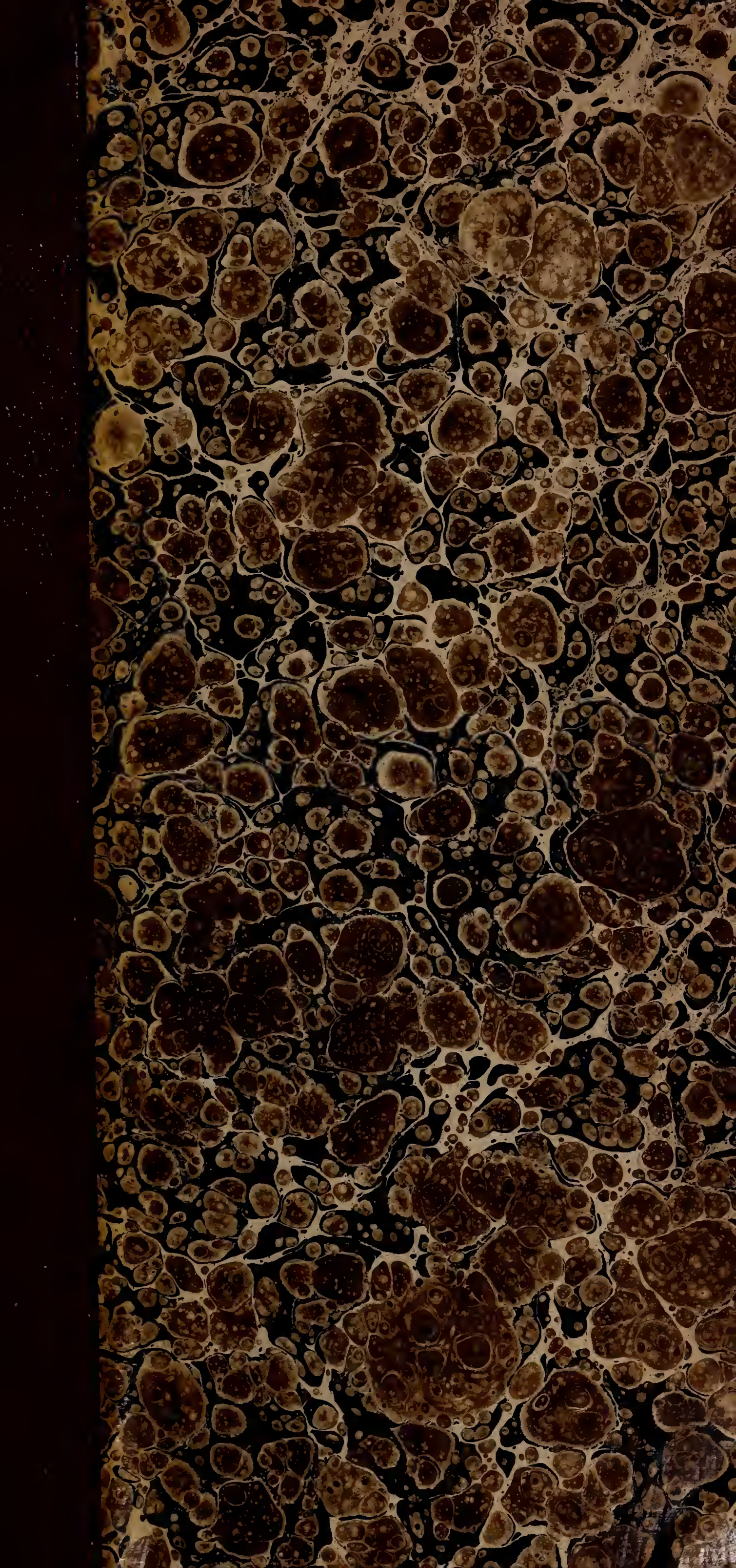
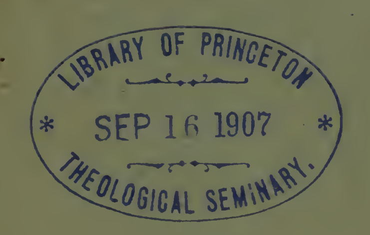




JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
A LA LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS ET Cie

RUE DE RIVOLI, 174.

1864

Paris. — Typ. de Ch Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION FRANÇAISE DU LESSOUTO.

Prières en faveur des missions. — Prochain départ pour le Lessouto de M. Eug. Casalis fils. — Installation d'un pasteur indigène à Kolo. — Un accident de voyage.

Paris, 12 janvier 1864.

L'œuvre des missions a eu sa bonne part dans les ferventes prières que l'Eglise a fait monter vers le Seigneur, pendant la première semaine de cette année.

Il y a là pour nous une garantie assurée de bénédiction et de prospérité. Il est impossible que Celui qui a inspiré ces requêtes ne les exauce point, et malheur à nous si nous pouvions avoir le moindre doute à cet égard ! Il est impossible aussi que les chrétiens qui ont supplié Dieu de faire avancer son règne dans le monde, ne se rappellent pas cette parole d'un apôtre, à propos des païens : « Comment invoqueront-ils Celui dont ils n'ont point entendu parler ? » Nous croyons donc pouvoir compter, et nous comptons pleinement sur le concours toujours plus efficace et plus empressé de nos frères en la foi !

Ils apprendront avec joie que dans les premiers jours du mois de mars, deux nouveaux ouvriers vont s'embarquer pour le Cap de Bonne-Espérance. M. Eugène-Arnaud Casalis retourne dans le pays où il est né, pour y servir le Sei-

gneur en qualité de médecin-missionnaire. Il part avec une jeune compagne, animée des mêmes sentiments que lui. Mlle Fanny de Pury, nièce et à maints égards fille adoptive de M. et Mme GrandPierre, va joyeusement consacrer sa vie à ces païens dont le malheureux sort est, dans la famille où elle a grandi, un sujet de constante préoccupation et d'entretiens presque journaliers. Il est inutile de dire avec quelle émotion et quelle reconnaissance le pasteur vénéré qui a longtemps été à la tête de la Maison des Missions et son successeur, dans cette charge, ont vu se former des liens qui les unissent, d'une manière si étroite, dans une œuvre commune faite par leurs propres enfants.

Pendant que nous préparons ici de nouveaux messagers du salut, nos frères du Lessouto cherchent à en faire surgir au sein des Eglises qu'ils dirigent. On ne lira pas sans intérêt et encouragement ce que M. Mabille nous écrit en date du 22 septembre 1863 :

« Le dimanche, 20 de ce mois, a été un grand jour pour l'Eglise de Morija ; je voudrais croire qu'il a inauguré une ère nouvelle dans les annales de notre mission. Humainement parlant c'est trop attendre, mais c'est le propre de la foi de viser à ce qui paraît impossible.

« Le 20 du courant, nous nous sommes rendus dans l'importante annexe de Kolo, pour lui donner un conducteur indigène : Esaïa Lééti. Quand je dis *nous*, je parle de l'Eglise presque entière, de M. Dyke et de moi-même. Nous avions promis d'arriver à Kolo le samedi, mais, au matin de ce jour, chacun, en se levant, fut extrêmement surpris de voir le pays tout blanc de neige et la neige tombant encore à gros flocons. Dans l'après-midi, le temps se remettant au beau, les femmes se hâtèrent de partir. Nous les suivîmes le dimanche matin. Une foule immense nous attendait. La grande majorité se composait de païens ; tous les petits chefs des environs étaient présents. Nous avions à prêcher l'Evangile

à cette multitude, à faire la dédicace d'une maison de prière et l'installation de notre frère, à titre d'essai, comme la chose avait été décidée dans nos conférences. M. Dyke se chargea de la prédication et parla sur Jacques, IV, 8. « Ap-« prochez-vous de Dieu et il s'approchera de vous, » texte admirablement adapté à la circonstance. Après M. Dyke, je me levai pour parler de la chapelle construite par l'un des fils du chef de Kolo. Matheo Lekopa, après avoir fait ce travail sans rétribution, à la gloire de Dieu, s'était détourné du droit sentier et est mort l'année dernière de la petite-vérole. Il y avait là de sérieuses leçons ! Après avoir fait allusion à ces faits, j'ajoutai: « Qu'on ne dise plus désormais Morija est trop éloigné, Hermon est trop éloigné pour que nous allions y chercher l'Evangile ! Cette maison aura, dès aujourd'hui, une voix qui se fera entendre de tous. Qu'on ne dise plus : Nous ne comprenons pas les missionnaires ; (1) désormais l'un des vôtres vous parlera lui-même et vous annoncera la Parole de Dieu telle qu'il l'a comprise. Qu'on ne dise plus : Nous ne voulons pas du Dieu des blancs ! Esaïa va vous dire si le Dieu des blancs n'est pas aussi le sien et le vôtre. » Là-dessus, le pieux catéchiste se leva, et entrant pleinement dans l'esprit de nos paroles, expliqua de la manière la plus heureuse à ses compatriotes ce qu'il se proposait de faire et d'enseigner au milieu d'eux. Lorsqu'il eut achevé son discours, je lui rappelai publiquement les devoirs de sa charge d'après les enseignements de Jésus-Christ à ses apôtres et de saint Paul à Timothée.

« Le second service se composa de chants, de prières et d'une exhortation sur Rom. XIII, 13. Puis le chef de l'endroit, Kalèbe, ses fils et un des convertis de Kolo nous remercièrent de ce que nous avions placé quelqu'un au milieu

(1) Cette objection des païens obstinés est sans fondement.
(*Note des rédacteurs.*)

d'eux pour leur annoncer l'Evangile d'une manière régulière et permanente.

« Notre Eglise est heureuse d'avoir commencé une œuvre qu'elle peut regarder comme sienne, et je ne doute pas qu'elle n'en retire de grandes bénédictions.

« Les chefs n'ont fait aucune opposition. Lorsque je communiquai notre projet à Letsié, le fils aîné de Moshesh, qui a le gouvernement du district de Morija, il me dit : « Il est « bien temps que les Bassoutos convertis montrent qu'ils ont « cru à l'Evangile, et qu'ils l'annoncent, eux aussi, à la façon « de nos missionnaires venus de France. »

« Esaïa a été chargé de Kolo, à titre d'essai, jusqu'aux prochaines réunions de la conférence. Si tout va bien jusque-là, je demanderai à mes frères de m'autoriser à le consacrer solennellement pour l'œuvre du Saint-Ministère, comme pasteur.

« La nécessité de nous occuper activement à former des ouvriers dans ce pays nous préoccupe tous très sérieusement, en ce moment. Bien certainement c'est le Seigneur qui nous a donné, à nous chrétiens évangéliques de la France et de la Suisse, ce pays des Bassoutos. Il veut que nous en fassions une pépinière de maîtres d'école, d'évangélistes, de missionnaires pour les parties centrales de ce vaste continent. Quand aurons-nous des Crowther et des Soga ? Quand pourrons-nous, aidés d'un corps de pasteurs nés et élevés dans ce pays, envoyer, par exemple, des missionnaires Bassoutos aux Makololos qui sont sortis originellement de leur pays ? Il est impossible de songer à évangéliser toute l'Afrique sans le concours des Africains ! »

En même temps que ces bonnes nouvelles si propres à faire tressaillir nos cœurs de joie, nous arrivait celle d'un accident qui a failli être fatal à M. et Mme Dyke ainsi qu'à Mme Mabille et ses deux enfants.

Ces amis retournaient de Thaba-Bossiou à Morija, lors-

que, à la tombée de la nuit, leur wagon a versé dans un fossé. On a eu de la peine à retirer les enfants de dessous les caisses et paquets de voyage ; ils en sont sortis cependant sans aucun mal. Mme Dyke restait sans mouvement; lorsqu'après un long évanouissement, elle est revenue à elle-même, on s'est aperçu qu'elle avait le bras cassé. On était encore à une distance considérable de la station, et ce n'est que vers minuit, après plusieurs heures d'atroces douleurs causées par les cahottements du wagon, que la chère patiente a pu être déposée sur un lit.

Un tel accident, grave en toute circonstance, l'est surtout pour Mme Dyke, vu l'extrême débilité de sa constitution depuis la perte de ses deux fils.

Elle a fait paraître, en cette occasion, beaucoup de courage et de résignation. Ne l'oublions pas dans nos prières. Il paraît que la soudure du bras ne s'opérait que très difficilement.



OCÉANIE.

NOUVELLES DE TAÏTI.

Les faits que nous allons reproduire sont tirés d'un journal tenu par M. Arbousset, pour son ami le directeur de la Maison des Missions. Nous croyons qu'ils ne seront que plus appréciés si nous ne changeons rien à la forme familière et pleine de fraîcheur sous laquelle ils nous sont parvenus.

1er *août* 1863. — « Vers sept heures du soir, nous allons, mon gendre et moi, faire une première visite à la reine Pomaré (1). Daniela, mon suffragant, nous accompagne, et un serviteur nous introduit. La salle est très vaste et bien

(1) On se souvient que la reine était en visite à Raïatéa, lors de l'arrivée de M. Arbousset à Taïti.

meublée, grâce à l'empereur des Français qui a fait la plus grande partie des frais de décors. Son portrait et ceux de certains amiraux et généraux de notre patrie ornent les parois. En face de la porte d'entrée, se trouve un beau portrait de la reine elle-même, et, à côté, ses principaux joyaux et sa couronne, tous mis sous verre. Au milieu de la salle est une table modeste que relève un riche tapis, et, sur cette table, un simple chandelier à trois bougies. La reine entre, appuyée sur sa belle-fille Moé, petite reine de Raiatéa. Pomaré nous serre la main, les yeux à demi levés sur nous et pleins d'émotion. Elle s'assied sur un canapé de velours rouge et nous invite à nous asseoir à ses côtés, sur des fauteuils recouverts de la même étoffe. Je n'éprouve aucun mécompte. Malgré ses cinquante ans, Pomaré me paraît encore énergique et gracieuse. Elle est de belle taille et a beaucoup de corpulence; ses traits sont réguliers, ses yeux vifs et pénétrants ; mais on voit qu'elle est très désenchantée du monde. Son regard pourtant révèle une longue habitude d'autorité; il est plutôt ferme que sévère ; s'il n'inspire pas la crainte, il commande le respect, et c'est ce que personne n'ose refuser à la reine de ces îles. Son mari, Areifaaité, est un colosse, bonne pâte d'homme et bon orateur aussi, à ce qu'on m'a assuré. L'héritier du trône, Ariiané, né en 1839, parle un peu français. Il nous paraît doux, intelligent, distingué dans ses manières. Son frère puîné, qui règne déjà à Raiatéa, est avec lui. Leur mère nous présente à eux, et je lui dis : « Reine vénérée! salut et grâce dans le Dieu « fidèle ! je suis Français, de la même foi que vous, et je vous « arrive la Bible à la main. Je tâcherai de vous la lire et de « vous l'expliquer, ainsi qu'à votre maison et à votre peuple. « J'éprouve une douce joie en pensant que vous êtes ma « sœur en Jésus-Christ. Je sais que vous avez confiance en « lui : eh bien ! dans nos épreuves, faisons comme cette « belle plante qui croît dans vos terres. Le matin, elle tourne

« sa tête d'or vers le soleil, elle suit l'astre dans sa course « jusqu'au soir, puis elle se referme. Que les yeux de notre « cœur soient de même attachés sur le soleil de justice, et « puissent-ils, en se fermant un jour à la lumière de ce « monde, s'ouvrir en la présence radieuse du Seigneur au « ciel! Nous sommes ici deux pasteurs, nous parlons de re- « ligion : les rois ont des peuples à conduire, les pasteurs « ont des troupeaux à soigner. Nous nous occuperons des « Eglises taïtiennes, qui sont les troupeaux que notre Sei- « gneur a bien voulu nous confier. J'ai fini; paix soit à la « reine! »

« Elle répondit : « Mon cœur est encouragé et mes yeux se « réjouissent. Je commençais à craindre que vous n'arri- « veriez pas. En vous voyant, je me sens heureuse et recon- « naissante; le Seigneur soit avec vous! »

« J'ajoutai alors : « La paix soit dans cette maison! Puisse « la grâce de Dieu remplir et fortifier le cœur de Pomaré IV! « Madame, je sais que vous aimez le Sauveur, que vous êtes « assidue à l'adorer dans son temple; nous irons ensemble « l'y prier et lui dire nos joies et nos peines. Vos chers en- « fants y viendront aussi. En tout pays, j'ai remarqué que « les agneaux suivent leurs mères à la prairie et rentrent « le soir, avec elles, au bercail. »

« Une invitation nous est faite pour lundi, à six heures et demie du soir. Je dois présenter ma famille. M. Atger ajoute quelques mots de salutation et annonce qu'il remettra un petit souvenir des Eglises de France. La reine était mise simplement. Elle s'est montrée émue jusqu'aux larmes en voyant l'affection que nous lui témoignions.

« 2 *août*, *dimanche*.—Auditoire ordinaire au service français, — très nombreuse assemblée au culte indigène. — La reine est présente et prend des notes au crayon. Je dis quelques mots sur son retour au milieu de nous et sur l'heureuse

arrivée de mes enfants. L'assemblée bénit Dieu pour ces deux bienfaits.

« 4 *août.* — Notre soirée chez la reine s'est passée d'une manière charmante. Mon gendre a remis les deux cadeaux que lui avaient confiés quelques amis : la Bible et un stéréoscope. Il ne manquera pas de rendre compte de la manière gracieuse et reconnaissante dont l'un et l'autre ont été reçus.

«7 *août.*—Réunion d'Eglise préparatoire à la sainte Cène. Elle m'a paru tout particulièrement édifiante. L'assemblée était nombreuse. Suivant l'usage établi, nous avons procédé, avant de nous retirer, à l'appel nominal. Quand j'ai prononcé le mot : « Pomaré, » sans ajouter de titre, sans accentuer ce nom plus qu'un autre, une douce voix a répondu : « Présente ! » C'était la voix de la reine. J'ai cru devoir lire ensuite les noms de toutes les personnes, hélas ! trop nombreuses, qui nous ont quittés pour retourner au monde, et j'en ai pris occasion d'exhorter les frères et les sœurs à faire tous leurs efforts pour ramener au moins quelques-unes de ces brebis égarées.

« *Dimanche* 9 *août.*—Prêché devant un immense auditoire. Presque toute la congrégation de Papetoai (île Moorea) était présente. Un chœur de jeunes gens, formé dans son sein, a chanté des cantiques sur des airs fort étranges, mais pleins d'entrain et de vie.

« Environ trois cents communiants ont participé au sacrement de la sainte Cène. Au service de deux heures, je me suis appliqué à développer II Tim. IV, 7, 8, en en faisant surtout l'application à un serviteur de Dieu, dont la mémoire restera parmi les insulaires. — Le vénérable *W. Howe* (1) vient d'échanger la terre pour les cieux. C'est le 11 du mois de juin qu'il s'est endormi au Seigneur. Ses infirmités lui avaient fait quitter Taïti pour se rendre à Sidney.

(1) C'est ce même M. Howe qui a présidé à l'installation de M. Arbousset dans ses fonctions de pasteur de Papeete.

« Arrivé à Rarotonga, situé à peine à demi-chemin, la mort l'a surpris, ou plutôt le Dieu fidèle qu'il avait si activement servi aux îles de la Société, pendant vingt-cinq ans, a envoyé ses anges pour le recueillir dans sa gloire. Bien que mes rapports avec lui aient été fort courts, je l'ai beaucoup aimé. Né de femme, comme nous, il avait sans doute ses infirmités; mais je ne lui trouvais que des vertus, une foule de vertus : probité, douceur, prudence, zèle, patience exemplaire, persévérance à toute épreuve. « C'était le meilleur homme de « Papeete, » me disait Taumihau, un des imprimeurs indigènes qu'il a formés. Il se repose à présent de ses travaux, et ses œuvres l'ont suivi. Une de ses nièces écrivait de Rarotonga : « Jamais je n'oublierai son dernier regard, alors que les « gloires du ciel lui apparaissaient déjà. C'était une telle ex« pression d'admiration et de solennité! Je sentis, comme « je ne l'avais jamais fait encore, que c'est véritablement « une chose infiniment sérieuse que de mourir. Pendant toute « sa maladie, et au milieu de ses plus vives douleurs, il était « si doux de voir sa patience, sa résignation à la volonté di« vine! Pas un murmure ne sortait de ses lèvres. « Seigneur, « préserve-moi d'impatience; ne permets pas, Seigneur, que « je pêche contre toi ; » telle était sa prière habituelle. Quelquefois durant son agonie, nous l'avons entendu dire : « *Coupe court*, ô Dieu, fais promptement ton œuvre! Viens, « Seigneur, Jésus, viens bientôt ! »

« Salomon a dit « que la mémoire du juste sera en béné« diction. » M. Morris nous a prêché un excellent sermon sur ce texte. Sa chaire était tapissée de noir; la nôtre le fut aussi ; un grand nombre de Taïtiens avaient pris le deuil. Au service français, M. Atger nous parla, avec beaucoup de force, sur la recherche du salut, d'après l'histoire de Corneille. Cette journée a été l'une des plus sérieuses et des plus bénies que j'aie passées dans ce pays.

« 15 *août*. — Services en faveur de la France et de son

souverain. J'étais allé, la veille, avec onze pasteurs indigènes à l'hôtel du gouvernement, exprimer les vœux que les Eglises protestantes de Taïti font pour Sa Majesté l'Empereur. Notre assemblée de ce jour se composait au moins de mille personnes.

« Un banquet a été donné aux chefs de l'île. Il y a eu une brillante soirée chez le gouverneur. Au presbytère, nous venions d'être plongés dans un deuil profond. Le courrier d'Europe m'avait apporté la nouvelle du décès de mon beau-père, M. Syme, du Cap. Involontairement je me rappelle Reboul, que je cite peut-être mal :

> Les pleurs sont de toutes les fêtes;
> Hélas ! il n'est de jour si beau
> Qui ne recèle des tempêtes
> Ou l'ombre noire d'un tombeau !

« J'ai fait imprimer et envoyé à mes connaissances de Taïti une lettre de faire part. Dieu soutienne les affligés !

« *Dimanche* 16 *août*.—A dix heures, l'éloquent Maheanuu prêche à un immense auditoire. Suivant le vœu de l'assemblée, je me charge du service de l'après-midi; mon gendre me remplace au culte français.

« D'après le programme des fêtes, il devait y avoir aujourd'hui des courses de chevaux, mais la reine ayant exprimé des scrupules, ces courses ont été aussitôt renvoyées à mardi; arrangement qui honore à la fois Pomaré et l'autorité française.

« 17 *août*.—A la tombée de la nuit, un des prêtres catholiques de l'île m'a fait une visite de condoléance. Nous ayant trouvés au thé, il a bien voulu en prendre une tasse avec nous.

« 18 *août*.— Troisième session de nos conférences pastorales. Quarante membres étaient présents. Entre autres sujets traités, on s'est fort étendu sur la nécessité de faire de

plus grands efforts pour ramener dans l'Eglise ceux qui l'ont quittée en cédant aux séductions du monde, et pour y amener ceux qui ne se sont pas encore joints à elle. Jérémiah, pasteur itinérant très zélé, appuie fortement cette résolution. Il recommande chaleureusement deux choses : attirer les mondains par une conduite sainte, et travailler beaucoup tandis qu'il est jour. »

On met aux voix un vote de remercîments aux amis chrétiens qui ont bien voulu encourager deux pasteurs français à se rendre à Taïti. L'assemblée est unanime à exprimer sa reconnaissance. Mataitai et trois autres pasteurs sont chargés d'écrire la lettre. En voici les termes et la traduction :

Papeete, te 18 Atete 1863.

Na te Orometua rahi poretetani i Pari, e te Ekalesia taatoa, tei tuati hia e te aroha o te Fatu. Ia ora na outou i te Atua mau. Te faaite atu nei matou ia outou i to matou nei mauru uru rahi no te mea ua manuia roa ta matou nei ani raa e teie mai nei to matou tau here tei rotopu ia matou nei, oia hoi Miti Alabute e o Ase, e te riro nei ia ei tauturu maitai ia matou nei, no te pae o te faaroo.

Ua putuputu matou i teie nei mahaua e faaite hia i nia nei, te mau orometua no Tahiti, e te mau diakono te mau orometua no Moorea, e te mau diakono, e te hapono atu nei matou ia outou na, i to matou nei aroha, ia vai maite a to tatou nei au, ia pure matou i te Atua, ia neaitai outou, epure atoa hoi outou te Atua ia maitai atoa matou ia tauturu mai a outou ia matou nei te huru ia, o to matou manao i te Atua ia outou na.

Tirara parau.

Ia ora na outou te Atua mau. Na te mau orometua i Tahiti e Moorea e te Ekalesia taatoa tei papai hia to ratou mau ioa i raro ae nei.

Traduction :

Papeete, le 18 Août 1863.

A messieurs les vénérables pasteurs protestants de Paris et à toute l'Eglise unie par l'amour du Seigneur, salut à vous tous dans le Dieu fidèle !

Nous vous faisons part de la grande joie que nous éprouvons de ce que vous avez bien voulu accueillir favorablement notre demande et nous envoyer MM. Arbousset et Atger.

Ces deux frères bien-aimés sont maintenant au milieu de nous. Ils nous aident et nous soutiennent dans la foi qui nous est commune.

Nous, pasteurs et diacres de Taïti et de Moorea, réunis aujourd'hui en conférence, nous vous envoyons nos plus vifs remercîments et nos plus cordiales salutations.

Que l'amour du Seigneur nous unisse toujours !

Nous prions tous Dieu pour vous.

Nous lui demandons de vous bénir.

Priez-le aussi pour nous. Qu'il nous bénisse et continue à nous secourir !

Voilà notre prière à Dieu pour vous tous.

C'est toute notre parole.

Salut à vous tous dans le vrai Dieu !

Nous, pasteurs de Taïti et de Moorea, au nom de toute l'Eglise, avons écrit nos noms ci-dessous.

Signé :

MATAITAI (Orometua, pasteur.)
TEMATUA,
MANO, et dix-neuf autres...

Pour traduction conforme :

E. ATGER, pasteur.
Th. ARBOUSSET, pasteur.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

QUELQUES FRUITS DES TRAVAUX MISSIONNAIRES DANS LE DIOCÈSE ANGLICAN DE MADRAS.

Un pieux dignitaire de l'Eglise d'Angleterre, le très révérend docteur Gell, appelé depuis deux ans environ à l'évêché de Madras, vient de publier un mandement (*charge*) qui paraît avoir fait une certaine sensation dans les rangs des Anglais établis dans l'Inde. Il constate, surtout au point de vue des missions, le seul dont nous ayons à nous occuper ici, des résultats et des besoins également bons à signaler.

Le digne évêque, après trois longues tournées épiscopales dans les principaux champs missionnaires de son diocèse, se déclare plus convaincu que jamais des saintes obligations que la possession de l'Inde impose à sa patrie. A ses yeux, c'est pour le convertir à Christ que les voies de la Providence ont accordé ce pays à l'Angleterre. Tout Anglais, dit-il, doit se pénétrer profondément de cette idée, et à quelque titre qu'il se rende dans l'Inde, que ce soit comme négociant, industriel, employé, ou simple voyageur, il doit agir en conséquence et se mettre à l'œuvre, ou, tout au moins, ne rien se permettre, dans ses relations avec les indigènes ou dans sa conduite privée, qui puisse entraver les travaux entrepris dans ce but, ou jeter le moindre discrédit sur l'Evangile. Les chapelains militaires, appelés à desservir des congrégations européennes, ne doivent pas se regarder pour cela comme

déchargés de toute responsabilité à l'égard des païens. Eux aussi doivent servir la cause des missions, soit par des conseils, soit en la recommandant dans leurs prédications, en tenant en sa faveur des réunions de prière, et surtout par l'exemple d'une vie élevée et pure. L'évêque les exhorte tous à acquérir la connaissance d'au moins un des dialectes principaux du pays.

Comme signes et gages de succès, le mandement cite des chiffres et des faits dont personne ne contestera la valeur.

Sur 86 missionnaires (de l'Eglise anglicane) qui se trouvent en ce moment employés dans le diocèse de Madras, on ne compte pas moins de 38 indigènes. Sur 25 personnes auxquelles l'évêque a conféré les ordres de la prêtrise ou du diaconat, 16 sont également d'origine indoue, et sur 4,808 confirmations qu'il a célébrées depuis son entrée en fonctions, il a pu compter 3,890 personnes appartenant à la même race.

L'œuvre qui se fait parmi les païens du Travancore est encourageante. En une année, le nombre des baptêmes s'y est élevé au chiffre de 734, et l'évêque y a confirmé 1,008 chrétiens indigènes. Le souverain qui règne actuellement sur ce pays n'est pas chrétien, mais il a des vues libérales; il vient de proclamer l'abolition de l'esclavage dans ses états et se montre constamment disposé à encourager toutes les œuvres entreprises pour le bien de ses sujets.

« Quant au Tinevelly, dit l'évêque Gell, l'aspect de ce pays suffirait pour disperser aux quatre vents des cieux toutes les objections qu'on a faites ou qu'on peut faire contre l'œuvre des missions. Le chrétien prêcherait Christ aux païens, même alors qu'il ne verrait pas de succès, parce que le Maître bien aimé dont un seul mot est tout pour lui, a dit : « Allez par toute la terre et prêchez l'Evangile à toute « créature. » Mais à Tinevelly, cette bonne Parole de Dieu, semée par des hommes dévoués, n'est pas retournée à son auteur sans effet. Elle en a produit au contraire beaucoup.

Sans doute tous les résultats désirables n'y ont pas encore été obtenus. Mais il y a là des milliers d'âmes sauvées et sanctifiées, ou qui du moins n'ont plus aucune ressemblance avec la population idolâtre. Il y a là des hommes qui se sont consacrés sans réserve à l'Evangile ; des pasteurs indigènes éprouvés et dont le ministère est richement béni ; des catéchistes dont la seule occupation est de gagner des âmes à Christ ; des chrétiens âgés qui attendent avec une joie paisible l'heure de déloger pour aller auprès du Sauveur ; une multitude d'enfants intelligents, enfin, qui travaillent à se pénétrer des leçons de la Parole sainte. Beaucoup de ces congrégations natives pourraient, soit au point de vue de la vie religieuse, soit en ce qui concerne la prédication de l'Evangile, faire honte à plus d'une Eglise d'Angleterre ; et si l'on veut juger d'après des signes plus extérieurs encore, on trouve là des villages chrétiens qui, pour l'ordre et la propreté, tranchent au-delà de tout ce qu'on peut dire avec les villages encore soumis à l'esprit du paganisme. Disons enfin que la supériorité des chrétiens, sous le rapport de la moralité, de l'intelligence et des progrès dans les voies de la civilisation, est dès à présent reconnue de tous et ne peut manquer d'exercer une influence salutaire sur les populations encore païennes dont ils sont entourés. »

Telles sont les appréciations d'un homme qui visitait le Tinevelly pour la première fois, et n'avait évidemment pas le parti pris d'y voir les choses plus belles qu'elles ne le sont en réalité. Un fait, raconté tout dernièrement par un missionnaire de la même province, le rév. M. Sargent, de Palamcotta, justifie la dernière assertion de l'évêque.

« Il y a quinze jours environ, écrit-il, que, revenant d'un village où nous comptons quelques chrétiens, je rencontrai sur la route plusieurs brahmines qui l'habitent. Nous échangeâmes des paroles de civilité, puis, après avoir ajouté quelques mots sur l'objet de la visite que je venais de faire à

leur village, je les quittai pour continuer mon chemin. Cependant mon catéchiste indigène était resté pour avoir avec nos chrétiens une réunion missionnaire. Or, qu'on juge de sa surprise, quand ces mêmes brahmines, se rendant auprès de lui de leur propre mouvement, lui dirent qu'ils avaient entendu parler d'une collecte qui devait se faire pour l'œuvre des missions et lui demandèrent s'il leur serait permis d'y contribuer. Et, sur la réponse naturellement affirmative qui leur fut faite, ils se cotisèrent en effet et envoyèrent une somme de 27 roupies (près de 68 fr.) qu'ils avaient réunies entre eux. De plus en plus surpris, le catéchiste prit la liberté de leur demander d'où avait pu leur venir, à eux Indous et brahmines, l'idée d'un pareil emploi de leur argent. Ils répondirent qu'ayant observé depuis longtemps la peine que les missionnaires se donnaient pour instruire leurs compatriotes, aucun acte de charité ne leur paraissait plus légitime que celui-ci. Un d'entre eux, le principal du village, alla plus loin encore : il déclara aux chrétiens du lieu, généralement très pauvres, que s'ils donnaient pour la mission dix roupies au moins (25 fr.) il s'engagerait de son côté à en faire toutes les années autant. »

« En Europe, ajoute le missionnaire, ce fait ne semblera peut-être pas avoir une grande importance; mais dans l'Inde, il est étrangement significatif : c'est comme la révélation d'un ordre de choses tout nouveau. »

Dans tout ce qu'on vient de lire, il ne s'agit que des succès accordés aux missionnaires de l'Eglise anglicane. Ceux des autres Sociétés établies dans les mêmes contrées, notamment de la Société de Londres dans le Travancore, du Conseil américain de Boston dans le Maduré, et des deux Eglises d'Ecosse sur plusieurs points, ont également vu d'abondantes bénédictions reposer sur leurs travaux, surtout au sein des populations rurales. Nous n'en citerons qu'un seul exemple : Dernièrement, le rév. Mac-Farlane, a, dans le district de Vel-

lore, baptisé, en une seule fois, quarante-et-un adultes, tous habitants d'un même village, où se trouvent encore trente autres aspirants au baptême. L'admission de ces derniers n'a été ajournée que par suite du soin scrupuleux que les missionnaires mettent à s'assurer d'un degré suffisant d'instruction, et surtout de l'influence des convictions sur la conduite. Toutes ces conversions, qui ne sont pas les premières, et qui permettent d'espérer celle du village tout entier, sont la récompense accordée à l'humble dévouement d'un évangéliste indigène, qui, depuis trois ans, s'est consacré à l'œuvre de Dieu dans ce district.

UN CHRÉTIEN INDOU MIS A L'ÉPREUVE.

Le révérend M. Gregson, missionnaire baptiste à Agra, racontait dernièrement une conversion remarquable.

C'est celle d'un kaysth, ou membre de la classe des écrivains, qui, dans le système indou des castes. occupe un rang assez élevé. Cet homme avait, il y a six ans, reçu un Nouveau Testament de la main d'un missionnaire qui traversait son village. Il le lut attentivement, et la bonne providence de Dieu le mit successivement en rapport avec deux ou trois chrétiens indigènes avec lesquels il s'entretint de ce qu'il avait lu. L'un d'eux lui conseilla d'aller à Agra, parler de ses sentiments à quelqu'un des missionnaires. Celui à qui il s'adressa le reçut d'abord avec quelque défiance. Cet homme lui paraissait tellement avancé dans la connaissance de l'Evangile, qu'il leprit pour un chrétien déclassé, qui, peut-être avait fait peu d'honneur à son Eglise, et spéculait sur les effets possibles d'un semblant de conversion. Informations prises, cependant, il reconnut son erreur et, après une longue épreuve, administra le baptême au candidat.

Une fois baptisé, le kaysth exprima le désir d'aller dans

son village chercher sa femme qu'il y avait laissée. Un autre chrétien indigène l'accompagna dans ce voyage. La famille du néophyte, qui était l'une des plus considérables du pays et riche, le reçut fort mal. Toutes sortes d'outrages lui furent faits, et au lieu de lui rendre sa femme, on la renferma dans une chambre dont on avait fait une sorte de cage. Le fils aîné se joignit à ceux qui insultaient son père, et dit dans les termes les plus grossiers qu'il ne le suivrait pas. Sa vieille mère, s'arrachant les cheveux de désespoir et poussant des cris affreux, déclara que désormais elle n'avait plus de fils. Cependant, la femme renfermée, parvint à s'échapper grâce à l'intervention de son plus jeune fils, et elle vint rejoindre son mari avec cet enfant; mais tous ses bijoux lui avaient été enlevés, et le kaysth lui-même dut renoncer à obtenir de ses parents la moindre part du bien qui lui revenait. C'est dans cette position qu'il est revenu à Agra, avec sa femme et son plus jeune fils, pauvre, mais fidèle et résolu plus que jamais à servir son Sauveur. On espère parvenir à lui procurer les moyens de gagner honorablement sa vie.



AMÉRIQUE DU NORD.

L'ÉVANGILE AU PIED DES MONTAGNES ROCHEUSES. — UN CAMP MEETING INDIEN.

Les missionnaires de la Société wesleyenne font, depuis une vingtaine d'années, parmi les Indiens de l'Hudsonie occidentale, jusqu'au pied des Montagnes rocheuses, une de ces œuvres modestes que les hommes ignorent, mais que Dieu bénit. Non contents d'avoir fondé quelques stations, ils ont suivi dans leurs perpétuelles migrations ces tribus errantes, au caractère tout à la fois si ombrageux, si féroce et si

mélancolique, et redoublent en ce moment d'efforts, pour rendre permanents les fruits qu'il leur a été donné déjà de recueillir. On ne lira pas sans intérêt, sur ce sujet, les renseignements suivants que donnait, l'année dernière, un des missionnaires employés dans ce champ de travail, le révérend G. Mac-Dougald. Les peuplades dont il s'agit dans ces récits, appartiennent aux tribus connues sous le nom de Cries, de Stoneys et de Pieds-noirs, toutes célèbres dans l'histoire, trop souvent sanglante, de ces anciens possesseurs du sol qu'envahit aujourd'hui le flot de la civilisation.

« Ces Indiens, dit-il, ont toujours reçu avec affection ceux de nos missionnaires qui les ont visités avec tant de persévérance et d'oubli d'eux-mêmes. Les noms des Rundle, des Woolsey, des Steinhaur sont pour eux des noms respectés, dont la bonne odeur rejaillit sur ceux qui sont aujourd'hui à la tâche. Mais les temps ne sont plus où le ministère itinérant pouvait, dans une certaine mesure au moins, répondre aux besoins spirituels de ce peuple. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est organiser des congrégations, bâtir des chapelles, ouvrir des écoles, et pour y parvenir, déterminer les Indiens à délaisser la chasse pour la culture du sol. A cet égard, les faits eux-mêmes font la loi, car il est évident que les produits de l'agriculture deviendront bientôt la seule ressource de cette population, dont le nombre tend à décroître, mais n'est pas encore aussi diminué qu'on le dit quelquefois. Jusqu'ici, c'est du bison surtout qu'elle a vécu, du bison qu'elle tire ses vêtements, ses aliments et les pièces essentielles de son wigwam. Mais les bisons, ces nobles habitants de ces immenses plaines, s'en vont d'une manière sensible. On en tue dans le district au moins 20,000 par an, c'est assez dire que le jour approche où ils deviendront chose rare. J'ai, durant ces derniers mois, fait plusieurs centaines de milles à travers des plaines où jadis on les voyait paître par milliers, et où main-

tenant cette ancienne richesse de la contrée n'a plus laissé d'autres traces que des tas d'ossements blanchis.

Les pauvres Indiens comprennent la grandeur du mal qui les menace et en sont effrayés. « Ami, » disait un jour un de leurs chefs les plus intelligents, à l'un de nos missionnaires, « je ne saurais penser à ce que deviendront mes « enfants, sans que j'en aie le cœur comme écrasé. Le bison « et les animaux à fourrures leur manqueront bientôt, et « alors avec quoi se présenteront-ils à ces trafiquants avec les« quels nous faisons nos échanges depuis un siècle ? O ser« viteurs du Dieu qui donne la vie, vous seuls nous apportez « les consolations capables de relever nos esprits abattus. Ap« prenez-nous à être chrétiens, afin que nous cessions de nous « tuer les uns les autres, et afin que nos enfants se mettent « à vivre des fruits de la bonne terre que le Grand-Esprit « nous a donnée. »

Sous l'impression des mêmes pressentiments, un autre chef, non moins vénérable, s'écriait : « Oh ! qui nous délivrera « de la guerre ? J'en suis las. Mon âme a soif de paix. Nos « pères nous ont légué une religion de sang, et condamnés « ainsi à passer nos jours dans la crainte et dans la misère ! »

« Je voudrais, continue M. Mac-Dougald, que nos frères blancs entendissent tous de leurs propres oreilles les soupirs que poussent vers l'Evangile ces représentants d'un noble peuple tombé aujourd'hui dans la détresse. Déjà pour quelques-uns d'entre eux, la station missionnaire est devenue comme une « ville de refuge, » où l'on voit assis aux pieds de Jésus des êtres que dominaient autrefois les passions les plus féroces. Mais il en est des centaines qui, après avoir reçu les premières notions de l'Evangile, restent encore enlacés dans toutes les misères de leur vie nomade et exposés, par cela même, aux suggestions des émissaires de la papauté, qui sont très activement à l'œuvre dans ces régions. Oh ! que notre Eglise, qui a été la première à s'occuper des âmes de

ces nobles débris d'un peuple dont Christ seul peut adoucir le sort, ne se laisse pas dépasser par d'autres dans ce qu'elle fait pour eux ! Il nous faudrait sur-le-champ deux missionnaires et un maître d'école de plus sur le Saskatchewan. Que l'Eglise se hâte de nous envoyer ce renfort indispensable ! »

Dans une autre lettre, le missionnaire raconte une visite qu'il fit avec un de ses collègues, en septembre 1862, à l'une de ces tribus encore éparses dont il est l'un des pasteurs.

« Nous voici, dit-il, dans le pays des célèbres et redoutés Pieds-noirs, au centre de la *Grande Prairie.* Quel spectacle saisissant nous environne ! On se croirait transporté tout-à-coup à des siècles en arrière, et jamais, pour ma part, je n'avais eu aussi profondément le sentiment de mon insignifiance personnelle qu'au milieu de ces plaines immenses, où d'un instant à l'autre nous pouvions entendre retentir le cri de guerre d'une horde ennemie, sans autre abri que la voûte éthérée, sans autre moyen de défense que nos intentions paisibles, sans autre refuge que notre Dieu, qui, à la vérité, ne nous a pas fait défaut, et dont la miséricordieuse bonté nous a au contraire préservés de tout mal.

« Aux approches du camp, le spectacle changea sans offrir moins d'intérêt. Sur chacune des petites éminences qui l'entouraient, l'œil apercevait des sentinelles à l'aspect sauvage, le fusil à la main et l'œil au guet. Des centaines de chevaux, laissés à eux-mêmes, paissaient dans les plaines environnantes. Le vaste cercle des tentes, toutes en peaux de bison, mais dont beaucoup étaient remarquablement bien décorées, présentait à l'œil un aspect vraiment agréable. En y entrant, nous pûmes surprendre la vie sauvage de ces peuples sous une de ces formes les plus avantageuses. La chasse de la veille avait été heureuse ; quatre-vingt dix animaux de la plus belle espèce étaient tombés au pouvoir des chasseurs, et de toutes parts les tables grossières du désert pliaient sous

le poids des aliments. Les femmes, esclaves ici comme partout où règne le paganisme, travaillaient et suaient, pendant que leurs maris, vêtus de leurs longues robes et le visage fraîchement peint, fumaient leurs pipes, paisiblement assis. A notre arrivée, un vieux *conjureur*, sentant sans doute que son métier courait quelque risque, se mit à battre du tambour et à crier avec l'ardeur d'un vrai possédé.

« L'accueil qu'on nous fit fut des plus bienveillants. *Mas-ke-pe-toon*, le chef principal, plaça de ses propres mains devant nous un pot rempli de viandes de choix. *Oo-hah-tah-me-nah-oss*, qui tient le premier rang après lui, mit sa propre tente à notre disposition ; puis, la fête finie, et après que le fameux « calumet de paix » eut passé de bouche en bouche, le service du soir fut organisé et annoncé. Oh ! qu'il nous parut solennel et comme gros des intérêts de l'éternité, le moment où le héraut indien fit savoir aux gens de la tribu que son premier *Camp meeting* (réunion religieuse au camp) allait s'ouvrir.

« Pendant des siècles, ces plaines vierges n'avaient retenti que des cris féroces du guerrier, ou que des hideuses incantations du sorcier. Elles allaient maintenant entendre les louanges du Dieu tout-puissant. L'assemblée présentait un coup-d'œil singulièrement intéressant. Sur le devant, les chrétiens de la tribu s'étaient groupés autour des missionnaires. Plus loin, sur l'arrière-plan, étaient assis les païens à l'œil farouche, et le visage *orné* de peintures, couleur de sang, comme pour proclamer qu'ils appartenaient encore au prince des ténèbres ; mais paisibles pourtant et permettant par cela même d'espérer pour eux de meilleures choses.

« L'attention sérieuse avec laquelle tous écoutèrent la Parole venue d'en haut, ne saurait être décrite. Ce fut un merveilleux encouragement accordé à notre foi. Nous avons pu ainsi, pendant le temps que nous avons passé avec cette tribu, lui annoncer *dix-sept fois* les miséricordes de l'Agneau qui

ôte les péchés du monde, et les derniers de ces services furent, non-seulement les mieux suivis, mais encore, nous en avons la ferme assurance, ceux qui produisirent les impressions les plus profondes... O Dieu de bonté, aie pitié de ce peuple qui périt ! Ses cris de détresse ne seront pas entendus des hommes, même dans les pays chrétiens, mais nous savons que Toi, tu sauras les entendre et les exaucer comme tu le jugeras bon !

« Autour de plus d'un feu, et dans un grand nombre de wigwams enfumés, nos fidèles messagers de la Parole sainte ont donné des leçons de lecture, et qui pourrait calculer les bons effets de cet humble travail? Aujourd'hui, un grand nombre de ces pauvres païens peuvent, grâce à eux, puiser eux-mêmes dans le Livre de Dieu les directions et les consolations dont ils ont besoin. Le chef principal, noble vieillard, de l'aspect le plus vénérable, avait reçu des mains de M. Woolsey un Nouveau Testament, dont depuis lors il lit tous les jours deux chapitres. A la visite que nous lui fîmes dans sa tente, nous le trouvâmes occupé à lire le chapitre VIII de l'Epître aux Romains. »



GUYANE HOLLANDAISE.

LE CHRISTIANISME DES NÈGRES A L'HEURE DE L'ÉMANCIPATION.

Nous avons déjà dit quelque chose de la manière vraiment chrétienne dont les nègres de la Guyane hollandaise ont reçu l'immense bienfait de la liberté que leur a rendue le gouvernement des Pays-Bas (Livraison de septembre 1863, page 354). Mais le *Journal des Frères de l'Unité* (Moraves) a donné sur ce sujet des détails plus circonstanciés encore, qui ont ici leur place toute marquée. Il est bon de savoir qu'au

moment de l'émancipation, le 1er juillet dernier, la mission morave avait sous ses soins 27,000 âmes, c'est-à-dire plus des deux tiers de la population esclave, qui comprenait 37,000 âmes.

« Je puis, écrit de Surinam un des missionnaires, affirmer que la conduite des nègres a surpassé notre attente et jeté dans l'étonnement le monde au milieu duquel nous vivons. Nous nous étions attendus à ce que les divertissements mondains ne feraient pas défaut. Seulement, nous avions espéré que plusieurs, qui y auraient pris part sans cela, seraient attirés par notre fête religieuse et gardés ainsi du mal ; mais il n'a pas même été question d'amusements semblables. A peine a-t-on entendu dans quelques cabarets une musique de danse qui a dû cesser bientôt, faute d'amateurs. En effet, les nègres ont montré ce jour-là un esprit chrétien et vraiment religieux. Le sujet de leur joie concernait cependant en premier lieu leur bien-être extérieur ; mais ils ont considéré la chose de plus haut; ils ont élevé leurs cœurs à Dieu et regardé ce jour comme une fête qui devait lui être consacrée. Leur sentiment intime était : « Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. » C'était là aussi ce dont on les entendait s'entretenir durant toute la journée, où qu'ils se trouvassent. Malgré l'immense foule, la police n'a rien eu à faire, et, dans les deux nuits qui ont précédé et suivi la fête, le service des patrouilles militaires, mises sur pied par le gouvernement, s'est borné à de paisibles promenades au travers des rues, par un magnifique clair de lune, et sans que le plus léger désordre soit venu les troubler.

« Mais que nous apportera l'avenir? Qu'arrivera-t-il quand il s'agira de retourner de la fête au travail? Il est évident que cette disposition solennelle s'évanouira, et que plus d'une misère apparaîtra au grand jour, surtout sur les plantations, mais quoi qu'il arrive, ce sera toujours une bénédic-

tion que les nègres soient entrés au nom du Seigneur dans leur nouvel état de liberté.

« 3 juillet. — Le peuple avait donc de son propre mouvement, et par un sentiment très juste, célébré et sanctifié devant le Seigneur le premier jour de sa liberté. Hier, le second jour, la joie s'est manifestée d'une manière plus extérieure et plus bruyante, comme on pouvait s'y attendre. Quelque chose aurait manqué si le peuple n'avait pas eu aussi sa fête dans la rue. A 8 heures du matin, une partie de la garnison de notre fort a traversé la ville, musique en tête, en signe de réjouissance ; bientôt après s'est formée une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles qui s'est placée en avant-garde ; ce cortége, portant des drapeaux et des branches de verdure a parcouru les rues, dansant, sautant, faisant retentir l'air de ce cri de joie : « L'émancipation est là ! l'émancipation est là ! » Plusieurs autres cortéges semblables, auxquels des adultes se sont joints peu à peu, se sont formés plus tard, et se sont promenés en chantant ; mais on n'entendait pas un mot malséant, on ne voyait pas un homme ivre, ni une danse inconvenante. C'était une joie innocente et enfantine. Il n'y a eu que quelques plaisanteries à la façon des nègres, qui ne savent guère s'amuser sans cela.....

« L'après-midi, le gouverneur, qui traversait avec sa suite la ville à cheval, a rencontré une de ces troupes qui l'a entouré avec un immense hourra, et l'a obligé de s'arrêter. J'ai été témoin moi-même de cette joie en traversant les rues avec le frère Drexler, et j'ai entendu les hourras, car nous avons été salués de la même manière, au point que les oreilles nous en ont tinté longtemps.

« Le soir, à 7 heures, l'église a été illuminée de nouveau et une réunion de chant, semblable à celle de la veille et très nombreuse, a eu lieu ; cette fois, le chant populaire a été chanté par toute l'assemblée debout. La nuit s'est passée aussi paisible et tranquille que la précédente.

« Ce sont là sans contredit des preuves évidentes que la Parole de Dieu a pris racine dans les cœurs. Nous attendons avec impatience des nouvelles des autres stations ; nous avons seulement appris qu'à Liliendal et à Herrendik les temples n'ont pu contenir la foule qui s'y pressait, et il en aura probablement été de même partout. S'il s'était produit du désordre dans quelque plantation, on en aurait déjà entendu parler.

« 5 juillet au matin. — J'ai appris que dans un grand nombre de plantations du Surinam et du Para, les nègres trop éloignés des stations, et qui ont leurs réunions de culte chez eux lorsque les missionnaires les visitent, ont tenu eux-mêmes leur service divin, et, en quelques endroits, le second jour encore. Les danses païennes n'ont eu lieu nulle part, autant du moins que nous le sachions. »



AFRIQUE OCCIDENTALE.

PRIÈRE D'UN NÈGRE.

Cette prière est tout simplement une prière chrétienne ; mais elle offre quelques particularités qui attireront sur elle l'attention des amis des missions. Elle fut prononcée, en janvier 1863, dans une réunion de prières tenue à Badagry (côte occidentale de l'Afrique), par un chef Yoruba, nommé Akibode, qui, sous l'influence de la prédication, était arrivé à la conviction de son état de péché, mais n'avait pu trouver encore l'assurance du pardon, tandis que ses enfants étaient arrivés avant lui à la possession du salut. La note de la fin indiquera comment cette prière est arrivée jusqu'à nous.

« O Seigneur, Dieu tout-puissant, et créateur de toutes choses ; nous, pécheurs, ou plutôt, il faut que je le recon-

naisse, moi, le plus grand des pécheurs, je me prosterne humblement devant Toi, dans l'espoir que tu me sauveras, puisque tu as déclaré, dans ta sainte parole, que tu prends plaisir à la prière du pécheur et que tu es prêt à lui accorder plus qu'il ne désire ou ne mérite. Je te supplie, ô Dieu, d'envoyer ton Saint-Esprit dans mon cœur, pour en chasser toutes les affections mondaines et le remplir de l'amour des choses spirituelles. Depuis ma jeunesse, il n'est pas un seul de tes commandements que je n'aie violé. Déploie donc ta force en moi, ô Dieu, afin que je puisse être affranchi du mal. Oh ! ne me laisse pas mourir dans mes péchés. Oh ! que ces iniquités sont grandes ! L'homme fort, qui est le diable, m'avait jeté poings et pieds liés au fond d'un puits ; il y avait jeté aussi mes enfants, mais liés moins fortement que moi. Sentant mon malheur, et apprenant que toi seul pouvais nous délivrer, j'ai aidé mes enfants à se dégager et je te les ai envoyés, mais moi je suis encore resté dans l'abîme. O Dieu, arrache-moi des mains de l'ennemi. J'ai essayé de m'en délivrer moi-même, mais il m'avait lié trop fortement, et je n'ai pu faire un seul pas vers toi. O Jésus, pendant ton séjour sur la terre, tu ouvrais les yeux des aveugles et les oreilles des sourds, tu raffermissais les membres des boîteux ; le mal dont je souffre, ô Seigneur, est pire que ceux-là. Depuis la plante de mes pieds jusqu'au sommet de ma tête il n'y a rien de sain, rien que blessures, que meurtrissures et que plaies purulentes. Une seule corde n'arriverait pas jusqu'à la profondeur où je suis tombé ; attache donc cordage à cordage afin de m'atteindre au fond de cet abîme. Tu m'as préservé, Seigneur, et tu me préserves encore des dangers de la terre et de la mer ; mais j'avais donné ta gloire à un autre Dieu ; maintenant je sais que c'est à toi seul que toute espèce de gloire est due. Le démon sans doute est bien fort ; mais ta parole l'appelle une puissance de ténèbres, et dit que le suivre c'est marcher à la destruction. Oh ! que je lui

échappe à jamais et que je sois sauvé ! Sois, ô Dieu, avec les ministres de ta Parole pour qu'ils nous conduisent dans le bon chemin ; sois avec tous ceux qui sont ici réunis, et incline ton oreille miséricordieuse vers mes indignes prières. Amen.

(*Prononcée en langue yoruba, mais traduite en anglais par Sunien Kester, fils d'Akibode.*)

VARIÉTÉS

LE JAPON ET SON EMPEREUR SPIRITUEL.

Les difficultés que présente l'évangélisation de ce pays, encore si imparfaitement connu, sont immenses ; mais elles n'arrêteront par la foi des chrétiens. Dès aujourd'hui, les espérances, aussi bien que les prières de tous les amis de Christ, sont avec cette poignée de courageux missionnaires qui, sans bruit, sans autre récompense que la joie de servir leur Maître, préparent les succès de l'avenir par l'étude de la langue et de la littérature, par la traduction des Saintes-Ecritures et en jetant avec prudence autour d'eux quelques grains de la bonne semence. Du reste, les plus grands obstacles à vaincre ne paraissent pas se trouver dans les dispositions générales des populations, qui se montreraient au contraire assez accessibles. Il y a au Japon un gouvernement fortement constitué, ombrageux au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, qui hait le christianisme, l'a depuis longtemps proscrit, poursuivi, et qui impose comme premier devoir civique la haine des étrangers... Là, s'accordent à dire les missionnaires, est la grande muraille à franchir et

Dieu seul peut la faire tomber ou y pratiquer des brèches, telles que les soldats du Christ puissent enfin s'introduire dans la place.

En attendant l'heure du grand combat, quelques détails sur les mœurs et l'organisation de cet étrange pays pourront intéresser nos lecteurs. Nous en empruntons une partie au correspondant du *Moniteur universel* français.

« De tous les Asiatiques, les Japonais sont de beaucoup les plus civilisés, et, chose remarquable et qui les distingue à jamais des Chinois, ils ont l'esprit essentiellement tourné au progrès. Leurs armes, leur coutellerie sont de plus fine trempe que celles de Birmingham. Ils sont très industrieux, très habiles à reproduire, et réparent déjà eux - mêmes, avec une perfection remarquable, les machines des steamers qu'ils ont achetés en Amérique et qui, depuis plusieurs années, font un service utile sur leurs côtes dangereuses. Le Japon est sillonné de routes immenses; la campagne y est fort bien cultivée et les parcs surtout sont admirables. Les Japonais sont en effet des jardiniers de premier ordre et tout à fait dignes des Le Nôtre et des Lemaître.

« Leur législation est simple et ils paraissent très satisfaits de leurs codes. La promulgation en est, du reste, essentiellement libérale. Chaque nouveau décret est lu dans toutes les localités de l'empire par le fonctionnaire local devant la population assemblée, et le texte est affiché jusque dans les plus minces hameaux. Le code criminel, par exemple, est draconien ; il ne connaît qu'une peine : la mort. Mais ce singulier peuple a un mépris particulier de la vie, et les Japonais se donnent la mort eux-mêmes avec une extrême résignation. Ce qu'ils craignent par-dessus tout, c'est la perte de la considération, c'est de manquer aux lois d'une étiquette minutieuse, qui est entrée jusqu'au fond de l'esprit national.

« Les femmes sont fort aimables au Japon et traitées sur un pied d'égalité parfaite. Elles paraissent adorer la toilette,

car, dans leurs visites aux femmes des consuls européens, elles demandent toujours à voir leurs atours et s'extasient en voyant les modes parisiennes et les élégances européennes.

« Un vice-consul avec qui je viens de causer, et qui a pénétré dans les usines japonaises, me dit qu'il existe dans ce pays un petit chemin de fer et que les Japonais construisent eux-mêmes leurs locomotives ainsi que les machines de leurs bateaux. Ils ont compris, dit-il, fort bien le télégraphe électrique, et rien ne dit qu'ils n'en fassent pas usage sur certains points. Car c'est un peuple de paysans, muet et fugitif. Quant aux télescopes, baromètres et thermomètres, ils en fabriquent constamment. Sir Alcock a trouvé un établissement où l'on faisait des lampes-modérateurs. Les connaissances astronomiques et géographiques sont parfaitement développées. Il existe au Japon une traduction de la *Mécanique céleste.* Ils imitent tout, ils emportent tout dans leur pays, et ils ne disent rien, ne laissent rien voir.

« C'est là, en effet, un des points les plus curieux de ce pays, que cette manie de se céler. Lorsque Sir Alcock fit son voyage de Nagasaki à Yeddo et traversa ainsi la grande route, appartenant au gouvernement central, qui sillonne l'île, les Daïmios (officiers de l'empire), faisaient tendre des tapisseries à l'entrée de toutes les rues transversales des villes et villages que l'on traversait, si bien que le regard des étrangers ne pouvait plonger dans l'intérieur des cités japonaises. Ce n'aurait pas été sans danger de mort qu'on eût soulevé ces tentures discrètes.

« C'est une préoccupation absolue des Japonais de résister à l'entrée des Européens dans l'empire, et il en a toujours été ainsi de tout temps ; mais ils semblent avoir prévu que cette introduction ne pouvait tarder à s'imposer par la force, et ils se sont mis en mesure de la repousser également par la force. Leurs soldats se comptent, dit-on, par centaines de mille, et sont armés à l'européenne.....

Quant au gouvernement, il offre de singulières ressemblances avec l'organisation aristocratique et territoriale de la société européenne au moyen âge; mais, il s'en distingue profondément en ce que son origine est toute théocratique, et que c'est encore là son caractère essentiel. Tout le monde sait aujourd'hui que le Japon possède deux chefs : le Mikado, qui est comme le souverain pontife du pays, et le Tycoon, en qui reposent le pouvoir civil et le pouvoir militaire. « Cependant, dit le correspondant que nous citons, le véritable souverain, le seul empereur est le Mikado ou maître spirituel de l'empire. Que par la suite des temps, le pouvoir soit tombé entre les mains d'une sorte de maire du palais, appelé Tycoon, qui a perpétué sa dynastie dans l'exercice du gouvernement temporel, ce changement n'a point altéré le principe. Le Mikado, réduit à l'état d'idole, n'en est pas moins resté l'unique investiteur du pouvoir envers le Tycoon, à qui, dans nos formules européennes, nous donnons faussement le titre d'empereur, que les Japonais lui refusent absolument. Cela est si vrai, qu'en temps de guerre le Tycoon change de nom et prend celui de Ziogoon, ce qui signifie qu'il représente le Mikado à un autre titre qu'en temps de paix et qu'il est investi d'un pouvoir plus étendu.

« Le Mikado est infaillible, et l'organisation de son pouvoir spirituel a de singulières analogies avec celles de notre religion (du catholicisme romain). Les revenus du Mikado se composent de dons bienveillants, de dîmes religieuses et de la vente d'indulgences. La canonisation est admise au Japon pour les hommes d'une haute sainteté, et c'est le Mikado qui la prononce, assisté d'un collége de pontifes.

« Quant à sa personne, la vue n'en est permise à aucun de ses sujets, sauf à ses femmes et parfois au Tycoon. Aussi circule-t-il, au sujet de ce mystérieux personnage, des versions bizarres et dont il est impossible de garantir l'authenticité. On dit, par exemple, qu'il est obligé de passer, chaque

jour, plusieurs heures sur son trône dans une immobilité complète, et les superstitieux pensent que du moindre mouvement dépend la stabilité du Japon. Le Mikado semble, en effet, considéré comme une divinité vivante. Il ne lui est pas permis de toucher du pied la terre ; tout ce qui lui a servi devient sacré; enfin, il est considéré comme immortel; à sa mort, on constate seulement qu'il a disparu et son successeur est intronisé. Tels sont les récits faits sur le pontife-dieu du Japon. Mais nous tenons beaucoup de ces choses pour apocryphes, et le Mikado nous paraît être un souverain beaucoup plus mêlé aux intérêts temporels qu'il ne l'affecte.

« L'esprit de doute et d'irréligion s'est glissé, du reste, par plus d'une porte dans le peuple, et nous avons eu fréquemment la preuve de la part que prend le Mikado à la politique. Aux vitres des magasins de Yeddo, capitale du Tycoon, actuellement assez mal avec son maître spirituel, on voit en effet fréquemment des caricatures dirigées contre le Mikado, et des Japonais nous ont affirmé qu'on voyait de même à Miako, capitale spiritnelle, des caricatures contre le Tycoon. Les deux souverains se font donc une guerre de quolibets. amusant détail d'un peuple inconnu sous tant de faces. »

A ces renseignements si curieux, nous joindrons une relation dont tous les détails ne sont peut-être pas d'une authenticité incontestable, mais dont le caractère général s'accorde assez bien avec ce que nous avons lu ailleurs sur les rites mystérieux qui s'accomplissent autour du Mikado et en son honneur. La voici tout entière.

« Bien que la monogamie soit le régime commun de l'empire, la loi veut que le Mikado ait cent femmes. Parmi ces épouses, il en est une qui est appelée au rang suprême de *Ohohimé*. Choisie par l'inspiration du ciel, dans les conditions que nous rapporterons tout à l'heure, elle doit devenir tout à la fois l'épouse et la mère du Mikado. On comprend qu'ap-

pelée à un pareil rôle, l'Ohohimé doive être élue avec toute la pompe qu'a pu imaginer l'esprit des insulaires.

« Aussitôt donc que le Mikado eut exprimé le dessein de choisir sa principale épouse, tous les grands-prêtres et les astrologues furent mandés des provinces pour venir se concerter à Miako sur cette cérémonie, et pour demander au sort de déterminer un jour heureux pour l'accomplir. La tortue divine ayant été consultée, ce jour fut arrêté.

« Dès le matin, la ville présentait un aspect inaccoutumé. Les rues qui aboutissaient au palais étaient jonchées de fleurs, et de grandes draperies blanches avaient été suspendues aux habitations. Les environs des temples, si nombreux à Miako, étaient encombrés d'hommes et de femmes de toutes les classes. Dans les regards brillaient la joie et l'allégresse ; il était évident qu'une faveur céleste allait se répandre sur le peuple. Le ciel, sombre le matin, s'éclaircit vers dix heures, et l'apparition du soleil causa des hourras de contentement dans toute la cité.

« Bientôt les portes du temple de Daïmiozine s'ouvrirent et le grand-prêtre parut dans son riche vêtement d'apparat. Il descendit à pas lents les degrés et se mit en marche dans la direction du palais. Plus de trois mille prêtres, ou moines de tous les ordres, lui servaient de cortége.

« Arrivé à l'entrée de la première enceinte du palais, il fut reçu par les grands dignitaires de l'empire, à la tête desquels se trouvait l'envoyé du Tycoon, souverain temporel du Japon, qui réside à Yeddo. On l'introduisit ensuite dans la salle des constellations, où il prit place sur une espèce de trône qui lui avait été préparé du côté du nord. Sur les draperies du dais qui recouvrait ce trône brillait en étoiles d'or la constellation de la Grande-Ourse.

« A midi, le grand rideau placé au fond de la salle s'entr'ouvrit, et une nouvelle scène, plus brillante que la première, apparut à l'assemblée.

« Au milieu d'une enceinte circulaire, resplendissait une sorte de trône composé de larges feuilles évasées et garnies d'innombrables pierreries. Une fine gaze d'argent formait une espèce de ciel au-dessus de ce trône. Là siégeait le jeune Mikado, assis par terre sur une natte, vêtu d'une longue robe blanche et coiffé d'une espèce de mitre d'or. Au fond, on apercevait quatre-vingt-huit femmes vêtues de robes de toutes les couleurs et ornées de brillantes aiguilles de tête. Mais ce qui attirait surtout l'attention, c'étaient douze jeunes filles rangées autour de l'enceinte circulaire, vêtues de blanc et couronnées de fleurs. Au-dessus de chacune d'elles on apercevait, en caractères d'or, les lettres du cycle ou zodiaque japonais.

« Tout à coup un bruit épouvantable de gongs se fit entendre, et toute l'assemblée parut saisie d'un religieux effroi. Le Mikado se leva, sortit de son trône et fit trois pas dans la direction du nord. Aussitôt le grand-prêtre se leva à son tour, descendit de son estrade, et, accompagné de sa suite, se présenta devant le pontife. En même temps, les grands-officiers de la couronne s'étaient rangés à son côté, et l'enseigne japonaise, composée d'un globe surmonté d'une longue crinière de crins noirs, fut levée et placée derrière le Mikado. Alors le bruit des gongs recommença une seconde fois, et, à ce signal, toute l'assistance se prosterna devant le pontife qui invoqua, en langue antique, les dieux protecteurs du Japon. Au troisième retentissement de gongs, il s'agenouilla, à son tour, et le grand-prêtre de Daïmiozine, se levant, lui mit un voile sur la figure.

« Une fois cette cérémonie accomplie, le pontife, marchant à pas incertains et au son des instruments, fit le tour de l'enceinte circulaire, et, s'arrêtant devant une des jeunes filles qui s'y trouvaient placées, il lui couvrit le visage avec le voile même dont le grand-prêtre l'avait recouvert; puis, lui tendant la main, il la conduisit dans l'intérieur du trône placé

au centre de la salle. Dès lors, pour l'éternité, le visage de la jeune fille voilée était caché aux regards profanes des mortels, et, honorée du titre de Ohohimé, elle était proclamée la sœur, l'épouse et la mère des Mikados.

« Un instant après, le bruit des gongs se renouvela, mais cette fois avec plus de violence que jamais. Une flamme violente s'éleva à l'endroit du trône qui, au moyen de ressorts cachés, disparut et laissa vide le milieu de la salle; puis, le rideau qui séparait l'enceinte circulaire de la salle des constellations se referma et la cérémonie fut terminée.

« Pendant huit jours, des fêtes splendides furent données au peuple dans Miako, des aumônes furent répandues parmi les indigents, et des sommes considérables distribuées dans tous les temples et les couvents de l'empire. »

Que d'éclat et, si l'on veut, que de couleur poétique dans une telle cérémonie ; mais aussi quelles ténèbres spirituelles ! Et quand on songe que le peuple sur lequel ce Mikado est « assis en forme de Dieu », peut, à beaucoup d'égards, si ce n'est à tous, être appelé le peuple le plus intelligent et le plus civilisé de l'Orient, comment ne pas demander au Dieu qu'il ignore encore, de faire bientôt lever sur lui les rayons du « Soleil de justice ? »

NOUVELLES RÉCENTES

M. LE PASTEUR FRÉD. MONOD.

Nos lecteurs auront appris déjà, par d'autres feuilles, le décès de M. le pasteur F. Monod. Mais la part que nous prenons à ce deuil du protestantisme français, est trop grande

pour que nous ne consignions pas ici l'expression de notre douleur et de nos regrets. Le chrétien d'élite que nous pleurons avait assisté et personnellement contribué à la fondation de la Société des Missions évangéliques de Paris. Dès lors, il n'a jamais cessé de faire partie du Comité qui la dirige. La puissance d'initiative dont il était doué, sa foi inébranlable à l'accomplissement des desseins de Dieu pour le salut du monde, son attachement aux doctrines vitales du christianisme, lui faisaient naturellement chérir une œuvre qui n'est que la continuation de celle de Jésus-Christ et de ses apôtres. Nous l'avons souvent entendu décrire les vifs sentiments de joie et de reconnaissance qu'il éprouva lorsqu'en 1829, il accompagna les premiers missionnaires français à bord du navire qui devait les transporter dans leur champ de travail. Il a maintenant trouvé, dans la gloire des cieux, plusieurs des âmes que son zèle a contribué à faire passer des ténèbres du paganisme à la lumière de l'Evangile. Et sans doute que là où il est, il sent et comprend, mieux encore qu'il ne l'a fait sur la terre, l'inappréciable importance de l'œuvre des Missions. Sachons nous placer à ce suprême point de vue, et les premiers fondateurs de notre Société auront en nous de dignes continuateurs. Réaliser dans toute leur étendue les desseins de leur charité, achever ce qu'ils n'ont pu que commencer, est le meilleur moyen de montrer combien nous chérissons et vénérons leur mémoire.

PERSE.

DEUX MÈRES CHRÉTIENNES.

La femme d'un des missionnaires américains employés parmi les Nestoriens de la Perse, raconte un trait touchant.

Les femmes chrétiennes attachées à la mission d'Orou-

miah se réunissent à époques fixes pour prier en commun. A l'une de ces réunions, la première qui prit la parole pour exprimer ses sentiments était une des plus anciennes élèves de l'école de la mission. Elle se nommait Hani. Quelque temps auparavant, elle avait perdu son unique enfant. Profondément émue, et les bras étendus devant elle, comme s'ils avaient encore servi de berceau à la chétive créature : « Mes chères « sœurs, dit-elle, la dernière fois que je me suis rencontrée « ici avec vous, j'avais mon enfant entre les bras. Il n'y est « plus: j'ai dû le remettre entre ceux de Jésus et suis ve- « nue vous dire que quelque amère que puisse être l'afflic- « tion, il s'y trouve cependant toujours mêlée quelque dou- « ceur. Quand la verge nous frappe, il ne faut pas se « contenter de la baiser, il faut savoir la presser contre ses « lèvres. Quand je me suis vue sur le bord de cette petite « tombe ouverte, j'ai dit au Seigneur : « Maintenant que « je n'ai plus mon enfant, il faut que j'emploie au salut des « âmes tout le temps que je lui consacrais, et c'est ce que je « m'efforce de faire : priez pour moi. »

« Et la pieuse mère disait vrai, continue la narratrice, car depuis la perte de son enfant, elle a très souvent conduit des femmes dans la chambre où cet enfant est mort, pour leur parler de l'Evangile et pour prier avec elles. En entendant les simples et émouvantes paroles que je viens de rapporter, l'assemblée entière fondit en larmes. Très émue moi-même, dans mes fonctions de présidente de la réunion, je n'eus que la force de demander: « Qui veut prier? » et alors l'émotion parut redoubler encore. Sanum répondit à ma question. Elle avait vu elle-même périr par le poison plusieurs de ses enfants. Aussi pria-t-elle comme peu de gens sauraient prier, soit pour les mères privées de leurs enfants, soit pour celles qui avaient le bonheur de les avoir encore dans leurs bras. Le silence fut profond, et interrompu seulement de temps à autre par quel-

ques doux vagissements du nouveau-né que la pieuse Sanum avait sur elle, le seul, hélas! qui lui eût été conservé.

« J'ajoute que, depuis cette réunion, Hani a eu un second enfant qu'il lui a fallu rendre au Seigneur comme le premier, mais qu'elle a fait ce nouveau sacrifice dans le même esprit qu'elle avait fait le premier. »

CHINE.

L'ÉVANGILE DANS LE VILLAGE DE KHI-BOEY.

Notre livraison d'octobre dernier (1863, page 382 et suiv.) racontait des scènes de violence dirigées contre les chrétiens d'un village des environs d'Amoy, mais en ajoutant que ces faits, dénoncés aux mandarins locaux, avaient été réprimés et les coupables sévèrement repris. Les dernières nouvelles sont plus satisfaisantes encore. Elles nous apprennent que les missionnaires étant intervenus auprès des magistrats chinois de Khi-Boey pour implorer le pardon des persécuteurs, cette démarche a produit une impression des plus favorables à la cause de la vérité. En conséquence, dix nouveaux baptêmes ont eu lieu dans la localité, et, le 14 juin dernier, la communion y a été célébrée pour la première fois. « Tous les services de cette double fête, écrit un des missionnaires, ont eu lieu en plein air, à l'ombre d'un arbre magnifique, et c'est avec un bonheur qu'il me serait impossible de décrire, que nous y avons béni notre Dieu des délivrances dont ce troupeau naissant a été l'objet. Du reste, le nombre des aspirants au baptême s'accroît tellement à Khi-Boey que la construction d'une chapelle est devenue indispensable et que nous nous en occupons. Deux de nos derniers néophytes, qui possédaient, en commun avec un païen, un terrain très convenable, viennent de nous prouver, à cet égard, leur dévoû-

ment à l'Evangile. Ils ont, à eux deux, racheté la part du troisième propriétaire, et dès lors seuls maîtres du terrain, ils en ont fait don à la communauté pour servir d'emplacement à l'édifice projeté. C'est un acte de libéralité considérable pour le pays. »

POLYNÉSIE.

Un missionnaire de la Société de Londres, le rév. M. Vivian, nouvellement arrivé dans la Polynésie et qui en a parcouru les divers archipels, dépeint en termes saisissants l'ardeur avec laquelle les indigènes qui n'ont pas encore de missionnaires, ou qui n'en ont pas en nombre suffisant, en désirent et en demandent.

« A Uéa, l'une des îles du groupe de la Loyauté, les natifs, dit-il, se déclaraient prêts, pour me garder, à abandonner, s'il le fallait, leurs terres et tout ce qu'ils pouvaient posséder. A Fate, dès qu'on sut que j'étais un missionnaire, on résolut de m'avoir, si possible, à tout prix. Après avoir inutilement tenté les voies de la persuasion, quelques-uns de ces braves gens eurent l'idée de recourir à la force. Un jour, six d'entre eux, entièrement nus et aux formes athlétiques, trouvèrent le moyen de monter à bord au point du jour, puis, dès qu'ils me virent paraître sur le pont, ils se précipitèrent sur moi et s'efforcèrent de m'enlever. J'eus toutes les peines du monde à m'arracher de leurs mains, et, quand il leur fallut renoncer à leur dessein, un profond sentiment de regret se peignit sur leurs rudes visages. — A Samoa ce ne fut, de la part des frères comme du peuple entier, qu'un seul cri : « Restez ici, nous avons besoin de secours. » A une réunion tenue à l'occasion de mon arrivée, sept des chefs principaux étaient venus dans le seul but de demander que je me fixasse parmi eux. Ils parlèrent avec larmes, en disant que s'il fallait

faire exprimer le même vœu par la population tout entière, ils se chargeaient de faire comparaître devant moi 5,000 suppliants au moins. »

SYRIE.

L'antique cité d'Alep possède maintenant une Eglise évangélique. Un pasteur d'origine arménienne, le révérend Jean Wortabet, l'a récemment organisée et y a distribué la Cène à huit communiants, dont quatre avaient été amenés à la connaissance de l'Evangile par son moyen. L'un d'eux est un ancien évêque arménien qui, ayant, il y a près de deux ans, ouvert les yeux sur les erreurs de son Eglise, s'en est séparé pour s'attacher à l'Evangile, puis s'est marié et travaille honorablement de ses mains pour subvenir aux besoins de sa famille.

LA BIBLE EN TURQUIE.

Un agent de la Société biblique des Etats - Unis, nommé M. Bliss, constate que, depuis 1840, il a été *imprimé* en Turquie 161,000 exemplaires des Livres sacrés, dont 100,000 environ aux frais de la Société biblique britannique et étrangère. La somme de temps que les missionnaires américains à l'œuvre dans l'empire ont consacré à des traductions nouvelles ou à la révision des anciennes, représente au moins 60 années de travail. Ils ont fait six versions et surveillé l'impression de 52 éditions, en huit langues ou dialectes différents. Comment ne pas attendre, sous le regard de Dieu, quelques bons fruits d'une œuvre entreprise avec un tel zèle, accomplie sur une si grande échelle et poursuivie avec tant de constance ?

Paris. — Imprimerie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION FRANÇAISE DU LESSOUTO.

Résumé des dernières nouvelles. — Rétablissement de Mme Dyke. — Travaux de M. Coillard. — M. Duvoisin à Bérée. – Mékuatling. — Une visite de Moshesh — Le Dr Livingstone. — La mission chez les Matébélés de Mosélékatsi. — M. et Mme Moffat, du Kuriman.

Paris, 8 février 1864.

Le paquebot de ce mois nous a apporté peu de nouvelles de nos stations, mais celles que nous avons reçues sont encourageantes.

Vers le milieu de novembre, Mme Dyke s'est trouvée assez bien remise des suites de son accident pour qu'on pût la ramener chez elle. Toutefois, son bras était encore condamné à une immobilité absolue. Le mal était plus étendu qu'on ne l'avait cru d'abord et il y a lieu de croire que l'épaule aussi a été sérieusement lésée. Le trajet de Morija à Hermon a été fort pénible. Notre sœur était soutenue par la pensée qu'elle accomplissait un devoir en mettant un terme, au prix de vives souffrances, à l'interruption que les travaux de son mari avaient forcément subie pendant plusieurs semaines. Le troupeau de Hermon a montré, dans cette occasion, la vive part qu'il prenait à l'affliction de ses conducteurs spirituels. M. Dyke a pu constater d'ailleurs que l'ordre et la prospérité s'étaient maintenus pendant son absence. Les

assemblées continuent à être bien suivies et quelques conversions nouvelles se manifestent.

M. et Mme Coillard ont repris avec vigueur des travaux d'installation qui avaient été, pendant assez longtemps, interrompus par suite d'incertitudes au sujet du site où leur maison d'habitation devait définitivement s'élever. Ils ont dû jusqu'ici se contenter d'une demeure provisoire, mal aérée et fort peu commode. Malgré des pluies abondantes, qui rendaient toute sortie fort difficile, ils ont constaté avec bonheur que le nombre de leurs auditeurs ne diminuait pas.

Pendant que M. et Mme Maitin remplacent M. et Mme Jousse à Thaba-Bossiou, M. Duvoisin surveille le troupeau de Bérée et le nourrit de la parole de vie. Il n'y a pas longtemps que notre jeune frère, avec la franchise et l'humilité qui le caractérisent, résumait en ces mots les débuts de sa vie d'Afrique : « Faire, en mauvais cavalier, le tour des stations missionnaires; remarquer beaucoup de choses surprenantes auxquelles on s'accoutume insensiblement; critiquer un peu la marche de ses devanciers pour bientôt s'y ranger et la soutenir; s'appliquer au sessouto avec plus ou moins d'ardeur, telle est, à peu de chose près, l'histoire de tout nouvel arrivant et telle aussi a été la mienne. » Il pourrait ajouter maintenant qu'il a sérieusement mis la main à l'œuvre et que ce second début a eu les résultats les plus encourageants. Quelques âmes ont été touchées et rendues attentives à leurs vrais intérêts par sa parole. Nous savons cela par ses amis. Pour lui, il préfère ne nous entretenir encore que du besoin qu'il a d'être soutenu. « Je suis seul dans mon ermitage de Bérée, mais je ne crois pas que j'eusse pu être placé mieux. Quel argément de n'être séparé de Thaba-Bossiou que par la distance qu'un cheval franchit en une heure et demie! M. et Mme Maitin sont très bons pour moi; Madame est pour moi comme une mère. Ils sont venus passer ici une dizaine de jours. J'ai pu parler

français tout mon soûl, tellement qu'il me semblait que j'avais oublié le sessouto. Entre autres choses, nous nous sommes occupés, M. Maitin et moi, à tailler la vigne. Quoique sorti d'un pays de vignobles, c'est la première fois que je me livrais à cette occupation. J'ai eu soin de mettre en terre quelques boutures, me rappelant ce vers d'Horace :

« Nullam sanâ vite priùs sereris arborem. »

Nous n'avons pu résister à la tentation de citer ces charmantes effusions d'une lettre tout-à-fait intime.

M. et Mme Daumas continuent à être bénis dans leur œuvre. Mékuatling jouit, sous tous les rapports, de beaucoup de prospérité. Nos amis voient avec bonheur approcher le moment où ils serreront dans leurs bras une fille qu'ils avaient laissée en France et qui doit, dans quatre semaines, repartir pour l'Afrique avec M. et Mme Casalis fils. Après avoir donné des directions et exprimé ses sentiments à cet égard, M. Daumas ajoute, en date du 3 décembre : « Grâce à Dieu, nous sommes tous bien et le pays jouit d'assez de tranquillité. Nous avons eu des pluies abondantes et tout paraît frais comme autrefois. Seulement, dans maints endroits, des gelées tardives ont fait du mal à la végétation. Il y a eu aussi des tempêtes et des grêles épouvantables. Nous avons été épargnés jusqu'à maintenant.

« La semaine dernière, Moshesh et quelques-uns de ses fils sont venus nous faire une visite; nous avons eu beaucoup de plaisir à voir le vieux chef. Tout le monde chez nous a été enchanté de le posséder ici et de l'entendre. J'enverrai un récit de sa visite. Il a rendu un beau témoignage à l'Evangile et à ce que les missionnaires ont fait pour ces tribus. Il se fait vieux, mais il monte encore très bien à cheval. Après avoir passé deux jours chez nous, il s'est rendu à une conférence avec le Président de l'Etat-Libre. On en est toujours

à l'interminable question des limites. Je crains bien qu'elle n'amène encore de fâcheux démêlés. »

Quelques journaux ont répandu le bruit que le docteur Livingstone a péri dans une de ses plus récentes explorations. Nous croyons être autorisés à contredire cette nounouvelle par la raison que nous venons de recevoir, de M. Frédoux, une lettre écrite à Kuruman, le 21 novembre, dans laquelle aucune allusion n'est faite à un semblable malheur. Il est impossible que notre missionnaire se fût tu sur le décès de l'illustre voyageur dont il est le beau-frère. Il parle d'ailleurs de toute la famille, et nous apprend que M. Moffat était loin de se bien porter, que depuis plusieurs dimanches, il lui avait été impossible d'officier.

Dans la même lettre, M. Frédoux nous donne, sur la mission chez les Matébélés, des renseignements qui ne sont pas sans intérêt et qui peuvent servir à nous montrer combien sont grandes encore les difficultés de cette entreprise. Voici la partie la plus importante de ces nouvelles :

« Une des premières personnes qui nous ont salués à notre arrivée à Kuruman est M. Thomas, missionnaire chez Mosélékatsi. Nous n'avions aucune idée que nous dussions le rencontrer dans cette station, où il était arrivé un jour avant nous. Il a laissé en très bonne santé ses collègues : MM. Sykes, Moffat fils, Mackensie et leurs familles.

L'arrivée récente des deux derniers à Nyati lui a permis de s'absenter momentanément de son poste. Il a avec lui deux enfants très jeunes qui, hélas ! n'ont plus de mère !

« La mission dont M. Thomas est un des ouvriers, se trouve encore dans un état d'enfance. Les difficultés en sont grandes et les fruits les plus désirés peu perceptibles. Néanmoins, les missionnaires persévèrent, et leur présence paraît avoir exercé une certaine influence dans le pays. »

« Ils prêchent l'Evangile, mais ils ne peuvent pas encore tenir une école, soit parce qu'ils manquent de livres élémen-

taires, soit parce que les Matébélés n'oseraient pas apprendre à lire sans un ordre du tyran.

« Mosélékatsi est encore ce qu'il a toujours été, un homme redoutable ; tous ses sujets tremblent devant lui. Un jour, M. Thomas s'entretenant avec deux Matébélés, leur dit qu'il ne fallait pas croire que ce fût Mosélékatsi qui fît la pluie, que Dieu seul en était l'auteur. A l'ouïe de ces paroles, les deux hommes prirent la fuite à toutes jambes, comme s'ils eussent entendu un épouvantable blasphème.

« Le vieux chef est maintenant très infirme ; il faut qu'on le porte partout où il veut aller, et il ne peut plus quitter sans secours les endroits où il se fait placer. Mais on se garde bien de lui parler de son grand âge ou de faire la moindre allusion à la proximité de sa mort. Dans une certaine occasion, M. Thomas lui dit qu'il était trop âgé pour pouvoir espérer de guérir du mal dont il est atteint. Aussitôt chacun s'esquiva au plus vite, pendant qu'une expression de fureur se peignait sur le visage de Mosélékatsi lui-même. »

« Il avait un ami qui possédait sa confiance et qui occupait, en quelque sorte, le second rang dans la tribu. Cet homme s'était fort attaché aux missionnaires et leur faisait d'incessantes visites. Ces relations, jointes à la jalousie qu'excitaient son influence et son autorité, lui créèrent des ennemis, de fausses accusations lui furent intentées, et Mosélékatsi permit qu'on le fît mourir, bien qu'il ne crût, peut-être, en aucune manière les calomnies dont cet infortuné était victime. A la suite de cet événement, le fils aîné du roi, qui auparavant fréquentait beaucoup les missionnaires, cessa entièrement ses visites, de peur, sans doute, que leur amitié ne lui fût fatale.

Qui croirait qu'un homme tel que Mosélékatsi fût capable de manifester quelque sentiment de tendresse? Il peut en éprouver cependant. Au moment où M. Thomas allait entreprendre son voyage, il se présenta devant le despote avec

ses deux enfants. Immédiatement, Mosélékatsi s'écria : « Qu'on les retire et qu'on les conduise à leur voiture ! La vue de ces orphelins me brise le cœur ! » Puis il les recommanda avec instance aux soins de leur père, le priant de veiller à ce que rien ne leur manquât pendant le voyage. »

Ce n'est pas la première fois que les enfants des missionnaires ont contribué à réveiller et à développer un fond de sensibilité dans les cœurs en apparence les plus durs. Et cela n'est pas sans profit pour l'œuvre que font les parents de ces enfants. Que de fois, en nous présentant avec ceux que Dieu nous avait donnés devant des guerriers renommés par leur férocité, n'avons-nous pas lu dans leurs yeux et sur leurs traits quelque chose qui disait : Cet homme doit croire bien fermement aux doctrines qu'il nous annonce pour consentir, à cause d'elles, à placer sa famille dans une position pour laquelle elle est si peu faite !

M. Frédoux termine sa lettre par quelques paroles bien senties, au sujet de la mort de M. Chabrand, « ce vénérable patriarche de l'Eglise Réformée ; » puis il ajoute en s'adressant au rédacteur de ce journal : « M. et et Mme Moffat vous envoient leurs salutations affectueuses et vous félicitent de ce que vos enfants, *comme les leurs*, entrent dans la *bonne carriere* des missions ! » Et ceux qui parlent ainsi sont le père et la mère de Robert Moffat et de Mme Livingstone, morts l'un et l'autre, dans la force de l'âge, au service du christianisme et de la civilisation, près des rives du Zambèze !



TAITI.

EXCURSIONS MISSIONNAIRES DE M. ARBOUSSET.

Au directeur de la Maison des Missions.

Papeete, le 27 septembre 1863.

La présence de mon gendre allège ma responsabilité, diminue mon travail, me permet des excursions utiles dans l'île. Voici le récit de l'une d'elles : — Le 5 de ce mois, Mme Darling m'offre une place dans son petit char, et m'emmène à *Punauia*, situé à 14 kilomètres ouest de Papeete. Nous suivons le chemin de ceinture qui entoure Taïti. C'est le seul qu'on ait encore ouvert dans ce pays. Sans le dire précisément beau ni bien uni, je l'ai pourtant trouvé fort praticable. Sur les nombreux ruisseaux que nous franchissons, les indigènes ont jeté, avec le secours et sous la direction du gouvernement français, des ponts en bois assez bien entretenus. On ne quitte nulle part les bords de la mer, et dans un endroit, il faut même les sillonner au milieu d'une eau de quatre à six pouces de profondeur. Pas de plaines, aucun lieu aride. Les pluies torrentielles ont dénudé les crêtes des plus hautes montagnes, entraînant avec elles dans les vallées des matières meubles et des détritus végétaux. Le littoral a été envahi par le goyavier (Psidium pyriferum). Il y forme des bois touffus qui détruisent les autres plantes, même les vieux et gros arbres, au pied desquels il pousse avec une incroyable vigueur. Ce végétal, dont l'introduction ne remonte qu'à l'année 1815, dit M. Cuzent, couvre déjà les montagnes jusqu'à une hauteur de 600 mètres au moins. Dans les vallées, il prend des proportions arborescentes, tandis que dans les régions montagneuses, il est moins haut. Sa croissance rapide, lors de la saison des pluies, et son active

propagation par les animaux qui se nourrissent de ses fruits, en ont fait un véritable fléau et le plus grand obstacle à toute espèce de culture. J'ai pourtant remarqué avec plaisir qu'on avait fait et qu'on faisait encore de grands efforts pour débarrasser le terrain de ce végétal et le remplacer par de plus utiles, ou par des plantations de canne à sucre et de caféiers, qui réussissent très bien. Les vallées, quoique pierreuses et jonchées de cailloux roulés ou de sables, dans certains points de leur développement, n'en sont pas moins riantes et fertiles. De charmants ruisseaux les parcourent. Elles abondent en cocotiers, en pandanes, en orangers, en citronniers, arbres à pain et autres végétaux utiles, qui viennent à peu près tous sans aucun travail et offrent un délicieux abri contre les chaleurs du jour. Deux espèces de bananiers se rencontrent aussi partout, près des cases. A la hauteur de 400 à 600 mètres, apparaissent les *féis* qui forment de véritables forêts. Leur fruit est une des bases de l'alimentation des indigènes. Enfin, des fougères, dont les unes arborescentes, les autres comestibles, et quelques lianes complètent le tableau.

Le village de *Punauia* se compose d'une centaine de cases construites sur les deux bords d'une petite rivière appelée Punaruu. Le premier groupe qu'on rencontre compte une cinquantaine d'indigènes qui ont embrassé le catholicisme et jouissent de la présence d'un prêtre au milieu d'eux. Il tient une école journalière fréquentée par les enfants de son culte, et ceux aussi de la religion protestante ; car les lois du Protectorat déclarent l'instruction primaire chose obligatoire, et l'école en question est la seule qui existe dans l'endroit. Elle se tient près de la cure, à côté d'une église, magnifique pour le pays, et qui doit sous peu être inaugurée.

A un kilomètre plus loin, est la maison de M. Darling, bâtie, il y a de longues années, par la Société des Missions de Londres, mais malheureusement laissée sans pasteur en

ce moment. Je l'ai trouvée simple, commode, encore bien conservée. En face, sur la plage, on avait élevé un vaste temple qui est, hélas! mal entretenu. Il en est de même d'un fort, d'une forge et d'une ou deux habitations bâties autrefois par les Français à côté même, ou tout près, de ce religieux édifice. L'endroit est découvert, bien exposé. Au sud et au nord, se déploie la vaste mer, calme comme un lac, et du sein de laquelle s'élève, comme un géant à cinq têtes, la belle île de Mooréa, située à six ou sept lieues à l'ouest. Derrière soi, du côté de l'Orient, on a la riche mais sombre vallée de Punaruu, terminée par la montagne du Diadème, haute de 1,330 mètres et jouissant d'une température de 18 degrés centigrades. Dans cette direction, l'œil découvre, vers les hauteurs, trois petits forts que nos troupes y avaient construits autrefois, mais qui, devenus inutiles, sont demeurés depuis longtemps sans garnison.

Les messagers du Seigneur avaient livré d'autres combats dont les effets pacifiques et rénovateurs se montrent encore à Punauia. A mon arrivée, j'y présidai un service de prières, auquel les adorateurs ne manquèrent pas. Nous l'eûmes, selon la coutume, dans la cour de justice, espèce de halle très peu propre, mais solide et de forme oblongue, ce qui lui donne un air très gracieux. J'indiquai d'abord un cantique et prononçai l'Oraison dominicale. Un diacre, après avoir ajouté quelques paroles, fit l'appel nominal des membres de l'Eglise. Mon interprète lut ensuite une portion de la Sainte Ecriture que j'expliquai au milieu d'une attention remarquable. Comme c'était une réunion préparatoire à la Cène du Seigneur, je mentionnai le retour à de meilleurs sentiments d'un homme suspendu, depuis quelque temps, de ce sacrement, pour avoir, dans un procès, rendu un faux témoignage. L'Eglise prononça alors sa réadmission.

Le lendemain, dimanche, je prêchai deux fois et donnai la communion à une centaine de personnes. Tout le monde

était bien habillé; les femmes, pour la plupart, en très bonnes mousselines. On m'écouta avec plus ou moins de recueillement; on chanta des hymnes en chœur d'une manière originale au dernier degré. Plusieurs des auditeurs ouvraient leur Bible chaque fois que j'en citais un passage, et un certain nombre d'entre eux prenaient des notes. La soirée fut consacrée à des chants sacrés, et, vers neuf heures et demie, ces braves et dociles Taïtiens rentrèrent dans leurs demeures, trois tambours en tête, ce qui me parut bien drôle.

Tiarei, le 26 octobre 1863.

Je visite maintenant, accompagné d'une de mes filles, les Eglises de Taïti. La saison est favorable; partout on nous reçoit avec joie. Hier, dimanche, nous eûmes, dans cet endroit, des services très bénis. Une réunion matinale de prières inaugura la journée.

A dix heures, je prêchai et administrai la sainte Cène. L'auditoire se composait d'environ trois cents personnes, toutes décemment vêtues et très recueillies.

L'attention fut excellente; l'intérêt parut très grand. Parmi les communiants, je remarquai deux fermiers espagnols, membres de l'Eglise de Tiarei. Un autre fermier voisin, protestant aussi, mais français, assistait à la réunion, ainsi qu'un de ses associés, son compatriote; j'ignore s'ils participèrent au sacrement. Une cinquantaine de personnes environ s'en approchèrent, et parmi elles, M. Henry, fils de l'ancien missionnaire de ce nom, si connu dans l'île, et si admiré comme un de ses premiers et fidèles apôtres.

A deux heures, j'assistai à une école des mieux tenues. Les élèves nous récitèrent douze versets de saint Mat., VII. Leur mémoire ne le cède certes pas à celle de nos enfants, et leur intelligence se lit dans leurs yeux. Ils furent tout oreilles quand je leur racontai quelques anecdotes.

Au sortir de là, nous tînmes un second service public, non moins bien suivi que le premier. Ce fut une espèce de réunion amicale, dans laquelle cinq ou six personnes, et parmi elles deux pasteurs, furent invitées à prendre la parole. Des détails que je donnai sur les Eglises de France furent écoutés avec bonheur. Je baptisai un enfant.

A huit heures, on se réunit de nouveau pour chanter des cantiques, et on termina la journée par une prière d'action de grâces.

Le pasteur de cet endroit s'appelle Metuaaro. C'est le vice-président de la Haute-Cour taïtienne. Je lui trouve une intelligence et une activité remarquables. Il est bien secondé, sous le rapport des améliorations matérielles, par Hitoti, chef du village.

J'écris de sa maison, qui est bâtie à l'européenne.

Celle de son oncle, le pasteur, est également dans le même style et a deux étages. Le temple se présente comme il faut; on a certainement fait un pas dans la civilisation à Tiarei. L'endroit est comparativement joli, extrêmement sain. Il s'élève sur les bords de la mer. Il y a peu de terrain cultivable, mais il est à peu près tout bien employé. Derrière le village, se trouve une haute montagne, couverte de fruits qui y viennent spontanément, sans exiger la moindre culture. Le poisson abonde. On ne saurait souffrir de la faim dans cet endroit. Quant à s'enrichir, personne n'y songe. Passer sa vie simplement, sans trop de labeur, voilà la philosophie de ce peuple. Si ses mœurs étaient moins dissolues, je serais tenté de le croire bon et heureux.

A Papeete, l'œuvre de nos faibles mains se poursuit assidûment. L'Eglise vient de s'accroître d'une douzaine de membres.

Th. Arbousset

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PALESTINE.

ÉVÊCHÉ PROTESTANT DE JÉRUSALEM ET ŒUVRES DIVERSES D'ÉVANGÉLISATION.

A l'occasion du 22e anniversaire de la fondation de l'évêché de Jérusalem, l'évêque Gobat vient de publier une lettre pleine de renseignements intéressants. En voici le résumé :

« Outre nos moyens d'édification particulière, dit M. Gobat, le culte est célébré, chaque dimanche, en quatre langues différentes, avec prédication régulière et fidèle de la parole de Dieu. La sainte Cène est administrée une fois par mois, très rarement avec moins de quarante communiants. Nous avons, en outre, une classe biblique tous les mercredis soir, et, toutes les semaines, deux réunions de prières, qui, depuis plus de quatre ans, ont toujours été très bien fréquentées. Les samedis, au soir, nos prosélytes se réunissent pour lire ensemble la Bible, se communiquer fraternellement leurs idées sur les passages qu'on a lus et pour prier en commun.

« La mission pour les juifs a souffert du départ des révérends MM. Crawford et Hefter, qui s'étaient consacrés à cette œuvre avec zèle et avaient gagné la confiance de tous. Ces missionnaires ont été, cependant, remplacés par les révérends MM. Barclay et Fleischhacker. Le premier ne sachant, à son arrivée, que très imparfaitement la langue allemande, s'est livré plus spécialement à l'évangélisation des Juifs espagnols, qui d'abord se sont montrés très indiffé-

rents, mais qui maintenant lui font une vive opposition, preuve certaine que la doctrine du Christ commence à produire quelque impression sur leur esprit. Deux prosélytes s'emploient à l'œuvre, comme lecteurs de la Bible, avec un zèle et dans un esprit de prière qui ne peuvent manquer d'obtenir leur récompense. L'un d'eux, nommé M. Schapéra, prêche tous les samedis dans les rues, devant des auditoires d'abord peu nombreux, mais qui s'accroissent et finissent quelquefois par devenir trop bruyants.

Les travaux dont les natifs du pays sont l'objet n'ont pas donné, jusqu'à présent, les résultats que nous en avions espérés. La Bible, à la vérité, est mieux connue qu'autrefois, mais l'œuvre du Saint-Esprit dans les âmes ne se manifeste que très faiblement, et aussi longtemps que ces pauvres gens resteront extérieurement *attachés* aux Eglises romaine, grecque ou arménienne, dans lesquelles ils sont nés, on ne peut pas s'attendre de leur part à des progrès bien marqués, parce qu'ils sont forcés de prendre part à des cérémonies que condamne la Parole du Seigneur, et qu'ainsi la voix de leur conscience se trouve étouffée.... Le chiffre des protestants natifs de la Palestine est d'environ cinq cents, et la plupart sont disséminés sur divers points de la Galilée. Ils ont pour pasteur un agent de la Société des missions anglicanes, le révérend J. Zeller, assisté de trois catéchistes ou lecteurs de la Bible, dont deux sont des indigènes. La petite congrégation protestante indigène de Nablous s'est relevée difficilement du coup que lui avaient porté, en 1856, les émeutes dirigées contre elle. Celle de Jérusalem se soutient, mais sans accroissement sensible. La plus vivante de toutes, au point de vue des progrès spirituels, paraît être la plus petite, celle de Ramleh, que dirige un catéchiste de la Société des missions anglicanes.

Les écoles, qui sont au nombre de sept, peuvent être regardées comme prospères. De toutes les branches de son œuvre,

c'est celle qui donne le plus d'espérance à l'évêque. Le chiffre des élèves, durant l'année dernière, s'y est élevé jusqu'à 240 et n'a jamais été au-dessous de 150. A la suite des massacres des chrétiens au Mont-Liban et à Damas, M. Gobat a fait d'une de ses écoles un orphelinat, qui contient quarante élèves et dont toutes les dépenses sont à sa charge. — Un autre orphelinat fondé, à la suite des mêmes événements, par le Comité de Chrischona, près de Bâle, entretient, de son côté, une trentaine de garçons.

« Les diaconesses allemandes de Kaiserswerth continuent, dit M. Gobat, à être en bénédiction à notre communauté, ainsi qu'à la mission en général, par leur piété sans ostentation, par les actes de leur charité et par les soins qu'elles donnent aux malades. Elles ont un pensionnat, ou plutôt un asile, dans lequel 50 jeunes filles pauvres trouvent tout à la fois le logement, la nourriture et l'instruction chrétienne. Leur hôpital, où elles soignent annuellement au-delà de quatre cents malades, reçoit gratuitement les soins du docteur Chaplin, médecin de l'hôpital pour les Israélites qu'a fondé ici le Comité de la Société de Londres pour l'avancement du christianisme parmi les Juifs. L'excellent pasteur des congrégations allemandes de Jérusalem et de Jaffa, M. Valentiner, est le directeur spirituel des établissements que desservent les diaconesses. »

Un mouvement intéressant, sur lequel la lettre du digne prélat s'étend plus longuement que nous ne pouvons le faire, s'est depuis quelques années manifesté dans la ville de Diarbékir. Un nombre assez considérable d'Arméniens de ce lieu avaient envoyé à M. Gobat un délégué, pour lui demander de placer parmi eux un ministre appartenant à l'Eglise anglicane. L'évêque, vivant dans les termes les plus affectueux avec les missionnaires américains (presbytériens) qui prêchent dans le pays, conseilla à ces Arméniens de se rattacher à ces fidèles serviteurs de Christ; mais ils insistèrent en disant qu'ils se

sentaient plutôt attirés vers le système épiscopal et vers l'usage d'une liturgie, qui leur paraissaient, l'un et l'autre, plus en harmonie avec les antiques usages du christianisme oriental. Sur ces nouvelles instances, l'évêque crut devoir céder, quoiqu'à regret, et il envoya à Diarbékir, au commencement de 1862, un catéchiste indigène, nommé M. Carabet, auquel il avait conféré les ordres. En se rendant à ce poste, M. Carabet trouva, dans plusieurs localités, de petites congrégations protestantes, séparées de toute autre Eglise, et qui le prièrent de baptiser leurs enfants nés depuis cette séparation. Ces visites fournirent au pasteur l'occasion de prêcher en beaucoup d'endroits la Parole sainte, devant des auditoires dont le chiffre s'élevait parfois jusqu'à deux ou trois mille âmes, et depuis lors plusieurs de ces troupeaux épars ont demandé à l'évêque de pourvoir aussi à leurs besoins religieux. Mais jusqu'ici les ressources de l'évêché ne lui ont pas permis de répondre à ces demandes.

La lettre épiscopale se termine par des détails sur l'évangélisation de l'Abyssinie. On sait que M. Gobat en a été le promoteur et qu'il s'y intéresse d'autant plus que c'est dans ce champ de travail qu'il a fait ses premières armes comme soldat de la cause missionnaire. Cette œuvre est en progrès. La Parole de Dieu est recherchée avec plus d'empressement. Beaucoup de ces anciens chrétiens, dont la foi s'était si fort obscurcie ou dénaturée, laissent apercevoir dans leurs croyances et dans leur vie une amélioration notable. Ils se réunissent, en groupes plus ou moins considérables, pour lire ensemble les Ecritures ou pour prier, et un certain nombre de prêtres, réveillés eux-mêmes dans leur conscience, non-seulement favorisent ces dispositions, mais se sont mis eux aussi à prêcher le pur Evangile, soit le dimanche, soit aux fêtes des saints de leur calendrier. Les missionnaires et leurs femmes s'appliquent avec succès à l'instruction de la jeunesse des deux sexes, et ont déjà pu rendre plusieurs jeunes gens

capables de remplir avec fruit les fonctions de lecteurs de la Bible. Le roi Théodore continue à se montrer bienveillant. Il pourvoit libéralement aux besoins des trois frères qui travaillent pour lui, de sorte que les frais de la mission sont relativement peu considérables. Ils ne s'élèvent pas à plus de 200 livres (5,000 fr.) par an, non compris, il est vrai, les importants et continuels envois de livres que réclament les progrès mêmes de la mission.



EGYPTE.

UN VILLAGE DE BÉDOUINS.

Une dame irlandaise, nommée miss Whately, qui est attachée, nous ne savons pas précisément à quel titre, aux missions évangéliques dont l'Egypte est le théâtre, a fait dernièrement, dans un village de Bédouins une visite qu'elle raconte dans les termes qu'on va voir. Sa relation ne contient pas de fait bien saillant ; mais, d'une part, elle décrit des mœurs peu connues, et de l'autre, elle ajoute un chapitre à l'histoire de cette évangélisation des femmes qui devient sur tant de points divers, une des grandes préoccupations et un des grands bienfaits des missions modernes.

« Depuis longtemps, dit miss Whately, je désirais visiter un des villages habités par ceux des Arabes de ces contrées qui ont renoncé à la vie nomade. Mais je ne pouvais faire une excursion pareille toute seule, et la protection d'un domestique n'aurait pas été suffisante. Je fus donc heureuse de m'adjoindre à un missionnaire qui avait, de son côté, conçu le dessein d'aller prêcher l'Evangile dans un de ces villages. Ma présence ne pouvait que lui être utile, car on

sait qu'un homme ne pénètre pas facilement jusqu'aux femmes musulmanes.

« Par une belle matinée, donc, nous nous acheminâmes vers un de ces villages, qui sont situés à peu de distance, entre le fleuve et le désert. Une heure de marche, à travers une plantation de coton et un champ labouré, suffit pour nous transporter au milieu du petit bois de palmiers où se trouvait le terme de notre voyage. Ce village, comparativement considérable et populeux, est fier de posséder une mosquée, qui me parut en ruines. On y voit quelques maisons passables, mais tout le reste est construit en terre glaise durcie par les rayons du soleil. C'est un amas confus de pauvres huttes, aux murs à demi écroulés, aux toits en roseaux délabrés, jetées, en outre, çà et là sans le moindre respect pour les lois de la symétrie, et presque toutes entourées de tas de paille ou d'autres détritus qui leur donnent un aspect très peu confortable. Et cependant, avec tout cela, ce lieu paraissait moins triste que la plupart de nos villages irlandais, parce qu'avec toute sa pauvreté, le village s'épanouissait aux rayons d'un splendide soleil, que de beaux arbres l'ombragent et que l'on n'y sent pas cette humidité froide et malsaine dont nos contrées septentrionales ont tant à souffrir.

« Sur le devant d'une maison, un barbier faisait tomber à ses pieds la chevelure blanche d'un viellard, assis en plein soleil devant lui, tandis que quatre ou cinq Arabes, rangés à l'entour sur une sorte de banc de terre, causaient paisiblement en fumant. Arrivés près d'eux, nous les saluâmes et ouvrîmes la conversation en demandant un peu d'eau à boire. Aussitôt une femme, qui se trouvait dans le voisinage, à portée de la voix, entra dans sa maison, et peu d'instants après, reparut avec une cruche pleine d'une eau bourbeuse, dont nous avalâmes quelques gouttes. Me tournant alors vers la maison, d'où sortait en ce moment une troupe de

jeunes canards, je demandai à cette femme si c'était là sa demeure. — « Oui, me répondit-elle d'un ton de bonne humeur toute cordiale, et je vous prie de vouloir bien m'y faire une petite visite. Vous y serez la bienvenue. »

« A l'ouïe de cette invitation, mon compagnon de voyage me dit à voix basse de l'accepter, en me promettant de m'envoyer toutes les femmes que pourraient attirer sa présence dans le village et les discours qu'il se proposait d'adresser à son auditoire masculin.

« Otant en conséquence mon chapeau, car la porte était tellement basse qu'il fallait se courber presque en deux pour y passer, je disparus en un clin d'œil dans les sombres profondeurs de cet antre. La première chambre, s'il est permis de l'appeler de ce nom, était très petite et tellement obscure que je ne discernai rien de ce qu'elle pouvait contenir. De là, un passage, plus bas encore que le précédent et dépourvu de porte, me conduisit dans une seconde pièce que je serais bien embarrassée de décrire, et que cependant la maîtresse de ces lieux appela, non sans une pointe d'orgueil, son *chez elle*. Ce local, un peu plus grand que le premier, était fermé de tous les côtés, à l'exception d'un seul, par des murs en terre, et à moitié recouvert de roseaux. Il y avait une multitude de coins et de recoins, d'où sortaient de temps en temps, tantôt des canards et des poules, tantôt des brebis et des agneaux, non compris un âne planté gravement sur ses pieds à l'endroit de la pièce qui s'ouvrait sur la cour intérieure. Dans un des angles, se trouvait un petit foyer grossièrement construit en briques de terre glaise et abrité, un peu plus que le reste, contre les intempéries de l'air. Un pot rempli d'eau y bouillait, tandis qu'une femme, accroupie près de là, était en train de laver quelque étoffe, dans le voisinage compromettant de l'âne, que je vis renverser d'un coup de pied le vase dont elle faisait usage.

Assise bientôt sur un grossier tapis de poil, que mon

hôtesse étendit par terre à mon intention, je vis successivement entrer trois ou quatre femmes que le missionnaire, fidèle à sa promesse, avait engagées à se rendre auprès de moi. La pièce n'aurait pu contenir beaucoup de monde, mais les robes bleues, bien serrées autour du corps, qui forment la toilette des femmes arabes, ne tiennent pas beaucoup de place et ces dames ont une manière de s'asseoir qui n'en réclame pas beaucoup non plus, de sorte que nous étions, après tout, fort à notre aise. La maîtresse du logis se montra très hospitalière et pleine de bons procédés. Elle me présenta du pain, de couleur très foncée, des fèves bouillies froides, un œuf dur, et insista si vivement pour que j'acceptasse ces mets, qu'après quelques difficultés, je dus me résigner à goûter un peu de tout. Un œuf dur, sans sel et sans condiment quelconque, était assez peu appétissant ; mais que faire ? Tout était offert de si bon cœur que refuser aurait pu ressembler à du mépris. Cela fait, l'excellente femme se mit à rôtir du café, car, quelque misérable que parût la maison, ses habitants n'étaient évidemment pas des plus pauvres. Je profitai de ce temps de répit pour commencer la conversation qui était le but essentiel de ma visite. Remerciant mon hôtesse de ses attentions, je fis observer que l'eau et le pain étaient de précieux bienfaits du Dieu des cieux, que nous ne pouvions trop l'en bénir, et je pris de là occasion d'entretenir mon petit auditoire du devoir de la prière. Leur récitant, aussi distinctement que je le pus, l'Oraison dominicale, je leur dis que cette prière nous venait de Jésus, notre Seigneur et le Messie accordé au monde ; puis, leur faisant remarquer combien cette prière différait de ces « vaines redites » qu'elles entendaient si souvent répéter à leurs maris, je m'efforçai de leur faire comprendre que prier, c'est parler à Dieu et lui demander les choses dont nous avons véritablement besoin. Ce sujet parut les intéresser ; toutes, du moins, m'écoutèrent avec une attention marquée. Sachant

cependant à quel point les femmes de ce pays ressemblent à des enfants, et craignant de fatiguer leur attention, j'en restai là pour le moment, et ramenant leurs pensées sur les objets qui nous entouraient, je leur demandai des détails sur leurs enfants, dont quelques-uns se trouvaient mêlés à notre petit cercle.

« Toutefois, la femme occupée à laver me fournit bientôt l'occasion de revenir à des sujets plus sérieux. Elevant l'étoffe de coton bleu qu'elle était en train de nettoyer, elle me demanda si dans mon pays cette opération s'accomplissait comme ici. — Certainement, lui répondis-je, nous faisons usage d'eau et de savon; mais avez-vous, ma sœur, remarqué une chose ? c'est que, bien que vous laviez cette étoffe avec soin, elle conserve toujours sa couleur bleue. — Oui, me répondit-elle; et si, au lieu de bleu, c'était du rouge, il en serait encore de même. — Eh bien, mes sœurs, écoutez une parole de ce livre de Dieu dont je viens déjà de vous parler. C'est que nos cœurs aussi ont besoin d'être lavés, nettoyés, et qu'à cet égard, notre Dieu nous déclare que « quand nos péchés seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine. » J'omis à dessein la première idée du passage, parce que, selon toute apparence, aucune de ces femmes n'avait vu de la neige, et n'en avait entendu parler, tandis que la laine leur est bien connue. Cette comparaison devait d'ailleurs les frapper d'autant plus que dans ce pays les couleurs des étoffes sont plus tenaces que les nôtres. Aussi toutes me parurent-elles saisir l'image parfaitement bien, et me suivirent-elles, avec un nouvel intérêt dans les développements que je lui donnai, tout en savourant le café qui m'avait été présenté.

« Au bout d'une heure ainsi employée, je voulus me retirer; mais ce ne fut pas sans peine. La dame du logis me suppliait de rester, de dîner avec elle, et comme dans le cours de l'entretien elle m'avait demandé mon nom de bap-

tême, elle me le répéta plusieurs fois en me retenant affectueusement par les bras. Après plusieurs *salaams*, je parvins cependant à me dégager pour regagner la porte extérieure, et je dois avouer que j'éprouvai un grand soulagement à me retrouver au grand air, après un si long séjour dans une pièce pleine de fumée et dans le voisinage immédiat de la volaille et des autres animaux qui la partageaient avec ma bonne hôtesse.

« En plein air, un spectacle vraiment doux à contempler frappa mes regards. De vingt à vingt-cinq hommes, assis autour du prédicateur de la vérité, l'écoutaient attentivement, soit leur lire quelques passages du saint Livre, soit leur en donner l'explication. Un vieillard, complètement aveugle, était à sa gauche, buvant en quelque sorte ses paroles. Oh ! comme, à la vue de cette figure que rendaient vénérable l'âge et une longue barbe blanche, je priai le Seigneur de faire lever dans cette pauvre âme un rayon de la lumière d'en haut, qui est Christ!

« Naturellement, en présence d'un groupe si utilement occupé, parler de départ était impossible. Je m'assis donc sur une pierre, à côté de la porte ; mais à peine y étais-je installée, que mes amies de l'intérieur, qui avaient suivi de l'œil tous mes mouvements, vinrent me rejoindre, et me prenant par les mains ou par mes habits, me supplièrent de rentrer. Bon gré, malgré, il me fallut encore aller passer un grand quart d'heure au moins dans cette atmosphère étouffée, à laquelle je m'étais félicitée d'avoir échappé. Mais ce second séjour ne fut pas inutile; je pus ajouter encore quelques exhortations à celles que j'avais déjà fait entendre à ces pauvres femmes, tout à la fois si bienveillantes et si profondément étrangères à toute pensée sortant un peu du cercle de leurs occupations matérielles.

« Ces pauvres femmes conserveront-elles mon souvenir? je ne sais ; mais, quoi qu'il en soit, je n'oublierai jamais le

spectacle de l'auditoire que j'avais, un instant, vu groupé autour du messager de la parole sainte. Ces hommes au tein bronzé, au corps vigoureux, les uns jeunes encore, les autres arrivés à l'âge mûr ou saisis déjà par la main de la vieillesse, couchés sur la poussière du sol, mais les yeux tournés et comme rivés sur le prédicateur, ces enfants, dont un groupe s'était formé à quelques pas de là, essayant aussi de comprendre et laissant percer sur leurs figures la curiosité mêlée d'intérêt que la scène leur inspirait; tout cela était saisissant. Et comment un cœur chrétien serait-il resté froid devant cet accomplissement partiel de l'impérissable prophétie du Sauveur : que la bonne nouvelle de son salut doit être prêchée à toute nation et à toute tribu jusqu'aux extrémités de la terre?

« Les femmes avec lesquelles je m'étais entretenue, à l'intérieur, n'en avaient pas entendu autant que cet auditoire d'hommes. J'avais dû les traiter selon leur intelligence, et je n'oserais comparer ma connaissance de l'arabe avec celle du missionnaire qui l'a étudié à fond; mais j'avais pu pourtant leur dire quelque chose du Sauveur, qui est le même pour leur sexe et pour celui de leurs maîtres.

« Quand l'heure définitive du départ fut arrivée, je montrai à mon hôtesse, qui m'avait suivie de nouveau au dehors, le livre que tenait encore le missionnaire, en lui disant : « C'est là le livre de Seidna Issa (nom que les musulmans donnent à Jésus-Christ), c'est notre livre sacré. — Bon ! me répondit-elle. — Vous voyez, ajoutai-je, que le missionnaire en a lu des portions à ces hommes, parce qu'ils ne savent pas lire, ou qu'ils ne possèdent pas le volume. Ne pensez-vous pas qu'il a bien fait? Si vous aviez du pain et que je n'en eusse pas, vous m'en donneriez, n'est-ce pas? Eh bien ! ceci est le pain de vie, c'est la Parole de Dieu ; et c'est pourquoi nous sommes venus vous l'apporter.

« — Oui, s'écria ici une voix d'homme, oui, je comprends

cela; oui, c'est très bien fait, et ce livre est vraiment un bon livre. »

Cette voix était celle du barbier, qui, à demi couché près de la porte, n'avait pas perdu un mot de tout ce qui s'était dit, et qui, plus intelligent peut-être ou plus expansif, comme il en est souvent des gens de sa profession, rendait ainsi, avec sincérité, je l'espère, les impressions qu'il avait reçues.

« Nous séparant enfin de nos nouveaux amis de l'un et de l'autre sexe, avec force démonstrations affectueuses, nous reprîmes le chemin qui nous avait amenés, heureux et reconnaissants d'avoir pu rendre ici au Seigneur une part du témoignage que nous lui devons, et emportant au cœur le désir de revenir visiter ce village. Si je le peux, je le ferai certainement. Puisse, en tout cas, la bénédiction du Seigneur reposer sur ces quelques premiers grains de bonne semence jetés parmi ces descendants musulmans d'un des fils d'Abraham ! »



AUSTRALIE.

HISTOIRE DE FAN SING LOUIS, CATÉCHISTE CHINOIS PARMI LES CHERCHEURS D'OR.

Ecrite sous sa dictée par un missionnaire de Melbourne (1).

A cent milles environ (35 lieues) de Canton, se trouve le vaste district de San Ning, qui est bien peuplé et où croissent

(1) On sait que les Chinois émigrent volontiers, et que les mines d'or de la Californie et de l'Australie en ont attiré un grand nombre. Nous avons vu évalué à trente mille le chiffre de ceux qui sont en Californie, et à sept ou huit mille ceux de l'Australie. Des missionnaires sont à l'œuvre parmi ces chercheurs d'or. La relation autobiographique qu'on va lire nous apprend avec quel succès des aides-missionnaires chinois les secondent dans cette œuvre excellente. Elle renferme, en outre, sur le régime des écoles chinoises, des détails qu'un de leurs anciens élèves pouvait seul donner et qui ne sont pas dépourvus d'intérêt.

en abondance le riz et le thé. Ses habitants sont très industrieux; leurs jardins, admirablement cultivés, offrent aux regards une grande variété d'arbres fruitiers inconnus en Australie. Un des villages de cette province, nommé Sue-Chiou, se distingue entre tous par sa situation pittoresque. Il est situé sur les bords d'une rivière qui, subissant jusque-là l'influence de la marée, assure aux riverains la ressource d'une eau toujours fraîche, sans être pour cela salée. Le sol, composé d'une épaisse couche de terre de couleur foncée, y produit, outre les fruits ordinaires du pays, l'igname, la noix dont on extrait l'huile à brûler, et le tabac. La canne à sucre y abonde à tel point que les fermes du voisinage pourraient facilement approvisionner de cette précieuse substance toutes les grandes villes de la contrée.

Une des principales industries du pays est la fabrication d'étoffes, dont les matières premières sont, à la vérité, tirées d'autres provinces. Les femmes s'y occupent à filer et les hommes tissent, soit isolément dans leurs maisons, soit dans de vastes bâtiments où ils travaillent en commun. Les produits de cette industrie sont ensuite teints pour l'usage du pays, ou expédiés à l'étranger sans être teints. Les hommes qui ne sont pas employés à ce genre de travail exercent les professions de maçons, charpentiers, ou autres du même genre. Beaucoup de femmes et de jeunes filles passent leur temps à confectionner des bourses en soie qui sont très recherchées ailleurs.

C'est dans ce district que je suis né. Mon père, nommé Hin Kie Louis, tenait dans la ville de Sue How, située à quelque distance de là, une boutique de draps, mais sa famille résidait dans le village nommé plus haut, et il venait l'y voir toutes les semaines Ma mère était pleine de bonté pour moi, comme pour mon frère et ma sœur, et je puis dire que nous menions tous ensemble une vie très heureuse. L'excellente femme était également très charitable envers les pauvres du

voisinage, auxquels elle distribuait souvent du riz et du thé, suivant qu'ils en avaient besoin. Ces libéralités plaisaient peu à mon père, qui s'en plaignait souvent; mais elles étaient d'un bon exemple, de sorte que nous aimions beaucoup notre mère, et que tous les habitants du village la respectaient.

Comme tous les villages chinois, Sue Chiou avait une école que, mon frère et moi, nous fréquentâmes depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de quatorze. Cet âge atteint, on nous fit passer dans une école supérieure, où nous restâmes environ quatre ans. Dans les établissements de ce genre, les élèves acquièrent une connaissance plus approfondie des divers caractères ou des mots qu'ils ont appris à lire ou à écrire dans l'école inférieure. La langue chinoise écrite est, comme l'on sait, très difficile à apprendre, à cause de l'immense quantité de ses caractères, ayant tous leur forme et leur signification particulières, sans compter que beaucoup de mots écrits de la même manière ont des sens très différents, suivant l'accent qu'on y met en les prononçant.

Dans notre première école, on nous lisait trois fois par jour les écrits de Confucius et de Mengfucius. Dès le point du jour, chaque enfant lisait lui-même dans un livre, après quoi nous répétions nos leçons jusqu'au déjeuner, qui avait lieu à huit heures et demie. De neuf heures à dix, nous nous exercions à écrire; puis, jusqu'à midi, heure du dîner, nous nous remettions à lire et à répéter ce que nous avions appris par cœur. A quatre heures, enfin, nous préparions nos leçons pour le lendemain, et, au coucher du soleil, l'école se fermait. Pendant tout ce temps, on ne nous permettait aucune espèce d'amusement. Quelques élèves en prenaient à la vérité, loin des regards du maître, mais la plupart retournaient, dans l'intervalle des leçons, travailler au sein de leurs familles.

A l'école supérieure, on nous faisait, de très grand matin,

à la lueur des lampes, lire à haute voie des traités ou des sermons composés par divers auteurs sur des textes tirés des écrits de Confucius ou de Mengfucius. Au lever du soleil, et jusqu'à l'heure du déjeuner, le maître nous expliquait quelques-uns des passages de ces écrits. Après le repas, nous nous exercions à écrire; puis, le maître nous donnait de nouveau des explications, suivies d'un travail destiné à développer notre intelligence. Sur quelques mots ou sur quelques passages, extraits de nos livres de classe, nous devions faire des compositions qui en expliquaient le sens, et citer de mémoire d'autres passages ayant avec ceux-là quelques rapports, soit pour le fond, soit pour la forme. Cette manière d'instruire la jeunesse en ce qui concerne la religion, est, à ce que j'ai appris, généralement employée dans tout l'Empire. Les maximes de Confucius, qui sont en général très sensées et ont quelque ressemblance de forme avec le Livre des Proverbes, sont enseignées dans toutes les écoles; mais hélas! une branche non moins importante de l'éducation chinoise est le culte des idoles, ou, pour parler plus exactement, le culte des ancêtres.

Des livres, composés par divers auteurs, racontent l'histoire et les vertus des hommes illustres ou sages qui ont vécu dans les temps anciens. Les habitants de chaque ville, ou même de chaque village, se cotisent pour faire tailler, en bois ou en pierre, des représentations de ces hommes que l'on expose ensuite en public. Ces sages des temps anciens sont ainsi, sous différents noms, les objets d'un culte public, et deviennent par le fait des idoles, de sorte que chaque localité finit par avoir ses dieux à elle. Ce culte est le seul que j'aie pratiqué jusqu'au moment où j'ai quitté mon pays.

Au sortir de l'école, je fus employé à tenir les livres de commerce de mon beau-frère qui, depuis trois ans, avait établi une grande fabrique d'étoffes à Fatschan, près de Canton. Je demeurais chez lui, avec ma femme, que j'avais

épousée à l'âge de dix-neuf ans. Mais, à vingt-et-un ans, je cédai aux sollicitations de mon père, qui me conseillait de visiter les mines d'or d'Australie, et je m'embarquai à Canton, avec environ quatre cents Chinois, presque tous originaires, comme moi, du district de San Ning.

En arrivant dans cette colonie, je fus d'abord employé comme mineur, puis comme garde-magasin, et comme messager (avec des chevaux et une voiture) à Melvor et à Bendigo. Je vins ensuite dans le district des Fours, et m'y livrai aux mêmes occupations jusqu'en 1859, époque où je fis connaissance de Fan a Wye, qui avait été quelque temps au service du gouvernement à Wodonga. Etant venu visiter le camp chinois de Yackandandah, il me donna une portion du Nouveau Testament et m'expliqua les principales vérités que ce livre renferme. Ce n'était pas la première fois que j'entendais parler de la religion chrétienne. A Hong Kong, quelques Chinois, qui l'avaient embrassée, m'en avaient entretenu et m'avaient remis des traités, notamment un petit livre qui traitait de la prière. A bord du navire qui m'avait apporté ici, on avait en outre distribué parmi les étrangers plusieurs traités, dont un surtout avait attiré mon attention. Il roulait sur le Sauveur de l'humanité, le Seigneur Jésus-Christ, et sur l'immense amour qu'il avait montré en mourant pour les pécheurs. A la lecture de ce merveilleux récit, j'avais été frappé de la différence qui le sépare des écrits de Confucius et de Mengfucius. Cela avait jeté dans mon esprit un trouble profond, auquel je n'avais échappé qu'en pensant que le salut dont il était question n'était destiné qu'aux étrangers et ne regardait en aucune façon les Chinois. Je n'en avais pas moins, durant toute la traversée, continué à faire usage des prières contenues dans le premier petit livre dont j'ai parlé, et cela, malgré les conseils de quelques-uns de mes compagnons de passage, qui me pressaient de jeter ce livre à la mer. Malheureusement, il n'y avait là per-

sonne qui pût m'instruire ou dissiper les doutes de mon esprit. Après notre débarquement en Australie, ce petit livre était resté mon fidèle compagnon jusqu'au moment où, comme je l'ai dit, je fis la rencontre de Fan a Wye.

Dans les fréquentes conversations que nous eûmes ensemble, ce cher compatriote me raconta les anciennes histoires contenues dans la Bible : la création du monde en six jours, la désobéissance d'Adam et d'Eve, qui avait introduit du péché dans le monde, rendu nos premiers parents sujets à la mort et les avait fait chasser d'Eden ; puis, le déluge, la vocation d'Abraham, etc. A tout cela, je répondais en demandant pourquoi ces enseignements avaient été donnés aux Européens et non pas aux Chinois. Fan a Wye me répliqua que les Européens eux aussi avaient été des idolâtres, et que les Juifs eux-mêmes, ce peuple choisi de Dieu, étaient plus d'une fois tombés dans le même péché ; mais que dans sa Parole écrite, Dieu avait commandé à tous les hommes de rompre avec les idoles pour ne servir que le Dieu vivant et vrai, créateur du ciel et de la terre.

Il me montra ensuite avec clarté en quoi la première instruction que j'avais reçue était défectueuse et mensongère ; ce qu'il y avait de bon et de recommandable dans les écrits de Confucius et de Mengfucius, mais à quel point cependant ils laissaient l'âme humaine dans l'obscurité sur les questions les plus importantes. Il me fit voir enfin la grande supériorité des enseignements de la Bible et conclut en me déclarant avec force que tous ceux qui viendraient à Jésus-Christ, en croyant en lui comme au rédempteur du monde, seraient certainement sauvés.

A la même époque, un autre Chinois converti, Pong Sien, venait me voir quelquefois. Il se mit à prier avec moi, me parla avec énergie du péché comme de la ruine des âmes, du pouvoir de Christ pour arracher ces âmes à ce tyran cruel, de l'alliance de grâce qui conduit à cette délivrance,

et il me pressa vivement de me faire baptiser. Ces conversations me fixèrent sur la marche que j'avais à suivre, de sorte qu'après un nouvel entretien avec Fan a Wye, je me rendis avec lui auprès du pasteur de Yackandandah, qui me confirma dans toutes mes pensées et me pressa d'entrer dans le troupeau dont Jésus-Christ est le berger. Il me donna un livre de prières de l'Eglise d'Angleterre, et pria Fan a Wye de me lire plusieurs passages du Nouveau Testament qu'il lui indiqua. Quelque temps après, il me remit à moi-même un Nouveau Testament anglais, que Fan a Wye se chargea de m'apprendre à lire. Il me donna enfin, pendant plusieurs semaines, des instructions que son départ pour un autre campement vint seul interrompre.

Il fut remplacé à Yackandandah par mon compatriote Lo Sam Yuen, qui, je me le rappelle, me fit beaucoup de bien en m'expliquant, dans le 3me chapitre de saint Jean, la conversation de notre Seigneur avec Nicodème. Bientôt, je pris l'habitude de l'accompagner quand il allait célébrer le service divin dans d'autres campements chinois. Souvent, en outre, nous visitions, durant la semaine, quelques-uns de nos compatriotes et pûmes ainsi avoir de longs entretiens, qui achevèrent de dissiper tous mes doutes. Dès ce moment surtout, je commençai à aimer le dimanche et à m'associer de cœur aux exercices de la piété. Un séjour que je fis ensuite auprès de Lo Sam Yuen, dans la maison pastorale, me fournit les moyens de me perfectionner dans la connaissance de l'anglais et de lire la Bible dans cette langue à peu près aussi couramment qu'en chinois.

En juillet 1860, enfin, je fus baptisé à Beechworth, en même temps que Ting Num, qui assiste maintenant le révérend M. Young à Ballarat. Depuis lors, Lo Sam Yuen et Fan a Wye étant repartis tous les deux pour la Chine, j'ai entrepris, sous le regard de Dieu, de remplir les fonctions de missionnaire dans le district des Fours, sous la direction de

la Société des missions de l'Eglise d'Angleterre, qui a son siége à Melbourne.

Avant le départ de Lo Sam Yuen, deux autres Chinois, Ah Sien et Ah Hoy, avaient été reçus dans l'Eglise par le baptême, et depuis lors six autres convertis ont été admis au même privilége. Que Dieu continue à faire ainsi son œuvre parmi mes compatriotes !



AMÉRIQUE CENTRALE.

TRAVAUX DES FRÈRES MORAVES AU FOND DE LA BAIE D'HONDURAS.

En 1848, les missionnaires moraves fondèrent dans l'Amérique centrale, sur la côte des Mosquites, pays bas, marécageux, entrecoupé de lagunes et très malsain pour les étrangers, une œuvre qui, comme on va le voir, leur fait éprouver déjà quelques-unes des joies promises aux propagateurs de la bonne nouvelle. Voici comment le constate, dans un rapport récent, un de ces courageux pionniers de la foi chrétienne, qu'on retrouve partout où il y a le plus de dangers à courir et le plus d'abnégation à déployer.

Etabli ici, à Magdala, depuis le mois d'août 1860, je puis dire, en toute connaissance de cause, que la bénédiction du Seigneur y repose sur nos faibles efforts pour répandre son nom parmi les créoles et les Indiens de la contrée Avant notre arrivée, cette population vivait dans l'ignorance et dans le péché, tandis que maintenant, Dieu s'y est fait un petit peuple. L'Eglise compte soixante-dix membres adultes et environ le même nombre d'enfants et de jeunes gens, désireux de marcher dans les voies du Seigneur. Une école normale a été établie dans la maison missionnaire, pour former des agents

qui puissent plus tard concourir activement à répandre dans le pays la connaissance de Christ. Elle ne renferme en ce moment, à la vérité, que cinq élèves, parce que plusieurs en ont été retirés par leurs parents, qui avaient besoin d'eux. Sur ces cinq, trois ont reçu dernièrement le baptême, à la suite d'une instruction très consciencieuse. Le plus âgé nous inspire beaucoup d'espoir ; son cœur paraît s'être ouvert largement aux influences de la grâce, et si Dieu le maintient dans ses dispositions actuelles, on peut être sûr qu'il brillera comme une lumière au milieu de ses compatriotes.

« Depuis quelques années déjà, le vendredi saint est devenu pour la mission un jour de fête bénie. Cette année, plusieurs Indiens du village voisin de Railipura, et parmi eux le chef de la localité et sa femme, ont été ajoutés à l'Eglise par le baptême. Notre petite chapelle est toujours comble pour entendre la prédication de la parole, soit en anglais, soit en mosquito. Nous allons de plus prêcher régulièrement, en mosquito, dans quatre petits villages indiens, situés sur les bords de la lagune et où nous pouvons nous rendre en bateau.

« L'année dernière, j'ai eu le bonheur d'administrer le baptême au premier converti de la tribu des Woolva, le pieux aveugle Edward, qui, depuis longtemps déjà brûlait du désir de devenir membre du corps de Christ. Ses compatriotes, disséminés le long des bords de la rivière, sont encore comme un troupeau de brebis sans berger, mais commencent à sentir le malheur de cette situation. Dernièrement, nous avons visité un nouvel établissement, appelé Banc-Rouge, où beaucoup d'entre eux sont venus se fixer. Très bien accueillis et logés dans la maison du principal habitant, nous commençâmes par visiter, maison par maison, toute cette population, dont la pêche de la tortue est le grand moyen d'existence ; puis, nous les réunîmes pour leur dire que le but de notre voyage n'était pas le commerce, mais la communication d'un grand message venu du ciel. Tous nous écoutèrent attenti-

vement et nous supplièrent de revenir les voir. Notre intention est, si Dieu le permet, de bâtir une petite maison de prière dans cet endroit.

A notre retour à la station, nous apprîmes qu'un prêtre romain de Nicaragua y avait passé, et baptisé, sans la moindre instruction préalable, tous les Indiens qui avaient bien voulu se laisser faire. Cet homme m'a écrit ensuite une lettre, où il me dit que sa religion est la seule véritable, et que les Moraves n'étant que tolérés, j'eusse à m'abstenir de rien faire contre lui. Le fait est que n'étant plus aujourd'hui sous la protection de l'Angleterre, mais relevant de l'Etat du Nicaragua, nous pourrions bien avoir à souffrir quelque persécution; mais nous n'en sommes pas effrayés. Le Seigneur saura bien, suivant sa miséricordieuse sagesse, protéger une œuvre entreprise en son nom et pour obéir à son commandement.

« Cette œuvre en est encore au temps des tout petits commencements. Le nombre des Indiens arrivés à la possession du salut en Christ est bien restreint, tandis que la grande majorité de leurs tribus reste plongée dans l'ignorance et dans le péché sous toutes ses formes. Ces Indiens mosquites n'ont, par eux-mêmes, aucune idée d'un Être suprême et spirituel. On ne voit parmi eux aucune idole quelconque et l'on peut dire qu'ils n'adorent rien; mais, en revanche, ils croient aux revenants et à de mauvais esprits (*ulassa*), répandus sur toute la surface du pays pour y tourmenter ou y tuer les hommes. Pour eux, toute mort accidentelle est l'ouvrage d'un de ces esprits, qui, le coup fait, se nourrit de la substance du cadavre. Un de ces êtres malfaisants, auxquels ils donnent le nom de *Liva* (esprit blanc), passe pour être très puissant sur les eaux, au fond desquelles il entraîne les gens dont il veut faire sa proie. Dans le but d'échapper à ces influences pernicieuses, les pauvres Indiens donnent beaucoup

d'argent à leurs *sukirs* ou sorciers, qui, grâce à ces craintes superstitieuses, jouissent parmi eux d'un grand crédit.

« Mais les ennemis les plus cruels de ce pauvre peuple, ce sont les marchands de rhum. Cette exécrable liqueur est la ruine du pays; pour se la procurer le Mosquite donne volontiers tout ce qu'il a. Il nous est arrivé d'en entendre plus d'un nous dire : « la prédication sans rhum n'est bonne à rien, » et les adversaires de Christ eux-mêmes nous prédisent que nous ne ferons rien de cette race, vu ses habitudes d'intempérance. Ils se trompent cependant, et sous ce rapport, le Seigneur leur a déjà fermé la bouche, puisque sous l'influence de l'Evangile, la population d'un village nommé Rama, autrefois adonnée toute entière à la boisson, y a complètement renoncé, et que dans celui d'Ephrata, nous commençons à discerner les avant-coureurs bénis d'une transformation toute pareille.

« O chers frères, s'écrie en terminant le pieux missionnaire de Magdala, demandez avec nous au Seigneur qu'il donne force à ceux de ses pauvres serviteurs qu'il a placés sur ce coin de terre, et qu'il fasse ici, par nous, quelques-unes des grandes choses qu'il a opérées en d'autres lieux. Dans les excursions que nous faisons le long des côtes, comme messagers de la parole, nous trouvons partout des portes ouvertes et des âmes qui ont soif de la vérité; les besoins se manifestent, la moisson blanchit, mais les ouvriers sont rares ; qu'il plaise au Seigneur d'en accroître le nombre ! »



LABRADOR.

SOUFFRANCES ET TRAVAUX.

Une lettre écrite d'Okak, le 31 août 1863, donne sur la situation actuelle de la mission des Frères Moraves au Labra

dor, des détails bien propres à faire comprendre les droits que ces intrépides soldats de Christ conservent aux sympathies et aux prières de tous leurs frères en la foi.

« L'année que nous venons de passer, y lisons-nous, a été une année remplie d'épreuves. Il a plu au Seigneur de nous visiter par la disette et la maladie. L'hiver, très rigoureux et qui a commencé de bonne heure, en a été, humainement parlant, la cause. Dès le 12 septembre, tout le pays s'est couvert de neige, et les fortes gelées qui survinrent aussitôt ne permirent plus à la neige de se fondre. Nous nous hâtâmes de recueillir sur le terrain gelé le peu de produits de nos jardins. Nos pauvres Esquimaux ne pouvaient plus se rendre ni à la chasse, ni à la pêche, à cause des tempêtes qui régnaient alors. Dès les premiers jours de novembre, les baies se couvrirent de glace et toutes les tentatives pour prendre des veaux-marins devinrent inutiles. Tout cela remplit nos cœurs de crainte à l'entrée du long hiver. Ces craintes ne tardèrent pas à se trouver justifiées ; la plupart de nos Esquimaux manquaient de viande fraîche et surtout du lard des veaux-marins, si nécessaire à leur nourriture et à l'éclairage de leurs maisons. Aussi l'on entendit bien des plaintes et l'on fit appel à notre générosité au-delà même de nos ressources. Toutefois l'état sanitaire se maintint bon jusqu'à la fin de janvier. Les hommes valides restaient souvent six ou huit jours hors de la station, par un froid de 20 à 28 degrés Réaumur, afin de chercher à tuer des veaux-marins au bord de la glace, dans les îles les plus éloignées. Mais, au commencement de février, éclata une maladie de poitrine épidémique, qui se répandit avec une telle promptitude qu'en peu de temps les trois quarts de notre population indigène furent couchés sur un lit de douleur. Il n'y avait point de maison qui ne comptât un ou plusieurs malades ; dans quelques-unes, il ne restait plus une seule personne en santé. Le froid se maintint cependant sans interruption entre 20 et 28 de-

grès. Seize adultes sont morts de cette maladie; une partie d'entre eux étaient des personnes vigoureuses, dont la mort laisse de douloureux vides au sein de leurs familles. A Hébron, cette maladie sévit d'une manière encore plus intense. Plusieurs des convalescents eurent ensuite à souffrir du scorbut et du rhumatisme inflammatoire.

» Durant ce triste temps, nous visitions, chaque jour, les malades, et nous les encouragions à placer toute leur espérance en Jésus-Christ, à se disposer à comparaître devant lui sans crainte et en se confiant en sa grâce. Nous eûmes alors souvent l'occasion d'entendre des paroles telles que celles-ci : « Je mets toute ma confiance en Jésus ; je le sais, » je ne suis pas bon, mais je veux aller à lui. » Nous préparions des soupes pour les malades et leur donnions du fruit pour les rafraîchir, etc. »

(*Journal de l'Unité des Frères.*)

NOUVELLES RÉCENTES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

LA MISSION DU NIGER.

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps le rév. Samuel Crowther, ce missionnaire noir, jadis esclave, dont les hautes capacités et le dévouement donnent un démenti si remarquable aux détracteurs de la race nègre. Ils se rappelleront peut-être aussi qu'il y a cinq ou six ans, ce pieux serviteur de Christ fit partie d'une expédition qui remonta le cours du Niger, et qu'à la suite de ce voyage, il put fonder, sur les bords de ce fleuve encore si peu connu, deux sta-

tions missionnaires. Depuis lors, M. Crowther a visité, plusieurs fois déjà, ces établissements nouveaux. Il vient de le faire encore, et les nouvelles qu'il en a pu donner prouvent que ce travail n'a pas été vain.

« Le Comité apprendra avec bonheur, écrit-il de Lagos, qu'à Onitscha, le révérend Taylor (missionnaire nègre aussi) a pu, depuis le mois de novembre dernier, administrer le baptême à 53 adultes ou enfants, et qu'on lit encore, sur ses registres de candidats au sacrement, les noms de 42 candidats auxquels il donne des instructions préparatoires, toutes les semaines. J'ai pu moi-même, dans ce lieu, prêcher la Parole à un auditoire d'environ 300 personnes. »

A Glébé, situé plus haut sur le fleuve, les agents indigènes, catéchistes ou lecteurs de la Bible, ont déployé le plus grand zèle à instruire les naturels et à visiter les villages voisins, où ils ont trouvé partout l'accueil le plus bienveillant. « Là, écrit M. Crowther, j'ai eu, au service du dimanche matin, le privilége de baptiser deux hommes et sept femmes, en présence d'au moins deux cents auditeurs. Je donnai ensuite le sacrement de la Cène à dix-huit personnes, dont cinq, baptisées l'année dernière par moi, s'approchaient de la table sainte pour la première fois. »

Une impression salutaire paraît avoir été produite sur les populations encore païennes du voisinage de l'une et de l'autre station. Dernièrement, le roi de Glébé a, sur son lit de mort, recommandé chaleureusement à son successeur de respecter les missionnaires et leurs travaux : « Ne souffrez pas, lui a-t-il dit, qu'on fasse le moindre mal aux *Oïbos ;* ce sont *mes étrangers à moi.* Et telles sont en général les dispositions des chefs du pays. Un des lecteurs de la Bible étant mort, on a eu beaucoup de peine à les empêcher de lui rendre quelques-uns des hommages superstitieux qu'ils rendent à ceux de leurs compatriotes qu'ils tiennent le plus en honneur.

CHINE.

L'importante cité de Tungchowfou, chef-lieu d'une province, voit chaque année arriver dans ses murs six ou sept mille jeunes Chinois qui viennent y passer leurs examens pour obtenir les honneurs du *sien-tsin*, grade correspondant à peu près à notre baccalauréat ès lettres. L'année dernière, les missionnaires ont profité de cette circonstance pour essayer de faire pénétrer les premières notions de l'Evangile dans les rangs de cette jeunesse lettrée, et voici dans quels termes un d'eux raconte le résultat de cette tentative :

« Nos chapelles étaient combles ; mais comme aucun des étudiants, ou à peu près, n'avait encore entendu parler de la religion chrétienne, c'est avec une sorte de pénible sollicitude que j'ai cherché à découvrir l'effet de nos prédications sur ces orgueilleux disciples de Confucius. Quelques-uns, après nous avoir entendus, disaient que Jésus avait été un grand sage, et s'il fallait nous en croire, un saint homme. D'autres, plus hardis, ajoutaient que comme l'Orient avait eu son sage par excellence, l'Occident pouvait bien avoir eu aussi le sien, et que sans doute Jésus avait été ce personnage, digne peut-être d'être comparé à Confucius, du moins à quelques égards. A cette observation, nous répondions que le système de morale, si vanté, dont Conucius fut le fondateur, est foncièrement vicieux, parce qu'il donne pour base à la vertu l'amour de soi-même et qu'il est en outre incomplet, puisqu'il ne dit rien des devoirs auxquels l'homme est tenu envers Dieu ; mais ces remarques déplurent au point que plusieurs ne purent retenir l'expression de leur mécontentement. Lorsque ensuite, continuant à développer nos principes, nous parlâmes du Christ comme du Fils de Dieu, venu en chair, mort pour les péchés du monde, puis ressuscité et assis à la droite de son Père, en

qualité de sauveur et de roi de l'humanité rachetée, nous vîmes nos jeunes gens se regarder les uns les autres, puis se mettre, les uns à sourire avec dédain, les autres à faire des gestes irrespectueux, quelques-uns même à donner les signes d'une colère violente. Presque tous enfin sortirent en disant qu'ils ne reviendraient pas une autre fois nous entendre parler de ces choses. Jámais rien ne m'a, mieux que cette scène, rappelé ce que le chapître dix-septième des Actes nous raconte de la prédication de saint Paul à Athènes. Je dois dire, cependant, que quelques-uns de nos jeunes auditeurs sont venus plus tard trouver les missionnaires pour discuter avec eux d'une manière plus calme et parfois avec un remarquable talent. Y en a-t-il eu, parmi ceux-là, sur qui nous puissions espérer d'avoir produit quelque impression ? Nous avons quelque raison de le croire mais sans pouvoir ajouter qu'aucun d'eux ait eu la bonne foi de l'avouer. »

— Les difficultés que les missionnaires protestants rencontrent à Pékin, n'ont pas empêché le Rév. M. Buras, de la mission presbytérienne d'Amoy, de se rendre dans cette capitale. Une dame anglaise qui habite Pékin écrivait dernièrement à propos de cette visite :

« J'étais loin de m'attendre à voir un de mes compatriotes affublé du costume national et les cheveux rasés, à l'exception de la célèbre queue qui fait l'ornement obligé de toute tête chinoise. Ainsi, cependant, s'est présenté à nous le Rév. M. Burns. Nous sommes heureux de l'avoir ici, car c'est un excellent homme. Le but principal de sa visite était de demander à sir Frédéric Bruce (ambassadeur d'Angleterre), de prendre des mesures pour assurer quelque sécurité aux chrétiens des provinces du sud. Contrairement à nos prévisions, sir Frédéric l'a reçu de la manière la plus cordiale et lui a promis tout ce qu'il demandait ; c'est un bienfait dont tous les autres missionnaires lui seront reconnaissants. »

M. Burns a obtenu du gouvernement chinois, en faveur des protestants indigènes, une exemption dont les catholiques romains jouissent depuis un an : celle de payer les impôts destinés à l'entretien du culte des idoles ou des ancêtres. Il a profité, en outre, de cette occasion pour prêcher l'Evangile dans les rues de la cité impériale, et dit n'avoir eu qu'à se louer de l'attention prêtée à ses paroles.

MADAGASCAR.

Les dernières nouvelles reçues par le Comité de la Société des Missions de Londres continuent à laisser percer quelques appréhensions sur l'avenir politique du pays, mais elles sont, du reste, satisfaisantes. Le gouvernement actuel ayant refusé de ratifier le traité fait avec M. Lambert par Radama II, on craint qu'il n'en résulte pour lui quelques difficultés. En outre, le vieux parti des Hovas s'agite, et le mariage récent de la reine Rabodo avec son premier ministre paraît avoir produit une sensation fâcheuse qui est trop naturelle pour que les mécontents ne manquent pas de l'exploiter à leur profit. Il est, du reste, bien constaté aujourd'hui que l'existence de Radama, qu'on disait échappé à la mort et à la tête d'une armée prête à marcher sur la capitale, n'était qu'une fable inventée par les ennemis du nouvel ordre de choses.

Malgré ces agitations, les œuvres d'évangélisation suivent leur cours et sont en voie de progrès manifeste, surtout dans la capitale. Les chapelles sont toujours pleines et le nombre des candidats au baptême va tous les jours en croissant. Ce qu'on regrette le plus en ce moment, c'est que la situation du pays et les craintes exprimées plus haut n'aient pas permis de pousser, avec toute l'activité que l'on comptait y apporter, la construction des six nouveaux temples que l'on doit élever sur les lieux illustrés par la constance des martyrs du règne de Ranavolo ; mais on n'abandonne pas pour cela ce projet.

A toutes les chapelles existantes sont attachées des écoles prospères. Trois d'entr'elles renferment ensemble 184 élèves, et un autre établissement qui en pourra contenir 200 vient de s'ouvrir avec 130. Deux nouveaux missionnaires sont arrivés à Antananarivo, ce qui porte à dix, si nous ne nous trompons, le chiffre des agents de la Société de Londres actuellement à l'œuvre dans cette capitale de l'île.

La reine et le premier ministre, aujourd'hui son mari, ne paraissent ni l'un ni l'autre incliner vers les doctrines chrétiennes. La reine se montre au contraire très attachée au culte des idoles et aux vieilles superstitions du pays ; mais on la dit d'un caractère très bienveillant, et, jusqu'à présent, la liberté de conscience et de culte a été scrupuleusement respectée par elle.

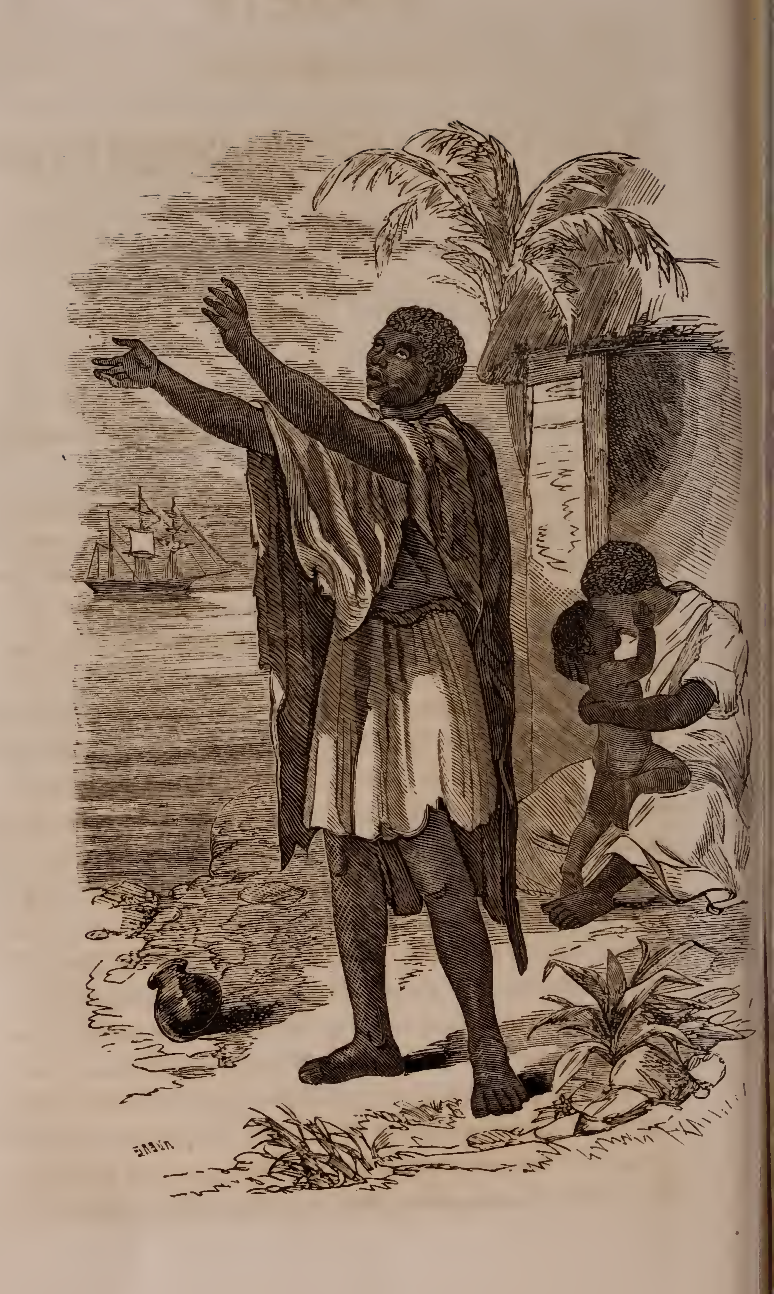
ÉTATS-UNIS.

UN EXEMPLE DE LIBÉRALITÉ CHRÉTIENNE.

Le pasteur d'une petite Eglise de Pensylvanie envoyait dernièrement au trésorier de la Société des missions presbytériennes une somme d'argent accompagnée de la lettre suivante :

« L'avant-dernière année, notre contribution en faveur des missions étrangères avait été de 56 dollars (280 fr.) ; l'année dernière, elle fut de 129 dollars ; aujourd'hui, grâce à l'esprit de libéralité que Dieu a mis au cœur des nôtres, j'ai le plaisir de vous adresser 331 dollars (1,655 fr.). C'est une offrande d'actions de grâces pour l'effusion abondante du Saint-Esprit qui, dernièrement, a produit parmi nous les fruits bénis d'un réveil efficace. Puisse-t-elle, sous la bénédiction du Seigneur, contribuer à la conversion de quelques âmes encore fermées à la lumière de Christ ! »

Paris. — Imprimerie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.



SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 7 MARS 1864.

Lecteurs,

Un regard, une pensée pour ce noir dont notre humble vignette vous rappelle les douleurs !

Tandis que des pinceaux, guidés par le génie, reproduisent à l'envi des calamités historiques pour lesquelles il n'est plus de remède, on oublie le grand infortuné des temps modernes ; ses inexprimables angoisses n'ont pour interprètes que ces lignes grossières, ces traits indécis tracés sur une page ignorée.

Cependant, cet être qui va perdre ses droits à la vie, au corps et à l'âme que Dieu lui a donnés, se voir arraché au sol natal, chargé de chaînes, séparé brutalement et pour toujours, de sa femme, de son enfant, jeté comme un vil ballot dans la cale infecte d'un corsaire, c'est un homme, un frère ; il est os de vos os, chair de votre chair. Il sent tout ce que vous sentiriez, il souffre comme vous souffririez vous-même si vous étiez à sa place. Que dis-je ? Son sort est bien plus lamentable, car il n'y a pas d'espérance dans ses pleurs !

Dans une position semblable à la sienne, vous auriez, vous, un parent, un ami qui se mettrait sur vos traces, qui irait, au besoin, jusqu'au bout du monde, vous chercher, vous réclamer, qui poursuivrait de ses cris, de ses instances, les peuples et les rois, jusqu'à ce qu'on eût brisé vos chaînes et fait justice de vos exécrables ravisseurs ! Et si même, par

impossible, vous étiez obligé, vous blanc, vous enfant de l'Europe, de boire au calice que le nègre vide jusqu'à la lie, il vous resterait, dans votre infortune, les consolations et les suprêmes espérances de la foi!

Mais lui!... Ah! voyez-le... Ses yeux éperdus parcourent l'horizon, cherchent la délivrance, mais ils plongent inutilement dans le vide... Il tend les bras, mais nul n'y fait attention que celui qui leur prépare des fers!...

Et ne dites pas que nous renouvelons ici, sans motif, les lieux communs d'une cause depuis longtemps gagnée, que les Wilberforce ont fait leur œuvre, que les canons de nos croisières, les sommes inscrites au budget de l'Etat pour la suppression de la traite, acquittent efficacement votre dette de justice et d'humanité. Si vous le croyez, détrompez-vous... Vous avez trop attendu du bras de la chair! Vous avez trop facilement oublié que rien n'est plus inépuisable en ressources, rien n'est plus désespérant, dans son opiniâtreté, que la cupidité et l'avarice. La serre du vautour est moins inexorable. Encore l'autre jour, les représentants de celle des nations de l'Europe qui a été la première à se repentir du crime de la traite, reconnaissaient que dans le cours de quelques mois, douze mille esclaves nouvellement importés avaient été vendus sur les marchés de Cuba. Si, grâce à nos croisières, le nombre des nègres que l'on parvient à débarquer sur le sol qu'ils doivent fertiliser de leurs larmes et de leurs sueurs, a considérablement diminué, la vente de chair humaine est aussi active que jamais sur les côtes d'Afrique, et elle s'y fait avec des procédés qu'ignoraient autrefois des forbans patentés et qui ont décuplé la barbarie de cet abominable trafic. On citait, la semaine dernière, en Angleterre, à la chambre des Communes, une misérable goëlette de quatre-vingt-dix tonneaux qui avait à son bord 558 esclaves entassés la plupart dans un entrepont qui n'avait pas tout à fait trois pieds de hauteur.

L'œuvre des missions est le seul remède qui puisse délivrer radicalement l'Afrique de l'épouvantable fléau qui la dépeuple et l'abrutit. L'irrésistible séduction des produits européens entretient, dans ce malheureux continent, des foyers de cupidité que les eaux de l'Evangile peuvent seules éteindre. Cette conviction, qui a inspiré la fondation de la mission du Niger, devient de plus en plus générale. Elle a trouvé un puissant avocat dans l'émule de Livingstone, l'infatigable Speke qui, nous l'espérons, attachera définitivement son nom à la découverte des sources du Nil. Ce voyageur, en offrant de contribuer pour la somme de 2,500 fr. à la fondation d'une mission dans les royaumes du Wahuma, ajoute ces mots :

« Je suis persuadé que la traite ne sera jamais supprimée si l'on n'a recours qu'à des chasses aux vaisseaux sur la mer. Jusqu'à présent, nous avons dépensé de cette manière des millions sans grand résultat. Et il en sera ainsi jusqu'au moment où les Gouvernements, éclairés par l'opinion publique, verront que le moyen le plus sûr, et le moins cher, de parvenir au but qu'ils se proposent est d'aider à la diffusion des lumières dans l'Afrique Centrale. »

Ces paroles et la généreuse offrande qu'elles accompagnaient, sont d'autant plus dignes de remarque que, dans la relation de ses voyages, le capitaine Speke s'est montré peu préoccupé des besoins purement religieux des populations noires qu'il a rencontrées sur sa route, et que sous ce rapport, on ne peut pas le soupçonner d'avoir obéi à des préventions trop favorables à la cause des Missions.

AFRIQUE MÉRIDIONALE

MISSION FRANÇAISE DU LESSOUTO.

BÉTHESDA.

Extrait d'une lettre de M. Ellenberger.

Béthesda doté d'une annexe par les efforts spontanés d'un croyant indigène.

« Une Eglise nouvelle,» nous écrit M. Ellenberger, « est en voie de formation à deux heures et demie à cheval de la station, sur les bords du fleuve Orange. Ce progrès est dû à un membre de l'Eglise de Béthesda qui s'est mis à annoncer l'Evangile à Thabaneng, sa résidence habituelle. Il a bâti dernièrement, en mottes de terre, une petite maison de prière, et il y rassemble, chaque dimanche, cinquante à soixante enfants et quelquefois autant de grandes personnes. Chaque jour, de bon matin, il fait la prière avec tous ceux qui se réunissent chez lui. Le 6 de ce mois, je me rendis à Thabaneng avec un diacre et un membre de l'Eglise. Nous arrivâmes un peu tard, aussi Molokoli avait-il déjà commencé le service. Je n'en fus pas fâché, car j'eus ainsi l'occasion de l'entendre prêcher. J'ai été vraiment réjoui de la manière simple et chaleureuse avec laquelle il convie ses compatriotes à se donner à Jésus-Christ. On sent qu'il est convaincu des vérités qu'il annonce. Il prie également avec ferveur et onction. — A midi, je tins l'école du dimanche. La petite chapelle était pleine. Il y avait bien quarante enfants et autant d'adultes. On écouta avec la plus grande attention la méditation que je fis sur Jean XII, 46.

« Une païenne me troubla presque par ses cris et par l'agitation qui s'empara d'elle en entendant l'Evangile. A trois heures, je fis un autre service, parce qu'un chef des environs et une troupe de gens venaient d'arriver. La chapelle étant trop petite, je dus parler en plein air. Je m'étais heureusement muni, en quittant Béthesda, d'un parasol pour me garantir des rayons du soleil.

« Avec l'assistance du Seigneur, j'entretins l'assemblée pendant vingt-cinq à trente minutes sur Jean VI, 37. Entre les réunions, j'eus à enseigner des cantiques.

« Le diacre Simon, qui était avec moi, m'a secondé, tant en prenant à son tour la parole, qu'en faisant une des prières à chaque service. Le chef et ses gens paraissent vraiment désireux de s'enquérir de la voie du salut. Ils en donnent la preuve en assistant assez assidûment aux réunions tenues par notre prédicateur indigène. Le plaisir qu'ils ont à entendre Molokoli serait déjà un beau témoignage en sa faveur, mais la conversion de sa mère, d'un de ses frères, d'un polygame et d'une femme cafre lui en rendent un plus éclatant encore.

« Ce qui a frappé les indigènes, c'est de voir que leur compatriote leur a jusqu'ici annoncé le même Evangile que celui qui sortait de la bouche du missionnaire.

« S'il plait à Dieu, et autant que la rivière Makhaleng le permettra, nous nous rendrons à Thabaneng toutes les six semaines. »



THABANA-MORÈNA.

Lettre de M. GERMOND, *écrite sous la date du* 21 *décembre* 1863.

Travaux matériels. — Etat général de l'œuvre. — Deux conversions remarquables. — Progrès de l'Eglise.

Messieurs et très honorés directeurs,

Ma dernière lettre roulait presque exclusivement sur le côté matériel de mon œuvre; il n'y était question que de pierres et de briques, et lorsqu'on fonde une station, il serait difficile de parler d'autre chose. J'ai enfin posé la truelle, non pas pour longtemps, car nous n'en sommes encore qu'au commencement du commencement, mais du moins pour l'hiver. Nous avons une chapelle provisoire, élevée par les indigènes et pouvant contenir 200 auditeurs, une maisonnette, laquelle est plus ou moins à l'épreuve de la pluie, et enfin quelque chose, qui, à la rigueur, peut passer pour une cuisine. Un jardin a été défriché, quelques arbres ont été plantés, j'ai creusé un réservoir, un peu de civilisation commence à se faire jour. Tout cela est fort bien, sans doute, et ne manquera pas de vous réjouir, tout en vous laissant le droit de faire vos réserves et d'espérer que, pour avoir planté des arbres et labouré son champ, votre missionnaire n'aura pas laissé en friche celui du Seigneur.

Voici bientôt deux ans et demi que j'ai commencé à m'occuper du troupeau de Thabana-Morèna; d'abord depuis Béthesda, puis ensuite comme missionnaire à demeure. Jusqu'ici je n'ai pas rencontré d'opposition directe de la part des natifs. De temps en temps seulement, il a fallu, et il faut encore, essuyer des mauvais procédés de la part de certains membres de la famille de Moshesh; mais, dans tout cela, il n'y a pas de

quoi faire perdre courage. Cependant cela suffit pour rappeler au missionnaire qu'il est au service d'un roi qui fut le méprisé des hommes, et que le serviteur n'est pas plus que son maître.

L'auditoire n'est pas très considérable, bien que la station soit située dans un quartier fort peuplé. Aucun chef de quelque importance n'habite près d'ici; aussi ne voit-on jamais à Thabana-Morèna ce qui se voit ailleurs, l'église envahie, un beau dimanche, par quelques centaines de visages nouveaux, et cela simplement parce que le chef a pris fantaisie d'assister au service, et qu'en Afrique ainsi qu'en Europe, on est plus désireux de rechercher la face du souverain que celle de l'Eternel. Notre auditoire régulier ne dépasse donc guère le chiffre de 180 personnes ; il augmente lentement, mais constamment. C'est pour la seconde fois que nous agrandissons la chapelle ; figure nouvelle est figure acquise ; ceux qui viennent une première fois au culte y viennent une seconde, puis ne l'abandonnent plus. Les plus opposés sont parfois les premiers à se rendre à l'influence de l'Evangile, et le missionnaire est tout étonné de voir mûrir une moisson là où il n'attendait que des épines. J'en citerai deux exemples qui me viennent maintenant à l'esprit.

L'an dernier, je pris à mon service un jeune homme habitant Thabana-Morèna même. Ses frères, grands buveurs, étaient naturellement très opposés à l'Evangile, de même que son père, lequel pratique la polygamie sur une grande échelle, si bien qu'il a pu peupler deux villages exclusivement de ses femmes et de ses enfants. Assurément pour que Pie (c'est le nom du jeune homme en question) se décidât à entrer à mon service, il fallait que l'attrait du salaire fût bien fort pour triompher de ses préventions contre l'Evangile. Il ne les cachait pas du moins, et s'il était opposé, il l'était ouvertement. Comme il n'entre pas dans mes idées de contraindre mes domestiques à assister au culte, Pie se préva-

lait largement de la liberté que je lui accordais à cet égard. Sitôt le dimanche venu, fredonnant un air de danse, il s'élançait, le pied joyeux, dans la direction de quelque village où il avait appris qu'il y aurait à boire et à s'amuser. Un soir, je le rencontrai rentrant chez moi la figure si rayonnante que je lui en demandai la raison : « La bière était bonne, « me dit-il, aussi nous étions tous fort joyeux — Ce qui « veut dire, répliquai-je, que vous vous êtes enivrés ! — « Non pas, reprit-il, je suis malheureusent arrivé trop tard; « c'est dommage. — Pie, lui dis-je alors avec beaucoup de « sérieux, c'est donc ainsi que tu as passé ton dimanche, « peux-tu dire que tu sois réellement content de ta journée ? « —Certes, oui, » fut sa réponse, accompagnée d'un bruyant éclat de rire. Je lui adressai quelques paroles sérieuses, mais qui n'eurent d'autre effet que de l'irriter. Je m'aperçus bientôt que tous les matins il s'arrangeait de manière à mettre notre moulin à bras en train sitôt l'heure du culte venue. Tant de zèle au travail était plus que suspect; évidemment Pie mettait un malin plaisir à moudre à grand bruit afin de troubler nos prières, si bien que je dus l'avertir qu'à la première récidive il serait chassé. Quelques mois se passèrent ainsi; je ne m'occupais plus beaucoup de lui, craignant de fomenter par mes paroles ce vieux levain d'opposition qu'il ne prenait nul souci de déguiser. Un dimanche, je fus étonné de le voir rôder autour de la chapelle. Sitôt qu'il m'aperçut, il s'éloigna ; il revint cependant, et je remarquai que tout en affectant de regarder la plaine et de fumer sa pipe, il avait soin de se placer à portée de la voix. Quelques jours après, étant occupé avec nos gens à extraire des pierres, je remarquai que Pie était absent; mécontent, j'envoyai voir où il se cachait, et quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'on vint me dire : « Pie est dans la ravine et il pleure: il dit que sa conscience le tourmente. » Je lui parlai, et à partir de ce jour, il fut un tout autre homme ; au

lieu de passer ses dimanches à boire, on le vit à la chapelle, assis au premier rang, écoutant la prédication de l'air le plus attentif. Au bout de quelque temps, voyant qu'il désirait réellement s'instruire, je l'admis dans la classe des catéchumènes. Là, il lui arriva ce qui arrive souvent dans le Lessouto et ailleurs; ses bonnes impressions étaient en voie de s'affaiblir, lorsque Dieu pour le réveiller, lui envoya une sérieuse épreuve.

Nos gens étaient allés couper du bois de construction à trois lieues d'ici, au bord de la Makhaleng. J'étais à déjeûner avec ma famille, lorsque l'un d'entre eux se précipite dans ma chambre en s'écriant : « Oh monsieur ! un accident est arrivé; un des bœufs de l'attelage s'est emporté, et Pie vient d'avoir la jambe fracassée. Nous l'avons transporté à grand peine jusqu'au village voisin. Que faut-il faire? » — Je fis préparer le wagon, les gens de l'Eglise prêtèrent leurs bœufs pour aller chercher le blessé, et je les devançai à cheval. Je trouvai le pauvre garçon bien mal; il avait passé la nuit à terre, la jambe imparfaitement remise par un natif. C'était en hiver, il tremblait de froid, et cependant il ne se plaignait pas. Il eut encore beaucoup à souffrir lorsqu'on le transporta; le wagon n'est pas un véhicule fort moelleux, de plus, le chemin, était horrible, et chaque cahot de la voiture arrachait au blessé de lamentables gémissements. Cependant, quand il fut arrivé, il me dit : « Que je suis content d'être de retour, il m'était si dur de rester dans cette hutte au milieu de gens qui ne craignent pas Dieu. — Que te disaient-ils donc ? — Ils me disaient : Eh bien, Pie, où est ton Dieu maintenant, il ferait bien de te raccommoder la jambe ! Que t'a servi de croire le missionnaire? tu n'y as rien gagné que d'être estropié, car tu as une mauvaise fracture. — Et que leur répondais-tu ? — Je leur disais : Dieu me frappe, afin de me montrer que cette terre est un lieu de souffrances et qu'il faut penser à la vie qui est à venir, mais

ils ne faisaient que rire d'autant plus fort. » Je tâchai de bander sa jambe du mieux que je pus, rappelant en ma mémoire tout ce que j'avais pu voir tant à Saint-Loup qu'à l'Hôtel-Dieu, mais je n'étais guère rassuré quant au résultat final de l'opération. Heureusement que le docteur Lautré vint à passer, se rendant à la Conférence; il jugea que cela pouvait aller et je me sentis plus tranquille. Je ne saurais vous dire aussi combien j'étais touché en entendant, tous les soirs, de ma chambre, ce pauvre garçon prier Dieu avec ferveur pour qu'il lui donnât la force de supporter son épreuve et qu'elle servît à augmenter sa foi. Il est maintenant entièrement rétabli; son intelligence des choses de Dieu est très réjouissante, aussi j'espère pouvoir sous peu l'admettre au baptême.

Un mois après mon arrivée ici, j'étais allé, un dimanche soir, visiter une malade dans un village à quelque distance de la station. Après avoir fait une prière et adressé quelques mots d'exhortation aux païens qui se trouvaient là, je sortis de la hutte. Je fus aussitôt accosté par un homme d'âge mûr, dont le manteau rejeté en arrière, la figure épanouie, les yeux brillants d'un éclat inaccoutumé, n'annonçaient que trop qu'il avait célébré son dimanche par d'abondantes libations. « C'est donc toi, me dit-il, qui es le nouveau missionnaire! Tu es réellement bien petit! Comme tu es jeune! Tu n'es encore qu'un enfant! et que peux-tu avoir à nous dire, à nous qui sommes des hommes, qui avons vu tant de choses! Puis, prenant par les épaules trois ou quatre petits garçons qu'avaient attirés les éclats de sa voix, il ajouta : « Vois-tu, instruis ceux-là, ils sont tes pareils, et ce que tu as à dire est bon pour eux! » Je vous l'avoue, Messieurs, mon premier mouvement fut un mouvement de dépit. Comment moi, européen, être civilisé, et qui plus est, moi, tout fraîchement sorti de l'auguste enceinte d'une faculté, m'entendre traiter de nigaud par un nègre tout reluisant de graisse et saupou-

dré d'ocre! C'était un peu fort, et même si fort que je sentis qu'il était ridicule à moi de m'en formaliser, aussi je répondis tranquillement à cet étrange interlocuteur : « Tu te dis un homme et tu parles comme un enfant. Avant de dire que mes instructions ne peuvent te convenir, viens d'abord les entendre, puis tu jugeras. Il ne faut jamais mépriser ce qu'on ne connaît pas. » — Il me regarda malicieusement et dit : « C'est bien, j'irai t'entendre, et si en effet tu as des *litaba* (paroles de sens) et que tu me donnes un chapeau, tu seras mon missionnaire. » — Je m'amusai à remplir la seconde condition, et lui, une fois coiffé, remplit fidèlement la première. Je le voyais tous les dimanches accroupi dans un coin de la chapelle, ses yeux moqueurs attachés sur les miens. Il secouait de temps en temps la tête comme pour témoigner qu'il n'était pas ma dupe. Bientôt pourtant, sous le souffle puissant de l'Esprit de Dieu, l'expression moqueuse fit place à celle du recueillement, ses yeux qui, auparavant ne quittaient pas les miens, commencèrent à s'abaisser vers la terre, et, quelques mois après, Lekhala venait me trouver en disant : « Mon missionnaire, je n'ai qu'une parole à te dire, je suis vaincu. Autrefois, je raillais les chrétiens, aujourd'hui je désire être sauvé. » Il est maintenant au nombre des candidats au baptême, et bien qu'il ait un peu de peine à retenir et à comprendre, je ne doute pas que son nom ne soit inscrit dans le livre de l'Agneau. Il a quitté son village, et s'est bâti une demeure près de la chapelle, afin de pouvoir assister au culte qui s'y célèbre chaque matin.

Une des plus grandes difficultés que je rencontrai à mon arrivée ici, dans l'exercice de mon ministère, provenait d'un état d'hostilité permanente entre deux familles qui se disputaient l'autorité. Pouvoir bien mince, car elles ne se rattachent pas à la famille de Moshesh, mais n'importe, on luttait pour cette ombre de pouvoir avec autant d'acharnement que s'il se fût agi d'un empire. Les chrétiens ne faisaient rien

pour terminer ces déplorables querelles; eux-mêmes était divisés en deux camps. Je fus obligé de déclarer aux membres de l'Eglise que puisqu'ils se conduisaient en cela comme des païens, ils ne devaient pas s'étonner si je les envisageais comme tels, et que, ni baptêmes d'enfant ni sainte Cène ne seraient célébrés tant que durerait un tel état de choses. Une année et demie s'est ainsi passée; un mal aussi invétéré que celui-là ne guérit pas facilement. Cependant, j'ai lieu de croire que si les cœurs n'ont pas tout oublié, ils se sont sincèrement rapprochés. Aussi, je compte célèbrer la Cène à Noël et recevoir huit personnes dans l'Eglise. Dieu m'avait déjà fait la grâce d'en baptiser huit autres au commencement de l'année. La classe des candidats au baptême est nombreuse, et ne compte pas moins de trente-deux personnes. La conduite du troupeau a été meilleure ces mois derniers qu'elle ne l'a jamais été. Aucun membre de l'Eglise ne s'est écarté, extérieurement du moins, de la voie de l'Evangile. Aucun cas affligeant (celui que j'ai mentionné remonte à deux ans et demi déjà) ne s'est produit ces temps-ci. L'œuvre marche donc très bien, je me sens plein de courage et de reconnaissance envers Dieu qui a daigné bénir si abondamment mes débuts dans cette nouvelle station.

Je termine, et pendant que j'écris ces lignes, j'entends mes ouvriers célèbrer à haute voix leur culte du soir. Ils sont au nombre de quatre; un seul est chrétien, c'est Pie, dont je vous ai déjà parlé. Il n'a pas craint de donner l'exemple à ses compagnons de travail, et maintenant la règle qu'il faut prier avant de s'endormir est si bien établie, que si Pie est absent, le culte se fait tout de même, et ces pauvres païens prient, du mieux qu'ils savent, le Dieu que leur compagnon de service leur a appris à adorer. Prient-ils pour la forme ou est-ce le cœur qui les y pousse? Je ne sais, mais j'espère que Dieu qui ne méprise pas les petits commencements ne méprisera pas ceux-ci. Ce que je me permettrai seulement

d'ajouter, c'est qu'en notre chrétienne Europe, plus d'un fidèle, obligé à vivre en compagnie de personnes indifférentes, n'aurait pas eu le courage de mon pauvre domestique, et, pour ne gêner personne, se serait contenté d'une prière mentale, quitte à finir par ne plus prier du tout.

Je n'ai pas su être court, pardonnez-le moi, et veuillez me croire votre dévoué.

P. Germond.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

LA PRÉDICATION ITINÉRANTE.

Les missionnaires de la Société baptiste sont, sur plusieurs points de l'Inde, mais surtout dans les provinces septentrionales, au premier rang de ces dévoués pionniers de l'Evangile qui, sous le nom de prédicateurs itinérants, s'en vont jeter les grains de la bonne semence de zillah en zillah (district) de jongle en jongle, ou, dans les villes et les villages, de bazar en bazar et de rue en rue. Suivons quelques-uns de ces messagers de la grâce dans leurs excursions, non pas pour dire, après eux, tout ce qu'ils y ont vu, dit ou fait, nos pages n'y suffiraient pas, mais pour récolter, ici et là, les traits les plus caractéristiques de ce genre de mission. Il y a là des mœurs curieuses à étudier, des conversations instructives à entendre et, grâces à Dieu, des traces souvent palpables de la puissance du Saint-Esprit pour attirer les âmes au pied de la croix qui a sauvé le monde.

I.

Un de ces missionnaires, le Rév. M. Simpson, était, l'année dernière, en tournée de prédication sur les rives de l'Houghly. C'était la saison où se tiennent le plus grand nombre de ces foires qui occupent une si grande place dans la vie sociale et religieuse des Indous.

« Voici, dit-il, quelques extraits de mon journal qui pourront donner une idée de l'œuvre que nous avons à faire et de la manière dont nous nous y employons.

« Avant de nous diriger vers un de ces *hauts* (champs de foire), nous avons soin de nous munir d'une bonne provision de traités et d'Evangiles, car nous savons qu'on nous en demandera beaucoup, surtout des premiers. A mesure que nous approchons, le bruit confus des voix devient de plus en plus distinct et nous sert de guide. Bientôt de longues ruelles de huttes, tellement fragiles que le moindre souffle de vent semblerait devoir les renverser, se présente à nos regards. Là, sont exposés en vente toutes sortes d'objets, appartenant aux trois règnes de la nature : des étoffes, du papier, du poisson, des hameçons, du riz, des épices, du fil, des bracelets, des anneaux pour les bras, des anneaux pour les jambes, des bagues ponr le nez ou les oreilles, des pommes de terre, des souliers, des vêtements, etc., etc. Dès que nous paraissons : « Voilà un sahib, dit l'un. D'où vient-il? demande un autre. Que vient-il faire? s'écrie un troisième. N'est-ce point un magistrat? Non, c'est bien un prédicateur. » Sans nous donner la peine de répondre à ces observations, nous traversons la foule et allons prendre place dans quelque endroit convenable, loin du brouhaha général, et nous commençons nos opérations. L'un de nous lit quelques passages d'un traité ou de la Bible. Ce début attire autour de nous un premier noyau d'auditoire, et nous nous

mettons à prêcher. Bientôt le nombre des assistants s'accroît, et, avec lui, l'intérêt pris à nos paroles. De temps en temps, des voix s'élèvent pour nous adresser une question, mais le prédicateur se hâte de les arrêter en disant : « Un instant, « mes amis ; écoutez-moi d'abord, et quand j'aurai fini vous « parlerez. » Généralement ces mots suffisent pour rétablir le silence ; quelquefois cependant le questionneur se montre plus tenace ; il recommence, et alors le plus court est de s'arrêter pour lui laisser le temps de répéter sa question à laquelle il se charge souvent de répondre lui-même ; à moins cependant qu'elle ne soit vraiment sérieuse et digne d'une réponse de notre bouche. Nous sommes quatre ; chacun parle à son tour ; puis nous offrons la parole à qui veut la prendre, et répondons du mieux que nous pouvons aux objections ou aux demandes. Cela fait, nous nous mettons à donner des traités et à offrir nos Bibles en vente. Généralement, on se précipite sur les traités avec une telle impétuosité que cette distribution ne se fait pas toujours sans danger. Aussi nos prédicateurs indigènes me laissent-ils le plus souvent cette tâche ; non par crainte ou par paresse, mais parce que la foule se montre plus respectueuse à mon égard qu'au leur, et que cela maintient encore un peu d'ordre. Nous ne donnons, du reste, de livres qu'à ceux qui savent lire, et autant qu'il est possible nous mettons les gens à l'épreuve, sous ce rapport, en les invitant à lire au moins les premiers mots du traité. Nous avons, dans notre tournée, répandu ainsi plus de trois mille traités, un millier au moins de petites feuilles volantes, et vendu cent cinquante Evangiles au prix de deux *pice* (cinq centimes) l'exemplaire. »

A la suite de cette description, M. Simpson cite plusieurs exemples de l'empressement avec lequel les Indous des villages visités se rangeaient autour des prédicateurs, par centaines, pour leur entendre exposer les croyances du chrétien. On en jugera par le suivant.

« Un jour, dit-il, après avoir passé près de deux heures à instruire, au centre d'un beau village, un auditoire de deux ou trois cents personnes, dont nous ne nous étions séparés qu'à regret, nous trouvâmes un peu plus loin, assis sur une natte à la porte d'un temple, deux hommes occupés à causer. A notre approche, le plus âgé des deux leva les yeux et nous reconnaissant : « Sahib, me dit-il, je voudrais bien, « à propos de quelque chose que je vous ai entendu dire, « vous adresser une question. — Vous nous avez donc en- « tendus prêcher ? Quand donc et où? — Il y a quelques « jours, à Dweepi, dans le bazar ; mais je n'ai pas tout com- « pris ; voudriez-vous me donner quelques explications?

« Frappés du ton sérieux avec lequel le vieillard nous adressait cette requête, nous crûmes devoir nous arrêter pour y faire droit. En quelques minutes, cinq ou six survenants s'arrêtèrent également ; peu à peu le nombre s'en accrut encore, et un quart d'heure s'était à peine écoulé que notre auditoire était d'au moins trois cents personnes. Badan (un des évangélistes indigènes qui accompagnaient le missionnaire) parla le premier. Quand il eut fini, je pris la parole, et j'ai rarement vu de scène plus intéressante à contempler que celle qui suivit. Montés sur les degrés du temple, nous dominions de là toute l'assistance, qui s'était assise ou se tenait debout sur l'herbe, dans l'attitude de l'attention et du recueillement le plus profond. Le soleil brillait avec éclat, mais une brise délicieuse en tempérait la chaleur, et, de plus, quelques arbres magnifiques, plantés à côté du temple, nous abritaient contre ses rayons. Il semblait vraiment que le Dieu de la nature nous encourageât, en ce moment, d'un sourire, et ce fut avec un bonheur indicible que j'annonçai les merveilles de son amour à ces âmes qui paraissaient avoir soif de lui.

« Lorsque j'eus fini, nous distribuâmes quelques traités et nous nous disposions à partir, quand un homme d'excellente

apparence et dont j'avais remarqué l'attention soutenue, s'avança tout-à-coup, et se plaçant devant moi, « Monsieur, « me dit-il, voulez-vous me permettre de vous faire une « question ? — Certainement, mon ami, et si je puis y ré- « pondre, soyez sûr que je le ferai.

« — Eh bien, Monsieur, vous avez dit que nous avons « tous péché et mérité ainsi les châtiments de Dieu. Vous « avez ajouté que, pour échapper à ces châtiments, il ne « nous sert à rien d'aller nous baigner dans le Gange ou « d'offrir des sacrifices. Mais alors, Monsieur, que faut-il « que je fasse pour être sauvé?

— « Mon ami, répondis-je, je suis heureux de vous en- « tendre faire cette question, la plus importante assurément « qu'un homme puisse adresser à un homme. Eh bien! « dans nos schastras (livres sacrés) chrétiens, la même « question se trouve posée, et, si vous le voulez, je vais « vous lire, dans le volume même, la seule réponse qu'on y « puisse faire. »

« Ouvrant alors le Nouveau Testament au seizième chapitre des Actes, je racontai en peu de mots que Paul avait été d'abord l'ennemi du nom de Christ, absolument comme les brahmines et d'autres Indous le sont encore; mais qu'ayant ensuite été converti par un miracle de la grâce, il était devenu un des plus ardents prédicateurs de ce même nom; qu'en le prêchant, il avait à son tour été persécuté et qu'entr'autres, il avait été jeté dans la prison d'une ville nommée Philippes. Ces notions préliminaires données, je me mis à lire » en commençant au verset 25 : « Sur le minuit, « Paul et Silas étant en prières, etc.

« A mesure que je lisais, la foule qui, l'instant d'auparavant, s'apprêtait à se disperser, se reforma de nouveau autour de moi, en rangs tellement serrés que je ne voyais plus qu'une masse énorme de visages, sur lesquels se lisait l'expression d'un intérêt toujours croissant. Arrivé au verset 30, je

m'arrêtai et m'adressant à mon interlocuteur : « Ecoutez « bien, mon ami, voici votre question, mot pour mot, lettre « pour lettre : « *Que faut-il que je fasse pour être sauvé?* « N'est-ce pas exactement ce que vous m'avez demandé? »

« L'assemblée entière semblait n'être plus qu'un seul homme devenu tout oreilles. A l'instant où je lus la question du geôlier, je vis ces gens tressaillir en se regardant les uns les autres, et ce fut au milieu d'un silence que le bruit même de la respiration semblait respecter, que je lus la réponse de l'Apôtre : « *Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et toute ta famille.* » Partant ensuite de là, je recommençai à exposer la doctrine du salut en Christ, en termes aussi vifs qu'il me fut donné d'en trouver, et, je crois, de manière à laisser des traces dans ces âmes qui restèrent jusqu'à la fin comme suspendues à mes lèvres. Quand j'eus fini, l'assemblée, se dispersant sous les arbres, y forma de petits groupes, du milieu desquels nous entendîmes quelques voix dire, en termes qui indiquaient la réflexion : « Oui, « c'est cela, c'est bien cela : crois au Seigneur Jésus et tu « seras sauvé. »

« Le souvenir du travail de cet après-midi ne s'effacera pas de ma mémoire. Quel en a pu ou en pourra être le résultat? Dieu seul le sait. Puisse-t-il lui avoir fait porter des fruits de vie dans quelques-unes de ces âmes! »

En terminant son récit, le révérend Simpson fait sur l'état spirituel des populations de ces provinces du bas Bengale des remarques qui annoncent qu'une grande porte pourra s'y ouvrir bientôt devant l'Evangile.

« Je reste confondu, dit-il, de voir à quel point la connaissance du christianisme s'est déjà répandue dans ce district. Les contrées que j'ai visitées ne l'avaient peut-être jamais été par aucun missionnaire, ou tout au moins elles ne l'avaient pas été depuis longtemps, et cependant nulle part nous n'avons trouvé que notre foi fût complétement

inconnue. Ces populations ont perdu toute espèce de confiance en leurs anciens systèmes. Presque toujours, et cela au fond des villages les plus isolés, les gens écoutaient nos enseignements sans donner le moindre signe que ce fût pour eux des choses entièrement nouvelles. Une sorte de mystérieuse influence semble les avoir fait circuler parmi eux. Quand nous leur demandions d'où venaient ces premières notions, les uns répondaient qu'ils avaient visité Calcutta ou Serampore; d'autres qu'ils avaient des amis, des frères ou même des fils dans les écoles missionnaires de ces deux grands centres d'activité chrétienne ; de troisièmes avaient fait, ici ou là, la rencontre de quelque chrétien indigène qui avait, en passant, rendu son témoignage à la vérité. Si l'on me demandait de définir exactement à quel degré ces connaissances sont arrivées, je ne l'essaierais pas. Par qui et comment ont-elles fait ces progrès? je l'ignore également; mais ma conviction intime est que s'il plaisait à Dieu de faire surgir ici tout-à-coup, du sein même de ces populations, quelque homme doué de la puissance d'un Jean Knox, d'un Wiklef ou d'un Wesley, nous verrions se renouveler les scènes de la première Pentecôte chrétienne et des milliers de gens peut-être se convertir en un jour. Je ne saurais dire à quel point je suis revenu encouragé de cette excursion.

« Que je n'oublie pas enfin de rendre justice au dévouement et au zèle des prédicateurs natifs qui m'accompagnaient. Ils ont été infatigables au travail, marchant souvent, ainsi que moi, huit ou dix heures dans la journée, sans jamais se plaindre, et si quelquefois ils se trouvaient indisposés, il me fallait user d'autorité pour les décider à prendre quelque repos. Tous ont prêché beaucoup et bien. Que Dieu accroisse dans sa moisson le nombre de ces précieux ouvriers! »

II.

« Un autre missionnaire, que nous croyons d'origine suisse, le Rév. M. Bion, a fait, également l'année dernière, une tournée de prédication au nord de Dacca, et y a vu des choses non moins encourageantes.

« A Malancha, dit-il, un brahmine vient nous trouver sur les bords de la rivière et nous dit : « Nous avons lu vos livres « et nous les aimons; ce sont les vrais schastras (livres sa- « crés) ; toutes nos idolâtries ne sont que mensonges et que « folies. Depuis que nous avons lu ces livres, nous avons re- « noncé à beaucoup de nos vieilles pratiques et n'avons con- « servé qu'une apparence de *pujah* (culte des idoles) en consi- « dération de nos femmes et de nos parents. » Là-dessus, nous pressons cet homme d'abandonner tout pour Christ. « Nous « le devrions, répond-il; mais de quoi vivrions-nous et com- « ment nourririons-nous nos familles, qui n'ont pas d'autres « ressources que notre profession? Avec le temps, il faudra « bien que nous y renoncions, mais cela ne peut se faire « que peu à peu et avec prudence. »

A la suite de cette conversation, M. Bion, qu'accompagne un évangéliste indigène, traverse la rivière pour gagner un autre village nommé Futtnagar. Le chef de la localité est absent, mais une quinzaine d'hommes et de femmes font au missionnaire l'accueil le plus amical, et, dans un entretien de plusieurs heures, eux aussi laissent percer leurs sentiments « secrets : « Nous ne croyons pas plus en Kali qu'en aucune « autre idole, disent-ils, mais notre Thakur (chef du village) « cherche constamment à nous en inspirer la crainte, et il « nous est impossible de nous en affranchir entièrement. » « —Soyez hommes, leur répond le missionnaire, et si votre « Thakur cherche encore à vous effrayer de sa Kali, prenez « la statue, brisez-la et vous verrez ce qu'elle est capable

« de faire. Voulez-vous avoir en ce moment même le cou-
« rage de vous montrer; je me charge d'aller, de ma propre
« main, réduire l'idole en poussière. » A cela les pauvres Indous font des objections, et tout en reconnaissant qu'ils ont tort, qu'ils sont des insensés, ils prient M. Bion de prendre patience et de ne pas les abandonner, mais de continuer à les visiter jusqu'à ce qu'ils aient le courage de suivre ses avis.

Le district où ces choses se passaient paraît, du reste, renfermer un grand nombre de disciples secrets de l'Evangile. A la suite d'une prédication dans un village, quelques brahmines, qui avaient essayé de défendre leurs schastras, suivirent M. Bion jusqu'à son bateau, et l'un de ces hommes lui dit : « J'avais déjà entendu parler de votre religion à
« Bikrampore (contrée située au nord de Duca). Il y a là
« beaucoup de chrétiens qui n'ont d'oreilles que pour vos
« schastras. » « En êtes-vous sûr? repondit le missionnaire;
« j'ai visité à diverses reprises ces régions et n'y ai pas trouvé
« ces chrétiens. — Oh! reprit le brahmine, c'est qu'ils
« n'osent pas se déclarer, mais je les ai vus souvent occu-
« pés à lire en commun votre Bible, et je les ai entendus
« raisonner contre nos schastras, absolument comme je viens
« de vous l'entendre faire. »

Ailleurs, un autre missionnaire encore, le Rév. M. Hobbs, reçoit des renseignements semblables et peut, dans une de ses tournées, s'assurer de leur exactitude. Deux jeunes brahmines Kulin, de la caste la plus élevée, se mettent avec empressement en communication avec lui. Après un long entretien, l'un deux s'écrie : « Voilà, voilà la vraie religion,
« je n'y puis découvrir aucune lacune! » Il s'attache ensuite aux pas du missionnaire, pendant trois jours, et ne le quitte qu'en lui promettant qu'aussitôt arrivé à Calcutta, où il doit se rendre prochainement, il se mettra sérieusement à l'étude de cette religion qu'il est décidé à embrasser.

L'autre jeune brahmine semble plus avancé encore. « Parlez-moi de ce grand salut que vous annoncez, dit-il au « missionnaire. Je vous confesse qu'au fond du cœur, je « suis déjà chrétien. J'ai lu le Nouveau Testament, où du « moins plusieurs des livres qu'il renferme. Je reconnais « que je suis un grand pécheur et que j'ai mérité l'enfer. « J'aime Jésus-Christ plus qu'aucun autre personnage dont « je connaisse l'histoire, et je suis sûr qu'en apprenant à le « mieux connaître encore, je l'aimerai toujours davantage. « C'est pour cela que je me suis approché de vous. » Pendant plus d'une heure, le jeune Indou écoute ensuite les instructions du missionnaire, en laissant voir dans ses yeux la joie qu'il éprouve à l'apparition de chaque idée nouvelle qu'on lui présente. « En voilà assez pour aujourd'hui, dit-il « ensuite, mais avant de vous quitter, j'ai une grâce à vous « demander. Voudriez-vous prier avec moi ? Tous les jours « j'essaie de dire à Dieu ce que je sens et ce que je désire « devenir; mais je crains de ne pas lui demander exacte- « ment ce qu'il faudrait, ou de le lui demander mal. » Accédant à ce désir, le missionnaire se mit à prier, et quand il eut fini, le jeune Indou prit la parole pour en faire autant; mais la vivacité même de ses sentiments le força bientôt de s'arrêter. Dans un autre entretien, il demanda formellement le baptême, que M. Hobbs ne crut pas en conscience devoir lui accorder sur le champ, mais qu'il espère pouvoir lui administrer plus tard.

Une dernière citation avant de quitter ce sujet si intéressant. Un des missionnaires baptistes d'Agra, M. Williams, faisait, l'année dernière, avec un évangéliste indigène, une tournée d'évangélisation dans un district éloigné. Arrivé à Moorshan, capitale d'un des rajahs encore régnant dans le pays, il y prêche trois jours de suite, dans le principal bazar, en présence de foules qui l'écoutent avec une attention aussi soutenue que bienveillante. Pendant ce séjour, il visite

le palais du rajah et obtient une audience de ce haut personnage, dont le nom est Bahadoor Tekum Singh. Une conversation de plus d'une heure s'ensuit, et le rajah fait au chrétien beaucoup de questions sur le christianisme; mais tout à coup, changeant de ton, sans pour cela cesser d'être poli : « Plusieurs de vos compatriotes, dit-il, m'ont aussi « parlé de Jésus-Christ, mais en me disant qu'il n'a pas pris « la nature humaine, de sorte que sa religion est vaine. » Sur cette observation, dit le missionnaire, je demandai au rajah quels Européens pouvaient lui avoir tenu ce langage, mais il refusa de me les nommer. Vivement affligé d'apprendre ainsi que des chrétiens de nom travaillaient à éloigner de la foi des âmes qu'ils devraient travailler à convertir, je crus devoir dire franchement au rajah que ses amis européens étaient des incrédules indignes de confiance; puis, au moyen d'une exposition rapide mais aussi complète que possible des principales preuves sur lesquelles repose le dogme de l'incarnation, je m'efforçai de lui montrer que les chrétiens ont bien d'autres raisons de croire à ce fait que les Mahométans n'en ont de croire à la mission divine de leur prétendu prophète, ou les Indous d'admettre l'existence de leurs dieux les plus vantés. Je terminai en suppliant le rajah de se procurer une Bible et de la lire avec soin, dans un esprit de prière, pour se rendre capable de juger par lui-même dans cette question si importante. En réponse à ce conseil, il me demanda avec bonté de lui envoyer ce livre. Malheureusement ma provision de voyage se trouvait épuisée; mais une fois rentré à Agra, mon premier soin a été de faire parvenir au rajah un exemplaire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Puisse-t-il les lire sans prévention et ressentir dans son cœur, en s'adonnant à cette étude, les célestes et toutes puissantes influences de cette grâce qui convertit les âmes à Dieu ! »

En regagnant Agra, M. Williams et son collégue indigène

s'arrêtèrent quinze jours à Muttra, ville qu'on peut regarder comme une des forteresses de l'indouïsme dans ces contrées. Tous les matins et tous les soirs, pendant ce séjour, ils purent annoncer Christ à de nombreux auditoires qui les écoutaient avec un intérêt marqué. La population presque tout entière parut remuée par ces prédications, et, la veille de son départ, beaucoup de gens vinrent supplier le missionnaire de se fixer auprès d'eux pour continuer à leur prêcher ce salut dont ils commençaient à sentir tout le prix. M. Williams ne pouvait accéder à ce désir, mais Muttra lui paraît être un champ d'activité chrétienne qu'on ne saurait trop se hâter d'occuper.



PERSE.

SOUFFRANCES ET FERMETÉ D'UNE JEUNE CHRÉTIENNE. — CONDITION PRÉSENTE DES ÉGLISES NESTORIENNES.

Les persécutions encourues pour le nom de Christ et vaillamment supportées sont un des spectacles les plus édifiants que l'on puisse contempler, un de ceux où la puissance de la foi se révèle avec le plus d'éclat dans la faiblesse de l'homme. Ecoutons un missionnaire bien connu d'Oroumiah, le révérend Perkins, raconter, d'après les récits d'un de ses collègues, les souffrances et le courage d'une jeune Nestorienne.

Cette jeune fille, nommée Nergis, et agée d'environ quinze ans, appartient à une famille très honorable des environs d'Oroumiah. Les missionnaires, qui la connaissaient depuis longtemps, s'étaient souvent réjouis des sentiments pieux dont elle se montrait animée, et la suite va montrer qu'à cet égard ils ne s'étaient pas trompés. Une nuit, la maison

de Baba, père de Nergis, fut tout à coup envahie par une bande de soldats musulmans, qui arrachèrent la jeune fille de son lit et l'emmenèrent de force vers la ville. A ses cris, les habitants du village se réveillèrent et essayèrent de la délivrer, mais sans y réussir. Plusieurs personnes, entre autres un des oncles de la jeune fille, furent grièvement blessés dans cette tentative.

Informés, dès le lendemain matin, de cet enlèvement, les missionnaires et les principaux Nestoriens d'Oroumiah se hatèrent d'intervenir et firent, auprès des autorités persannes de la ville, les démarches les plus actives, d'abord pour retrouver, puis pour se faire rendre la jeune chrétienne; mais ils s'aperçurent bientôt que l'entreprise n'était pas facile. On leur fit des promesses dont la réalisation fut, pour ainsi dire, renvoyée d'heure en heure, et Nergis ne se retrouvait pas. A force d'instances cependant, ils obtinrent qu'elle fût conduite chez un riche mahométan, ami de son père, et qu'on leur permit de la voir. Le prétexte avancé pour justifier son enlèvement était une prétendue promesse qu'elle aurait faite d'embrasser la religion de Mahomet. Mais les dénégations de Nergis furent aussi catégoriques que possible et l'énergie qu'elle mit partout à les répéter ne pouvait, à cet égard, laisser le moindre doute. C'était évidemment dans quelque pensée criminelle d'un tout autre genre, et peut-être aussi dans l'espoir de se faire donner de l'argent pour la rendre, qu'il fallait chercher l'explication du fait. Chacun sait quelles sont, à ce double point de vue, les mœurs des populations soumises à l'influence de l'islamisme.

Malgré l'activité des missionnaires, qui, de magistrats en magistrats, pénétrèrent jusqu'au prince gouverneur de la ville et de la province, la pauvre Nergis resta cinq grands jours au pouvoir de ses persécuteurs, en butte à tant de périls et livrée à de telles appréhensions, qu'elle osait à peine chercher un peu de repos dans le sommeil. On ferait un

volume, dit le missionnaire, du récit un peu détaillé de cette captivité. Mais ce qu'elle présenta de plus frappant, ce fut le merveilleux courage et le sang froid non moins extraordinaire que cette enfant de quinze ans sut déployer dans cette épreuve.

Conduite plusieurs fois devant les Mollahs (prêtes mahométans) qui cherchaient à lui faire répéter la prétendue déclaration de mahométisme qu'on lui imputait, elle répondit invariablement que jamais la pensée de renoncer à sa foi ne s'était présentée à son esprit. Un jour que, pour arriver devant eux, elle avait à traverser une cour toute remplie de musulmans fanatiques, on l'entendit à plusieurs reprises proférer hautement ce cri des anciens martyrs. « Je suis chrétienne, je suis chrétienne ! »

Ne réussissant pas à lui arracher une parole dont ils pussent se servir contre elle, ses persécuteurs tentèrent d'autres moyens. Un jour, ils la menacèrent de la livrer immédiatement aux terribles Kurdes des montagnes, et de la forcer, si elle s'obstinait dans sa résistance, à devenir l'épouse d'un des bandits dont on s'était servi pour l'arracher du toit paternel. Un autre jour, le Prince gouverneur et sa femme, qui tout en paraissant trouver justes les réclamations des chrétiens, étaient au fond du cœur tout dévoués à leurs adversaires, firent auprès de la jeune Nestorienne des tentatives d'un autre genre. Ils lui montrèrent des bijoux, de riches vêtements, et allèrent jusqu'à lui promettre la propriété de tout un village si elle voulait faire un acte d'islamisme, si insignifiant qu'il fût; puis, voyant ces propositions repoussées, eux aussi eurent recours aux menaces, mais sans plus de succès, malgré le rang et l'autorité du fonctionnaire qui se les permettait.

Le cinquième jour de sa détention, Nergis dut comparaître, encore une fois, devant un conseil de Mollahs, réunis cette fois dans le palais même du gouverneur. Dix faux

témoins avaient, disait-on, certifié avec serment, non seulement qu'elle avait exprimé l'intention d'embrasser la foi du prophète, mais même qu'elle avait été fiancée à un mahométan. A l'ouïe de cette dernière allégation, toute nouvelle dans les poursuites dont elle était victime, le calme habituel de la jeune fille fit place à un mouvement d'indignation dont la vivacité bouleversa toutes les prévisions et toutes les habitudes des tribunaux mahométans. S'élançant tout à coup vers le Mouschtahed (chef des Mollahs) qui présidait la séance, elle saisit l'un des pans de sa robe, et, avec une hardiesse vraiment sainte : « Quelle est donc, lui cria-t-elle, cette « religion que vous professez et que vous voulez me faire « embrasser ? Est-ce elle qui vous apprend à mentir ainsi ? « Et sont-ce là les enseignements que vous donnez à votre « peuple ? Eh bien ! écoutez-moi : je ne deviendrai jamais « votre disciple, dussiez-vous couper mon corps en mor- « ceaux. » A cette brûlante apostrophe, tout le conseil resta comme frappé de la foudre, et pas une bouche ne s'ouvrit pour répondre. Au bout de quelques instants cependant, le vieux chef presque, suffoqué de colère, déclara que l'affaire n'en pouvait rester là et que la coupable serait envoyée à Tabris ; puis il se leva pour se retirer, mais, dans sa précipitation, il fit un faux pas et en perdant l'équilibre laissa rouler sur les degrés du tribunal son immense turban, — emblême aussi juste que piquant de l'insigne défaite que notre jeune et fidèle chrétienne venait d'infliger à ces défenseurs du croissant.

Malgré la sentence du grand Mollah, Nergis n'eut pas à faire le voyage de Tabris. Ce fut encore son intrépidité qui l'en préserva. S'étant, la nuit suivante, aperçue qu'on la surveillait de moins près que les jours précédents, elle en profita pour franchir, à l'aide d'un cep de vigne, le mur d'enceinte d'une cour où elle avait pu pénétrer et s'en alla, vers le matin, demander un asile aux missionnaires, qui se

hâtèrent de le lui accorder, et dans la maison desquels ses ennemis n'osèrent pas la poursuivre. Il parait cependant que, depuis lors, elle a dû pour échapper à de nouvelles vexations, quitter momentanément le pays avec les principaux membres de sa famille.

A la suite de cet émouvant récit, on ne lira pas sans intérêt quelques renseignements généraux sur ces Nestoriens exposés à tant de mauvais vouloir. Nous les empruntons à une lettre écrite, l'année dernière, par Joseph, un de leurs évêques, au secrétaire de l'Alliance évangélique pour lui annoncer, au nom de ses coreligionnaires, l'intention de s'associer au concert universel de prières qui, depuis quelques années, sanctifie, pour le monde évangélique, la première semaine de janvier.

« Le chiffre de notre population, dit l'évêque Joseph, est d'environ 100,000 âmes, dont une partie habite les montagnes du Kurdistan et le reste Oroumiah et les districts adjacents. Nous sommes donc entourés partout de mahométans, tous très zélés pour la cause de leur faux prophète, et qui, par conséquent, nous ont voué les sentiments les plus hostiles. A leurs yeux, nous sommes une race impure, de sorte que nos gens ne doivent s'attendre de leur part à aucune justice, soit devant les tribunaux, soit même auprès du gouvernement. Les produits de leurs champs, aussi déclarés impurs, ne sauraient être vendus dans les marchés. Aucun métier, aucun commerce, un peu lucratifs, ne leur sont accessibles. Ils sont, en outre, exposés à toutes sortes de vexations. Aussi la condition de mes pauvres frères est-elle misérable au point de les forcer par milliers, à s'éloigner du pays. Il n'y a, sous ce rapport, aucune exagération à comparer l'état de notre peuple à celui des enfants d'Israël sur la terre des Pharaons.

« Le gouvernement anglais a plusieurs fois essayé, avec une générosité dont nous sommes très reconnaissants, de

nous venir en aide, comme Moïse le fit autrefois pour ses frères, mais dans un royaume comme la Perse, où les lois de la justice sont constamment foulées aux pieds, ces nobles efforts ne peuvent nous être que d'une très faible utilité.

« Quant à notre état religieux, vous en savez sans doute quelque chose. Avant l'arrivée parmi nous des missionnaires américains, nos troupeaux étaient ignorants et endormis comme toutes les autres Eglises orientales. Bien qu'on nous appelât quelquefois les protestants de l'Orient, tous nos livres étaient écrits dans l'ancienne langue syriaque, et on ne faisait usage des saintes Ecritures que dans les offices de l'Eglise. Grâces à Dieu, une grande lumière s'est levée depuis lors sur ce peuple, et nous permet d'espérer qu'un jour elle atteindra nos voisins musulmans eux-mêmes..... Nos Eglises, heureusement réformées déjà, renferment aujourd'hui, nous en avons la douce assurance, un grand nombre d'âmes qui ont passé de la mort à la vie. »

POLYNÉSIE.

QUELQUES EFFETS DE L'ÉVANGILE.

ILE SAUVAGE.

Le révérend Lawes, qui, depuis deux ans environ, est à la tête des œuvres missionnaires dans cette île, rend un beau témoignage à la mémoire d'un de ces prédicateurs océaniens qui servent si admirablement la cause du Christ dans ces parages.

« Vous apprendrez avec regret, écrit-il, la mort du fondateur et du vrai père de cette mission, l'évangeliste Paulo, natif de Samoa. Cet excellent frère s'est endormi paisible-

ment et joyeusement en Jésus le 7 janvier (1863). Comme il était dans toute la force de l'âge, nous espérions qu'il pourrait travailler longtemps encore à l'œuvre qu'il avait commencée avec tant de succès; mais le Maître en avait décidé autrement. Ce départ est pour nous une perte dont je ne saurais dire toute la grandeur. Paulo était un des plus nobles types de l'évangéliste indigène qu'il soit possible de voir. Fidèle tout à la fois et prudent dans l'exercice de ses fonctions, il était, dans ses rapports intimes avec le Seigneur un homme de prière, un chrétien des plus humbles, et dans sa vie de famille, un père et un époux aussi affectueux que tendrement aimé. Il connaissait le dialecte particulier de cette île aussi parfaitement que sa langue maternelle et nul ne pourra, d'ici à longtemps peut-être, le remplacer comme interprète des saintes Ecritures. J'ajoute, avec reconnaissance envers Dieu, que peu d'hommes ont été bénis aussi abondamment que lui dans leurs travaux. Tandis que beaucoup se sont fatigués et sont morts à la peine avant que le grain semé par leurs mains fût levé, Paulo a eu le beau privilége de pouvoir contempler, de son vivant, la riche moisson que le Seigneur s'est préparée ici. A son arrivée, en octobre 1849, les habitants de l'île étaient d'affreux sauvages qui vociférèrent souvent contre lui des menaces de mort, tandis qu'au moment de son départ, il ne restait pas dans le pays un seul individu qui osât se dire encore païen, et la population tout entière a mené deuil sur sa tombe. Du reste, sa fin a été digne de sa vie. Comme je lui demandais, presqu'au dernier moment, ce qu'il ressentait aux approches de la mort : « Si c'est la volonté de Dieu, me répondit-il « avec simplicité, c'est bien, et je m'en réjouis : toute ma « confiance est en Jésus. » — Sa veuve et ses enfants attendent l'arrivée du *John Williams* (le vaisseau missionnaire), pour s'en retourner à Samoa. Eux aussi sont parfaitement résignés à la volonté du Seigneur.

A la suite de cette courte mais touchante oraison funèbre, M.Lawes entre dans quelques détails sur les effets de l'Evangile dans l'île Sauvage.

« Quant à notre œuvre en général, dit-il, nous ne saurions trop louer le Seigneur pour tout ce qu'il a fait ici. Nos insulaires continuent à s'intéresser profondément aux choses de la vie spirituelle. Pour eux l'attrait de la nouveauté a passé, mais le fond des impressions reste le même, et tous les jours nous avons quelque preuve nouvelle que le travail qui s'est fait dans leurs âmes est bien l'ouvrage du Saint-Esprit. Qu'à Dieu en soit rendue toute la gloire! Sans doute, le vieil adversaire n'est pas encore tout à fait vaincu : Satan n'abandonne pas si facilement les terrains qui lui ont appartenu et où il avait établi ses forteresses. Beaucoup de gens, tout en faisant profession de la foi, n'en ont pas encore éprouvé l'influence régénératrice ou recueilli tous les fruits; mais les forces du paganisme sont évidemment abattues sans retour, et chaque jour, je crois pouvoir le dire, il y a des progrès, soit quant à la connaissance, soit en sainteté de vie. Nous avons 604 membres effectifs de l'Eglise, tous gens éprouvés. Dans le courant de l'année dernière, *deux* seulement nous ont forcés de leur appliquer les sévérités de la discipline. Durant cette même année, il y a eu 240 baptêmes d'adultes; et le chiffre des aspirants ne s'élève pas à moins de six cents encore. Nos écoles, enfin, contiennent 2,500 élèves, enfants ou adultes, ce qui représente à peu près la moitié de la population tout entière,

« Nous venons d'avoir notre première réunion en faveur des œuvres missionnaires; 3,000 personnes, au moins, y ont pris part et en ont fait un beau jour de fête. Ces gens sont pauvres ; ils ne peuvent donner que des noix de coco, de l'écorce de palmier ou de l'arrow-root; mais ils savent donner. Leurs offrandes, envoyées à Sidney, y produiront au moins 45 livres (plus de 1,100 francs), destinées à la caisse

de la Société. On peut évaluer, en outre, à 112 livres (2,800 francs), ce qu'ils ont payé pour achat de livres.

La première semaine de l'année (1863), les chrétiens de l'île entière se sont associés, dans leurs lieux de réunions respectifs, à ce vaste concert de prières qui s'est organisé sur tous les points du globe où le nom de Christ est béni. Un jour spécial avait été mis à part pour des supplications en faveur des frères d'Angleterre et des autres pays chrétiens, et, d'après tout ce qui m'est revenu, j'ai lieu de croire que ces saints exercices ont été en bénédiction pour beaucoup d'âmes.

« En somme, tout est plein de promesse dans ce champ de travail, jadis si sombre et dont le seul aspect avait motivé, de la part des navigateurs du dernier siècle, le sinistre nom d'île Sauvage.... Mais si la moisson est grande, le nombre des ouvriers est insuffisant. Les chrétiens du lieu s'unissent à moi pour demander à grands cris qu'il soit promptement multiplié. »

ILE DE LIFU.

Cette île considérable, qui fait partie du groupe de la Loyauté, doit également être citée comme un exemple merveilleux de ce que l'Evangile peut faire pour changer les sentiments et les mœurs des populations les plus farouches. Les habitants étaient, il y a peu de temps encore, d'affreux sauvages, entièrement nus et adonnés au cannibalisme le plus effréné. Ecoutons maintenant un de leurs missionnaires, le révérend M. Macfarlane, nous dire ce qu'ils sont devenus en se rangeant sous la bannière du Christ. C'est en rendant compte d'une grande réunion religieuse, tenue dans l'île au mois de mai dernier, qu'il trace ce tableau, dont les côtés réjouissants semblent l'étonner lui-même.

« En vérité, dit-il, c'est pour moi une énigme que de

savoir comment et d'où les natifs avaient tiré leurs vêtements, très divers de formes et de valeur, mais tous très convenables et parfaitement appropriés aux besoins du pays. J'avais là sous les yeux, proprement mis et paisiblement assis les uns à côté des autres, dans l'attitude de la bonne harmonie la plus parfaite, des hommes qui jadis avaient été ennemis jusqu'à la mort et dont beaucoup, je le sais, avaient mangé les amis ou les parents des autres. Pendant la réunion, quelques uns de ceux qui prirent la parole ne manquèrent pas d'évoquer ces souvenirs en comparant la situation actuelle de l'île avec son passé, et, à chacun de leurs récits, un redoublement sensible d'attention montrait à quel point ces contrastes, si frappants en effet, intéressaient l'assemblée. Presque tous les païens que l'île contient encore étaient présents et entendirent, de la bouche de leurs frères selon la chair, des appels pressants et plus d'une fois remarquablement éloquents. Les collectes en faveur de l'œuvre missionnaire furent plus productives que les années précédentes ; on peut les évaluer à une quarantaine de livres sterling (1,000 fr.). En fait, le paganisme devient ici, et très rapidement, une des choses du passé ; il ne lui reste plus aucune force et beaucoup de ceux qui le professent encore osent à peine l'avouer. Depuis assez longtemps déjà, il n'y a plus dans l'île ni fête idolâtre, ni danses de nuit.

Le missionnaire raconte ensuite que des missionnaires catholiques romains, venus de la Nouvelle Calédonie, ont cherché à supplanter les missionnaires évangéliques dans l'affection des habitants, mais que jusqu'à présent ces tentatives sont restées sans succès. Les natifs, qui aiment beaucoup les livres, ne se montrent en aucune façon disposés à souffrir qu'on leur parle mal de la Bible, ou qu'on leur défende de l'étudier eux-mêmes. Ils ont, en outre, dans la simplicité de leur foi, donné à ces prêtres une bonne leçon en refusant de prendre part à des représentations et à des jeux préten-

dus innocents auxquels ces nouveaux venus les invitaient à consacrer le dimanche. « Non, leur ont-ils répondu; ce n'est pas ainsi que nous pensons devoir passer le jour que le Seigneur s'est réservé. »

On vient de fonder à Lifu une école supérieure destinée à former des pasteurs et des évangélistes indigènes. Dès l'abord, plus de trente jeunes gens ont demandé d'y entrer, et, sur ce nombre, il en a été admis vingt. M. Macfarlane parle avec admiration de l'intelligence qui brille dans les regards de ces jeunes gens, et, répétant les paroles d'un évêque anglais qui a visité ces parages, il exprime l'idée que la race à laquelle ils appartiennent est capable de s'élever très haut sur l'échelle de la civilisation. Il ajoute ensuite :

« En ouvrant l'établissement nouveau, je crus devoir rendre ces jeunes frères attentifs aux difficultés de la carrière qu'ils aspiraient à parcourir, et ne leur cachai pas qu'ils pourraient, comme bien d'autres, y trouver une mort sanglante. A cela, l'un d'eux répondit au nom de tous, et voici littéralement la réponse qu'il me fit : « Ce que vous dites-là, monsieur, n'est pas nouveau pour nous; nous en avons déjà « parlé plus d'une fois entre nous, mais sans en être effrayés; « nos corps ne sont rien et il n'est personne sur la terre qui « puisse nous enlever nos âmes. Si nous devons mourir « dans le champ que Dieu ouvre devant nous, eh bien, nous « y mourrons; mais si nous y devons vivre, nous vivrons; « c'est à Jésus que nous nous en remettons; (*cahune a nue* « *Koi Jesu*). »



VARIÉTÉS

LE PETIT LOUIS. *Histoire véritable*, brochure in-18. A la Maison des missions et dans les librairies protestantes de Paris. — 1864.

Cette brochure, d'une trentaine de pages et qui ne coûte que 15 centimes, au dépôt principal, se vend *au profit de la Société des Missions évangéliques de Paris*. Mais nous avons pour l'annoncer et la recommander ici, contrairement aux habitudes de notre feuille, des motifs plus relevés que celui-là. Le petit Louis était un ami fervent des missions; malgré sa profonde pauvreté, il a fait beaucoup pour cette œuvre ; et, d'une manière plus générale, sa vie présente un admirable exemple de tout ce que la foi chère aux amis des missions peut répandre de joie, de patience, de célestes consolations et d'activité chrétienne dans une vie d'abaissement et de souffrances, déshéritée de tout ce que les hommes du monde regardent comme le plus digne d'envie. Cette vie est, comme l'appelle le pieux pasteur qui la raconte dans ces courtes pages, tout imprégnées elles-mêmes de l'amour de Christ, un *parfum* ; oui, un vrai parfum qu'on ne saurait analyser, mais suave tout à la fois et fortifiant, et que personne, vieux ou jeune, riche ou pauvre, ne respirera sans profit, pour peu qu'il ait le cœur adonné ou même accessible aux choses de la vie éternelle. Des lectures comme celles-là font du bien à l'âme. Après en avoir goûté la saveur chrétienne, on y revient et l'on éprouve le besoin de la faire goûter à d'autres. C'est un de ces plaisirs que le chrétien ne doit et ne peut pas garder pour lui seul.

NOUVELLES RÉCENTES

FRANCE.

UN DÉPART POUR LE LESSOUTO.

Ainsi que nous l'avions annoncé (janvier 1864, pag. 1 et 2), de nouveaux ouvriers viennent de quitter l'Europe pour aller, au sud de l'Afrique, renforcer la petite armée de missionnaires français dont nos lecteurs suivent avec une si tendre sollicitude les travaux et les succès.

Le dimanche 28 février dernier, une assemblée aussi nombreuse que sympathique s'était formée, dans la chapelle Taitbout, pour implorer la bénédiction du Seigneur sur le départ de M. Eugène Casalis fils et de sa jeune compagne. Après une prière prononcée par M. le pasteur Fisch, M. le comte Jules Delaborde, qui présidait la séance, l'ouvrit par un discours où il exprima le vif intérêt avec lequel le Comité, dont il est le président, voyait ces jeunes amis prendre le chemin du Lessouto. M. Eug. Casalis fils fit ensuite, en termes simples mais profondément sentis, un chaleureux appel à l'affection et aux prières des assistants, et M. le pasteur G. Monod lui répondit, au nom de l'assemblée, qu'il pouvait partir avec la ferme assurance que ce secours ne lui ferait pas défaut. Une prière de M. le pasteur Pulsford termina la séance qui aura certainement laissé les meilleurs souvenirs dans le cœur des assistants. Le seul regret éprouvé par eux fut de ne pouvoir entendre dans cette réunion, qui les touchait de si près, M. Casalis père et M. le pasteur GrandPierre, oncle de Mme Casalis jeune. Une

indisposition avait retenu ce dernier chez lui, et M. Casalis, quoique présent, ne put, par une raison du même genre, contribuer à l'intérêt de la séance que par quelques mots de prière, péniblement articulés.

Deux jours après, le 1er mars, M. et Mme Eug. Casalis partaient pour l'Angleterre, et le 5 ils se sont embarqués à Southampton, sur le bateau à vapeur le *Cambrian*, à bord duquel leur passage était arrêté. Ils étaient accompagnés de Mlle Hélène Daumas, fille du digne pasteur de Mekuatling, qu'à leur voyage en Europe, il y a quelques années, ses parents avaient laissée en France dans l'intérêt de son éducation.

Nos chers voyageurs ont le précieux avantage de faire route, à bord du *Cambrian*, avec des missionnaires Moraves, se rendant comme eux au sud de l'Afrique. Par une coïncidence digne de remarque, il s'est trouvé que l'un de ces passagers, fils d'un missionnaire et né, comme M. Eugène Casalis, au sud de l'Afrique, y retournait, comme lui aussi, en qualité de médecin-missionnaire. Son père était M. Lehman, longtemps pasteur de l'hospice des lépreux fondé par le gouvernement Anglais à Robben Island.

Beaucoup de vœux et de prières vont, nous osons l'assurer, suivre M. et Mme Eug. Casalis, d'abord sur les grandes eaux, puis à travers le désert et sur le champ d'activité que Dieu leur réserve. Serait-il nécessaire d'ajouter que nous les recommandons vivement, sous ce rapport, aux lecteurs de notre feuille?

DANEMARK.

Dans ce moment où de graves évènements attirent sur ce pays l'attention publique, les amis des œuvres évangéliques apprendront avec un redoublement d'intérêt que l'es-

prit missionnaire, qui s'y était réveillé depuis quelques années, est encore en voie de progrès. Jusqu'ici, la Société des missions danoises n'avait employé aucun missionnaire. Elle en a maintenant un, le Rév. M. Ochs, qui dirige, à son service, la station de Béthanie, près de Cuddalore, dans l'Inde centrale. M. Ochs était auparavant employé dans le même pays par la Société luthérienne allemande, dont le siége est à Leipzig; mais cette Société n'exigeant pas des convertis indous qu'ils renoncent au système des castes, où elle ne voit qu'une institution politique, plusieurs de ses agents se sont, pour cette seule raison, séparés d'elle et M. Ochs a été du nombre. On le dit parfaitement bien qualifié pour l'œuvre nouvelle que la Société danoise lui a confiée. Espérons que les préoccupations et les souffrances de la guerre n'empêcheront pas les chrétiens danois de suivre cette œuvre avec l'intérêt persévérant auquel ont droit toutes les entreprises formées en vue de l'avancement du règne de Christ.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

DÉTRESSES ET DÉLIVRANCES.

Nos lecteurs n'auront pas oublié les missionnaires d'Ibadan et leurs longues souffrances, si noblement, si chrétiennement supportées. (Voir notre livraison de décembre dernier page 475).

Ils apprendront aujourd'hui avec plaisir qne cet état de pénible dénûment a cessé. Une lettre de M. Hinderer, en date du 29 octobre dernier, annonce qu'un copieux envoi de provisions de bouche, fait par les chrétiens d'Abbéokuta, mais longtemps arrêté en route par le mauvais vouloir d'un roi du pays, est enfin parvenu à Ibadan et y a fait cesser la détresse. Il est, en outre, arrivé des messagers Egbas

chargés d'une proposition de paix dont on attend de bons effets. Peu de temps auparavant, enfin, M. Hinderer avait eu la joie de pouvoir administrer le baptême, d'abord à plusieurs enfants, puis à sept adultes dont sa pérsévérance à rester dans le pays, malgré la guerre, lui avait permis de faire l'instruction religieuse.

— Les missionnaires d'Ibadan n'ont, du reste, pas été seuls à donner un si bel exemple de fidélité à leur poste et de résignation dans la souffrance. Le Rév. M. Reed, agent de la Société des missions baptistes américaines, est resté, lui aussi, enfermé par la guerre dans la ville d'Oyo, privé de toute communication avec les établissements de la côte, et sans voir, pendant trois ans, d'autres figures européennes que celles de deux voyageurs qui, à Noël 1862, avaient pénétré jusqu'à Oyo et passé deux heures avec lui. Pendant cette longue captivité, M. Reed avait dû, pour se procurer des vivres, vendre successivement tous les objets en sa possession qui pouvaient être de défaite parmi les nègres du pays, ses ustensiles de ménage, son service de table et jusqu'à ses draps de lit. Il lui est arrivé, bien des fois, de n'avoir pour vivre que la valeur d'un demi-penny (cinq centimes) par jour, et souvent de ne pas savoir d'où ce sou lui arriverait le lendemain.

ILES SANDWICH.

Le roi des Iles Sandwich, Kamehameha IV, est mort, le 30 novembre dernier, presque subitement, avant d'avoir accompli sa trentième année. C'était un prince pieux, et très attaché aux formes de l'Eglise établie d'Angleterre, qu'il avait cherché à introduire parmi ses sujets en provoquant la fondation d'un évêché anglican à Honolulu.

Le jour même de son décès, un des grands officiers de la couronne a fait la proclamation suivante, qui en elle-même n'offre rien de remarquable, mais qui a son prix quand on se rappelle que quarante ans à peine se sont écoulés depuis la première prédication de l'Evangile aux îles Sandwich.

Proclamation. « Le Tout-Puissant ayant trouvé bon de terminer la carrière terrestre du roi Kamehameha IV, ce matin, à 9 heures, Moi, en ma qualité de Kuhina Nui, au nom et avec l'assentiment du Conseil privé, je proclame le prince Lot Kamehameha roi des îles d'Hawaii, sous le nom et avec le titre de Kamehameha V,

« *Que Dieu conserve le Roi!*

Donné au palais, le 30 novembre 1863,

Signé : KAAHUMANU.

Le nouveau roi est frère aîné du défunt. C'est, dit-on, un prince éclairé. Depuis plusieurs années il exerçait, avec une capacité remarquable, les fonctions de ministre de l'intérieur. En 1849, il avait, avec son frère aîné, Liholiho, l'avant-dernier roi, et leur sœur, la princesse Victoria, voyagé aux Etats-Unis, en Angleterre et en France. « Ainsi, dit un journal d'Honolulu, le nouveau roi peut être regardé comme parfaitement qualifié pour occuper la haute position à laquelle la providence de Dieu vient de l'appeler. »

L'évêque anglican annonce, de son côté, que Kamehameha V s'est hâté de le nommer son chapelain et de l'appeler à faire partie de son Conseil privé. Le même prélat parle avec éloge des sentiments de résignation et de piété dont la veuve du défunt roi a fait preuve dans les jours d'affliction qu'elle vient de traverser.

Paris. — Imprimerie de Ch. MARÉCHAL, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE

BÉTHESDA.

UN RÉVEIL RÉJOUISSANT.

M. Ellenberger, vers la fin du mois de décembre dernier, nous écrivait qu'il observait autour de lui une grande torpeur spirituelle. Sans être découragé, notre frère ne dissimulait pas des sentiments de tristesse qu'il lui était impossible de réprimer. La lettre dans laquelle il nous faisait part de ses peines n'était pas partie, elle se trouvait encore sur son bureau, lorsqu'un changement inattendu est venu remplir le cœur du missionnaire de joie et de reconnaissance.

On était au milieu de la semaine de prières par laquelle l'Eglise universelle a inauguré cette année, lorsqu'un mouvement extraordinaire s'est manifesté. Reprenant alors la plume, M. Ellenberger s'est hâté d'adresser à la maison des Missions de Passy une lettre dont nous reproduisons ici quelques extraits.

« Cher directeur, unissez vos actions de grâces aux nôtres, et que les Eglises de France remercient, avec nous, le souverain Pasteur des âmes pour l'œuvre admirable qu'il opère ici en ce moment. Le troupeau de Béthesda a été

visité par le Seigneur. Petits et grands, jeunes et vieux sont en pleurs et en prières. Ce mouvement s'est manifesté dans l'école du dimanche (1), par des sanglots et des cris de contrition. Depuis lors, il s'est fort étendu. Chaque jour, vers la tombée de la nuit, il y a quatre réunions de prières, celle des hommes, celle des femmes, celle des jeunes gens et celle des jeunes filles. Des pécheurs repentants crient au Seigneur dans les champs où ils travaillent. Pendant la nuit, plusieurs sortent de leurs maisons et s'en vont prier là où ils peuvent le faire avec plus de liberté. Il vient continuellement auprès de nous des gens qui demandent à être instruits et consolés. »

M. Ellenberger cite quelques exemples des scènes qui se passent dans les réunions.

« Le mardi, 8 janvier, pendant que j'exhortais mes auditeurs à se rendre aux invitations de Jésus-Christ, un jeune homme se leva et dit : « Eglise du Sauveur, qui suis-je pour me présenter devant toi? Mais j'ai besoin de dire que j'ai bu longtemps à la source impure du monde sans pouvoir me désaltérer. J'ai cru pouvoir vivre loin de Dieu, mais aujourd'hui je sens que mon âme ne peut étancher sa soif qu'à la fontaine de Jésus. Je renonce au péché, et vous supplie de prier le Seigneur de me recevoir en grâce. » On s'empressa de fléchir le genou et d'implorer, en faveur de ce pécheur repentant, le pardon de Dieu. Après le chant d'un cantique, l'assemblée fut de nouveau profondément émue en entendant une jeune fille de quinze ans demander, avec larmes, que l'on pensât aussi à elle. »

« A la réunion du mercredi, un autre jeune homme ayant exposé le sujet de ses angoisses, un vieillard demanda à prier pour lui, au nom de tous, mais, oubliant bientôt

(1) Ces écoles, dans le pays des Bassoutos, sont suivies par des adultes et des enfants. (*Note des rédacteurs*).

l'objet spécial de ses requêtes, il fondit lui-même en larmes, ne songeant plus qu'à sa propre âme et à remercier Dieu de ce qu'il nous visitait par son Saint-Esprit. De suite après cette prière, je proposai que quelqu'un fît droit à la demande du jeune homme. Le diacre Simon le fit d'une manière si touchante que beaucoup d'adultes, hommes et femmes, en furent profondément émus.

« Aujourd'hui, 7 janvier, la grâce de Dieu a encore agi puissamment. Après avoir entendu une courte allocution sur Math. 22, 1-10, un ancien guerrier, vieillard à tête chauve, qui jusqu'ici avait refusé de se donner à Dieu, prétextant qu'il avait commis trop de crimes pour pouvoir être pardonné, s'est levé et a déclaré qu'il ne voulait plus résister à Celui qui invite des gens comme lui à entrer dans la salle des noces. Après lui, trois jeunes filles ont réclamé avec instance les prières de l'assemblée. L'une d'elles s'est écriée avec l'accent d'un cœur brisé mais résolu : « Jusqu'à ce jour, j'ai servi le diable, mais maintenant j'aime Jésus et je veux le servir lui seul ! » Un homme d'âge mûr qui avait été jusqu'ici retenu par un sentiment de propre justice, a déclaré qu'il voulait, lui aussi, se donner au Sauveur : Une femme s'est levée et a demandé qu'on priât le Seigneur de lui pardonner ses péchés, entre autres celui d'avoir égaré sa fille en la laissant marcher dans le vice. La fille, entendant sa mère faire cette confession publique, s'est mise à pleurer. J'eus soin de recommander à Dieu la mère et l'enfant. Espérons que l'une et l'autre se convertiront sincèrement au Seigneur.

« Nous adressons fréquemment des prières à Dieu en faveur des païens, des Eglises du Lessouto et du monde entier. Il n'est pas nécessaire de rappeler ce devoir à nos chrétiens, car ils le remplissent souvent et avec joie. »

M. Ellenberger nous apprend que ces vives émotions

sont partagées même par des enfants de sept à dix ans que l'on entend demander à Dieu de les convertir.

Il nous semble impossible de ne pas reconnaître là un vrai réveil produit par l'Esprit de Dieu, une réponse aux prières que l'on adressait simultanément au Seigneur, en France et dans le Lessouto, pour notre œuvre missionnaire. Sans doute que dans ce mouvement, comme dans tous ceux du même genre que l'on a observés jusqu'à ce jour, il faut faire une part à l'entrainement, à la contagion de sentiments exprimés avec une énergie en quelque sorte irrésistible. Tout ne sera donc pas durable. Parmi les nouveaux convertis, il y en aura qui n'auront *cru que pour un temps.* Mais il y en aura aussi qui se seront consacrés au Seigneur d'une manière définitive et permanente. Donnons donc gloire à Dieu avec nos frères de Béthesda et contribuons, par de ferventes prières, à rendre la moisson qu'ils font en ce moment aussi abondante que possible !

Nous faisons suivre ces extraits de la lettre de M. Ellenberger par quelques lignes de M. Gossellin qui rappelleront, d'une manière édifiante, ce vétéran bien-aimé au souvenir de ses nombreux amis.

Quelques mots de M. Gossellin, *aide-missionnaire, au Directeur de la Maison des Missions.*

Béthesda, 6 janvier 1864.

« Dieu soit loué! l'œuvre du Maître avance et je m'en réjouis. Si quelques mauvaises plantes ont dû être arrachées, il ne faut pas en être étonné. Ce n'est pas en Afrique seulement que cela arrive : Paris et la France vous le font bien voir. Mais si la mort est d'un côté, la vie est de l'autre ; le Seigneur a dit que les portes de l'enfer ne prévaudront

point contre son Eglise. Le Seigneur connait ceux qui sont siens.

« Ici, les réunions de la semaine sont bien suivies, et, au service du dimanche, bon nombre de païens viennent écouter l'Evangile et assistent régulièrement à l'école du dimanche. Les candidats au baptême n'ont point diminué, leur nombre dépasse la vingtaine, en ce moment.

« Je ne suis pas fatigué de ma tâche, et je ne me sens pas disposé à dire : qu'un autre vienne prendre ma place, je me retire. Oh ! non ! je n'abandonnerai jamais cette œuvre; aussi longtemps que la vie animera mon corps je ne renoncerai point à la part qui m'est échue. Puissé-je, malgré ma faiblesse, dire, un jour, comme Saint Paul : « J'ai combattu « le bon combat, j'ai gardé la foi ! »

« J'aime à espérer que vous êtes bien, ainsi que votre famille, et que le Seigneur bénit et bénira toute l'œuvre qu'il vous donne à faire. Saluez pour moi tous les élèves de la maison des Missions. Qu'il leur soit donné d'apprendre de mieux en mieux que toute la Bible est inspirée de Dieu, les choses faciles et les choses difficiles ! Embrassons et recevons tout ce qu'il nous est donné de comprendre ; humilions-nous et adorons Dieu devant ce qui est encore caché pour nous, et qu'il nous soit donné de nous y soumettre parce que la parole du Seigneur est la vérité ! Puisse la semaine de prières, du 3 au 10 janvier, être en bénédiction à la Maison des Missions et à nos stations du Lessouto ! »

On remarquera que le moment où M. Gossellin exprimait ce vœu est celui où allait éclater le réveil que son collègue nous annonce.



SÉNÉGAMBIE.

TRAVAUX ET PROJETS DE M. JAQUES.

Nous ne pouvons mieux faire connaître la situation actuelle de cette œuvre nouvelle qu'en reproduisant ici, comme par anticipation, le passage qui la concerne dans le rapport lu à l'assemblée générale de la Société, le 7 avril courant :

« Cette parfaite évidence de la volonté divine qui est si encourageante dans l'œuvre de Taïti, nous ne l'avons point encore entièrement obtenue en ce qui concerne la mission du *Sénégal*. Le chrétien distingué dont la présence dans cette colonie nous avait paru si propice à nos desseins, a été rappelé en France, où l'attendaient d'autres fonctions. Nous n'avons pas cru devoir, à cause de cela, arrêter M. Jaques dans les explorations dont il avait été chargé. Il a fait jusqu'à Médine, à 200 lieues de Saint-Louis, une reconnaissance missionnaire qui témoigne de son zèle à remplir le mandat que nous lui avons confié. Dieu l'a gardé de tout mal et l'a promptement délivré de quelques accès de fièvre, produits par des pluies torrentielles qui l'avaient surpris en rase campagne. Cette importante excursion parait devoir demeurer sans fruit pour le Senégal proprement dit. Des influences dont il nous était impossible de ne pas tenir compte, ont dirigé nos vues vers la Casamance, province considérable de la Sénégambie, mais plus au sud que Saint-Louis, et limitrophe des missions anglaises de la Gambie. M. Jaques s'y est transporté dans le courant du mois de novembre. Ses premières impressions ont été très favorable. « Le pays est « magnifique, nous écrit-il, j'ai parcouru, avec un constant « enchantement les alentours de Sedhiou, la petite capitale « de cette contrée. La végétation y est aussi riche qu'abon-

« dante. La température est actuellement d'une douceur « qu'on serait loin d'attendre sous cette latitude. J'ai reçu « le meilleur accueil du commandant et d'un négociant « français établi à Sedhiou depuis vingt et un ans. Cet « excellent homme a eu l'extrême obligeance de m'offrir le « logement et la table, jusqu'à ce que je sois casé quelque « part. Je resterai provisoirement chez lui. Dieu semble « l'avoir placé sur ma voie, dès le début, pour m'être utile, « non-seulement par son hospitalité large et généreuse, « mais encore par de précieux conseils, provenant d'une « longue expérience et d'une grande connaissance du pays. « La population indigène de Sedhiou se compose de Man- « dingues, anciens possesseurs du sol, de captifs libérés, de « Saraholés du Bakel, de Peuls du Haut-Senégal, de quel- « ques Yolofs de Saint-Louis et de Gorée. Ces populations « comprennent toutes, plus ou moins, le mandingue, qui est « la langue usuelle. Plusieurs noirs me demandent déjà « d'ouvrir une école, ou m'envoient quelques écoliers. »

« Ces circonstances encourageantes ont porté M. Jaques à solliciter une cession de terrain pour maison et jardin. Ses dernières lettres nous apprennent qu'il était occupé à diriger la construction d'une case en bambous, très simple, mais solide et spacieuse. Cette installation peu dispendieuse lui permettra quelques essais d'enseignement et de prédication, dont les résultats nous conduiront à une détermination définitive. »



QUARANTIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

C'est le jeudi 7 avril, à sept heures et demie du soir, et dans le temple de la Rédemption, qu'a été fêté, cette année,

l'anniversaire de la Société. Comme toujours, un auditoire nombreux était accouru pour y entendre exposer la situation de l'œuvre et invoquer sur elle la bénédiction du Seigneur.

M. le comte *Jules Delaborde*, présidait la séance. Après avoir rappelé, en quelques mots, le récent départ de M. Eug. Casalis fils et de sa jeune épouse, il a jeté un coup d'œil rapide sur les trois principaux traits qui caractérisent l'œuvre des missions, savoir : son principe, son mode d'action et ses résultats.

Son principe est la soumission à la parole de Celui qui veut que tous les hommes soient appelés à la connaissance du Dieu de l'Evangile.

Son mode d'action normal est une indissoluble alliance entre la foi au Père, au Fils et au Saint-Esprit et une entière liberté d'allure, en ce sens que les ouvriers ne relèvent d'aucune puissance humaine, mais uniquement de Dieu et de la conscience.

Ses résultats, enfin, sont considérables. Cette œuvre, d'abord individuelle, est devenue, depuis une soixantaine d'années, une œuvre collective, se poursuivant par des Sociétés et acquérant par cela même une puissance nouvelle. Il y a aujourd'hui au moins 400,000 païens convertis (1) ; puis, bien des langues ont été étudiées, les traductions des Livres saints se sont multipliées, et les missionnaires ont pénétré dans les pays les plus lointains. Il y a donc partout progrès et des résultats hautement constatés.

Ces remarques s'appliquent spécialement à notre mission française du Lessouto. Là, les progrès sont très sensibles, soit en fait de vie spirituelle, soit en fait de civilisation. Ces Eglises naissantes maintiennent, suivant le précepte apostolique, l'unité de l'esprit par le lien de la paix ; et grâces à Dieu, l'on peut en dire autant du comité de la Société. Ceci

(1) Ce chiffre ne représente que les communiants et ne comprend pas les multitudes qui ont été antérieurement détachées du paganisme.

(*Note des rédacteurs.*)

donc est une œuvre bénie, une de ces œuvres dont rien, pas même le flot d'incrédulité qui monte autour de nous, ne doit et ne peut arrêter la marche.

Après ce discours, M. *Casalis*, directeur de la maison des missions, a présenté le rapport de l'année.

Il y a trente ans que la mission française du Lessouto a été fondée. Cette œuvre répondait, par beaucoup de côtés, aux tendances du caractère français. Il s'agissait d'un peuple nouveau et d'un peuple malheureux à relever, à instruire, à régénérer. Ce peuple, composé maintenant d'au moins 150,000 âmes, était alors presque tout dispersé et prêt à périr. Chaque matin, son chef s'étonnait, en quelque sorte, d'être encore vivant; l'arrivée des missionnaires lui rendit le courage, lui assura des retraites, et aujourd'hui ses progrès dans la vie sociale sont tels qu'il ne pourrait plus disparaître du sol. Les travaux de notre Société l'ont sauvé, même à ce point de vue extérieur. Que serait-ce si nous avions pu lui envoyer plus d'ouvriers encore? M. le rapporteur exprime à propos de cette question si naturelle, le regret que les Bassoutos n'aient jamais vu parmi eux d'autres chrétiens évangéliques français que les missionnaires qui les ont évangélisés.

Au point de vue spirituel, les Eglises de ce pays comptent un grand nombre de membres qui ont eu jadis beaucoup à souffrir, et c'est ainsi que s'explique le vif amour que ces nouveaux chrétiens ont voué, avant tout, à Jésus-Christ et ensuite aux missionnaires qui leur ont appris à connaitre ce Sauveur.

A l'exception de l'ancien troupeau de *Béthulie*, qui est encore sans pasteur, toutes les Eglises sont en voie de prospérité.

A *Mékuatling*, M. *Daumas* voit s'étendre et se consolider de plus en plus les fruits d'un ministère depuis longtemps béni.

De *Morija*, M. *Mabille* annonce un accroissement de vie spirituelle, dont un des traits les plus frappants peut-être

est la conversion de plusieurs enfants par le moyen du maître d'école, qui est indigène.

M. *Germond* est, à *Thabana-Morèna*, à la tête d'une Eglise toute nouvelle, mais déjà importante. Seize adultes y ont été baptisés depuis un an, et le nombre des catéchumènes s'y élève à trente-deux.

M. *Cochet, d'Hébron*, a pu récemment admettre neuf néophytes de plus dans le sein de son troupeau.

A *Bérée* et à *Thaba-Bossiou*, plusieurs conversions ont également réjoui l'Eglise.

Hermon, jouit de beaucoup de prospérité spirituelle sous les soins de M. *Dyke*.

A *Béthesda*, la semaine de prières universelles, du commencement de l'année, a eu pour résultat un mouvement remarquable, dont M. *Ellenberger* cite avec bonheur les résultats.

M. *Frédoux*, de *Motito*, a eu la joie de pouvoir aussi constater un réveil plein d'encouragements.

M. *Rolland*, de *Béerséba*, a, de son côté, donné, dans sa correspondance, un résumé de sa vie missionnaire, qui, mieux que tout autre renseignement peut-être, fait apprécier les bienfaits de la mission. (1)

Quelques faits attestent le développement de la vie religieuse chez les Bassoutos chrétiens. C'est, d'une part, l'accroissement de leur libéralité pour les œuvres religieuses, et de l'autre, la part que prennent à l'extension des travaux de la mission des agents indigènes. Le rapport cite ici deux faits déjà connus des lecteurs du journal, l'installation d'Esaïa Lééti comme évangéliste à Kolo, annexe de Morija, et la fondation d'une annexe dans les environs de Béthesda par les

(1) Les lecteurs de cette feuille n'auront pas oublié ce tableau si frappant. Il se trouve dans notre livraison du mois d'octobre 1863, page 362 et suivantes.

soins d'un néophyte, qui a bâti une chapelle de ses propres mains. (1)

Les besoins intellectuels de la nation grandissent avec les lumières. Aux livres déjà imprimés en sessouto (Livres saints, récits bibliques, et cantiques), est venue s'ajouter une publication périodique, qui, sous le titre de *La petite Lumière du Lessouto*, donne les nouvelles du pays, traite de questions très diverses et compte déjà beaucoup d'abonnés. (2)

Le goût pour l'instruction se répand parmi ce peuple au point que les missionnaires sentent le besoin d'une institution destinée à former des instituteurs indigènes ; mais il faudrait pour cela plus de ressources que n'en a la Société.

Un des missionnaires du Lessouto, M. Jousse, que l'assemblée va entendre, nous rapporte qu'à son départ un indigène, depuis longtemps connu des amis de l'œuvre, prononça un discours où il exprima en termes touchants les sentiments des chrétiens de sa nation envers les frères de France qui leur ont envoyé l'Evangile (3).

Après ces renseignements sur l'œuvre de la Société au sud de l'Afrique, le Rapporteur a mentionné les succès accordés aux premiers travaux de MM. Arbousset et Atger à Taïti; puis la situation actuelle de la mission commencée au Sénégal. Ce que notre journal a cité des lettres de M. Arbousset, et l'extrait, relatif aux travaux de M. Jaques, que nous donnons dans ce numéro même, nous dispensent de nous étendre davantage sur ces deux nouveaux champs de travail.

(1) Voir nos livraisons de janvier, page 2, et de mars 1864, page 84.

(2) Les détails donnés par le rapporteur sur ce nouveau produit de la civilisation chrétienne dans le Lessouto, ont paru piquer vivement la curiosité sympathique de l'assemblée. Nous ne les répétons pas ici, parce que nous voulons les laisser arriver dans toute leur fraîcheur sous les yeux des lecteurs du Rapport lui-même, qui paraîtra bientôt et que nous recommandons à l'attention de tous les amis des Missions.

(3) Ce discours est encore un des passages qu'il faudra lire dans le Rapport même.

A Paris, la maison des missions continue paisiblement sa marche. Elle renferme actuellement sept élèves dont trois auront bientôt terminé leurs études.

En terminant, le Rapporteur rend hommage à la mémoire de deux des membres du Comité que Dieu a retirés à lui dans le courant du dernier exercice : M. Frédéric Monod, ce chrétien si dévoué, si actif, l'un des fondateurs de la Société, et M. Ernst, qu'on pourrait appeler l'image de la libéralité chrétienne. — Beaux exemples proposés à tous ceux qui veulent l'avancement du règne de Christ sur la terre!

A la suite de ce rapport, M. Jousse, missionnaire à Thaba-Bossiou, prend la parole pour plaider la cause des missions. Grâces à Dieu, dit-il, beaucoup de bien a été fait, mais il en reste beaucoup plus à faire. Cette œuvre n'est encore ni bien connue, ni bien comprise, ni suffisamment aimée. En hommes, comme en argent, nos Eglises ne lui ont encore donné que des miettes, tandis qu'il la faudrait soutenir avec largesse. Quelques-uns peut-être trouvent qu'elle se prolonge trop, comme s'il n'y avait pas encore sur la terre des centaines de millions d'âmes privées de l'Evangile et livrées à toutes les puissances du mal. Aller au secours de ces âmes qui périssent est l'œuvre de l'Eglise ; si elle ne la fait pas, personne ne la fera, et pourtant il faut qu'elle se fasse. Les Eglises de France, en particulier, ont à cet égard une grande responsabilité ; elles se sont comme engagées envers le Lessouto. Qu'elles poursuivent avec vigueur cette entreprise; leurs missionnaires sont à l'œuvre; ils n'ont reculé nulle part, et l'arrivée même des missionnaires catholiques romains dans le champ de leurs travaux ne leur a rien fait perdre. Courage donc et qu'on fasse pour ces saintes entreprises plus qu'on n'a fait jusqu'ici.

M. Jousse salue l'assemblée au nom de l'Eglise de Thaba-Bossiou et donne lecture d'une lettre touchante écrite par Samson, l'un des enfants dans la foi du directeur actuel de

la maison des missions. Il ajoute que depuis son départ pour l'Europe, un chef qui a demandé plusieurs fois en vain qu'on lui envoyât un missionnaire, est parti, avec ses gens, pour une expédition dans l'intérieur de l'Afrique, où beaucoup de sang peut-être a été ou sera répandu. Cela, dit l'orateur, me pèse sur la conscience. Oh! qu'on nous aide à faire disparaître de ce pays toutes les misères morales que le daganisme y a enfantées!

M. le pasteur *Barde* père, de Genève, félicite cordialement la Société de tout le bien qu'il lui a été donné de faire, et cela en son nom personnel aussi bien qu'au nom du Comité des missions de Genève. Depuis longtemps, il aime beaucoup la Société de Paris et s'est associé à ses travaux avec d'autant plus de sympathie qu'il est uni par les liens d'une amitié toute chrétienne avec quelques-uns de ses missionnaires. L'œuvre des missions ne saurait d'ailleurs être trop aimée. C'est une affirmation puissante de la foi chrétienne; les missionnaires affirment leur foi en quittant leur patrie pour aller au loin à la recherche des âmes; affirmons la nôtre, nous qui demeurons chez nous, en fournissant largement à la Société qui les envoie les secours dont elle a besoin.

L'heure avancée n'ayant pas permis à d'autres orateurs de se faire entendre, il ne nous reste plus qu'à exposer la situation financière de la Société.

Les recettes de l'année, y compris un magnifique legs de 50,000 fr., se sont élevées à 186,843 fr. 08 c. Les dépenses ont été de 182,904 fr. 40 c. Il y a donc un excédant des premières sur les secondes; mais, en tenant compte du déficit de l'année précédente et d'une somme d'environ 17,000 fr. qui reste due aux missionnaires sur leur traitement, l'exercice se clôt en réalité avec un nouveau déficit qui dépasse 14,000 fr. Il est triste d'avoir à dire que les dons venus des départements et de l'étranger ont été inférieurs de plusieurs milliers de francs à ceux de l'année précédente, et que sans

le legs extraordinaire mentionné plus haut, une dette considérable péserait en ce moment sur la Société. Cette situation fâcheuse aboutirait forcément à de très graves embarras, si la piété des fidèles n'y portait remède. Que tous les amis de l'œuvre y pensent sérieusement et agissent en conséquence.

Le *Sou missionnaire* est en progrès; ses produits ont dépassé ceux des années précédentes; mais cette augmentation partielle ne suffit pas, à elle seule, pour nous rassurer sur l'avenir financier de la Société.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

L'Evangile dans les villages des environs d'Amoy. — Travaux missionnaires à Pékin. — Une excursion sur les confins de la Mongolie.

Les succès accordés aux missionnaires d'Amoy font de cette ville et des environs un des points les plus lumineux que présente la Chine, au point de vue des progrès de l'Evangile. Si les calculs qui portent à 2,500, environ, le nombre des membres effectifs des Eglises évangéliques chinoises sont exacts, la mission d'Amoy figure dans ce chiffre pour 800 au moins, c'est-à-dire pour un tiers ; et si les bénédictions dont elle a été l'objet, depuis dix ans, continuent, cette proportion sera beaucoup plus forte encore.

Nous avons mentionné, plusieurs fois déjà, le village de Khi-boey, où des chrétiens, d'abord persécutés avec violence, ont persévéré avec une confiance digne de tout éloge, et ont courageusement entrepris de se construire une petite

chapelle (1). Un des missionnaires d'Amoy, le rév. M. Swanson, de l'Eglise presbytérienne d'Angleterre, donne sur les progrès de la cause de Christ dans ce village, et dans quelques autres localités voisines, des détails du plus haut intérêt. Les prédicateurs de l'Evangile ont souvent, et non sans raison, taxé les Chinois d'indifférence et d'apathie; on va voir ici que ces regrettables dispositions disparaissent, quelquefois au moins, devant la grande voix qui parle à ce peuple du Christ et de la bonne nouvelle du salut.

« Dans mon dernier voyage à Khi-boey, écrit M. Swanson, j'ai trouvé notre chapelle à peu près achevée, de sorte que nous avons pu nous y réunir pour la célébration du culte. Depuis ma précédente visite, nos agents indigènes m'avaient dit que le nombre des observateurs du dimanche s'était accru de beaucoup dans la localité ; mais je craignais un peu qu'ils n'eussent pris leurs désirs pour la réalité. Jugez donc de ma surprise quand je me trouvai, le dimanche matin, en face d'une congrégation de plus de 150 auditeurs, tous assis dans l'attitude du recueillement. Une multitude de curieux, que je ne comprends pas dans ce chiffre, encombrait en outre les couloirs, les portes et jusques aux fenêtres du bâtiment. Ces 150 auditeurs sont-ils sincèrement convertis? N'en est-il point parmi eux qui se sont joints à nous dans l'espoir que nous les protégerions contre les injustices et les exactions des magistrats subalternes dont ils ont si souvent à se plaindre? Je n'oserais me prononcer, mais évidemment beaucoup de ces âmes ont fait déjà l'expérience des miséricordes du Seigneur. Avant d'être complètement terminée, notre chapelle est trop petite. Que tous les chrétiens qui s'intéressent à l'œuvre chrétienne en Chine se souviennent de Khi-Boey dans leurs prières... »

En quittant cette intéressante localité, M. Swanson se

(1) Livraisons d'octobre 1863 et de janvier 1864.

rendit dans un autre village, nommé Bay-pay, où des faits plus réjouissants encore l'attendaient.

« Depuis quelque temps, dit-il, j'avais eu, à chacun de mes voyages, le bonheur de voir s'accroître aussi dans ce lieu le chiffre de mes auditeurs. Dans le nombre, se trouvaient, il y a six mois, quatre hommes du village de Liong-Bun-sou, situé à cinq milles de là (environ deux lieues). Ces gens, après avoir fait une franche confession de la foi chrétienne, l'avaient prêchée avec zèle parmi leurs voisins, et le résultat de ces efforts fut qu'il y a six semaines, on les vit, un dimanche, amener au service de Bay-pay 15 autres personnes, puis le dimanche suivant 29. Plus tard, un des prédicateurs locaux m'avait annoncé des choses plus merveilleuses encore. Suivant lui, la population du village tout entière, à l'exception d'une ou deux personnes, avait renoncé à l'idolâtrie, observait le dimanche et brisait ou brûlait ses faux dieux; quelques-uns même avaient, ajoutait-il, détruit leurs tablettes ancestrales. Ces rapports nous avaient paru presque trop beaux pour que nous pussions y croire ; mais je n'en avais pas moins envoyé sur les lieux deux agents indigènes, avec mission d'observer le mouvement et de répandre autour d'eux autant d'instruction qu'ils le pourraient.

En me rendant, la semaine dernière, à Bay-pay, je n'avais pas l'intention de pousser jusqu'à Liong-bun-sou, mais, après le service du matin, l'on me pressa tellement de faire cette excursion que je partis avec l'espoir d'arriver à temps pour le service de l'après-midi, et assurément je n'eus pas à regretter d'avoir cédé à ces instances.

« Avant d'entrer dans le village, j'eus sous les yeux un spectacle qui n'avait plus réjoui mes regards depuis le jour où j'avais quitté ma chère Ecosse. C'était celui d'une tranquillité parfaite, d'une admirable suspension de tout travail. Tandis qu'aux alentours des autres villages situés sur la route, j'avais vu les habitants très activement occupés aux

travaux de la moisson, ici l'œil ne découvrait dans les champs ni homme, ni bête de somme quelconque. En entrant dans le village, je vis tous les bœufs réunis, mais avec des entraves aux pieds et mangeant paisiblement leur foin. On s'était arrangé pour que chacun pût se rendre au culte. Dire quel accueil on me fit me serait impossible. Tout le monde se précipita vers moi en me souhaitant la bienvenue avec les démonstrations de joie que comporte le caractère chinois. J'étais évidemment, pour ces braves gens, un messager de ce Dieu que beaucoup d'entr'eux, au moins, ont appris à connaître. Ce premier moment d'émotion passé, nous eûmes, en plein air, un service palpitant d'intérêt, dans lequel j'expliquai le commencement du troisième chapitre de l'Evangile selon saint Jean.

Le soir venu, quand je dus reprendre le chemin de Baypay, ce fut avec toutes les peines du monde que mes nouveaux amis consentirent à me permettre de les quitter. Aux portes du village, tous, les vieux comme les jeunes, me barraient le passage, et pour vaincre cette résistance, il me fallut leur représenter avec force que j'avais à remplir, envers d'autres de leurs compatriotes, des devoirs non moins impérieux que ceux que je venais d'accomplir parmi eux.

« Voilà, dans toute leur simplicité, quelques détails sur ce mouvement de Liong-bun-sou, qui surpasse tout ce qu'il nous a été donné de voir en ce pays. Ces faits vous montreront que si nous avons souvent bien des peines, de grandes joies aussi nous sont départies. Que sortira-t-il de ce mouvement? Dieu seul le sait; mais ce qui est dès à présent certain, c'est que nous vivons ici dans des temps solennels, que la lumière d'en haut jette sur ce champ de mission des lueurs déjà merveilleuses, et qu'il en naît pour l'Eglise une responsabilité dont je demande au Seigneur de lui faire sentir toute la grandeur. »

Des humbles villages de la province d'Amoy à Pékin, la grande cité impériale, il y a loin sous plus d'un rapport; mais le propre de l'Evangile est de rapprocher les distances entre les populations aussi bien qu'entre les individus, et le Christ qu'on prêche à Pékin est le même que celui dont les paysans de Liong-bun-sou ont appris à goûter la parole. Passons donc sans autre transition dans la capitale du céleste Empire.

On sait qu'à la suite des événements de 1861, la diplomatie européenne avait, par des motifs qu'il ne nous appartient pas d'apprécier, mis des entraves à la propagation de l'Evangile, dans cette ville, par des missionnaires appartenant aux nations protestantes. Ces prohibitions, qui eurent d'abord pour effet de tenir ces missionnaires éloignés de la capitale, n'ont pas été formellement rapportées; mais depuis quelque temps, on parait n'y avoir pas tenu la main avec la même rigueur. Un médecin missionnaire bien connu, le docteur Lockhart, de la Société des missions de Londres, a pu fonder à Pékin un hopîtal où des milliers de malades ont reçu déjà, avec les soins du corps, les secours destinés aux misères de l'âme. D'autres serviteurs de Christ ont résolûment pris le chemin de la même cité et maintenant trois ou quatre Sociétés de missions, notamment celle de l'Eglise anglicane, celle de Londres et celle de l'Eglise presbytérienne d'Amérique ont, à Pékin, des agents qui évangélisent, sans que ni les autorités chinoises, ni les représentants des puissances européennes y mettent aucun obstacle sérieux.

Un de ces serviteurs de Dieu, le rév. docteur Martin, de la Société presbytérienne des Etats-Unis, écrivait il y a quelques mois :

« Le 5 octobre dernier a été pour moi une journée heureuse. Depuis quelque temps déjà, les missionnaires se réunissaient chaque mois pour prier ensemble en faveur de l'extension du règne de Christ, mais, ce jour-là, nous avons vu, pour la

première fois, des indigènes s'adjoindre à nous. Cette réunion, tenue dans l'hopîtal du docteur Lockhart, a été présidée par le rév. M. Edkins, de la Société de Londres. Il y avait là, outre nos agents natifs venus d'ailleurs, trois habitants de la ville, que M. Edkins a baptisés dernièrement comme les prémices de ses travaux à Pékin. Dans une allocution, spécialement destinée à ces nouveaux frères, je fis ressortir le contraste qui existe entre le moment actuel et ce que j'avais vu à Pékin lors du premier voyage que j'y avais fait, il y quatre ans. Alors, chacun de nos mouvements était épié avec soin, et nous ne pouvions nous réunir, même sous le toit de notre légation, sans nous exposer à des soupçons malveillants. Aujourd'hui, nous sommes libres de prier ouvertement pour la conversion de cette vaste capitale, et, moyennant quelques précautions de prudence, nous pouvons travailler ouvertement eu vue de ce résultat. Le temps des semailles est arrivé pour Pékin, et, grâces à Dieu, on peut voir mûrir déjà quelques-uns des épis qui doivent y former les premières gerbes de l'Eglise du Sauveur.

Quelques jours après cette réunion, en baptisant le fils premier-né d'un de nos catéchistes, je l'ai appelé « Grain de moutarde » nom plus harmonieux en chinois que dans la nôtre, mais, en tout cas, emblématique au sens de l'Evangile, et qui a beaucoup plu aux parents de l'enfant. Ils y ont vu comme l'association des destinées à venir du nouveau-né avec celles du christianisme dans ce pays, regardé à bon droit comme l'une des forteresses les plus formidables du paganisme. J'espère pouvoir administrer bientôt le même sacrement à quelques adultes convertis. »

A la même époque, c'est-à-dire en octobre dernier, M. Edkins et l'un de ses collègues, le rév. M. Lees, ont fait, au nord de Pékin, un voyage d'exploration qui semble ouvrir, de ce côté, de nouveaux horizons devant l'activité des messa-

gers de la Parole sainte. Ils ont pénétré jusqu'à Chang-Kia-Kow, ville très populeuse et très commerçante, située à près de 50 lieues de Pékin, sur les frontières de la Tartarie. Nulle part, durant ce voyage, les missionnaires n'ont rencontré la moindre opposition. Partout, au contraire, ils ont pu exposer franchement le message dont ils étaient chargés, et leurs observations sont de nature à justifier l'espoir, déjà exprimé par d'autres missionnaires, que les populations de ces contrées septentrionales du céleste Empire seront plus accessibles que celles des provinces du sud.

« La route que nous suivions, dit M. Edkins, est celle que suivent les marchands mongols qui se rendent à Pékin. Aussi en avons-nous rencontré un grand nombre conduisant leurs nombreux chameaux et quelquefois voyageant eux-mêmes à cheval. Tous ceux d'entr'eux avec lesquels nous avons pu échanger quelques mots ont accepté de bonne grâce les livres que nous leur offrions. C'étaient divers traités, composés par M. Stallybraet, et l'Ancien ou le Nouveau Testament, le tout en langue mongolienne.

« Un de nos dimanches s'est passé sur un point du plateau mongolien tellement élevé que nos mules avaient mis une journée entière à le gravir. Là, nous eûmes un échantillon des mœurs tartares telles que l'abbé Huc les a dépeintes dans son voyage en Tartarie. C'étaient bien la tente ronde avec son feu d'argols au centre, ses tapis en feutre étendus à l'entour en guise de sièges, puis les caisses, les ballots et divers ustensiles entassés de tous les côtés. Quelques familles habitent cependant dans des maisons construites à la chinoise. Sur notre passage, les femmes et les enfants accouraient pour nous voir, mais sans donner le moindre signe d'effroi. Malheureusement, l'ignorance est générale parmi ces populations paisibles et au caractère bienveillant. Dans un des villages, il n'y avait, nous dit-on, que deux personnes qui sussent lire.

« Dans les villes où nous nous arrêtions pour passer la nuit, nous nous sommes, autant que possible, mis en relation avec les maîtres d'école, et nous avons tâché de leur donner les premières idées des doctrines dont notre Maître céleste nous a confié la prédication. Tous ont montré un grand désir d'avoir de nos livres. Dans une de ces localités, un officier des douanes nous dit qu'étant à Tung-cheu, sa ville natale, il avait reçu un Nouveau Testament, mais qu'il l'avait donné à un de ses amis et qu'il serait heureux de le voir remplacé. Nous nous hâtames d'accéder à ce désir. Puisse ce volume, et tous ceux que nous avons distribués, déposer, dans ces régions encore inexplorées, les premiers grains de la bonne nouvelle! »



AFRIQUE DU SUD.

DEUX MORTS CHRÉTIENNES.

Le *Journal de l'Unité des frères*, qu'on n'ouvre jamais sans y trouver quelque sujet de glorifier Dieu, racontait dernièrement deux morts édifiantes, arrivées l'une et l'autre au sud de l'Afrique, dans la station bien connue de Gnadenthal.

La première est celle d'un hottentot nommé Auguste Klein. « Quelques jours avant son départ pour le ciel, cet humble serviteur de Christ exprimait avec un calme touchant les glorieuses espérances qui le soutenaient en face de l'éternité.

« Me voici, disait-il, couché sur un lit de maladie; je ne « recouvrerai plus la santé, mais je suis assuré de mon « salut, car Jésus-Christ est mort pour moi; son sang me « suffit. Il ne m'abandonnera jamais. Rien ne me trouble

« plus; je suis prêt à aller auprès de lui, à demeurer chez « lui. Je dis seulement : Seigneur, hâte-toi, viens me cher- « cher. Je ne crains pas la mort, je meurs volontiers. Je « laisse derrière moi le péché et l'iniquité, j'en ai reçu le « pardon. Jésus, je t'attends, Seigneur, hâte-toi, viens me « chercher! »

« Telles furent, ajoute le médecin-missionnaire Roser, qui raconte cette mort, les dernières paroles de notre bienheureux frère Auguste Klein. Ce n'était point imitation d'un langage chrétien, mais expérience du cœur. Sa conduite était conforme à sa foi : elle était pour plusieurs un modèle à imiter. Son lit de maladie a été en bénédiction pour tous ceux qui l'ont visité.

« Pendant bien des années, il avait été serviteur d'église. La fidélité qu'il montrait dans son emploi était si grande que souvent, n'ayant pas de montre et craignant de négliger de sonner la cloche pour le service du matin, qui a lieu à 5 heures et demie, il s'asseyait déjà, à 3 ou 4 heures du matin, près de l'église, et attendait le moment du culte. »

« Une autre malade que j'ai eu à soigner, dit encore M. Roser, était la négresse Marie Mennes. Elle avait un cancer au sein. Son lit de maladie a été également très édifiant et béni pour tous ceux qui sont allés la voir. Jamais elle ne se plaignait, mais elle était toujours soumise à la volonté de Dieu. Son cœur était rempli de l'amour et de la grâce de Jésus, dont elle jouissait jour et nuit. « Ce n'est que le corps de péché qui est affligé, » disait-elle souvent, « il l'est avec raison ; l'âme est libre et dégagée, elle vit avec Jésus, elle est heureuse dans sa communion et est arrosée des fleuves de sa grâce par un effet de sa bonté.

« Bien qu'elle eût à endurer les souffrances les plus cruelles, elle ne perdait jamais patience, « car, disait-elle, le « Sauveur me restaure tellement que je regarde mes dou- « leurs comme peu de chose. » Elle aimait par dessus tout à

parler de cet amour de son Sauveur. Remplie de reconnaissance pour le bonheur qu'elle avait trouvé en Jésus, elle s'écriait souvent : « Oh ! je suis riche, plus que riche, je suis « dans la surabondance ! Quand, autrefois, je pouvais m'a« cheter des habits, ou d'autres choses semblables, je me « croyais riche, mais j'étais pauvre comme une mendiante ; « c'est à présent que je suis véritablement riche, car j'ai « Jésus, et il m'a pardonné tous mes péchés ! »

« Elle éprouvait toujours une grande joie quand on lui lisait des portions de la Parole de Dieu ; cela fortifiait sa foi, qui, durant des nuits de longue et cruelle insomnie, passait comme par le creuset pour être purifiée et rendue victorieuse. Elle s'avança avec bonheur vers le moment de son délogement. Lorsqu'elle s'aperçut que les médecines qu'on lui donnait pour calmer ses douleurs lui procuraient du sommeil, elle n'en voulut plus prendre, « de peur, disait« elle, d'être endormie quand le Seigneur viendrait pour « l'introduire dans l'éternité. »

« Sa petite cabane était si basse qu'on pouvait, de sa couche, atteindre de la main le toit de paille, et, dans des jours chauds, elle avait extrêmement à souffrir de la chaleur. Maintenant, elle a échangé sa cabane contre un tabernacle qui n'est pas fait de mains d'hommes ; elle n'aura plus faim, elle n'aura plus soif, et la chaleur ne la frappera plus, car celui qui a eu pitié d'elle la conduira et la mènera aux sources d'eaux, et une allégresse éternelle sera sur sa tête. »



SUÈDE.

PIEUX DÉVOUEMENT D'UNE LAPONE.

Le pasteur de l'Eglise française de Stockholm raconte un trait de dévouement chrétien qui a sa place toute marquée dans une feuille comme la nôtre, et que nous nous hâtons d'emprunter à la *Semaine religieuse* de Genève.

Dans une des séances organisées par ce pasteur pour intéresser les membres de son troupeau à l'œuvre des missions, il avait parlé des travaux entrepris pour l'évangélisation des Lapons, et fait une collecte spéciale en vue de cette mission.

« Cette séance, dit le pieux pasteur, s'était tenue le mercredi 2 mars 1864, et voici que le jeudi 3 mars, arrivait à Stockholm une femme lapone, venant chercher du secours pour l'évangélisation et spécialement pour l'entretien d'une école dans son pays. Une dame qui avait assisté à notre réunion, rencontre cette femme dans la rue, l'arrête, la questionne sur le but de son voyage et lui apprend qu'une collecte vient d'être faite pour la Laponie, en sorte que sa demande a été exaucée avant même qu'elle eût été présentée à ceux dont elle venait implorer le secours. Cette dame a conduit chez moi cette Lapone et nous a servi d'interprète.

« Représentez-vous une personne de taille moyenne, vêtue d'une robe de peau de renne et portant sur la tête un grand bonnet rouge, très élevé. Son visage est brun, mais plein d'intelligence ; son regard, sa conversation, tout dénote une femme supérieure. Elle est fille unique de parents qui possèdent une centaine de rennes, ce qui est une richesse moyenne dans le pays. Les rennes sont avec la pêche et la chasse les seules ressources des habitants de la Laponie ; pendant l'été, les troupeaux montent avec leurs gardiens du côté des montagnes, et quand l'hiver approche, ils redes-

cendent en suivant les courants d'eau et en s'approchant des côtes. La Société des missions suédoises a déjà établi des écoles dans le sud de la Laponie. Mais le nord n'en est pas encore pourvu. Notre femme lapone appartient à un district (celui de Wilhelmina) qui ne possède pas d'école; sa famille va et vient le long du fleuve Angermann. Cependant elle-même a pu, dans son enfance, recevoir une certaine instruction en dehors de son district.

« Grâce à l'intelligence et à la noblesse de sentiments dont Dieu l'a douée, elle comprit que son pays était dans un état d'abaissement; la grossièreté, l'ignorance des siens la firent soupirer après le relèvement spirituel de son peuple. Depuis longtemps déjà, en gardant le troupeau de son père, ce sujet la préoccupait et la tourmentait. Elle sentait en elle comme une voix qui lui disait d'aller dans la capitale du sud, et de réclamer là des secours spirituels. Pour les Lapons, le roi est une espèce de demi-dieu qui doit connaître tous les besoins de ses sujets et pouvoir y répondre; aussi tout son rêve était-il de partir et d'aller directement s'adresser au roi. Mais si elle pensait au roi de son pays, elle pensait encore plus au Roi des rois. J'ai peu vu de confiance en Dieu aussi puissante que celle qui anime le cœur de cette pieuse femme, et certes, il fallait une foi aussi vive que la sienne pour la décider à faire ce qu'elle a fait.

« Comment arriver en Suède? Ce qui l'inquiétait le plus, ce n'était pas le voyage, c'était la langue, car il lui fallait nécessairement savoir le suédois pour réussir à Stockholm, où la langue des Lapons est presque complètement inconnue. Aussi, pendant près de trois ans, elle se mit à apprendre cette langue dans des livres qu'elle se procura et en faisant des visites, aussi fréquentes que ses occupations le lui permettaient, auprès des pasteurs les plus voisins de son district. Ainsi, aller à Stockholm, exprimer au roi le chagrin qu'elle éprouvait de voir une grande partie de son peuple

plongé dans les ténèbres, plaider la cause de la religion et de l'instruction, voilà le projet bien déterminé qu'elle avait formé et dont elle demandait à Dieu la réalisation.

« Bien des fois elle avait parlé de ce projet à son père et à sa mère ; ceux-ci cherchaient plutôt à l'en détourner, soit par la crainte de perdre leur unique enfant, soit par suite de l'embarras où ils se trouveraient sans elle pour la garde des troupeaux. Mais son cœur parlait toujours plus fort; enfin, il y a quelques semaines, malgré les objections, elle déclare que le moment est venu ; elle dit adieu aux siens, qui l'entourent en versant des larmes, et elle part, après avoir ajusté à ses pieds les grands patins en bois dont se servent les Lapons pour courir sur les glaces et sur les neiges. Elle part, toute seule, à travers les plaines glacées, sans avoir peur de rien, n'ayant pour guide que Celui qui règne dans les cieux et qui veille sur les oiseaux de l'air. Elle part, le cœur joyeux, malgré les dangers de toute espèce, le froid, la faim, la mort peut-être, qui la menacent. Ah! c'est qu'elle était animée d'une foi sincère et profonde, de cette foi *qui transporte les montagnes*, et quand une âme possède une telle force, il n'y a plus pour elle ni souffrances, ni obstacles qui puissent l'effrayer !

« Les journées furent longues, difficiles, fatigantes ; mais Dieu n'abandonna pas notre voyageuse. Partout où elle s'arrêta, elle reçut un accueil charitable; le pain quotidien ne lui fit pas défaut. Elle parcourut à pied l'espace de 125 lieues, jusqu'à la petite ville de Gelfe, d'où elle put venir à Stockholm dans une voiture publique. Son séjour dans la capitale a été très court, de quelques jours seulement, mais son temps a été bien employé. Elle a été reçue par le roi, qui lui a promis du secours; elle a plaidé sa cause devant le comité des missions; elle a visité un certain nombre de bonnes familles qui ont fait une collecte en sa faveur, ou plutôt en faveur de l'œuvre pour laquelle elle venait implorer l'as-

sistance de ses frères. Et maintenant, elle est repartie, heureuse des promesses qui lui ont été faites, de la sympathie qui lui a été témoignée, et de la réponse que le Seigneur a donnée à ses ardentes supplications. Avant de me quitter, elle m'a serré cordialement la main, en m'exprimant toute sa reconnaissance de ce que j'avais fait pour son peuple.

« Cette visite inattendue, le lendemain même de notre collecte, m'a profondément ému. N'est-ce pas un encouragement donné à notre Association du Sou missionnaire? Mais que notre dévouement est petit en comparaison du dévouement de cette femme! Quelle exhortation à l'humilité! Quel exemple de foi et d'amour pour stimuler notre foi et notre amour! »

H. R., pasteur.

Stockholm, mars 1864.

Une seconde lettre du même pasteur rectifie la première sur ce point que ce n'est pas 125 lieues, mais 200, que la courageuse Lapone a dû faire à pied pour gagner le terme de son voyage.

Elle annonce en outre que l'œuvre du Sou missionnaire en faveur de la Laponie obtient à Stockholm les plus vives sympathies, et qu'une jeune chrétienne bien qualifiée a spontanément offert de partir pour ce pays à titre d'institutrice ou de diaconesse.

VARIÉTÉS

LES THUGS DE L'INDE.

Le thuggisme est l'un des plus effroyables systèmes qu'ait jamais inventés l'imagination dépravée d'un peuple voué au culte des faux dieux. Nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'en faire mention, mais sans entrer dans des détails suffi-

sants pour le faire bien connaître. Ceux qu'on va lire sont empruntés à un livre fort intéressant, publié, il y a quelques années, sous ce titre : l'*Inde contemporaine*, par M. F. de Lanoye. Il peut être utile de faire observer que ce livre ne provient pas d'un missionnaire, que tout en émettant, sur les misères du peuple indou, des idées généreuses, l'auteur se préoccupe fort peu de choses purement religieuses, et que, par conséquent, on ne saurait le soupçonner d'avoir chargé ses tableaux dans l'intérêt des idées chrétiennes. Les premières lignes de la citation nous dispensent d'ajouter que c'est au culte de la célèbre déesse Kali, appelée aussi Dourga, que se rattache l'exécrable association des Thugs.

Après avoir décrit une forteresse située près de Bourhampour, l'écrivain remarque qu'il s'y trouvait, il y a quelques années, un grand nombre de prisonniers, dont tous, à l'exception de quelques Thugs, se disaient innocents ; puis il continue en ces termes :

« Le cynisme des Thugs, une fois qu'ils sont condamnés, est un des traits caractéristiques de cette secte farouche, qui a fait de l'homicide sa doctrine fondamentale.

« Voués au culte spécial de Kali, la déesse du mal et de la mort, ils n'ont qu'un seul dogme, le meurtre ; il leur tient lieu de prières et de bonnes œuvres pour honorer leur terrible patronne, qui n'accepte qu'un seul encens, la vapeur du sang humain, et qui tient en réserve, dans son paradis, toutes les jouissances de l'âme et des sens pour ses fidèles adorateurs. Aussi, si l'assassin rencontre l'échafaud sur sa route, il y monte avec l'enthousiasme d'un martyr, car il en attend la palme. Et puis, dès cette vie, le thuggisme ne caresse-t-il pas le terrible instinct de la bête de proie, dont tout homme porte en lui le germe ?...

« Les Thugs tirent leur nom du verbe *thugma*, tromper, et, en effet, la ruse, la dissimulation sont leur premier moyen d'action. Voyez sur les routes, dans les campagnes,

ces pélerins cheminant d'un air modeste et recueilli vers quelque pagode en renom; ces groupes de villageois se reposant à l'ombre, aux bords d'une source; ce sont bien les gens les plus paisibles, les plus officieux. Qu'ils sont bons compagnons ! Nul n'est expert comme eux à couper du bois, et à ramasser le combustible nécessaire pour le repas du soir. On se lie avec eux ; ils partagent leurs provisions avec leurs nouveaux amis, et après avoir mangé, ils fument ou causent autour du feu, quand, tout à coup, au moment favorable, ils leur jettent autour du cou un mouchoir arrangé comme un lazzo d'Amérique. La pierre qui vole à l'autre extrémité du mouchoir revient dans la main du meurtrier, à qui un léger tour de poignet suffit pour briser la nuque de la victime, dont la mort est instantanée. Des fosses sont creusées d'avance; en quelques minutes les corps des crédules voyageurs y sont déposés et la bande se remet en marche avec leurs dépouilles.

De même que les francs-maçons, les Thugs se reconnaissent en tous lieux par certains signes imperceptibles pour ceux qui ne sont pas initiés ; ils se recrutent parmi toutes les classes d'Indous, et même parmi les musulmans. Bien que ce soit du Bundelcund que sortent la plupart de leurs bandes, ce sont les Etats d'Aoude et le bassin de la Nerbudda qui ont servi le plus souvent de théâtre à leurs crimes. Dans chaque bande il y a une hiérarchie d'emplois et de rangs. L'un sert d'espion et d'éclaireur; un autre ramasse du bois pour le foyer nomade. Il y en a qui n'ont d'autre occupation que de creuser les fosses et d'ensevelir les cadavres ; mais la dignité de Thug proprement dit, ou de *phansigar* (étrangleur), ne s'obtient qu'après une longue suite d'épreuves.

Cette immense machine infernale fonctionnait depuis bien des générations, dévorant silencieusement et sans se trahir le corps social sous les yeux même des magistrats, lorsque, vers 1830, un concours de circonstances fortuites en amena

la découverte, qui répandit la stupeur et l'effroi parmi les gouvernants et les gouvernés de l'Inde.

« Ecoutons, à cet égard, le colonel Sleeman, celui-là même qui, à la suite de recherches infatigables, parvint à dévoiler le monstre.

« Durant les années 1822, 1823 et 1824, dit-il, quand j'étais chargé de la magistrature et de l'administration civile du district de Mersingpour, dans la vallée de la Nerbudda, il ne se commettait pas un meurtre, pas le plus petit vol par un *bandit ordinaire*, dont je n'eusse immédiatement connaissance; il n'existait pas d'outlaw (homme mis hors la loi) si redoutable, ou de si mince filou, dont je ne connusse immédiatement le gîte, le caractère et les antécédents, et dont je ne pusse suivre à volonté tous les mouvements. Si quelqu'un était venu me dire à cette époque qu'une bande d'assassins, faisant du meurtre sa profession héréditaire, demeurait dans un village, à moins de 400 mètres de ma cour de justice; que les admirables bosquets du bourg de Mundesoor, à une journée de marche de ma résidence, sur la route de Saugor à Bhopal, étaient un des plus effroyables entrepôts d'assassinats qui existassent dans l'Inde; que des bandes nombreuses, venant de l'Aoude et du Décan, se donnaient annuellement rendez-vous sous ces ombrages, s'y réunissaient des semaines entières de chaque saison, pour exercer leur effroyable profession sur toutes les lignes de route qui viennent se croiser dans cette localité, à la connaissance et avec le concours des deux *fermiers généraux* héréditaires, dont les ancêtres avaient planté ces massifs; — j'aurais pris cet individu pour un fou ou un imbécile qui s'était laissé effrayer par des contes à dormir debout..... Et cependant rien n'était plus vrai. Des centaines de voyageurs étaient enterrés, chaque année, sous les bosquets de Mundesoor! Toute une tribu d'assassins vivait à ma porte pendant que j'étais magistrat suprême de la province, et ils

étendaient leurs dévastations jusqu'aux cités de Pouna et d'Haïderabad.

« Le jour où Feringhéa, chef de ces meurtriers, devenu dénonciateur public, me fit ses premières révélations, ma raison révoltée refusait encore d'y ajouter foi, quand tout à coup il fit exhumer, du sol même que recouvrait le tapis de ma tente, treize cadavres à divers degrés de décomposition, et m'offrit d'en faire sortir de terre tout autour de moi un nombre illimité. Cette exhibition funéraire frappa comme d'un coup de foudre mon esprit consterné ; il fallut bien alors me rendre à l'évidence et ajouter foi aux effroyables drames dont les preuves se dressaient devant moi comme le spectre de Banco !... Grâce au fil donné par le dénonciateur, je parvins à envelopper les légions nombreuses de Thugs qui s'étaient déjà réunies dans le Rajpoutana, pour commencer leur campagne de l'année.

« Pendant mon séjour à Mundleysei, sur la Nerbudda, continue le voyageur que nous citons ;... j'obtins de l'officier qui commande ce district, non-seulement la confirmation des détails qui précèdent, mais des renseignements nouveaux sur l'état du thuggisme depuis sa découverte et sur celui des contrées en proie à cette peste morale.

« L'Européen, qui ignore comment la société est constituée en Orient ne pourra comprendre, me disait mon informateur, comment une semblable association a pu se développer sans que son existence ait été connue ou au moins soupçonnée des populations au sein desquelles elle recrutait ses professeurs et ses affiliés ; mais celui qui a un peu étudié l'Asie, qui connait le fractionnement de son territoire, l'indolence de ses gouvernants despotiques, la corruption, l'arbitraire de son administration, et l'envieuse jalousie qui a toujours empêché ces morcellements de peuples de se liguer entr'eux pour assurer en commun la sécurité des voies publiques et la police des transits ; celui

qui sait que les mœurs et les coutumes des natifs s'opposent également à ce qu'il se fonde dans l'Inde des moyens de transport réguliers à l'usage du public, celui là conviendra que toutes les tentations et toutes les conditions possibles se réunissaient, dans cette contrée, pour former des bandes de brigands et assurer leur impunité. Aussi, l'Asie en a-t-elle enfanté de tout temps et sous mille dénominations diverses, mais aucune d'elles n'a été si nombreuse, si unie, si discrète et partant si dangereuse que celle des Thugs.

« Il a été démontré par les recherches qui ont suivi les révélations de 1830, que, dans l'Inde moyenne, une grande partie des *zemindars*, ou fermiers généraux, des *jayhirdars*, ou propriétaires fermiers et même des *pattels* ou autorités municipales des villages, étaient en rapport direct, de père en fils, depuis plusieurs générations, avec la société des Thugs, leur fournissant des espions, des recéleurs, des secours et des asiles!... Qu'on songe maintenant à l'effroyable consommation de vies humaines qui devait se faire dans l'Inde avant la découverte de ce prodigieux mécanisme! Combien de familles ont dû périr annuellement sous les coups de plus de cinquante mille assassins régulièrement organisés, procédant avec ensemble et méthode dans des régions où les pélerinages, la superstition et les mœurs rendent l'homme essentiellement nomade! Là, bien plus que dans les ravages passagers des guerres des Mahrattes et des Pindaris, est le secret des vastes solitudes qui séparent aujourd'hui les populations et de leur faiblesse numérique en proportion du sol.

« L'attention du gouvernement anglais une fois éveillée sur ces horreurs, ne s'est plus assoupie; ses efforts ont été proportionnés à l'étendue du mal. Le gouverneur général, lord William Bentinck, commença une croisade qui fut continuée avec enthousiasme par toute la magistrature de la colonie. Un bureau spécial de perquisitions, composé des officiers les plus versés dans les langues et les habitudes du

pays, fut chargé de traquer la secte infernale de repaire en repaire et elle fonctionne encore (ceci fut dit en 1852). Depuis vingt ans, plus de sept mille Thugs ont été arrêtés, transportés ou pendus; près d'un millier d'autres ont été admis comme dénonciateurs publics; mais la plaie est loin d'être fermée. Le mal n'est que stationnaire et le moindre relâchement de la part de l'administration le verrait déborder avec une nouvelle fureur. S'il faut en croire les assertions des condamnés, confirmées d'ailleurs par les aveux des membres du tribunal des recherches, le thuggisme fait encore aujourd'hui, même au pied des échaffauds, de nouveaux prosélytes. C'est en frémissant que plus d'un juge anglais a entendu ces suppôts de l'enfer parodier ainsi les paroles de Tertullien aux persécuteurs de l'ancien christianisme. « Vous avez beau nous détruire, nous nous multi-
« plions autour de vous ; nous remplissons vos campagnes,
« vos villes, vos armées, vos mosquées et vos pagodes ; nous
« siégeons même dans vos cours de justice ; nous ne vous
« laissons que vos temples européens. »

Plus loin notre écrivain revient sur le sujet et raconte ce qu'il a entendu de la bouche même d'un Thug.

« Le royaume d'Aoude est, dit-il, une des parties de l'Inde qui a fourni le plus de Thugs aux tribunaux anglais. Je ne fus donc pas étonné d'apprendre que la prison de Luknow renfermait un grand nombre de ces misérables. L'un d'entr'eux, interrogé devant moi par le résident, lui dit, avec un sourire de satisfaction, qu'il se flattait d'avoir bien employé son temps de liberté. Il avait étranglé six cents personnes de ses propres mains. C'était un homme d'environ soixante ans, à l'air respectable, presque câlin ; fort propre, même élégant dans sa tenue, il était dans la prison entouré de sa femme et de ses enfants qui le caressaient. Il y a peu d'années, il avait pour compagnon de captivité un de ses anciens maîtres en thuggisme, convaincu, d'après ses pro-

pres aveux, du meurtre de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes et qui ne s'était arrêté à ce chiffre que par coquetterie de métier. Cet artiste en tuerie poussa jusqu'à quatre-vingt-cinq ans son abominable existence; il mourut dans les fers avec le calme et les espérances d'un juste, et son portrait, que je me suis procuré chez un peintre indigène, rappelle les plus beaux vieillards de la statuaire grecque.

« Si on laisse la vie à beaucoup de ces effroyables monomanes, c'est que leur grand nombre lasserait le bourreau; et puis on se sert d'eux pour découvrir leurs complices. Ils se font révélateurs sans trop de scrupules, mais à deux conditions : la première est qu'on leur permettra de partager leur prison perpétuelle avec leurs familles; la seconde, que ceux des leurs qu'on voudra mettre à mort seront pendus et non décapités. La pendaison, d'après leur croyance, n'est pas sans quelque charme, tandis qu'il arrive quelque chose de très-fâcheux, dans l'autre monde, à celui qui s'y produit, comme certains saints des légendes, avec la tête ailleurs que sur le cou. Comme les galériens de notre Europe, ils ont une foule de petits talents manuels pour améliorer leur position. Leur industrie la plus lucrative, celle qu'ils cultivent avec prédilection, sans doute comme souvenir des prouesses de leurs jours de liberté, consiste à représenter en bois, en ivoire, ou même en plâtre colorié, les scènes de massacre auxquelles ils ont pris part, exécutées avec une furie d'imagination qui tient lieu de règles et d'études. Ces figurines sont fort recherchées des Anglais. J'en ai vu chez le résident qui formaient des groupes effrayants de vérité. »

On a vu plus haut que c'est pour s'assurer les bonnes grâces de Kali que les Thugs commettent les atrocités qu'on vient de lire. Laissons encore notre écrivain nous décrire

les impressions produites sur son esprit par une fête donnée en l'honneur de cette déesse.

« C'était à Bénarès, à l'époque de quelques-unes des plus grandes fêtes du calendrier brahmanique. Ces fêtes consistaient en processions ou représentations religieuses, dans lesquelles, figuraient costumés, ou pour mieux dire, peints en dieux, en déesses, en puissances du ciel et de l'enfer, d'innombrables individus, hommes ou femmes, à tous les degrés de l'existence... tantôt Krichna... tantôt Rama, etc.

« Mais de toutes ces scènes mythologiques, celle qui me parut produire le plus d'effet fut la procession de Kali. La fatale déesse de l'amour et de la mort était représentée par une femme coloriée en indigo presque noire. Elle se tenait debout, les cheveux épars, sur une estrade, foulant aux pieds un homme blanc et rose que sa tête, adroitement cachée entre des linges ensanglantés, faisait paraître comme décapité. La bouche de la déesse, teinte avec du henné et du bétel, semblait pleine de sang ; d'une main elle tenait une tête parfaitement imitée en pâte ou en carton ; de l'autre elle brandissait un sabre et l'abaissait à chaque instant sur le cadavre, qu'elle foulait avec de furieux transports. C'était à faire frémir... »

Telle est Kali. Tous les traits de cette description, tout à la fois si révoltante et si burlesque, s'accordent avec ceux sous lesquels l'exécrable déesse est ordinairement représentée, avec cette variante toutefois que le plus souvent ce qu'elle tient dans sa main droite n'est pas un sabre, mais une coupe pleine de sang qu'elle semble prête à porter à ses lèvres. Aujourd'hui, grâce à l'affaiblissement des idées superstitieuses, au progrès de la civilisation européenne et surtout à l'active surveillance des autorités anglaises, le sang des victimes humaines ne coule plus ouvertement devant les autels de Kali ; l'odieuse déesse en est réduite, comme les autres, à se contenter du sang des

chèvres ou des poules. Cependant, malgré tous les efforts des magistrats, beaucoup de meurtres isolés continuent à se commettre en vue de plaire à Kali, et plus d'un tronçon du thuggisme s'agite encore dans certaines provinces. Qu'on juge, d'après ces faits, de l'état religieux du peuple indou, et de la valeur de ce reproche, adressé parfois aux prédicateurs de l'Evangile, qu'ils vont sans raison troubler les idolâtres dans la simple pratique de leurs antiques croyances !

NOUVELLES RÉCENTES

RETOUR PROCHAIN DE M. ET Mme PERRELET.

Au moment où nous mettions sous presse, nous avons appris, avec une bien vive douleur, que M. et Mme Perrelet se voient obligés de renoncer à l'œuvre qu'ils faisaient à l'Ile-de-France.

Cette nouvelle nous a été apportée par une lettre de M. le Pasteur Lebrun, adressée au Directeur de la Maison des Missions. En voici les termes :

Port Louis, 5 mars 1864.

Cher et honoré frère en notre Seigneur Jésus-Christ !

Quand, il y a bientôt dix mois, nous vous écrivîmes pour vous annoncer, au nom du comité et de l'Eglise, l'heureuse arrivée au milieu de nous de notre bien-aimé frère Perrelet et de sa chère épouse, et pour vous remercier de nous les avoir cédés, nous ne pensions pas qu'aujourd'hui nous serions appelés à vous entretenir de leur prochain départ

pour l'Europe. Cependant, telle est la douloureuse épreuve que le Seigneur nous tient en réserve. Vraiment, les voies de la Providence sont mystérieuses ! Qui peut les comprendre ? Nous étions si heureux d'avoir un collaborateur animé d'un esprit vraiment missionnaire, nous nous bercions de la douce espérance de le posséder encore bien des années, nous voyions déjà poindre l'aurore d'un long jour de prospérité pour notre pauvre Eglise, et nous ne pouvions suffisamment bénir Dieu de ce que, dans sa grâce, il nous avait envoyé le pasteur qu'il nous fallait, — quand, hélas ! arrive une circonstance imprévue, et d'autant plus pénible à supporter qu'elle était moins prévue, et qui, en frappant l'épouse chérie de notre bien-aimé frère, va nous priver de ses services.

Il s'agit d'une épreuve longue et douloureuse, d'une maladie grave et sérieuse qui a mis à deux doigts de la tombe notre bien-aimée sœur.

Nous avions espéré qu'elle pourrait suffisamment se remettre pour supporter le climat du pays. Mais, hélas ! notre attente a été déçue. Si les symptômes aggravants de la gastrite ont cédé aux soins dont elle n'a cessé d'être l'objet, une prostration générale du système nerveux est venue de nouveau réveiller toutes nos craintes à son égard, de telle sorte que les médecins recommandent le retour au pays natal.

Depuis cinq mois que notre sœur est malade, elle a reçu ces petites attentions que suggère l'amour fraternel ; elle a été entourée de la plus tendre sollicitude de la part de la famille de notre diacre, chez qui elle a passé ce long temps d'épreuves et d'afflictions. Notre affection, nos prières, n'ont pu obtenir que le Seigneur abrégeât ces jours de douleurs et de souffrances.

Nous voudrions retenir notre bien-aimé frère, mais nous sentons que l'état de santé de son épouse chérie lui impose

des devoirs qu'il ne saurait méconnaître. Nous n'osons pas l'engager à rester, et nous ne trouvons pas dans nos cœurs le courage de lui dire : partez ! Nous nous résignons simplement à la volonté du Seigneur.

Cependant, que cette perspective est douloureuse ! Le séjour de M. Perrelet parmi nous laissera de longs et d'heureux souvenirs. L'école du Dimanche prend, depuis qu'il est ici, une nouvelle allure ; il a su éveiller un certain intérêt, dans la congrégation, en faveur des écoles de la Mission ; une classe de catéchumènes reçoit de lui un cours de religion ; l'œuvre, en général, entre dans une voie d'amélioration, sinon de progrès ; de sorte que le peu qui a déjà été accompli, ou qui est en voie d'accomplissement, fait regretter que nous soyons sitôt à la veille d'être privés d'un si utile et si zélé collaborateur.

Comme les besoins de notre Mission, lors de notre premier appel, nous avaient assuré votre généreux concours, et vous avaient porté à plaider notre cause auprès des Eglises de France et d'Europe, avec tant d'ardeur et de dévouement, nous espérons que cette douloureuse affliction, qui frappe aujourd'hui notre pauvre Eglise, nous attirera de nouveau votre tendre et chrétienne sympathie.

Frères ! passez vers nous et aidez-nous !

Recevez, cher frère, l'assurance de ma vive reconnaissance pour ce que vous avez fait pour nous, et de la sincère affection que je vous porte en notre Seigneur Jésus-Christ.

J.-J. Lebrun.

ABYSSINIE.

UNE NUIT EN VOYAGE.

Un des missionnaires allemands employés en Abyssinie fait des maisons de ce pays une description qui montre que la vie des prédicateurs de l'Evangile est loin d'être, comme quelques personnes se l'imaginent, une vie de mollesse et de bien-être.

« Les Abyssiniens, dit-il, n'ont pour maisons que de misérables huttes de forme ronde et recouvertes en paille. Ils y vivent pêle-mêle avec leurs vaches, leurs chevaux, leurs ânes, leurs chèvres, leurs brebis, leurs volailles, et je puis affirmer que tout cela ne compose pas un ensemble bien agréable. Ajoutez que ces pauvres demeures ne sont jamais nettoyées, et que par conséquent la vermine de toute espèce s'y multiplie dans des proportions vraiment effrayantes. Tels sont les logis dont l'étranger doit se contenter à son arrivée dans le pays, avec la certitude de n'y trouver nulle part ni lit, ni table, ni siége quelconque. Je me rappelle une des premières nuits que j'ai passées dans une de ces huttes. La pièce avait environ huit mètres de diamètre; un des côtés était, en guise de plâtre, revêtu d'un enduit de fiente de vache, seul usage que l'ignorance des habitants sache assigner à cette substance; l'autre consistait tout uniment en branches d'arbres desséchées au point de n'offrir aucun abri contre la pluie. Les animaux, dont j'ai parlé plus haut, y étaient si nombreux qu'ils me laissaient à peine la liberté de faire le moindre mouvement. Très fatigué d'une journée de marche, j'étendis par terre une couche d'herbes, jetai par dessus une couverture et y cherchai un peu de repos. Mais à peine avais-je fermé les yeux qu'un âne, traversant la pièce, vint se coucher à mes côtés. Prenant mon parti de ce voisinage, je m'endormais de nouveau, quand une chèvre se mit à cabrio-

ler auprès de ma tête; un coup de fouet la chassa, mais bientôt des myriades d'insectes, bien autrement désagréables, se mirent de la partie et me forcèrent à m'avouer vaincu. Me relevant alors, je m'habillai, pris ma couverture et allai l'étendre en plein air, mais là, m'attendait une autre déception, car peu d'instants après toutes les hyènes du voisinage se mirent à pousser leurs hurlements et en dépit de ma lassitude, je dus me résigner à passer toute la nuit sans dormir. »

DEUX LECTEURS DE LA BIBLE.

Dernièrement, quelques chefs de la Nouvelle-Zélande ont fait, nous ne savons par suite de quelles circonstances, un assez long séjour en Angleterre, dans la ville de Birmingham. Parmi eux, s'en trouvaient deux, nommés Wharepapa et Tankanwan, dont on cite un trait touchant. Une veuve chez laquelle ils étaient logés étant tombée malade, ces deux hommes, autrefois sauvages et païens, peut-être cannibales, s'aperçurent que cette femme trouvait beaucoup de consolation dans la lecture des Saintes-Ecritures. Et comme elle ne pouvait s'y appliquer elle-même qu'avec beaucoup de peine, ils s'imposèrent, de leur propre mouvement, la tâche de lui lire, alternativement, les passages qu'elle aimait le mieux, tous les jours et à plusieurs reprises. La mort seule de la malade vint mettre fin à l'accomplissement de ce pieux devoir. Les deux Néo-Zélandais assistèrent ensuite aux funérailles de la défunte et suivirent avec un recueillement des plus édifiants le service de l'Eglise anglicane, à laquelle cette femme appartenait. Ainsi se retrouvent, parfois au loin et longtemps après, les grains de cette sainte semence que les messagers de la bonne nouvelle sont allés jeter au milieu des barbares.

Paris. — Imprimerie de Ch. MARÉCHAL, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE

UNE FÊTE DES ÉCOLES A MORIJA.

Récit de M. Mabille.

« Il existait déjà, lors de mon arrivée à Morija, quatre écoles, l'une à Morija même, et les trois autres dans d'importantes annexes. Je n'ai fait que continuer l'œuvre de mon devancier et chercher à la faire avancer. Les progrès se manifestent surtout à Morija, grâce au zèle, à l'intelligence de Philémon Rapétloané, excellent maître d'école qui a su se faire respecter et aimer de ses élèves. Il est beaucoup plus instruit que ceux qui dirigent les écoles des autres villages. Je suis heureux de pouvoir ajouter que ces progrès ne portent pas seulement sur l'instruction et le développement de l'intelligence, mais aussi sur le cœur. La preuve en est que j'ai reçu, il y a quelques semaines, quatre enfants de notre école parmi les catéchumènes, deux garçons et deux filles qui, maintenant, écoutent les instructions de la Parole de Dieu, assis avec des vieillards, des hommes d'âge mûr, des jeunes gens. Deux autres jeunes filles viennent me parler de leur désir de se consacrer au Seigneur, et notre maître d'école me dit que d'autres encore vont souvent s'en-

tretenir avec lui de leurs intérêts spirituels et chercher des encouragements.

J'en viens maintenant à notre fête. Nous avions invité les écoliers des stations voisines de Hermon, Thaba-Bossiou, Bérée. Plusieurs purent répondre à cette invitation. Un nombre considérable d'enfants païens vinrent avec leurs parents, par curiosité, et aussi pour prendre part à un détail de la fête, fort intéressant pour eux, dont il sera parlé bientôt.

« Le jour choisi, lundi 1er février, s'annonça par un temps magnifique. La cloche retentit à 4 heures du matin, pour rappeler que le moment était venu de tuer au plus vite et d'apprêter quarante moutons, chèvres et porcs, plus une douzaine de poules, de pigeons. Tout cela provenait des parents qui, sur notre demande, avaient joyeusement consenti à faire les frais du repas qui devait clore la journée. Pendant trois ou quatre heures, le village fut littéralement enseveli dans la fumée, toute cette cuisine se faisant en plein air. Cependant, le ciel se couvrait; bientôt un gros nuage noir éclata sur la station et, pendant deux heures, ce fut une succession d'ondées très fortes, tandis qu'à vingt minutes de là le soleil brillait dans tout son éclat, comme pour narguer notre fête. Nous étions sur le point de la renvoyer au lendemain, lorsque la pluie cessa. Aussitôt, la cloche de sonner, les enfants de se rassembler selon leurs villages, en sept groupes. Chacun de ces groupes reçut un drapeau, se mit en marche et alla prendre place sur des bancs improvisés. Tout autour, s'assirent les parents et les spectateurs. Après quelques chants assez bien exécutés, la prière, des paroles de bienvenue et l'explication de l'ordre du jour, l'examen des écoliers commença. Il y avait environ 160 enfants inscrits, plus une cinquantaine venus d'autres stations, plus 150 enfants de chrétiens, mais vivant dans des

villages où, malheureusement, faute d'instituteurs, il n'y a pas encore d'écoles, et environ 120 enfants de païens.

« Parmi ceux qui apprennent à écrire, quelques-uns écrivirent des phrases sous dictée, et divers le firent sans fautes. Après l'écriture, que les parents eurent l'occasion d'apprécier de leurs propres yeux, vint la lecture courante. Tandis que pour l'écriture, il n'y avait eu que 9 compétiteurs, il y en eut plus de 30 pour la lecture. Vint ensuite l'arithmétique, et surtout le calcul de tête, épreuve dont plusieurs se tirèrent très avantageusement ; puis diverses questions sur les divisions de l'année, le nombre de jours de chaque mois, etc., etc. Le tout se termina par un examen sur l'histoire biblique, surtout celle de l'Ancien Testament. Aucune question ne resta sans réponse. Tout cela était bien élémentaire et nos enfants d'Europe vont s'écrier : « Vraiment, ces petits « Bassoutos sont furieusement ignorants ! » — Mais, chers amis, si vous étiez nés de parents qui ne sussent ni lire ni écrire, et dans un pays païen, où en seriez-vous vous-mêmes? Quant aux parents de nos élèves, vous auriez dû voir leur étonnement, leur admiration et aussi leur joie en entendant leurs enfants parler de choses qui passaient leur intelligence ! L'examen dura plus de deux heures, après quoi une forte ondée étant survenue, force fut de lever la séance pour un moment.

Lorsqu'ils se furent de nouveau rassemblés, les enfants furent invités à s'amuser, ils prirent un grand plaisir à la course, à colin-maillard, etc. Il faut savoir qu'ici les enfants sont en général beaucoup trop graves : de très bonne heure ils en savent autant que des gens d'âge sur ce qui concerne la vie et ses misères, ce qui est pour eux un très grand malheur. Il faut donc leur apprendre aussi des jeux. Ils furent bientôt initiés à ceux de la journée.

Après les jeux, nous procédâmes à la distribution des prix : ardoises, livres, couteaux, écharpes, mouchoirs, etc.

Tous ces objets portaient les noms de ceux auxquels ils étaient destinés. Un jeune garçon de ceux que j'ai admis parmi les catéchumènes, reçut cinq prix différents, une fille six, une autre quatre, etc. Deux prix par école furent adjugés par les écoliers eux-mêmes aux plus dociles, aux plus respectueux, aux plus aimés de tous.

« Un autre prix fut accordé à une petite fille appartenant à une famille très influente, mais dont le père est en fort mauvais exemple à la tribu. Elle, au contraire, aime extrêmement les enseignements des missionnaires, et elle cherche à amener à l'école tous les enfants païens qu'elle rencontre.

« Après les chants, dont quelques-uns furent accompagnés de mouvements très curieux des bras, des pieds, de tout le corps, on apporta toute la viande apprêtée dans la matinée, du maïs bouilli ou grillé, des pains de sorgo en quantité, du lait caillé et force pêches bien mûres. On servit d'abord les enfants à leurs places. Ordre fut donné aux grandes personnes de se tenir un peu à l'écart pour qu'ils pussent manger à leur aise. A leur louange, il faut dire qu'ils se comportèrent très bien, sans bruit, sans querelles.

Il n'en fut pas tout à fait de même lorsque le tour des parents et des visiteurs étrangers fut venu. Alors commença le bruit, et j'eus à faire bonne police, ce qui ne fut pas facile. Tout fut consommé, et il n'y eut pas un plat que l'on ne remportât parfaitement net.

Le soleil touchait à l'horizon; les enfants sur l'invitation de Philémon crièrent, tous à la fois, avec effusion : « Réa lé-« boha! (Nous remercions!) » — On chanta; une prière monta vers le Seigneur, la bénédiction fut donnée et la fête se trouva finie.

« Oh! si seulement nous avions des maîtres d'école capables, zélés! Cent ne seraient pas trop pour le Lessouto! Mais où les prendre et comment les préparer à leur œuvre? Comment remplirons-nous nos engagements, nos devoirs

envers ce peuple, nous missionnaires, et vous, enfants de l'Europe qui nous avez envoyés?

« Voilà une question bien sérieuse et qui demande une prompte solution. »

A. MABILLE.

Morija, 2 février 1864.



Lettre de M. COCHET.

Hébron, le 5 janvier 1864.

Messieurs et très honorés directeurs,

La réception dans l'Eglise de païens convertis est toujours un fait réjouissant pour les personnes qui ont à cœur les intérêts du règne de Jésus-Christ. Lors même que le nombre de ceux que nous y introduisons reste bien au-dessous de nos désirs, et que nous ne les comptons que par unités, on se plait à voir en eux les prémices d'une moisson abondante réservée pour des moments où le Seigneur, en réponse à plus de prières et de fidélité, fera tomber une pluie féconde sur son héritage. N'est-ce pas aussi une à une que souvent, durant son ministère parmi les hommes, le Souverain pasteur des âmes les a recueillies? Permettez-moi donc de vous dire quelques mots de la réception de neuf candidats qui a tout récemment eu lieu dans cette Eglise.

Le plus ancien des candidats qui viennent d'être reçus est Ntoukou Kalabase, qui a pris le nom de Zakaria. Ce fut vers le milieu de 1857 qu'il commença à s'occuper sérieusement de son salut, et, depuis lors, sauf une interruption causée par la guerre, il a toujours suivi l'instruction des catéchumènes. Le désir de donner de lui une idée aussi vraie que possible m'oblige à dire que, malgré ce long catéchu-

ménat, il n'a pas fait de grands progrès dans l'intelligence de la doctrine chrétienne. Cela tient à la nature de son esprit, qui ne s'est jamais fait remarquer par une conception facile des choses. C'est à cause de cela que, bien qu'il appartienne à la famille des chefs les plus importants de la tribu des Bamonaheng, il n'a pas pris aux affaires la part que lui auraient donnée depuis longtemps son âge et son rang, et qu'il est descendu à peu près au niveau d'un simple particulier. Un de ses parents de Hermon disait en apprenant sa réception dans l'Eglise : « C'est un homme qui dans sa jeunesse n'était bon qu'à manier le *molamo* (le casse-tête). » Et il paraît, en effet, malgré la bonhomie de son caractère, avoir su le manier, car lui-même, lors de son examen devant l'Eglise, parlait encore avec regret des temps d'ignorance de sa jeunesse, pendant lesquels il avait versé le sang et mettait toute sa gloire à ramener du bétail capturé. « Il existe encore « des hommes, disait-il, que j'ai rendus orphelins. » Ce sont ces actes-là qui paraissent peser le plus sur sa conscience. Quelquefois, cessant de s'en prendre à son intelligence de ce qu'elle saisissait difficilement les choses qui lui étaient enseignées, il en attribuait sérieusement la cause à ses méfaits du temps passé. « Ce sont, disait-il, les esprits de ceux que j'ai tués autrefois qui se vengent de moi en s'opposant à ce que je comprenne la voie du salut. » Il y avait là, on le voit, une idée païenne qui peut faire sourire; elle consiste à croire que les esprits des morts peuvent nuire aux vivants et elle est très répandue parmi les Bassoutos; mais elle repose au moins sur la croyance à l'existence personnelle après la mort, et pour le dire en passant, cette croyance a certainement l'avantage sur la philosophie de M. Renan. Lors de sa conversion, Kalabase vint s'entretenir avec moi; il ne pouvait pas, disait-il, exprimer tout ce qu'il sentait, mais sa poitrine était pleine, selon son expression, et il n'en dormait pas. Il avait pris une seconde femme toute jeune, qu'il ren-

voya de suite. Malgré ce qu'il peut y avoir de défectueux dans sa foi, et peut-être plus encore dans sa manière d'en rendre raison, je ne crus pas devoir le retenir plus longtemps en dehors de l'Eglise; les principaux membres, que j'ai consultés, opinèrent tous fortement en faveur de son admission.

Bien différent de celui-là est Siméon Mabéta, jeune homme intelligent, frère du chef Lébénya; il a appris pour ainsi dire seul à lire; plus tard il vint passer quelque temps dans la station pour apprendre à écrire, ce qui ne lui prit pas beaucoup de temps. C'est un homme qui aurait fait facilement l'apprentissage d'un métier; il montre de l'adresse dans la fabrication de certains objets en bois, en corne, etc.; il aurait aussi bien pu acquérir une instruction qui l'aurait mis à même de se rendre utile à la mission, si les moyens naturels dont il est doué avaient été cultivés dans son jeune âge. Mais il a grandi dans l'éloignement pour l'Evangile, et lorsqu'il se convertit, quoique jeune encore, comme la plupart des Bassoutos de son âge, il était déjà marié, et de plus à une femme qui n'a montré jusqu'ici que de l'antipathie pour les convictions religieuses de son mari. Dans de telles circonstances, il peut sans doute, s'il est fidèle, servir encore la cause de l'Evangile, mais d'une autre manière qu'on ne l'eût désiré.

Deux autres candidats, Amos Poéa et Joël Kerl, tous deux jeunes aussi, faisaient déjà partie de la classe des catéchumènes à Carmel, station qu'ils ont quittée, il y a environ vingt mois, pour venir résider ici. Ils ont eu l'un et l'autre plus de contact avec la civilisation qu'avec le paganisme. Outre le sessouto, ils parlent et lisent le hollandais et savent plus ou moins bien écrire.. Leur intelligence et leurs connaissances bibliques les mettaient au premier rang parmi mes catéchumènes.

Je mentionnerai encore une jeune femme, Constance Ma-

Lepoletsé. Il y a un peu plus de trois ans qu'elle et son mari, Malépara, avaient quitté leur domicile à Thabana-Morèna pour aller prendre du service parmi les colons, et s'étaient arrêtés pour quelques jours chez Lébénia. Malépara avait précédemment été à mon service et, à tout prendre, il m'avait donné de la satisfaction. Comme il est doué d'une grande force physique, je tâchai de l'engager encore pour aider à la construction de ma maison. Il y consentit et amena sa femme dans la station ; elle était encore tout à fait païenne et le paraissait beaucoup dans son extérieur. Malépara se convertit ; déjà, il avait pris l'habitude, depuis qu'il avait quitté mon service, de ne se coucher ni se lever sans prier. Sa femme le suivit de près ; elle mit aussitôt de côté son costume sessouto et se dépouilla des anneaux de cuivre dont elle avait les jambes chargées. Cette femme, dont j'étais disposé à ne pas espérer beaucoup lorsque je la vis arriver dans la station, se fit bientôt remarquer par ses progrès dans la connaissance de l'Evangile. Elle devança facilement, non-seulement les catéchumènes entrés dans la classe à peu près en même temps qu'elle, mais aussi les plus anciens. Tout dans sa conduite rend jusqu'ici témoignage à la sincérité de sa foi.

Pour ne pas m'étendre outre mesure, je passe les autres sous silence. J'avais appelé seize candidats à rendre raison de leur foi devant l'Eglise ; j'en ai laissé sept, pour un peu de temps encore, dans la classe des catéchumènes.

Recevez, Messieurs et chers directeurs, avec mes salutations chrétiennes, l'assurance de mon attachement,

Votre tout dévoué,

L.-J. Cochet.

Lettre de M. Lemue.

Carmel, 14 janvier 1864.

Bien cher frère,

J'arrive d'Aliwal, où M. Martin, pasteur de l'Eglise réformée hollandaise, m'avait invité pour l'ouverture du temple. Aliwal est, comme vous le savez, un village colonial, bâti sur la rive gauche du fleuve Orange, aux limites de la colonie, de l'Etat libre, du pays des Bassoutos et du territoire connu sous le nom de la Réserve. C'est là que nos missionnaires vont s'approvisionner. Peu d'endroits sont aussi favorablement placés pour le commerce et ont un site aussi riant. Le fleuve majestueux qui roule ses eaux en face du village, est souvent témoin des scènes les plus animées, lorsque les wagons chargés de laine, ou de marchandises venant de Port-Elisabeth, le traversent, bien escortés, sur un ponton. Il y a aussi deux sources thermales fort remarquables, situées très près l'une de l'autre, ayant chacune quatre-vingt pieds de profondeur, et faisant bouillonner à l'envi un volume d'eau considérable. Il est très probable que, dans l'avenir, ces eaux feront songer à des établissements de bains pour le soulagement de personnes malades. C'est en 1849 que le village a été fondé. Il y avait, depuis longtemps, une maison de prières pour les Hollandais d'Aliwal et des environs, mais ils viennent d'y construire un joli temple qui domine toute la ville et qui a coûté environ 150,000 fr., somme énorme, si l'on considère qu'elle a été fournie par une seule paroisse. Dans ce pays, lorsqu'il s'agit d'élever un temple, il n'est pas rare qu'un seul individu de la classe des fermiers inscrive son nom sur la liste des donateurs pour 2,500 fr., sauf à ajouter à sa souscription, si les fonds ne sont pas suffisants pour terminer l'édifice. Les honoraires du

pasteur sont fournis avec la même libéralité. Il est vrai que l'argent a moins de valeur dans ces colonies qu'en Europe; mais malgré cela, la somme que je viens de mentionner ne laisse pas d'être considérable, même pour ce pays. Lorsqu'il s'agit de leur culte, les fermiers hollandais ne connaissent point la parcimonie.

Le 9 du courant, à dix heures du matin, le vieux temple et ses abords étaient remplis d'une foule de personnes. Le jeune pasteur de Lady-Gray, M. Ross, fit une allocution suivie d'une prière, puis l'on entonna le Psaume 84e, et l'on se dirigea vers le nouveau temple. En tête était la commission qui avait dirigé les travaux du nouvel édifice, puis venaient les anciens et les diacres, et enfin les pasteurs, suivis de toute la congrégation. On s'était attendu à voir assister à cette solennité beaucoup de pasteurs des environs. Leur absence fut attribuée aux pluies torrentielles de la veille et à la crue des rivières. Pendant deux jours, les deux pasteurs présents édifièrent l'assemblée et distribuèrent la sainte Cène. Le troisième jour, il y eut, dans le nouveau temple, une conférence chrétienne, présidée par le digne magistrat du lieu, M. J. Burnet. Les deux principaux sujets, à l'ordre du jour, furent les écoles et les missions. J'eus ainsi l'occasion de montrer à ces descendants de nos réfugiés le contraste du temps présent et des jours de sanglantes persécutions qui forcèrent leurs ancêtres à s'expatrier. Je devais aussi leur parler de la Société des missions de Paris, fondée dans nos Eglises réformées de France, dès que la liberté de conscience accordée à tous par la sagesse du gouvernement, permit à nos coreligionnaires d'agir, et enfin des fruits que cette Société a déjà portés par la grâce de Dieu. C'était, si je ne me trompe, la première fois que l'Eglise d'Aliwal s'intéressait publiquement à l'œuvre des missions. Travailler à l'instruction des domestiques indigènes dont le fermier est environné, les réunir pour leur lire la Bible et prier avec

eux, puis contribuer aussi à faire connaître l'Evangile aux tribus païennes au-delà des limites de la civilisation, tels étaient, leur dis-je, les devoirs que Dieu leur imposait tout particulièrement. Plusieurs personnes influentes de l'assemblée ont aussi fortement parlé dans le même sens et ont cité plus d'un exemple frappant pour montrer l'heureux résultat que peuvent avoir le culte domestique et la prière pour les indigènes. Espérons que ces conférences fraternelles ne seront pas sans fruit, et que le temps viendra auquel tout colon qui aime l'Evangile, élèvera un autel au Dieu vivant, pour y invoquer, lui et sa maison, le nom du Seigneur Jésus-Christ.

Quelques jours après la date de cette lettre, que je compte expédier pour le paquebot de février, j'ai eu la joie d'apprendre que plusieurs chefs de famille, présents aux conférences d'Aliwal, avaient commencé à réunir leurs serviteurs pour le culte domestique, dès leur retour dans leurs fermes.

On sait déjà que l'Eglise réformée hollandaise, outre les ouvriers qu'elle emploie dans la colonie du Cap, vient aussi de commencer une mission au-delà de la rivière Jaune (Vaal), dans la république du Sud. Déjà, M. Mackidd, missionnaire écossais, a été invité, par un chef indigène, à s'établir chez lui pour instruire son peuple. M. Gonin, son collègue, n'était pas encore fixé définitivement lorsqu'il m'écrivait, il y a environ quatre mois. Les troubles de la république, et maintenant la guerre civile qui vient d'éclater et dans laquelle trente-six fermiers ont perdu la vie sur un champ de bataille, n'offrent, en ce moment, aucune chance favorable pour l'établissement d'une mission chez les païens du voisinage. Aussi, M. Gonin avait-il l'intention de revenir dans l'Etat libre et de chercher un champ de travaux chez le chef Mota.

Au commencement de l'année, nos gens ont apporté leur souscription pour la Société; elle s'élève à 442 fr. 33 c.

Vous trouverez ici les noms des souscripteurs. Nous avons l'espoir que le Seigneur aura pitié des habitants de Carmel, et qu'après plusieurs années désastreuses de disette et de famine, il daignera nous accorder une année d'abondance. Les récoltes promettent beaucoup, et déjà nous voyons la sérénité renaître sur les visages et la population s'augmenter.

Votre tout dévoué frère en Christ notre Seigneur,

P. Lemue.



TAITI.

Visite de M. Arbousset *à l'Eglise de Papénoo.*

« Je suis revenu hier de Papénoo. Cette excursion a été accompagnée d'incidents qui ne sont pas sans intérêt et que je me fais un plaisir de vous raconter. L'endroit est sous la direction d'un pasteur indigène, qui vint obligeamment me chercher à Papeete. Deux chevaux furent mis à ma disposition et une chaloupe également. Le chemin de terre étant difficile et le soleil ardent, je choisis d'aller par mer. Que de récifs dangereux! que d'étroits passages! mais c'étaient des Taïtiens qui maniaient les rames : tout leur est connu dans ces parages, et, en quatre ou cinq heures, ils nous conduisirent au port, en sûreté.

« Je débarque. Le village me fait l'effet d'un hameau de 300 âmes; il est bâti sous les frais ombrages d'un grand parc. Des arbres à pain, des bananiers, des fougères arborescentes, des cocotiers, au port élancé et gracieux, s'offrent de toutes parts; une rivière, de 70 à 80 pieds de large, les arrose. Elle sort des belles montagnes, très boisées, qui dominent la vallée. Devant le village, mugit la vaste mer se brisant sur des récifs.

Les maisons sont très simples, toutes construites en pieux hauts de dix pieds, bien liés ensemble, et recouvertes d'un toit de feuilles de pandanes. Elles n'ont pas de fenêtres; l'air pénètre par la porte et au travers des interstices qui se trouvent entre les piquets formant le corps du bâtiment; ce qui, pour le dire en passant, n'est pas sain du tout, vu que l'on transpire beaucoup sous le ciel taïtien, et que le vent frais de la nuit cause aisément des refroidissements subits et donne des rhumatismes, des catarrhes. Les maladies de poumons sont fort communes et très désastreuses parmi ce peuple...., Sous le rapport du logement, le pasteur Invino ne se trouve pas mieux partagé que ses ouailles. Pourtant, sa case est pourvue d'un bon tapis d'herbe tressée et de deux excellents lits avec moustiquaires. Comme autres objets utiles, il s'y trouve une pendule, deux tables, quelques chaises et une caisse en bois de camphrier. C'est dans ce meuble que sont renfermés les vêtements et les quelques livres du pasteur. On nous reçut parfaitement bien chez lui. Tout y respire un air primitif que mes filles admirèrent beaucoup. J'en avais pris deux avec moi pour leur récréation et comme moyen d'accroître pour les natifs l'intérêt de ma visite. — Accompagnée de cinq ou six jeunes personnes de l'endroit, l'aînée se hâta de courir avec ses crayons prendre un croquis de la belle vallée de Papenoo. Les fruits y abondent et y viennent d'eux-mêmes. C'est un bien commun, les habitants vont en prendre aux arbres, chacun selon ses besoins. Outre cela, ils ont à leur portée la mer et une rivière qui leur fournissent d'excellent poisson. L'Eglise compte 107 communiants et deux écoles journalières, que fréquentent une soixantaine de garçons et de jeunes filles.

A mon arrivée, les diacres m'amenèrent six personnes nouvellement converties et un nombre égal de gens qui, après s'être relâchés dans leur piété, demandent maintenant

à rentrer dans le giron de l'Eglise. Je les encourageai tous de mon mieux.

Une femme et son mari confessent avoir vécu dans l'intempérance, à tel point qu'elle les a ruinés de biens comme de réputation : « Nous voilà bien malheureux, s'écrient-ils, « nous sommes pauvres et méprisés ; ceux qui sont demeu-« rés fidèles à Dieu prospèrent. Nous venons à vous comme « fit l'enfant prodigue, quand il retourna vers son père ; re-« cevez-nous, car vraiment, selon que le dit saint Paul, la « piété a les promesses de la vie présente et de celle qui est « à venir ; nous le reconnaissons quoique bien tard. »

A l'issue de ces conversations, nous tenons un service d'édification et de préparation à la sainte Cène. Ensuite, on m'apporte, en signe de reconnaissance, une ou deux volailles et quelques fruits du pays. Les inconvertis eux-mêmes y ont joint leur présent, mais il me l'ont offert à part, ce qui me fournit une nouvelle et bonne occasion d'exhorter ces braves gens.

Le lendemain, dimanche, mon interprète, homme pieux et capable, préside une réunion matinale très nombreuse.

A 10 heures, un cornet de mer, à défaut de cloche, convoque de nouveau les gens à la prière. Le service s'ouvre par une hymne de circonstance, qui se chante en chœur. Suit la lecture du psaume 84 et des dix commandements que, pour la première fois, l'assemblée écoute en se tenant debout. Le pasteur du lieu fait l'invocation, et, tandis qu'on entonne encore deux ou trois versets de cantique, je monte en chaire. Il s'agissait d'abord d'inaugurer le temple où nous étions réunis. Il vient d'être remis à neuf par les soins des indigènes et ceux d'un menuisier du gouvernement, qu'ils ont convenablement payé. Les dimensions en sont modestes, mais suffisantes ; la forme en est oblongue, l'exposition bonne ; il y a deux portes et vingt deux jalousies mouvantes qui tiennent lieu de fenêtres. Les bancs sont larges et solides, la chaire

est jolie, mais un peu trop haute, le toit est recouvert en nattes de pandanes. — L'auditoire était au complet, recueilli, fort proprement habillé, à la façon des Européens. Chacun tenait à la main sa Bible ou un livre de cantiques. J'explique, au milieu d'une grande attention, Néh. X, 39, en appuyant particulièrement sur cette solennelle promesse de la fin, qui me servait de texte : *Nous n'oublierons point la maison de notre Dieu.* L'assemblée se lève ensuite et nous recommandons au Seigneur ce petit temple. Un nouveau cantique est entonné. J'exhorte et reçois les douze néophytes, que nous consacrons également à notre Dieu par une courte prière, mais après qu'ils ont ratifié le vœu de leur baptême, et que l'un d'eux a rendu publiquement compte de sa foi, ce qui produit un bon effet.

Enfin, nous nous approchons de la table du Seigneur, et une centaine de personnes y reçoivent la communion.

Au service de trois heures, je baptisai deux enfants dont un appartenant au pasteur de la localité. On tenait à savoir comment marchent les Eglises de notre patrie ; les détails que je pus donner à cet égard parurent fort goûtés.

Il se tint aussi, dans la première partie de l'après-midi, une intéressante école du dimanche; les indigènes lurent verset par verset, et sans broncher, le 18e chapitre de l'Exode; après quoi je donnai des explications sur les mots ou sur les faits qui me furent signalés comme obscurs.

Au sortir de là, un vieillard qui se tenait à la porte, me serra affectueusement la main, en me disant : « *Mea maitou,* « *C'est si bon!*...... » J'ai été converti en même temps que « Pomaré II... J'aime la Bible »... — Et vous la feuilletez bien, » lui répondis-je, en touchant celle qu'il portait sous le bras. Ce brave homme me suivit; ses amis répétaient tous : « Ce que nous venons d'entendre est vraiment bon!

Nos services terminés, les gens se réunissent par petits groupes à l'ombre des cocotiers. Le *Moniteur* de l'île venait

d'arriver. Un jeune homme y lit d'une forte voix ce qu'il contient d'officiel. Après cela, un messager de la reine se lève; il ordonne « que les habitants aillent, le lendemain de « bonne heure, à la montagne, y cueillir chacun son régime « de bananes et qu'on les dépose sur le rivage, où la sou- « veraine enverra tout prendre pour ses besoins. »

Ces mœurs-là sont bien primitives! — Un fait de plus et je finis.

Trois fois, pendant la journée, des gens vinrent, livre en main, me demander le sens de tel mot ou de tel fait pris dans la Bible, comme par exemple :

I Sam. VI, 12. — Pourquoi les jeunes vaches *mugissaient*, en traînant l'arche?

Ce que signifiait l'expression de *fils de Dieu*, Gen. VI, 2.

Comment l'Eternel *rugira* comme un lion, et ce que veut dire là le mot *Sion?* Joël, III, 16.

Pourquoi Abraham n'avait pas partagé par le milieu les deux oiseaux, Gen. XV, 10.

Ce qu'il faut entendre par le *son doux et subtil* de I Rois. XIX, 12,

Et par cette expression de Matth. VI, 34 : *A chaque jour suffit sa peine.*

Expliquer : Ps. XXIII, 2.

Ecclés IX, 13 - 18.

Rév. VIII, 1. — Ce que c'est qu'un sceau?

Melchisédec enfin, — *sans père, sans mère, n'ayant ni commencement de jours ni fin de vie,* Héb. VII, 3.

Rien, pendant tout ce dimanche, ne me parut plus intéressant que ce besoin de s'instruire. J'avais sous mes yeux un commentaire frappant de ce précepte de notre divin Maître : *Sondez les Ecritures.* Dans mon esprit, je comparais nos studieux insulaires aux Béréens, et je le leur dis. Ils ne se retirèrent qu'à une heure du matin. Le danger pour eux, est de trop spiritualiser le sens des textes. Ainsi, au sujet des deux vaches qui mugissent, I Sam. VI, 12, les uns vou-

laient que ce fût *à cause de leurs veaux.* — Arrêtez-vous à ce sens, leur dis-je, c'est le bon. — Mais d'autres s'imaginaient que les beuglements étaient symboliques de l'affliction du peuple de Dieu à cette époque-là. Des troisièmes allaient jusqu'à se demander « s'il n'y avait pas là quelque chose qui « devait rappeler les cris que poussèrent les Israélites en « quittant l'Egypte ? — Je répondis à cela qu'il ne faut pas fouiller sans fin dans un passage, pas plus qu'il ne faut traire les vaches jusqu'au sang. Ma comparaison parut concluante à tous.

Th. Arbousset, pasteur.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Colonie de Sierra Leone. — L'Evangile porté de là dans les pays voisins. — Un chrétien nègre perdu et retrouvé.

Nos lecteurs savent que, depuis bon nombre d'années déjà, la colonie anglaise de Sierra Leone, ce refuge ouvert aux nègres arrachés à l'esclavage, peut être rangé parmi les champs de missions les plus abondamment bénis. Un rapport officiel, présenté au gouvernement en 1860, le constatait de la manière la plus irrécusable, nous voulons dire par des chiffres. Sur une population de 40,000 indigènes, esclaves libérés ou nés dans la colonie, on ne trouvait plus qu'environ 3,350 individus qui fissent encore profession de paganisme, et, depuis lors, ce dernier chiffre paraît avoir diminué encore, tandis que celui de la population générale s'est considérablement élevé.

Deux Sociétés anglaises, celle des missions anglicanes et celle des missions wesleyennes, ont été les instruments dont Dieu s'est servi pour produire cette heureuse transformation d'une contrée que désolaient jadis l'ignorance la plus profonde et toutes les horreurs de la traite. Aujourd'hui, tous les points de la colonie, et notamment sa capitale, Freetown (ville libre), ont de nombreuses chapelles et des congrégations plus ou moins vivantes, mais sur lesquelles le regard du voyageur chrétien aime à se reposer. Ecoutons un missionnaire américain, qui a récemment visité ce pays, rendre compte des impressions qu'il y a recues :

« Depuis que j'ai vu cette colonie, dit-il, j'ai mieux compris que je ne l'avais encore fait durant les années, déjà nombreuses pourtant, de mon séjour en Afrique, toute la beauté des victoires que la lumière peut remporter sur les ténèbres, et à quel degré de développement intellectuel et moral le christianisme élève la race noire, quand une fois il l'a conquise et pénétrée de son esprit. L'étranger qui visite Freetown y rencontre encore, sans doute, de tristes échantillons de la dégradation que produit et entretient le paganisme; mais ces restes d'un état de choses qui tend tous les jours à disparaître, font, avec les institutions et la vie dues à la présence de l'Evangile, un contraste dont il est impossible de n'être pas profondément frappé. Les Eglises et les écoles fondées parmi ce peuple, jadis si misérable, ont exercé sur ses destinées, même temporelles, une influence vraiment merveilleuse. Elle commence à s'étendre en dehors de la colonie, car beaucoup de pasteurs et d'évangélistes indigènes, sortis d'ici, sont maintenant à l'œuvre sur d'autres points de l'Afrique occidentale. »

On sait que depuis deux ans, neuf des stations fondées par la Société des missions anglicanes ont cessé d'être à la charge de cette institution. Devenues assez considérables pour se suffire à elles-mêmes, ou à peu près, elles se sont

organisées en Eglises régulières, ayant leurs propres pasteurs, subvenant aux besoins du culte ainsi qu'à ceux des écoles, et trouvant déjà dans les inspirations de leur foi, ce zèle pour l'avancement du règne de Christ, au loin et au près, qui est l'un des produits les plus naturels de toute conviction sincère. Une Société auxiliaire de missions fondée au sein de ces Eglises, voit d'année en année s'accroître le chiffre de ses revenus.

A cette œuvre de Sierra Leone, si richement bénie par le divin chef de l'Eglise, se rattache le souvenir d'une autre mission qui en fut comme le berceau, et dont l'histoire offre des particularités curieuses. Nulle part peut-être on ne vit, parmi les païens, une réalisation plus frappante de cette promesse biblique, exprimée sous forme de précepte, que le pain jeté sur la surface des eaux, n'est jamais perdu sans retour.

Au commencement de notre siècle, en 1806, quelques missionnaires, allemands pour la plupart, étaient allés, sous les auspices de la Société des missions anglicanes, s'établir sur les bords du Rio-Pongas, à une trentaine de lieues au nord de Sierra Leone, pour y évangéliser les Soussous, tribu nombreuse qui appartient à la grande famille des Mandingues. Les commencements de cette œuvre donnèrent des espérances, et si le dévouement de ceux qui l'avaient entreprise avait suffi pour en assurer l'avenir, cet élément de succès ne lui aurait pas fait défaut. Sur quinze missionnaires qui travaillèrent parmi les Soussous dans l'espace d'une dizaine d'années, sept subirent l'influence meurtrière du climat et moururent à la peine. Mais des obstacles d'un autre genre, provenant surtout de l'avidité des trafiquants de chair humaine, vinrent s'ajouter à ces pertes, de sorte que, après onze ans de travaux, il fallut abandonner ce champ d'activité. Dans les premiers mois de 1818, le dernier des missionnaires restés à Rio-Pongas, M. Renner, vint s'éta-

blir à Sierra Leone avec sa femme et soixante enfants nègres, que leurs parents lui avaient permis d'emmener et de faire instruire. « Satan, disait alors avec tristesse le pieux serviteur de Christ, travaille sans relâche, dans ce pauvre pays, à retenir ses sujets sous sa domination, et il n'y réussit que trop bien. Mais ayons confiance pourtant, les Soussous ne sauraient lui appartenir à toujours. »

Et l'on devait, bien des années après, reconnaître qu'en effet, les missionnaires du Rio-Pongas n'avaient pas fait une œuvre entièrement vaine.

Parmi les enfants dont ils s'étaient occupés, avec cette tendre sollicitude qui est un des fruits les plus constants de la charité chrétienne, il s'en trouvait un qu'ils avaient baptisé en lui donnant les noms de Richard Wilkinson. Frappé de l'intelligence et des bonnes dispositions de ce jeune homme, un des missionnaires, nommé Léopold Butscher, l'avait, en 1812, emmené avec lui en Europe. Là, le jeune Wilkinson parut s'affermir encore dans la foi, et quand l'année suivante il reprit, avec son protecteur, le chemin de l'Afrique, on crut avoir gagné en lui un précieux auxiliaire. Mais cette attente ne se réalisa pas. Quoique très attaché au missionnaire qu'il appelait son père spirituel, Wilkinson ne sut pas longtemps résister à l'attrait des anciens souvenirs, à l'influence des exemples et, sans doute, aux suggestions perfides d'un cœur dans lequel l'Esprit du Seigneur n'avait pas accompli son œuvre de régénération. Peu à peu, il se refroidit, s'éloigna de ses amis chrétiens, prit part, avec toute la fougue de la jeunesse, aux fêtes du paganisme, puis enfin, dans une des circonstances difficiles qui précédèrent l'abandon de l'œuvre du Rio-Pongas, les missionnaires eurent la douleur de le voir prendre ouvertement le parti de leurs adversaires.

La mission une fois abandonnée, comme nous l'avons dit, et M. Butscher, l'ami particulier de Wilkinson, étant

entré dans son repos, on n'entendit plus parler du jeune Soussou, et l'on avait depuis longtemps oublié jusqu'à son nom, quand tout à coup on le vit reparaître dans la correspondance d'un missionnaire.

Ce fut près de quarante ans après sa défection et dans les curieuses circonstances que voici.

En 1855, une association chrétienne des Indes occidentales, c'est-à-dire des Antilles anglaises, ayant décidé d'envoyer un missionnaire sur la côte occidentale d'Afrique, avait choisi, presque accidentellement, pour son champ de travail ce même pays du Rio-Pongas, où avaient travaillé les premiers missionnaires venus sur la côte d'Afrique. Un pasteur des Antilles, le révérend Leacock, âgé de plus de soixante ans, mais vigoureux et animé d'un zèle ardent pour la cause de Christ, s'offrit spontanément pour aller fonder cette œuvre nouvelle, avec l'assistance d'un évangéliste noir né aux Antilles.

Arrivé sur les lieux, le missionnaire avait obtenu d'un des rois de la contrée, la permission de s'établir dans la petite ville de Tintima, située sur le bord d'un affluent du Rio-Pongas. Mais à peine y était-il installé, qu'on vit, un matin, une petite barque indigène s'arrêter devant l'humble bicoque qui lui servait de logement. Un jeune nègre en sortit, et, se présentant devant le missionnaire : « Je suis, lui dit-il, le fils de Richard Wilkinson, chef du village de Fallangia, et je viens, de la part de mon père, vous prier de venir le voir et vous établir chez lui. »

Très surpris de ce message, fait au nom d'un homme qui lui était complètement inconnu, mais rassuré par les manières et le ton du jeune homme, M. Leacock se mit sur-le-champ en mesure d'y faire droit, et le soir même il était à Fallangia.

« Là, dit-il, je me trouvai en face d'un vieillard qui, se précipitant à ma rencontre, me prit la main, la serra cor-

dialement entre les deux siennes et, sans me lâcher, s'écria : « Soyez le bienvenu, serviteur du Tout-Puissant ! Oui, « cher Monsieur, soyez le bienvenu sous mon humble toit ! » Puis, comme je commençais à m'excuser d'être venu à une heure si avancée : « Non ! non ! pas d'excuse, s'il vous « plaît ; vous êtes le bienvenu, et si ma maison vous peut « être agréable, disposez-en comme si elle était à vous. » Il me fit ensuite servir à souper et mangea avec moi, mais en laissant percer sur son visage et dans ses manières tous les signes d'une singulière agitation.

Le repas terminé, mon hôte se leva, et dans l'attitude de la prière, je l'entendis prononcer en anglais, avec autant de solennité que d'exactitude et de ferveur, les magnifiques paroles du cantique connu sous le nom de *Te Deum*. Il resta ensuite quelques instants silencieux, puis, reprenant la parole :

« Tout ceci vous surprend sans doute, Monsieur, et a be- « soin d'explication. Voici mon histoire. Dans ma jeu- « nesse, je fus envoyé dans votre pays et placé sous la di- « rection d'un respectable pasteur, qui m'initia aux doctri- « nes salutaires du christianisme. Je revins dans mon pays « en 1813, mais, malheureusement, pour y retomber dans « les mauvaises coutumes de mes pères. Cela dura jusqu'en « 1835 ; mais, à cette époque, il plut à Dieu de m'envoyer « une maladie très grave et très longue, dont j'eus beau- « coup de peine à relever. Cette épreuve me fit rentrer en « moi-même, et je décidai qu'à l'avenir, *moi et ma maison* « *nous servirions l'Eternel*. Depuis lors, l'objet constant « de mes prières a été que des missionnaires revinssent « s'établir dans le Rio-Pongas, et que je pusse en voir « au moins un avant de mourir. J'en ai demandé à Sierra « Leone, mais inutilement. Aujourd'hui, le Seigneur m'a « exaucé, et c'est vous, Monsieur, qui êtes la réponse « à ces prières de vingt années. Vous êtes le premier mis-

» sionnaire de l'Evangile que j'aie vu depuis 1835. Ainsi, je « reconnais que le Seigneur est fidèle à ses promesses; « une bénédiction est entrée dans ma maison; ô soyez le « bienvenu! Dès que votre arrivée m'a été connue, j'ai « voulu vous dire ces choses, et je serais allé vous trouver « moi-même si la maladie ne m'en avait empêché.

« Je sais, continua le vieillard, que vous avez eu la pen-« sée de vous établir à Tintima, mais je sais aussi que ce « lieu ne vous convient nullement. C'est, de tout le Pongas, « le moins propice pour un étranger; vous n'y trouveriez « pas d'amis, et si vous vouliez y passer la saison des pluies, « c'en serait fait de votre vie Venez plutôt ici. Je vous y « trouverai suffisamment d'occupation. Le roi du pays se « nomme Jelloram Fernandez; je suis son cousin et mon « fils a épousé une de ses filles. Je connais, en outre, tous « les chefs. et pourrai les aller voir avec vous, dès que ma « santé me le permettra. Si vous voulez ouvrir une école, « Fallangia vous fournira, dès l'entrée, au delà de trente « enfants. Cet automne je vous aiderai a vous bâtir une « maison ainsi qu'une chapelle, et jusque-là vous pourrez « disposer de la moitié de ma maison sans que je réclame « de vous la moindre indemnité. Si vous voulez avoir une « table séparée, vous l'aurez, et si Dieu permettait que vous « vinssiez à être malade, je me ferais un devoir de vous « soigner du mieux que je le pourrais. »

Tel fut le discours du vieux nègre qu'on avait, pendant si longtemps, regardé comme perdu pour la cause de l'évangélisation, et qui se trouvait, par sa position, si bien placé, au contraire, pour la servir utilement. Il donna, de plus, au missionnaire des renseignements précieux sur l'état du pays, sur les mœurs des habitants et enfin sur les mérites de la langue Soussou qui se trouve être l'une des plus répandues dans cette partie des côtes africaines, et que comprennent entre autres deux des races principales dont se compose la

population, celle des Foulahs et celle des Mandingues. Ces dernières informations avaient d'autant plus de prix que les premiers missionnaires établis dans la contrée avaient déjà fait sur le Soussou des travaux préparatoires importants. Ils l'avaient fixé et enrichi déjà d'une grammaire, d'un vocabulaire et même de quelques traités.

Ainsi Leacock et l'aide missionnaire arrivé avec lui à Fallangia, furent appelés à moissonner ce que d'autres avaient semé, et ainsi fut reprise parmi les Soussous une œuvre longtemps interrompue. Heureux les messagers de la Parole sainte s'ils trouvaient toujours, au sein des peuplades barbares qu'ils abordent, un pareil accueil et d'aussi précieuses facilités de premier établissement!

Depuis quelques années, l'attention des chrétiens d'Angleterre et d'Amérique s'est portée, plus vive que jamais, sur les besoins religieux de toute cette partie des côtes africaines, depuis l'embouchure du Niger et la République noire de Libéria, jusqu'aux confins de la Sénégambie. Que Dieu console, par une abondante dissémination de sa parole, ces contrées si tristement illustrées par la traite. Ce sera les dédommager de tout ce que leur a fait souffrir la cupidité sans cœur et sans frein de la race blanche, s'alliant à la cruauté naturelle des races indigènes!



ABYSSINIE.

Le roi Théodore et les Missionnaires.

Quelques-uns des missionnaires employés en Abyssinie viennent de passer par de cruelles épreuves, bien propres à leur rappeler, s'ils avaient pu l'oublier, combien peu les ser-

viteurs du Christ doivent compter sur l'appui des grands de la terre.

Nous avons parlé plusieurs fois des missionnaires allemands de Krischona qui, sous les auspices de l'Évêque Gobat, de Jérusalem, ont pu s'établir en Abyssinie et de l'excellent accueil que leur a fait le roi Théodore. Encouragée par ce succès, la Société de Londres pour l'évangélisation des Israélites était aussi entrée dans ce champ d'activité. Après un premier voyage d'exploration très encourageant, un des agents les plus actifs de cette Société, M. Stern, y était retourné en 1862, avec deux collaborateurs, MM. Rosenthal et Hausmann. Les Fellachas l'avaient accueilli avec empressement; les livres sacrés étaient très recherchés, la prédication chrétienne favorablement écoutée, et nous pûmes, il y a quelques mois, annoncer qu'une soixantaine de prosélytes venaient de recevoir le baptême.

Tout cela se faisait au grand jour, sous les yeux des autorités du pays et sans que le roi parût en prendre le moindre ombrage. Mais tout à coup, par des motifs qui n'ont pas encore été bien expliqués, il s'opéra dans les sentiments du monarque un changement dont les missionnaires n'ont pas tardé à ressentir les effets.

En septembre dernier, M. Stern, sur le point de quitter Gondar pour une de ses excursions missionnaires, voulut, avant de s'éloigner, prendre congé du roi. Il se rendit, en conséquence, avec deux indigènes qui devaient lui servir d'interprètes, dans un lieu nommé Voghera, où se trouvait alors le camp royal. Malheureusement, le jour et l'heure de cette visite furent mal choisis. Le roi venait de donner un festin à ses principaux officiers, et il parait qu'une des lois de l'étiquette suivie à sa cour défend de se présenter devant lui après son repas du soir, à moins qu'on n'y ait été spécialement invité. M. Stern fut néanmoins admis en sa présence ; mais ses interprètes, à ce qu'il semble, rendirent mal le sens de

ses paroles, car après les avoir entendus, le roi se montra fort irrité. Il leur demanda pourquoi vivant depuis si longtemps avec leur maître, ils ne s'étaient pas donné la peine de mieux étudier sa langue, puis il commanda qu'ils fussent fustigés à coup de bâtons, sur quoi six hommes, se jetant sur eux tous à la fois les frappèrent avec une telle violence que les deux infortunés moururent, la nuit suivante, des suites de leurs blessures.

Vint ensuite le tour de M. Stern. Etonné d'un accueil si peu prévu, et saisi d'horreur à la vue du traitement infligé à ses interprètes, il eut le malheur de porter instinctivement ses doigts à sa bouche et de se les mordre, sans se rappeler que, dans les mœurs du pays, ce geste indique chez celui qui le fait le désir et l'espoir de la vengeance. De plus en plus furieux à cette vue, le roi ne garda plus de mesure. Il ordonna d'infliger au maître le même traitement qu'à ses serviteurs et cet ordre fut si rudement exécuté que pendant plusieurs jours la vie de M. Stern fut en danger. Il fut ensuite chargé de liens et traîné dans cet état à la suite du roi qui reprit, à cette époque, le chemin de Gondar.

En apprenant ces faits, le consul anglais, qui se trouvait accidentellement dans cette ville, essaya d'intervenir en faveur du prisonnier; mais le roi refusa de le voir, et fit ensuite répondre en termes presque grossiers à une lettre que ce fonctionnaire lui avait adressée dans le même but.

Au moment où ces choses se passaient, MM. Rosenthal et Hausmann étaient à Gaffat, dans l'établissement des missionnaires allemands. Mais il n'y devaient pas rester longtemps tranquilles, il suffit de leur présence pour attirer sur la petite colonie évangélique une série de souffrances auxquelles la faveur royale semblait devoir la soustraire. Le 13 novembre, un haut dignitaire, nommé Ras Hailu parut tout à coup à Gaffat, accompagne d'environ 4,000 soldats armés de mousquets et de lances. Le chef de l'établissement,

M. Flad, se trouvait absent. Sa femme et tous les membres de la mission, hommes ou femmes, durent paraître devant le représentant de Théodore, qui les fit lier et leur déclara qu'il avait ordre de les conduire à Gondar. On a su depuis que cette mesure avait pour but de mieux s'assurer de la capture de M. Rosenthal sur l'identité duquel des doutes s'étaient élevés. En attendant le départ, les soldats se livrèrent dans l'établissement à toutes sortes d'excès. Ils saccagèrent la maison, s'emparèrent de ce qui s'y trouvait à leur convenance et en traitèrent les paisibles habitants avec grossièreté. Mme Flad avait, en ce moment, deux de ses enfants malades, mais ne fut pas, pour cela, plus épargnée que les autres. Elle entendit, ce jour là, a-t-elle raconté plus tard, des propos tels que pour la première fois elle avait regretté d'avoir appris la langue du pays. Un détail curieux de cette scène de violence est que les soldats forcèrent Mme Flad et un des missionnaires de leur chanter un psaume, en s'accompagnant sur l'orgue de la chapelle.

Le lendemain, les prisonniers furent dirigés sur Gondar, et conduits, comme en laisse, par des soldats qui marchaient, et souvent couraient d'un tel pas que leurs captifs se trouvaient à la lettre traînés à leur suite. Quand la nuit vint, la plupart d'entre eux durent se résigner à la passer en plein air, notamment Mm Flad et ses deux enfants, toujours malades. La pauvre mère n'avait pas même pu obtenir la permission de les garantir suffisamment contre les intempéries de l'air.

Arrivés le lendemain en présence du roi, celui-ci, lançant sur eux des regards furieux, leur demanda s'ils entendaient tous la langue amharique; puis, s'adressant à M. Rosenthal il lui fit la plus étrange question. « Etes vous, lui dit-il, capable de manier la lance et l'épée, et pourriez vous vous mesurer avec un de mes guerriers? — Non, certes, répondit le missionnaire. — Eh bien alors, reprit le roi, pourquoi m'inju-

riez vous? » — M. Rosenthal répliqua qu'il n'avait jamais insulté Sa Majesté, mais le monarque, lui imposant silence. « Nous verrons, nous verrons, » s'écria-t-il; et sans rien ajouter il fit charger de liens le missionnaire et le sépara de sa femme.

Plusieurs jours se passèrent ainsi; puis on commença à se relâcher à l'égard des missionnaires allemands des rigueurs dont ils avaient d'abord été les objets, sans leur rendre cependant la liberté. Mais il n'en fut pas de même de MM. Stern et Rosenthal. Renfermés étroitement, on ne leur servit, ainsi qu'aux indigènes détenus avec eux, que des aliments grossiers, et en quantité tellement insuffisante qu'un des natifs employés à leur service mourut, selon toute apparence, d'inanition. Le missionnaire resté libre jusqu'à ce jour, M. Flad, auquel le roi avait toujours témoigné beaucoup d'amitié, arriva sur ces entrefaites à Gondar, et s'efforça de s'interposer entre le monarque et les captifs, mais sans succès; la seule faveur qu'il obtint fut, pour sa femme, la permission de visiter Mme Rosenthal, à qui l'isolement et la captivité étaient d'autant plus pénibles qu'elle ignorait complétement la langue du pays.

Mais abrégeons ces détails, pour arriver à la scène la plus dramatique de ce récit.

Le 20 novembre, une sorte de cour judiciaire fut convoquée par les ordres du monarque. Elle se tint en plein air, et en présence de plusieurs milliers de spectateurs. Tous les européens y avaient été spécialement invités. En face de l'immense hémycicle formé par la foule, s'élevait une estrade sur laquelle le roi siégeait, entouré de ses principaux officiers ou courtisans. Bientôt les deux prisonniers, attachés l'un à l'autre par le bras, furent amenés. Tous les deux, raconte le témoin oculaire auquel nous devons ces détails, mais surtout M. Stern, étaient dans un tel état d'abattement, de faiblesse et de malpropreté qu'ils faisaient pitié à voir. Mme Flad fut

aussi mise en cause, sous prétexte qu'elle aurait longtemps auparavant parlé du roi en termes peu respectueux; mais son interrogatoire dura peu. Le roi, fut-il dit, voulait bien lui faire grâce en considération de l'amitié qu'il portait à son mari.

Les griefs du monarque contre MM. Stern et Rosenthal furent ensuite articulés. Le plus considérable et le seul, en réalité, sur lequel on insista, fut une lettre saisie parmi les papiers de M. Stern. Dans cette pièce, qui était plutôt un fragment de journal, le missionnaire, racontant une victoire remportée sur des rebelles par le roi, ajoutait que celui-ci avait fait massacrer en masse tous les captifs et qualifiait cet ordre de cruauté commise de sang froid. Les reproches dirigés contre M. Rosenthal étaient du même genre, mais avaient moins offensé, parcequ'il n'était arrivé que depuis très peu de temps dans le pays.

Ces accusations formulées, on lut dans le *Fetha Negest*, ou code abyssinien, un passage portant peine de mort contre quiconque se rendrait coupable d'injures envers le roi. Celui-ci parut ensuite consulter ses grands officiers sur l'application de cette loi dans le cas actuel, et si l'on en croit la rumeur publique, quelques-uns auraient opiné pour la mort. D'autres, au contraire, auraient conseillé au prince de faire grâce entière, et l'un de ces derniers, avec tant de chaleur, dit-on, qu'il en devint suspect, et qu'à la fin de la séance on le chargea de liens. Quoiqu'il en soit, la sentence fatale ne fut pas prononcée, et, en somme, l'affaire eut une issue que l'on n'osait presque plus espérer. MM. Stern et Rosenthal furent, à la vérité, reconduits en prison, mais délivrés de leurs chaînes, et il parait que dès lors ils ont été traités avec plus d'humanité. Cette solennelle exhibition du ressentiment royal avait sans doute calmé un peu les esprits.

Le récit dont nous venons de donner la substance, en l'abrégeant beaucoup, est dû à la plume d'un des employés de la mission, nommé M. Haussman, qui avait été lui-même au

nombre des prisonniers, mais qui obtint, après le jugement, la permission de quitter le pays. C'est de Karthoun, dans la haute Egypte, que sa lettre est datée. Informé des faits, le consul général d'Angleterre au Caire, s'est hâté d'adresser des représentations au roi Théodore, et de réclamer les missionnaires captifs comme sujets anglais, mais on n'osait guère, au départ des dernières nouvelles, attendre de cette démarche un meilleur succès que des précédentes. Il faudra, selon toute apparence, pour calmer les susceptibilités orgueilleuses du monarque africain, que le ministre des affaires étrangères de la reine Victoria lui écrive directement. Ce serait, dans l'opinion de quelques personnes, parce qu'il n'aurait pas obtenu du gouvernement anglais toutes les prévenances auxquelles il pense avoir droit, que ce prince se serait, livré, envers les agens de la Société anglaise à des actes que font un si fâcheux contraste avec ses antécédents.

Il y a lieu d'espérer, du reste, que l'œuvre missionnaire entreprise parmi les Fellachas ne souffrira pas, autant qu'on aurait pu le craindre, de ces regrettable événements. Les prosélytes déjà baptisés continuent à se montrer fermes et animés d'un vrai désir d'honorer, par leur conduite, la profession qu'ils ont faite de la foi chrétienne ; les écoles de la mission sont bien suivies, et, jusqu'à présent, les missionnaires de Gaffat peuvent librement continuer leurs évangéliques travaux. Travaillant pour le roi, dans plusieurs branches d'industrie, ils lui sont trop utiles pour qu'il ne se croie pas obligé de les ménager, et, si nous avons bien compris la lettre de M. Haussman, il aurait, après l'affaire dont nous venons de rendre compte, cherché à les rassurer en leur conférant de nouvelles faveurs.

INDE.

DERNIERS MOMENTS D'UN PASTEUR INDIGÈNE.

L'Inde chrétienne vient de perdre un de ses pasteurs indigènes les plus connus et les plus vénérés. Le Révérend John Devasagayam, agent de la Société des missions anglicanes à Kadachapuram, dans le Tinevelly, est entré dans son repos, le 30 janvier dernier, à l'âge de soixante-dix neuf ans, et à la suite d'un long ministère, à la fidélité duquel les plus honorables témoignages ont été rendus. Son fils, le Révérend Jedudasens, qui est aussi pasteur et qui lui a succédé dans la direction de son Eglise, raconte cette mort en ces termes :

« Le pieux exemple que mon bienheureux père m'a laissé ne sortira jamais de ma mémoire. Jusqu'au moment où il devint incapable de se mouvoir, sa plus grande joie était de se rendre dans la maison du Seigneur et d'y faire entendre quelques courtes paroles à l'assemblée. Tout en lui révélait un tel contentement intérieur, qu'il nous a été longtemps impossible de le croire si près de sa fin. Le dimanche 24 janvier, il s'était, dès sept heures du matin, fait porter à l'église dans un fauteuil. Avant que je montasse en chaire, il exprima, suivant sa coutume, le désir de prendre la parole. Généralement, dans ces occasions, il s'inspirait de l'évangile du jour, mais, cette fois, il n'en fit rien. « Mes chers amis, se borna-t-il à dire, Jésus-« Christ nous est précieux; ne le méprisez pas, comme il « vous arrive trop souvent de le faire. Le Seigneur ne « veut pas qu'on le méprise; ne le déshonorez donc pas « par votre conduite. Si vous avez à cœur de faire sa vo-« lonté, demandez-lui son Saint-Esprit, qui seul vous en-« seignera et vous guidera dans vos voies : c'est tout ce

» que j'ai à vous dire. » Après cela, il répéta par trois fois ces mots : « Oh! ne tentez pas le Seigneur; » puis il ajouta : « C'est ici la dernière exhortation que vous entendrez de « moi. Votre pasteur va vous prêcher comme à l'ordinaire, « tandis que moi, je me sens trop faible pour vous parler « longuement; mais que Dieu soit avec vous tous, oui, avec « vous tous! »

Le jeudi 28, comprenant que son dernier moment approchait, nous étions réunis dans sa chambre, ma mère, ma femme, un des instituteurs et moi, quand, tout à coup, nous l'entendîmes appeler ma mère. Elle s'avança vers son lit, et dès qu'il l'aperçut : « Je vais mourir, lui dit-il, et je vou- « drais prendre congé de mon fils et de tous ceux que j'aime; « veuillez les faire venir. » Et comme ma mère, tout en larmes, lui demandait s'il n'avait point quelque chose à lui dire : « Confiez-vous en Jésus lui répondit-il, et soyez sûre « qu'il prendra soin de vous. Je meurs, mais ce bon Sauveur « vous reste; ne vous laissez pas abattre par la douleur, le « Seigneur est avec vous! »

Le même jour, de onze heures jusqu'à quatre, les deux instituteurs, leurs femmes (qui sont nos institutrices) plusieurs membres de l'Eglise et notamment le vieil Abraham, père du révérend A. Job, pasteur à Muthalore, vinrent voir mon père. Il leur fit à tous ses adieux, en termes aussi tendres qu'un père en peut adresser à ses enfants; puis, comme je lui demandais quel message je porterais de sa part aux congrégations de Kadachapuram et des autres annexes : « Rappelez-moi très affectueusement, me répondit- « il, à chaque membre de ce cher troupeau, dites-leur à tous « que quoique je m'en aille, le Christ reste avec eux et que « mon ardent désir est de les voir tous, un jour, dans le « royaume de mon Père. C'est ma dernière prière et mon « vœu de départ. » S'adressant ensuite aux deux maîtres d'école : « Que Dieu vous bénisse, leur dit-il! Vous m'avez

« souvent porté à l'église, je vous en remercie, comme de « tous les autres services que vous m'avez rendus. Le Sei- « gneur vous le rendra. »

« Et ainsi s'épanchèrent, jusqu'à la fin, en paroles simples mais émouvantes, la douce paix qui remplissait son cœur, les glorieuses espérances de l'éternité dont il jouissait déjà par anticipation. Que grâces soient rendues pour tout cela à ce Rédempteur que mon père a servi si longtemps et avec une fidélité si exemplaire! Les derniers mots sortis de ses lèvres ont été ceux-ci : « Jésus est mon tout, « mon tout. O Jésus! Jésus! Jésus! »

VARIÉTÉS

INDE

DEUX SACRIFICES HUMAINS.

Malgré les soins que le gouvernement anglais apporte à la répression des rites les plus cruels, et surtout à celle des sacrifices humains que la superstition rendait si fréquents dans l'Inde, il n'y réussit encore qu'imparfaitement. Les journaux du pays annoncent que, tout récemment encore, deux *suttées*, ou sacrifices de veuves, ont eu lieu, l'un dans le Bengale, aux environs de Monghyr, l'autre dans le Rajpoutana.

A Monghyr, la malheureuse veuve paraissait avoir accepté joyeusement son sort. Elle avait annoncé elle-même qu'elle se ferait brûler sur le bûcher qui devait consumer le corps de son mari, et, le jour venu, on la vit se diriger avec courage

vers le lieu du supplice, suivie de ses parents, de ses amis et d'une foule immense. Dès qu'elle fut montée sur le bûcher, l'un des plus jeunes assistants y mit le feu, et la victime semblait bien décidée à persévérer jusqu'au bout; mais, au moment où les flammes l'atteignirent, sa résolution chancela sous l'impression de la douleur, et elle se précipita au milieu de la foule en criant qu'elle se sentait incapable d'achever le sacrifice. Aussitôt on fit cercle autour d'elle, et, à force de représentations et d'injures, on la détermina à remonter sur le bûcher. Plus ferme cette fois, l'infortunée se laissa saisir par les flammes, mais, tandis qu'elle se débattait dans les tortures d'une horrible agonie, son corps, à demi consumé déjà, roula du haut du bûcher sur le sol. A cette vue, les Indous effrayés reculèrent et aucun d'eux n'osa toucher la victime, soit pour la secourir, soit pour la rejeter dans les flammes; mais, en se retirant on les entendit exprimer, à haute voix, et sur tous les tons, la crainte des effroyables calamités qui ne pouvaient manquer de tomber sur un pays où un suttée n'avait pu s'accomplir. Quant à la malheureuse veuve, elle resta seule à se tordre sur le sol jusqu'à ce que la mort vint mettre un terme à ses souffrances.

Ces choses s'étaient passées dans un lieu assez retiré pour échapper à la surveillance de la police anglaise. Quand celle-ci en fut informée, il était trop tard pour qu'elle pût intervenir utilement. Mais des poursuites ont été commencées contre les principaux instigateurs ou témoins du fait. Le gouverneur du Bengale a, de plus, engagé l'Association anglo-indoue, qui s'est formée parmi les Indous les plus éclairés, à provoquer une grande assemblée pour s'occuper des moyens de mettre définitivement un terme à d'aussi affreuses pratiques. Cette assemblée a jeté un blâme énergique sur tout Indou qui se rendrait, à un titre quelconque, complice d'un suttée. Ses membres ont souscrit, en outre,

des sommes considérables pour organiser une propagande active contre ce genre de sacrifices.

Dans le second cas, arrivé à Ulwer, dans le Rajpoutanah, les assistants s'étaient montrés plus cruels encore que dans le premier. Ils avaient, à ce qu'il paraît, repoussé la victime dans les flammes à coups d'épée et de massue. Mais là, la répression a été prompte et sévère. Le jeune Rajah qui règne encore sur le pays passe pour un partisan décidé de la civilisation européenne ; aussi n'a-t-il pas ménagé les coupables. Il a frappé le village tout entier d'une sentence de dégradation, condamné à dix ans de prison les magistrats qui avaient permis le suttée, et à deux ans de la même peine ceux des notables de l'endroit qui, sachant que ce sacrifice devait avoir lieu, n'en avaient pas prévenu les autorités supérieures assez tôt pour qu'elles pussent l'empêcher.

NOUVELLES RÉCENTES

AFRIQUE OCCIDENTALE.

UN NOUVEL ÉVÊCHÉ PROTESTANT.

Nos lecteurs et tous les amis des Missions connaissent de nom le révérend Samuel Crowther, ce missionnaire nègre qui, depuis quinze ou vingt ans, a travaillé avec tant de zèle et de succès dans le pays des Yorubas, sur les bords du Niger et sur d'autres points encore des côtes occidentales d'Afrique. On annonce aujourd'hui que ce dévoué serviteur du Christ, qui appartient à l'Église anglicane, vient d'être nommé évêque des Églises africaines situées au delà des

possessions britanniques. Pour comprendre tout ce que cette nomination a de significatif, il suffit de se rappeler que le révérend Crowther avait été, dans son enfance, vendu comme esclave, mais qu'arraché aux marchands d'hommes par les croiseurs anglais et ramené à Sierra-Leone, il y devint, par la grâce de Dieu, un monument vivant de la puissance de l'Évangile pour le salut des âmes. Les services de ce missionnaire sont, depuis longtemps, si bien appréciés, qu'il y a quelques années déjà, il avait été question de lui pour occuper le siége épiscopal de Sierra-Leone ; mais il avait alors refusé lui-même ce poste élevé, par la raison qu'il lui paraissait peu convenable qu'un évêque noir eût sous sa direction spirituelle un diocèse où les blancs sont en très grand nombre.

Le révérend M. Crowther a asssité aux grandes réunions missionnaires qui viennent d'avoir lieu à Londres. Il y a pris plusieurs fois la parole en anglais, et a donné sur les les missions de son pays, des détails qui ont vivement émus ses auditeurs. Nous pourrons en reproduire quelques-uns.

ABBÉOKUTA.

Dieu vient d'accorder de nouveau une grande délivrance aux missionnaires, aux chrétiens et à tous les habitants de cette ville africaine.

Nos lecteurs savent que, depuis plusieurs années, le féroce roi du Dahomey avait juré la ruine d'Abbéokuta, qu'une fois déjà son armée l'avait comme investie, et qu'après un premier revers, il la menaçait d'une attaque nouvelle et plus formidable encore.

C'est, à ce qu'il paraît, le 16 mars, que Bahadung, conduisant lui-même ses sanguinaires soldats et ses trop fameux régiments de femmes, tenta l'assaut de la ville ; mais les

Egbas, préparés de longue main à la résistance, ouvrirent immédiatement un feu terrible qui fit, dans les lignes serrées de l'ennemi, d'effroyables ravages et les contraignit à la retraite. Se précipitant ensuite à la poursuite des fugitifs, les Egbas en massacrèrent, ou en firent prisonniers un grand nombre. D'autres tribus du voisinage, précédemment affectionnées ou soumises à Bahadung victorieux, se tournèrent contre lui dès qu'elles le virent vaincu, et se jetant sur les débris de son armée, complétèrent sa défaite. C'est, si les rapports sont exacts, le plus grand désastre qu'aient jamais éprouvé les Dahomiens. Mais cette catastrophe n'inspirera de pitié à personne, car on a rarement vu, même dans cette partie de l'Afrique, une tyrannie plus odieuse et plus sanguinaire que celle qui vient d'éprouver ce revers.

MADAGASCAR.

Les missionnaires anglais de ce pays continuent à se montrer satisfaits et pleins de confiance. Il ne se passe pas de mois sans que les Eglises évangéliques de la capitale ne s'accroissent d'un bon nombre de nouveaux membres ; le pays est tranquille, et la Reine, quoique aussi attachée que jamais aux *anciennes coutumes*, c'est-à-dire au culte des idoles, laisse les étrangers parfaitement libres de propager leurs croyances. Le jour de Noël, elle a fait davantage. Sept ou huit mille chrétiens évangéliques, formant une immense procession, ont été admis à défiler devant elle en chantant des cantiques, et, à la fin de la cérémonie, Rasohary n'a pas craint d'exprimer hautement l'intérêt qu'elle y avait pris. Ce fait a produit une vive impression ; on y a vu comme une reconnaissance officielle et publique du droit

des chrétiens à être traités en tout comme le reste de la population.

En janvier dernier, le premier ministre, devenu l'époux de la reine, a posé, en présence d'une foule immense, la première pierre d'un hôpital dont le directeur sera le docteur Davidson, agent de la Société des Missions de Londres. Le même personnage a présidé également à la pose de la première pierre d'une chapelle que l'on a décidé de bâtir à Ambatonakanga, endroit tout rempli déjà de souvenirs glorieux. C'est là que, sous le règne de Radama Ier, les premiers chrétiens de l'île tenaient leurs réunions de culte, dans un bâtiment qui, plus tard, aux jours de la persécution, fut changé en prison et vit, comme tel, un grand nombre de ces intrépides confesseurs de la foi mourir en confessant le nom de Jésus.

CHINE.

Le 17 janvier dernier a été, pour les divers missions protestantes de Fuh-chau, un jour d'alarmes et de souffrances. Dès le matin, une troupe de Chinois de la plus basse classe envahit tout à coup la chapelle de la mission wesleyenne épiscopale d'Amérique en détruisit l'ameublement et maltraita les chrétiens que le service ordinaire du dimanche y avait attirés. Le soir, cette attaque violente se renouvela ; le prédicateur indigène, arraché de sa demeure, avec un enfant dans ses bras, fut accablé de coups, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à se réfugier en lieu de sûreté. Sa femme et sa sœur, restées dans la maison, y furent affreusement traitées, et outragées au point qu'elles auraient, ont-elles dit plus tard, préféré mille fois la mort.

Le même jour, une autre bande fondit sur la chapelle de la mission anglicane et y brisa tout ce qui lui tomba sous la

main. Se divisant ensuite, une partie alla détruire la chapelle du Conseil américain des missions, et l'autre se dirigea vers la demeure des missionnaires établis à Wu-chi-chan. Là, pénétrant dans la maison du révérend Martin dont ils firent sauter la porte à coups de hache, ils saccagèrent plusieurs chambres, et continuaient cette œuvre de dévastation quand le magistrat du quartier, arrivant en toute hâte, parvint à dissiper l'attroupement. M. Martin et sa famille n'échappèrent à ces furieux qu'en se réfugiant dans un temple taouiste, qui n'était séparé de leur appartement que par une cloison, et dont les prêtres, il faut le dire à leur honneur, se montrèrent plein d'égards et d'humanité.

L'intervention du magistrat local empêcha les autres missionnaires, MM. Wolfe, Hartwell et Wooden, de courir les mêmes dangers. Dès qu'ils furent prévenus, les consuls d'Angleterre et des Etats-Unis accoururent aussi sur les lieux, et depuis lors ils ont énergiquement réclamé la punition des coupables, mais on ne sait pas encore s'ils ont obtenu justice d'une manière assez complète pour prévenir le retour de toute violence.

PROGRÈS DU CHRISTIANISME DANS L'INDE.

Aux gens qui accusent de lenteur les progrès accomplis dans l'Inde par les missions évangéliques, un journal de Calcutta, l'*Ami de l'Inde*, répond par des faits.

« Aujourd'hui, dit-il, beaucoup d'indigènes de haute caste fréquentent des institutions où la Bible est lue, et souvent on les voit, dans notre ville, se réunir par centaines pour entendre quelque discours du plus célèbre missionnaire de notre époque (le Dr Duff). Jadis un Indou aurait frissonné d'horreur à la pensée de toucher un mort, même par accident ; maintenant des brahmines étudient avec ardeur dans

nos écoles de médecine et s'adonnent sans scrupule à la dissection du corps humain. Naguère, un natif écrivait : « Nous ne voyons plus d'Indou bien élevé qui admette les « dogmes de la religion de ses ancêtres. » Tout l'ancien ordre de choses, en un mot, s'écroule comme le ferait un vieux meuble pourri. Les missionnaires de l'avenir trouveront devant eux des populations toutes prêtes à les croire, au lieu d'avoir à se débattre contre les préventions et les résistances d'un fanatisme aveugle. Personne, assurément, ne s'attend à voir son jardin émaillé de fleurs le lendemain du jour où il y a déposé les graines, mais, tout bien considéré, et en tenant compte du caractère et des mœurs du peuple Indou, il faut reconnaitre que la marche des missions évangéliques a été merveilleusement rapide dans ce pays. »

SYRIE.

Un des missionnaires américains de Tripoli, le révérend M. Jessup, annonce que dans la ville de Marmarita, située à une journée et demie de marche de Tripoli, soixante personnes, dont deux sont des prêtres du rit grec, ont embrassé ouvertement la foi protestante et demandent qu'on leur envoie un évangéliste et un maitre d'école. « Presque toutes les populations des contrées situées entre Homs et Tripoli, ajoute le missionnaire, sont animées des mêmes dispositions; elles nous demandent l'Evangile avec une ardeur à laquelle nous souffrons de ne pouvoir faire droit assez vite. »

Les dernières nouvelles reçues de Beyrouth et de Sidon ne sont pas moins encourageantes, et l'on parle aussi de progrès dans les vallées du mont Liban.

Paris. — Imprimerie de Ch. MARÉCHAL, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

Paris, 8 juin 1864.

Des lettres du Cap, reçues le 28 mai, nous ont appris l'heureuse arrivée de M. et Mme Casalis et de Mlle Daumas, après une traversée de trente-sept jours. Leur voyage s'était effectué jusque-là dans les conditions les plus favorables. Des amis empressés les attendaient au débarquement, leur ont donné l'hospitalité et leur ont fait visiter tout ce qu'il y avait d'intéressant à voir dans la ville et ses environs. Quatre jours après, nos jeunes amis s'installaient à bord du bateau à vapeur qui fait le service entre le Cap et Port-Natal. Là, les attendaient déjà, M. Daumas et quelques indigènes qui leur avaient amené du Lessouto des bœufs de trait. Ainsi nous avons toute raison de croire que la seconde partie du trajet se sera faite aussi d'une manière agréable et sûre, quoique moins prompte. Que Dieu soit loué de ses grandes bontés pour ses jeunes serviteurs ! Joignons nos actions de grâce aux leurs, et continuons à prier pour eux !

L'œuvre de nos missionnaires continue à présenter un aspect encourageant ; mais il devient de plus en plus évident qu'ils ne suffisent pas à leur tâche. Ce serait le moment de leur donner un vigoureux coup de main. Il faudrait occuper deux ou trois districts considérables où l'on n'a pas en-

core pu placer de messager du salut. Pour peu que nous tardions davantage, des gens qui, depuis de longues années, s'attendent à nous, accepteront les offres que leur fait l'Eglise Episcopale d'Angleterre qui, malheureusement, dans l'Afrique du sud, n'est guère représentée que par des puséistes plus ou moins avancés. Ce parti a des vues sur le pays des Bassoutos; il ne s'en cache pas, et le prêtre catholique qui a trouvé le chemin de nos stations ne cache pas non plus combien il lui serait agréable de voir arriver des hommes auxquels il ne manque, pour être en parfait accord avec lui, que d'être plus conséquents.

Le Seigneur nous a grandement honorés en choisissant pour nous un champ de travail populeux, sain, abondant en ressources, où l'on nous apprécie et nous aime. Mais pour cultiver ce champ comme il devrait l'être, il faudrait, hélas, une Société moins pauvre en hommes, moins entravée par le manque de fonds. Depuis huit ans, nous n'avons guère pu faire autre chose que combler des vides dans les rangs de nos anciens ouvriers.

En ce moment, nos frères sentent qu'il ne faudrait pas tarder un jour de plus à fonder une école normale pour former des catéchistes et des instituteurs; mais, insuffisants qu'ils sont déjà pour leur tâche, quel est celui d'entre eux qui pourra se séparer de son troupeau pour diriger l'école projetée ?

Que nos Eglises prennent en sérieuse considération les lignes que nous traçons ici, en gémissant de notre faiblesse !

Nous n'hésitons pas à le leur dire. Il en est de notre œuvre, dans le Lessouto, à l'heure présente, comme d'une de ces phases, dans une bataille, où les retards, le manque de vigueur compromettent tout et font que la victoire s'éclipse lorsque déjà son front radieux s'était montré !

Nous brûlons d'aller en avant; le corps d'armée nous suivra-t-il ?

Pour parler avec plus de clarté, nous voudrions lorsque,

dans quelques mois, M. et Mme Jousse reprendront le chemin de l'Afrique, leur adjoindre un renfort. Cela nécessiterait un déboursé d'une vingtaine de mille francs de plus que nos dépenses courantes. Or, celles-ci, *à elles seules*, si nos recettes de cette année ne dépassent pas celles de l'exercice de 1863, nous font prévoir un déficit considérable.

Voilà notre situation dans toute sa réalité ! On comprendra qu'entre le devoir qui nous commande d'avancer et les périls de ces déficit qui sont si peu en honneur dans notre pays, notre perplexité doive être grande.

Nos coreligionnaires peuvent seuls la faire cesser. Veulent-ils que nous nous contentions d'entretenir, tant bien que mal, ce que nous avons déjà commencé, ou désirent-ils, au contraire, que nous acceptions, dans son entier, la tâche que la Providence nous a assignée chez les Bassoutos ? Dieu veuille que leur réponse ne soit pas douteuse !

M. et Mme Jousse continuent à parcourir les Eglises pour leur faire connaître l'état et les besoins de la Mission. On leur fait, en ce moment, l'accueil le plus cordial au delà du Jura. Que nos frères et collaborateurs de la Suisse reçoivent l'expression de notre reconnaissance ! Après avoir entendu M. Jousse, le Comité auxiliaire de Neuchâtel a résolu de faire, dans la répartition de ses fonds, une plus large part à notre Société. Nous sommes heureux de constater aussi que partout, sur les traces de notre frère, l'œuvre excellente du Sou missionnaire a déjà fait de notables progrès dans notre patrie. Nous tendons la main d'association avec joie aux collecteurs nouveaux qui, à Paris, Bordeaux, Pau, Toulouse, Mazamet et ailleurs, nous ont généreusement offert leur précieux concours.

AFRIQUE MÉRIDIONALE

Lettre de M. F. DAUMAS.

Mékuatling, 3 février 1864.

Messieurs et très honorés Frères,

Depuis la réception de votre dernière lettre, si pleine de paroles d'encouragement, j'ai eu plusieurs fois le désir de vous écrire pour vous exprimer ma reconnaissance, mais je n'ai pas su trouver le temps de le faire. Je le regrette beaucoup, car j'aurais eu à vous dire bien des choses qui n'auraient pas manqué de vous intéresser. Je sais d'ailleurs que de nombreux amis, dans notre patrie, aiment à voir par nos lettres comment le Seigneur opère dans ce pays; cela les encourage et les porte à prier davantage pour nous.

Mais ma tâche devient de plus en plus lourde, et je puis à peine y suffire. Le district de Mékuatling est à présent un des plus considérables du Lessouto. Les fils du chef Molitsané ont grandi depuis que je suis ici, ils ont maintenant leurs clans respectifs, dont chacun suffirait pour bien occuper un missionnaire. La population s'est tellement accrue depuis quelque temps, que j'en suis tout surpris. On est venu de tous côtés, pendant les dernières années de sécheresse et de disette, se réfugier dans les fertiles vallées du Lessouto. Les membres de notre Eglise se sont accrus par des émigrations de la colonie, de Philippolis, Griquatown, Béthulie, Carmel, Béerseba et même de la rivière Fal. Tous ces gens, lorsqu'on les admet, il faut apprendre à les connaître; il faut les surveiller pour qu'ils ne se relâchent pas au millieu des milliers de païens qui les entourent.

Nous sommes tout particulièrement surchargés pendant les semaines qui précèdent la distribution de la sainte Cène. Ordinairement, le pasteur interroge chaque membre qui doit communier afin de s'assurer de son état spirituel, et lui donner des directions et des encouragements selon ses besoins. Je doute que nous puissions continuer longtemps ce système, qui était facile à suivre lorsque nous n'avions que peu de communiants; et cependant les natifs y tiennent beaucoup. Lorsqu'ils n'ont pas parlé avec leurs directeurs spirituels avant la sainte Cène, il leur semble qu'il leur manque quelque chose. Le commencement de cette année a été consacré à Dieu par des réunions de prières tenues pendant tous les jours de la première semaine. Ces assemblées ont été bien suivies, et j'espère qu'elles ne resteront pas infructueuses. Il était réellement touchant d'entendre des indigènes, naguère païens, prier avec ardeur pour la multitude de leurs frères répandus dans le monde entier, et réunis, comme eux, dans le même but. Ils n'oublièrent pas les chrétiens de notre chère patrie, qui leur ont envoyé la bonne nouvelle. Ils prièrent aussi pour les païens, les juifs, les mahométans, avec une ardeur qui montrait combien ils avaient à cœur le salut de leurs semblables. L'année qui vient de s'écouler a été bénie sous plus d'un rapport. La récolte abondante qu'on a eue dans ces quartiers, après une si grande disette, a été un sujet de vive reconnaissance envers Dieu. Les chefs et leurs sujets ont reconnu publiquement que leurs faux prophètes étaient des séducteurs qui n'ont pu leur procurer aucun secours dans le temps du besoin. Les membres de l'Eglise nous ont apporté du sorgho et du maïs en signe de gratitude envers le Seigneur. Le chef Molitsané et plusieurs de ses fils, à son instigation, y ont ajouté quelques sacs de froment, afin, disaient-ils, que leur missionnaire et sa famille ne souffrissent pas des conséquences de temps si difficiles.

Ils se plaisaient tous à reconnaître que le Dieu que nous adorons avait entendu nos prières.

La veille d'une de nos fêtes chrétiennes, pendant le service de préparation qui se tient le samedi soir, nous avons eu le plaisir de posséder au milieu de nous Andries Mosheu le cathéchiste korana de Mamousa. Il était venu dans le pays nous faire visite ainsi qu'à son ancien pasteur, M. Lemue, de Carmel. Je fus frappé de la parfaite convenance de son maintien. Evidemment, quelque chose l'a élevé au-dessus de ses compatriotes; la puissance de l'Evangile a agi en lui avec une grande efficace. Comme il parle bien la langue séchuana, je le priai d'adresser quelques paroles à l'assemblée, de nous faire connaître l'état de l'œuvre dans l'annexe de Motito qu'il dirige depuis si longtemps. Son récit fut des plus édifiants. En parlant de la petite vérole qui fit tant de ravages dans tout le pays, il y a trois ans, Andries nous dit : « Lorsque nous apprîmes que ce terrible fléau avait « envahi la contrée, je convoquai les gens de Mamousa, et « je leur adressai ces paroles : Mes amis, vous entendez les « tristes nouvelles ! L'épidémie qui moissonne tant de nos « semblables approche; c'est Dieu qui l'a envoyée, c'est « aussi Lui qui peut nous protéger ; il le fera si nous le « prions. En conséquence, je désire que nous nous réunis- « sions tous les jours pour crier à notre Dieu, afin qu'il ait « pitié de nous. Ce conseil fut suivi. Nos réunions journa- « lières eurent lieu ; la maladie pénétra parmi nous, mais « nous continuâmes à prier, et Dieu, dans sa bonté, nous « vint en aide, car nous ne perdîmes que deux de nos gens; « tous les autres se rétablirent. Le Seigneur s'est souvenu de « nous dans bien d'autres circonstances, et notamment pen- « dant la guerre des Boers avec les Béchuanas. Alors on « voulait nous obliger à prendre les armes, mais nous refu- « sâmes, déclarant que nous ne voulions pas nous battre « contre nos semblables. »

Il est fort remarquable que les Boers, dans cette occasion, aient consenti à laisser ces braves gens en paix.

Ils furent touchés de la pureté de leurs intentions. Lorsqu'on sait ce que sont les Koranas, en général, ces bédouins du sud de l'Afrique, si rapaces, si paresseux, on est rempli d'admiration en voyant au milieu d'eux une communauté qui a embrassé sérieusement l'Evangile, qui y persévère et en suit les préceptes, et cela sans avoir même au milieu d'elle un pasteur pour la diriger. Cet exemple nous rappelle que, parmi toutes les nations, ceux qui servent le Seigneur lui sont agréables. Les paroles bien senties du pieux Korana produisirent une vive impression sur nous, et j'ai la confiance qu'elles ne seront pas oubliées.

Dans cette même réunion, un des membres de l'Eglise raconta la maladie et la mort édifiante d'une femme qui était naguère avec nous. Qu'il est réjouissant de voir la foi enfantine de ces indigènes au moment suprême ! Ils savent en qui ils ont cru, et ils ont généralement une pleine assurance de salut par la mort de Christ. La femme en question se faisait lire, pendant sa maladie, des portions des saintes Ecritures. C'est elle qui les indiquait, en choisissant dans les évangiles ou dans les psaumes ce qui lui faisait le plus de bien. Elle n'oubliait pas le psaume XXIII[e] « L'Eternel est mon berger, etc. » Elle paraissait si heureuse aux approches de la mort, qu'on crut qu'elle se rétablissait. On lui entendit dire : « Je n'aime plus cet endroit, il faut que je m'en aille chez nous ! » Ceux qui l'entouraient, crurent qu'elle voulait changer de localité à cause d'un de ses fils qui s'était compromis et avait été puni par le chef. Mais elle fit bientôt comprendre qu'elle parlait de son délogement, et que son *chez-elle* était le Ciel, où elle savait que son Sauveur lui avait préparé une place. Elle ne tarda pas à entrer dans ce repos. Elle expira en voulant essayer de se mettre à genoux pour faire une dernière prière. Nous avons perdu plu-

sieurs autres de nos frères et sœurs, pendant l'année qui vient de s'écouler, mais nous les avons vus partir avec joie, déclarant que le Seigneur était bon envers eux. Le vide que ces membres décédés ont laissé dans l'Eglise de Mékuatling, a été plus que comblé par le baptême de candidats qui étaient en préparation depuis longtemps.

Nous souvenant que le Seigneur a dit : Allez, *instruisez* toutes les nations en les baptisant, etc., ce n'est qu'après un cathécuménat, accompagné d'instructions consciencieuses, que nous admettons nos néophytes dans l'Eglise. A quoi servirait-il d'administrer le baptême à la légère et de le voir déshonoré par des hommes qui seraient encore païens dans le cœur? Mieux vaut, sans doute, un petit nombre de disciples bien éprouvés, qu'un grand nombre sans foi ni piété. Mais, grâce à Dieu, ces précautions n'empêchent pas nos troupeaux de s'accroître. *Trente et un* indigènes, tant adultes qu'enfants, viennent d'être ajoutés à notre Eglise avec beaucoup de solennité. Dans cette occasion nos assemblées furent extrêmement nombreuses. A cette fête s'en est ajoutée une autre d'une nature différente, mais bien douce aussi à nos cœurs. C'est la visite de nos jeunes amis, M. et Mme Emile Rolland. Nous ne les avions pas encore vus depuis leur arrivée de France. Ce fut pour nous tous un événement de voir le fils d'un ancien missionnaire, possédant la langue comme un indigène, et prêchant parmi ses compatriotes africains la bonne nouvelle du salut. Le discours qu'il nous donna, le dimanche, fut écouté avec la plus vive attention. L'intérêt qui se peignait sur tous les visages, disait assez combien les paroles sortant de la bouche u jeune serviteur du Christ étaient goûtées. Que de souvenirs se réveillèrent dans mon cœur en écoutant les éloquents enseignements que mon jeune frère donnait à son nombreux auditoire !

Je me rappelai que j'étais à Béerséba au moment de sa naissance; qui m'eût dit alors que je le verrais un jour en-

trer courageusement dans la lice et combattre à nos côtés? Je pensais aussi à mon bien-aimé fils aîné, qui étudie en France et qui désire, depuis que Dieu a touché son cœur, venir me seconder dans l'œuvre que je poursuis depuis près de 28 ans. Oh ! que je me sentais heureux à la pensée qu'après quelques années, il pourra, lui aussi, si Dieu le conserve, se lever dans cette chaire et proclamer à cette tribu les immenses richesses de Christ ! Au sortir du temple, tout le monde voulut serrer la main de M. Rolland et celle de son aimable compagne. Le chef Molitsané vint s'asseoir avec nous, dans ma chambre d'étude, pour causer un instant avec lui. Il lui disait : Est-il possible que tu aies tant grandi ! Je me rappelai qu'étant à Béerséba je te vis peu de moments après ta naissance ; ton père te mit entre mes bras et me dit : « Vois, Molitsané, vois le fils que Dieu m'a donné ! » — Les quelques jours que nous avons passés ensemble ont été des plus bénis. Oh ! que le Seigneur conserve et bénisse ces jeunes ouvriers et leur donne de faire beaucoup de bien !

J'ai encore une visite intéressante à vous raconter, c'est celle de Moshesh. Elle nous était promise depuis longtemps. Le roi des Bassoutos devait passer le dimanche avec nous, mais il ne put pas tenir parole, la distance et la fatigue l'ayant forcé de s'arrêter dans la station de notre frère M. Keck. Le lundi, il se rendit auprès de Molitsané; ma fille aînée, un de nos amis en visite chez nous et mon plus jeune fils partirent à cheval pour aller saluer le grand chef. Il les reçut avec affection, demanda de mes nouvelles ; on lui annonça que j'allais bientôt paraître moi-même, il ajouta : « Puisque j'ai vu les enfants de Daumas, c'est comme si je l'avais vu ! » La nouvelle que Moshesh venait à Mékuatling s'était répandue dans le pays et toute notre tribu était sur pied. On voyait des troupes de cavaliers dans toutes les directions. Nul ne savait encore où se tiendrait le *grand conseil* auquel tout le monde s'attendait ; si ce serait chez Molitsané ou dans la station.

Comme on ne cessait d'arriver, il fut décidé que l'on se dirigerait vers la résidence de Molitsané. Je fis venir ma monture et me mis de la partie, au milieu de deux ou trois cents cavaliers au moins; les petits chefs avaient l'obligeance de se tenir près de moi et d'écarter les chevaux qui obstruaient la route. Nous fûmes bientôt auprès de Moshesh. En arrivant, nous vîmes beaucoup de gens réunis dans une vaste cour, tenant conseil sur le sol humide et pérorant malgré une pluie assez forte. On ne traitait pas des questions importantes, vu que le grand chef n'était pas là. Lorsque j'eus salué tout ce monde, on me conduisit dans une hutte où Moshesh se reposait, enveloppé dans des fourrures. Il parut très heureux de me voir, me serra la main, me fit asseoir à côté de lui sur une chaise, et nous nous entretînmes un moment ensemble. Il désirait beaucoup partir et être bientôt chez nous. Son impatience redoubla lorsqu'il apprit que ma femme et mes enfants l'attendaient, à chaque instant, et qu'on avait préparé la chambre qu'il devait occuper. Mais beaucoup de gens avaient faim, et on dépeçait un gros bœuf Personne n'eût osé en toucher un morceau sans l'ordre du chef. Une espèce de chambellan vint demander ce qu'il fallait faire de la viande. De son lit, Moshesh donna des directions et chaque petit chef reçut une ration pour lui et pour ses gens. Ce n'était pas grand'chose, vu le nombre. Il eût fallu dix bœufs au lieu d'un ; personne ne se plaignit. Malgré la pluie, qui tombait à verse, on allait s'occuper de cuisine, lorsque tout à coup le temps se lève, et l'ordre de seller est donné. Je croyais, comme les natifs ne sont pas en général très expéditifs, que cela traînerait en longueur ; il n'en fut rien ; en un moment, tous les chevaux se trouvèrent prêts; le chef et son état-major ouvrirent la marche; près d'un millier de cavaliers les suivaient. Ceux qui avaient reçu leur part du bœuf, l'emportaient pour la rôtir à la première halte. Nous avions à peine marché dix minutes, lorsqu'une pluie torrentielle nous

assaillit et un vent très fort fit tourner la tête à nos chevaux. Quelques indigènes qui avaient des parapluies, s'avisèrent de s'en servir et d'en donner un au chef; les chevaux n'étant pas accoutumés à la vue d'un pareil meuble, s'effarouchèrent et commencèrent à se démener ; un des malencontreux parapluies fut emporté par le vent. Alors le désordre fut à son comble. Je vis le moment où Moshesh allait rouler par terre; heureusement qu'un de ses fils sauta à la bride du cheval et le tint en respect. On fit descendre le vieillard pour le placer sur une monture plus sûre; mais les parapluies avaient démoralisé jusqu'aux bêtes les plus sages, et le nouveau coursier du chef ne se conduisit pas mieux que le premier. On était dans l'inquiétude; Moshesh lui-même goûtait fort peu ces évolutions au milieu d'une pluie torrentielle; il se fit descendre et voulut marcher à pied, se dirigeant vers une maison abandonnée pour s'y réfugier; tout le monde suivait au pas. Comme j'étais trempé jusqu'aux os, je pris congé de Moshesh et de ses fils, en leur recommandant de venir le plus tôt possible, et me hâtai de rentrer au logis. Le temps s'étant levé, tout fut disposé dans la station pour la réception du chef; un drapeau tricolore, souvenir de notre patrie terrestre, que nous n'oublions pas dans notre solitude, flottait sur le parapet de notre maison. Moshesh, que j'allai recevoir au bas de la colline, fut bientôt sous notre toit, heureux de se trouver au sec. Après avoir pris quelques rafraîchissements, il se retira dans sa chambre pour faire toilette et reparut ensuite habillé comme un prince. Il portait un vêtement de drap foncé tout galonné d'or et un bonnet grec de la même étoffe. On eût dit un Cheik, ou chef arabe; il avait tout à fait bonne façon. Il se fut à peine reposé un moment, qu'il me dit : « J'ai tant entendu parler de votre nouvelle maison, qu'il faut que j'en voie toutes les chambres. Il les examina avec beaucoup de soin l'une après l'autre, sans excepter la cuisine. Comme il se faisait tard, il

fallut allumer la chandelle pour bien voir l'endroit où se cuisaient les aliments et où il était tout étonné de ne pas apercevoir de feu. C'est une cuisine économique, que nos bons amis de Strasbourg nous donnèrent comme souvenir, lors de notre visite au milieu d'eux.

Le vieux chef était dans l'admiration et ne cessait d'exalter l'intelligence des Français. Il voulut aussi aller dehors pour admirer l'emplacement de notre maison, les travaux de nivellement, les arbres que nous avons plantés depuis notre retour, et dont quelques-uns ont près de 30 pieds de haut.

Dans la soirée, malgré les fatigues de la journée, il se livra, comme toujours, à une conversation très intéressante sur l'état du pays, sur ce qu'il voyait dans notre maison, sur les portraits de nos enfants et de nos amis. Des chants accompagnés sur le piano lui firent grand plaisir. Quoique Moshesh n'ait pas encore embrassé personnellement le christianisme, et qu'il soit, hélas, bien à craindre que, par des considérations politiques, il ne continue à renvoyer indéfiniment sa conversion, on ne peut s'empêcher de l'aimer et de le respecter. C'est par lui que notre mission a été établie dans son pays et qu'elle a été protégée jusqu'à ce jour. Il est toujours heureux de voir de nouvelles stations se fonder dans ses états. Il s'enquit du fils de son ancien missionnaire; on voit qu'il se réjouit vivement à la pensée qu'il va bientôt arriver. Le lendemain, il y eut service au temple; Moshesh, tous les chefs et leurs gens étaient présents.

Faute de place, une grande foule fut obligée de se tenir dehors, devant les portes et les fenêtres. La plus parfaite tranquillité et un grand recueillement régnèrent pendant le service divin. Dans la journée, il y eut un grand conseil national; Moshesh y rendit le plus beau témoignage à nos missionnaires; les noms des plus anciens furent souvent mentionnés; il appelait tous les missionnaires les pères de

son peuple. Il compara l'état des Bassoutos, lors de notre arrivée, à ce qu'il est à présent. Montrant l'établissement, et le temple en particulier, il ajouta : « *Ceux* qui ont fondé une station comme celle-ci et qui ont érigé cette maison de prières, sont nos vrais amis. Cet endroit, dans les guerres que nous avons eu à soutenir contre nos ennemis, n'a-t-il pas été un lieu de refuge pour les femmes, les enfants, les vieillards, les blessés? N'est-ce pas ici qu'on bandait leurs blessures et qu'on les soignait? Vous, les missionnaires français, vous êtes nos pères, vous avez sauvé ma tribu, vous avez été nos vrais amis dans le temps de l'épreuve. D'autres missionnaires sont récemment arrivés dans mon pays, mais je ne les connais pas, ils n'ont encore rien fait pour mon peuple. »

Nous passâmes encore une très agréable soirée ensemble. Le lendemain, après déjeuner, Moshesh fit ses préparatifs de départ. Remarquant que ma fille avait changé de vêtement, il lui en demanda la raison : « C'est, répondit-elle, que je désire vous accompagner un bout de chemin. » Le chef touché lui prit les deux mains et lui dit : « Je te remercie, je te remercie, mon enfant. » Quelques instants après, nous vîmes défiler toute cette cavalerie sous notre perron. Elle présentait un aspect à la fois imposant et très pittoresque.

Excusez, Messieurs et honorés frères, la longueur de cette lettre, et croyez-moi votre tout dévoué en Christ.

F. DAUMAS.



Lettre de M. Maeder.

Siloé, 15 janvier 1864.

Messieurs et très-honorés directeurs,

Nous avons à rendre des actions de grâce au Seigneur pour les bénédictions qu'il a répandues, pendant l'année qui vient de s'écouler, sur nous et sur notre œuvre. Il a aussi généralement béni, sous le rapport matériel, le pays où nous sommes. La pluie a abondamment arrosé les champs, en sorte que les habitants vivent dans l'espoir de riches moissons. Les grains ont été extrêmement chers et le sont encore, en ce moment, mais tout porte à espérer que leur prix diminuera bientôt, malgré une gelée tardive qui a fait un dégât considérable. J'ai souvent pensé que lorsque Dieu retire ses faveurs à un peuple, c'est pour l'appeler à lui, pour lui apprendre à ne pas trop mettre sa confiance dans les choses qui périssent, à chercher le royaume des Cieux avant toutes choses; mais le péché remplit le monde, les hommes sont méchants partout.

L'œuvre spirituelle s'affermit parmi nous. Les congrégations aux services divins, d'abord très variables, sont maintenant plus régulières et quelquefois très nombreuses. Plusieurs âmes se sont réveillées du sommeil du péché pour s'attacher à l'Evangile.

Le dimanche après Noël, 27 décembre, nous avons eu une belle fête chrétienne à Siloé. Notre cher frère, M. Germond, y a baptisé sept adultes et confirmé une jeune fille dans le vœu de son baptême. Deux chrétiennes qui s'étaient relâchées, ont été réadmises dans l'Eglise. Parmi elles se trouve Kasita Mamakuaï, mère du chef de l'endroit. Nous avons pris la sainte Cène, au nombre de quarante sept.

Parmi les sept néophytes est une femme dont le nom était

Manchuana, et est maintenant Lucia ; depuis une trentaine d'années environ elle est entièrement percluse. Bien qu'elle n'ait jamais pu assister à un service dans une station missionnaire, elle a appris à connaître le Seigneur par les chrétiens de son village et par mes enseignements depuis que je suis en cet endroit. Elle a persévéré à rechercher Dieu pendant seize ans, tandis que quelques-unes de ses compagnes se sont relâchées. Considérant sa persévérance et son sincère désir d'être adjointe à l'Eglise, nous l'avons aidée à faire un effort extraordinaire pour venir à Siloé, où elle a reçu le baptême. Avec elle a été également admise une femme cafre qui comprend la langue des Bassoutos mais ne sait pas la parler. Quand je converse avec elle, je suis obligé de recourir à un interprète.

Le goût de la lecture se réveille et s'étend parmi notre jeunesse. L'école du dimanche qui se tient entre les deux services, sous les soins de ma femme, contribue beaucoup à ce résultat réjouissant.

Les travaux matériels ont avancé assez rapidement, considérant les moyens qui ont été mis à ma disposition. Nous habitons une petite maison en maçonnerie, à trois pièces; une autre, à deux chambres, est presque achevée. Nous avons, en sus, l'ancienne cabane qui nous a d'abord servi de demeure et une petite remise en roseaux.

Agréez, etc.

F. Maeder.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ANGLETERRE.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES.

Les grandes Sociétés religieuses anglaises dont le siége est à Londres viennent de célébrer leurs anniversaires. Ces assemblées ont été tellement nombreuses que le mois de mai tout entier, à plusieurs séances par jour, n'a pas suffi pour les mener à leur terme. Elles ont présenté deux traits caractéristiques bien propres à réjouir les cœurs chrétiens. « Ces réunions, dit une des feuilles qui en ont rendu compte, nous ont rappelé les anciens Juifs, alors que pour rebâtir les murailles de Jérusalem, au retour de la captivité, ils étaient obligés de tenir d'une main l'épée et de l'autre des instruments de travail. Loin de ralentir leur zèle, cette nécessité, en apparence si fâcheuse, ne pouvait que l'enflammer davantage; de même, parmi nous, les attaques des ennemis de l'Evangile ont pour effet de redoubler le courage de ses défenseurs. Les doutes de la science ont évidemment réagi, d'une manière heureuse, sur l'activité des chrétiens. On a nié l'inspiration de la Bible, ses amis ont noblement répondu à ces attaques par des efforts extraordinaires pour accroître la dissémination du saint Livre. On a nié des dogmes fondamentaux, tels que l'expiation, la justification, la justice divine devant s'apesantir à jamais sur le péché; ces négations ont eu de l'influence sur l'esprit des chrétiens, mais une influence contraire aux intentions de leurs auteurs; plus que jamais les

croyants se sont sentis pressés d'employer leurs forces à répandre leurs croyances, à en faire de mieux en mieux comprendre l'importance souveraine. De là, pour les sociétés religieuses des recettes toujours croissantes, à leurs séances publiques des foules de plus en plus nombreuses, et, dans ces assemblées, une attention singulière accordée à tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, vengeait la cause du christianisme en constatant qu'il est en progrès soit au loin, soit auprès. »

Le second fait qui a caractérisé, cette année, la marche des sociétés religieuses de la Grande-Bretagne se trouve indiqué déjà dans les lignes qui précèdent. C'est l'accroissement de recettes dont la plupart d'entre elles ont pu donner l'heureuse nouvelle à leurs amis. Pour quelques-unes cette différence a été très sensible. Ainsi la grande Société biblique britannique et étrangère a, durant l'année, reçu environ 140,000 fr. de plus que l'année dernière, la Société des missions anglicanes au-delà de 75,000 fr., la Société des missions baptistes 175,000 fr., la mission intérieure de Londres 145,000 fr., etc., etc.

En somme, il résulte d'un tableau général, publié à la suite des assemblées, que les Sociétés de Londres ont reçu ensemble, dans le courant d'une année, environ 28 millions de francs, dont près de la moitié pour l'évangélisation du monde encore païen.

Après ce coup d'œil sur l'ensemble, nous devons, pour les détails, nous borner à ce qui concerne particulièrement l'œuvre des missions étrangères.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE L'ÉGLISE ÉTABLIE.

En tête des institutions de ce genre, continue à figurer, par l'importance de ses ressources et de ses travaux, la *Société des missions anglicanes*, déjà mentionnée. Elle a

reçu cette année plus de 3,850,000 fr. ; mais ce revenu, quelque magnifique qu'il soit, ne répond pas à la grandeur des besoins ni, on peut le dire aussi, à celle des succès. Les dépenses ont dépassé les recettes d'environ 250,000 fr.

Bien que sur plusieurs points de son champ de travail, comme à Sierra-Léone, à la Nouvelle-Zélande et au Sud de l'Inde, des missions entières aient cessé d'être aux charges de la Société, parce qu'elles se sont constituées en Eglises, et se suffisent à elles-mêmes, le chiffre des stations occupées est encore de 140, et celui des *communiants* qui s'y trouvent de 18,110. Sur les 269 missionnaires consacrés qui desservent ces postes,on ne compte pas moins de 71 pasteurs indigènes, indous, africains, ou indiens d'Amérique. Environ 2,000 agents, également indigènes, aident les missionnaires, à titre de catéchistes ou de lecteurs de la Bible. L'institut d'Islington (près de Londres), où la Société forme ses futurs ouvriers, présente en moyenne 45 élèves, parmi lesquels se trouve un nombre toujours croissant de jeunes gens appartenant aux races évangélisées.

En parcourant, avec nos lecteurs, les différentes parties du globe terrestre sur lesquelles s'étend aujourd'hui l'action des messagers de la bonne nouvelle, nous avons trop souvent à signaler la présence et les succès des agents de la Société des missions anglicanes, pour qu'il soit nécessaire d'énumérer ici tous ses champs de travail. Partout ou à peu près, elle est à l'œuvre, et d'à peu près partout aussi lui arrivent des nouvelles encourageantes. Le rapport général et les discours entendus dans la réunion dont nous rendons compte, ont, à cet égard, présenté le plus vif intérêt; mais l'événement de la séance a été le discours qu'y a prononcé le révérend Samuel Crowther, le célèbre missionnaire nègre dont nous avons eu si souvent à mentionner les travaux. Ce n'était pas la première fois que M. Crowther prenait la parole sur l'estrade d'Exeter-Hall; mais sa prochaine nomination au

poste d'évêque du Niger, donnait, cette fois, une importance toute nouvelle à ses paroles. Accueilli avec enthousiasme par l'assemblée, le digne serviteur de Christ, né, comme l'on sait, dans le pays des Egbas, et jadis esclave, a plaidé la cause des missions, sur les côtes occidentales d'Afrique, avec beaucoup de chaleur et avec une connaissance des faits toute particulière.

Suivant lui, la mission de Sierra-Léone, dont il a raconté sommairement l'histoire et les beaux résultats, n'est qu'un point presque imperceptible au prix de ce qui peut et doit être fait dans ces régions.

« A Sierra Leone, a-t-il dit, la Société n'a guère travaillé que pour une population nègre d'environ 80,000 âmes. Aujourd'hui, dans le ressort de la mission du Yoruba, trois millions de mes compatriotes au moins sont accessibles à la prédication de l'Evangile. Et sur les bords du Niger, parmi des populations qui parlent six langues différentes, et jusqu'au sein desquelles rien ne nous empêche d'arriver, il y a plus de six millions d'âmes en vue desquelles la parole sainte a déjà été traduite, ou est en voie de traduction. Venez-donc à notre secours, chrétiens d'Angleterre; c'est pour vous en supplier que je me suis rendu aujourd'hui parmi vous... »

Répondant ensuite à quelques-unes des objections auxquelles ont pu donner lieu le caractère et les mœurs de la race à laquelle il appartient, M. Crowther a fait à sa propre histoire des allusions qui ont profondément ému ses auditeurs.

« Vous aurez plus d'une fois entendu dire, s'est-il écrié, que les Africains de nos contrées vendent leurs propres enfants. Eh bien ! non, mes frères, non : les Africains ne vendent pas leurs propres enfants. Et si quelqu'un osait l'affirmer en ma présence, je n'hésiterais pas à le sommer d'en fournir la preuve. Aux jours de mon enfance, j'ai moi-même été esclave, mais ma mère ne m'avait point vendu; mon

père avait perdu la vie en essayant de m'arracher aux mains des marchands d'hommes, et un jour que quelques-uns de ces hommes sans pitié s'étaient emparés d'un autre enfant, qui était mon parent, ma pauvre mère, se jetant à leurs pieds, les supplia de la prendre elle-même pour victime à condition de rendre cet enfant à la liberté. Après vingt-cinq ans d'absence, quand je retournai à Abbéokuta, et que j'eus, en présence de M. et Mme Townsend, le bonheur de retrouver ma mère, ces chers amis furent profondément touchés des transports de tendresse où cette réunion inattendue la jeta, et ceux-là pourraient, au besoin, j'en suis sûr, certifier que ce n'était pas elle qui m'avait vendu. »

Société des Missions Wesleyennes.

Après la Société des Missions de l'Eglise établie, celle dont les ressources sont les plus considérables, est la Société des Missions wesleyennes. Elle a, durant son dernier exercice, reçu plus de 3, 356,000 fr. C'est un peu moins que l'année précédente, mais cette différence ne provient que d'un fait tout accidentel, c'est-à-dire de l'absence de legs importants. Les dépenses ordinaires de l'année ont dépassé celui des recettes d'environ 400,000 fr.

Une dette aussi considérable pourrait paraître alarmante; mais les amis de la Société savent donner. Dans la liste des offrandes de l'année figure un don de 50,000 fr. ; un autre de 37,500 fr. ; quatre de 5 à 8,000 fr. ; douze de 2,500 fr., et plus de 30 au-dessus de 1,200 fr. Rappelons en outre qu'à propos de son jubilé cinquantenaire, la Société wesleyenne a ouvert une souscription extraordinaire dont le produit, non compris dans le chiffre de recettes cité ci-dessus, doit être employé tout entier à l'œuvre des missions. A l'époque de l'assemblée dont nous rendons compte, le montant de ces souscriptions s'élevait déjà à 4,250,000 fr.,

et tout donnait lieu d'espérer qu'il ne resterait pas au-dessous de 5 millions.

Cette institution ayant l'habitude de confondre, dans ses tableaux statistiques, les œuvres qu'elle accomplit dans plusieurs pays d'Europe ou parmi des populations chrétiennes, au moins de nom, avec celles dont les païens sont exclusivement l'objet, il ne nous est pas possible d'établir d'une manière exacte le nombre des postes et des agents de la seconde espèce. Les chiffres généraux fournis par le rapport sont les suivants : Stations principales ou circuits, 634 ; chapelles et autres lieu de culte, 4,643 ; ministres et aides-missionnaires, 920 ; autres agents rémunérés, 1,457 ; membres des Eglises, 142,449 ; écoliers, 154,629 ; imprimeurs, 8. — Trente-deux missionnaires sont allés, dans le courant de l'année, renforcer les missions de la Société sur différents points du globe.

Parmi les discours prononcés dans l'Assemblée générale, le plus remarqué a été celui du Révérend M. Jenkins, de Madras. Après avoir consacré vingt ans de sa vie au service des missions de l'Inde, l'orateur a pu donner sur le présent et sur l'avenir de cette œuvre, des renseignements du plus haut intérêt. Un fragment de ce discours a surtout frappé. C'est celui où M. Jenkins a montré la part que prennent à la conversion de l'Inde ceux de ses propres enfants qui se sont déjà dévoués à cette œuvre.

« Comme lord Clive, a-t-il dit, c'est en nous servant d'auxiliaires indous que nous aspirons à la conquête de l'Inde. Des missionnaires européens, laissés à leurs seules forces, ne réussiront jamais à convertir ce pays. C'est pourquoi nous attirons à nous autant de jeunes Indous que Dieu nous le permet. Une fois notre influence sur eux établie, nous arrachons de leurs esprits les grossiers mensonges dont leur enfance a été nourrie ; puis, quand l'Esprit du Seigneur les a suffisamment éclairés, nous les appelons dans nos conseils. Connaissant l'Evangile aussi bien que nous le pouvons con-

naître, ils le prêchent aussi efficacement, et, dans bien des cas on peut dire plus efficacement que nous, car la vérité, proclamée par la bouche d'un Indou, se fait presque toujours mieux écouter des Indous que lorsqu'elle passe par des lèvres étrangères. Ainsi, tel sophisme qu'un auditeur subtil et malveillant jette souvent à la traverse de la prédication chrétienne, n'ose pas faire son apparition ou n'obtient aucun succès si le prédicateur se trouve être un brahmine converti. Il y a, d'ailleurs, des arguments de race ou de castes, qu'un homme appartenant, par sa naissance, à cette race ou à ces castes, est seul capable de bien comprendre et de réfuter en quelque sorte à fond. Bien souvent, dans mes excursions missionnaires, où m'accompagnait, à titre d'auxiliaire, un ancien Brahmine ou Indou de haute caste, j'ai vu des auditoires s'agiter, s'emporter, devenir parfois menaçants, mais s'apaiser aussitôt et rester tranquilles, quand mon compagnon, promenant sur les plus hardis des regards assurés, s'écriait : « Que voulez-vous dire? Ne savez-vous pas aussi « bien que moi, que l'Indouisme est un tissu de mensonges, « et qu'à cette assertion je vous défie de répondre d'une « manière solide? » Voilà des hommes tels qu'il nous les faut et tels que Dieu nous en donne; les hommes avec lesquels nous avons le bonheur de pouvoir, dès à présent, marcher aux grands combats de la foi. Je ne crois pas avoir trouvé, dans aucun autre pays du monde, des témoins de la vérité plus précieux et plus utiles, au moins à beaucoup d'égards essentiels. »

Dans un autre passage de son discours, M. Jenkins a cité un exemple des succès obtenus à Madras, lieu de sa résidence, par le moyen des écoles missionnaires. Un de ces établissements, ouvert, il y a douze ans, avec trois écoliers, en renferme actuellement plus de trois cents, parmi lesquels se trouvent une centaine de jeunes Brahmines. Les plus avancés de ces élèves étudient les sciences, lisent avec

facilité les auteurs anglais les plus profonds, et il en est, dans le nombre, qui rendent déjà des services, comme membres actifs de la Société, ou comme prédicateurs locaux.

Société des Missions de Londres.

Un membre pieux et actif de l'Eglise anglicane, lord Ebury, qui présidait, cette année, la Société de Londres, a rendu à l'esprit dont cette institution se montre animée, un témoignage digne d'être cité. « Toutes les fois que j'assiste à ces réunions, a-t-il dit, j'y respire l'atmosphère religieuse la plus pure peut-être dont il me soit donné de jouir durant l'année. Quels que soient les bruits discordants qui se font entendre ailleurs, il suffit d'être ici pour les oublier, car aucune divergence d'opinion n'y semble jamais pénétrer : « Croyez-vous « de cœur, et confessez-vous de bouche, que le Seigneur Jésus « est le Fils de Dieu et qu'il est mort pour sauver le monde? » telle est, je pense, la seule question que cette institution pose à ceux qui aspirent à la servir, et telle est bien, à mon avis, la seule question qui soit absolument nécessaire, la seule peut-être, que, si j'occupais dans mon Eglise le poste d'archevêque, je croirais devoir poser moi-même... C'est un admirable principe; il faut remercier les fondateurs de cette Société de l'avoir posé à sa base, et la féliciter elle-même de tout le bien qu'elle a fait en y restant fidèle. »

Faisant ensuite allusion aux attaques trop célèbres dont la Bible a dernièrement été l'objet, le noble orateur s'est réjoui de ce que, malgré tout ce bruit, les missionnaires continuaient à porter au loin ce livre saint, qui seul peut faire pénétrer, jusqu'aux extrémités de la terre, des paroles de salut et de consolation. » Ne craignons rien, s'est-il écrié, et n'allons pas nous imaginer que la Bible ne résistera pas aux recherches les plus subtiles de la science. Elle les a supportées depuis des siècles, et les supportera, soyons-en sûrs, jusques à la

consommation des siècles. La tempête s'est déchaînée, mais les vagues qu'elle a jetées sur le rivage n'y occasionneront qu'un tumulte impuissant. Elles reculent déjà, et nous pouvons être sûrs que le calme reparaîtra bientôt pour nous encourager plus que jamais à continuer nos travaux. »

Le rapport lu, à la suite de ce discours, montre qu'en effet, les agents de la Société, comme du reste ceux de toutes les autres institutions du même genre, ont éprouvé partout que la parole du Seigneur prêchée avec fidélité n'a rien perdu de sa puissante efficacité. Les nouvelles reçues de la Polynésie, du sud de l'Afrique, de Madagascar, des Antilles et de la Guyane, de l'Inde enfin et de la Chine n'ont, à la vérité, rien présenté d'extraordinaire ou d'inattendu, mais toutes parlent de travaux accomplis avec persévérance, d'œuvres qui se multiplient, s'étendent ou s'affermissent, et, grâces en soient rendues à Dieu, d'âmes pour lesquelles s'est levé, en cent lieux divers, le *soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons*. Quelques-uns des récits intercalés dans le rapport de M. Tidman, secrétaire de la Société, font de ce document une lecture singulièrement édifiante, dont nous pourrons, une autre fois, si Dieu le permet, donner l'idée à nos lecteurs au moyen de quelques citations, surtout en ce qui concerne la Polynésie et la Chine. Contentons-nous de dire ici, quant au premier de ces champs de travail, que les trois institutions dans lesquelles la Société forme des évangélistes, ou même des pasteurs polynésiens, comptent plus de 30 élèves, et que, durant l'année, les Eglises indigènes ont donné pour la Société tout près de 50,000 fr., — somme énorme si l'on considère combien sont bornées les ressources matérielles des habitants de ces îles, où l'industrie et le commerce sont encore à l'état d'enfance.

Des députés de la reine de Madagascar, envoyés en Europe pour y traiter avec les gouvernements de France et d'Angleterre des intérêts de leur pays, assistaient à la séance; ils

y ont été l'objet d'une attention proportionnée à l'importance des beaux succès accordés déjà dans cette île aux travaux des missionnaires de Londres.

La Société a reçu, durant l'année, plus de 2,027,000 fr., mais elle en a dépensé au delà de 2,245,000 fr. de sorte qu'elle a fini son exercice avec un déficit de plus de 100,000 fr.

Seize nouveaux ouvriers sont partis, durant l'exercice, pour aller accroître le nombre de ceux que la Société comptait déjà à Madagascar, en Chine, en Afrique, etc. Ces départs portent à 176 le nombre des missionnaires consacrés, employés dans ces divers pays. Ils ont, pour les seconder, plus de 600 indigènes, exerçant les fonctions d'évangélistes, de catéchistes, ou d'instituteurs.

La Société a fondé, depuis deux ans, dans les environs de Londres, un Institut dont elle a confié la direction à un de ses anciens agents dans l'Inde, le Révérend M. Wardlaw. Le nombre des jeunes gens qui se préparent, sous ses auspices, à la carrière des Missions, soit dans cet établissement, soit ailleurs, est de 48.

Deux missionnaires, revenus, l'un de Madras et l'autre de Chine, les Révérends Hall et Lee ont entretenu l'assemblée de ce qu'ils ont vu ou pu faire dans leurs sphères d'activité respectives. Quelques-uns des chiffres cités par le premier confirment ceux que le révérend Jenkins avait donnés dans une autre assemblée. Au sud de l'Inde, c'est-à-dire dans ce qu'on appelle la Présidence de Madras, il y a maintenant, pour toutes les Sociétés protestantes à l'œuvre dans le pays, environ 110,000 Indous chrétiens, plus de 900 catéchistes indigènes, et à côté des pasteurs étrangers, 60 pasteurs ou ministres de l'Evangile également sortis des rangs de l'Indouisme. — On compte actuellement dans l'Inde 540 missionnaires anglais, américains ou allemands. C'est un beau chiffre, mais la population de l'Inde entière peut être évaluée

à 200,000,000 d'âmes. Il n'y a donc encore qu'un missionnaire pour environ 400,000 Indous idolâtres ou mahométans !

(*La suite à la prochaine Livraison.*)



POLYNESIE.

UN HOMME ATTACHÉ A SES CROYANCES.

Un missionnaire des îles Samoa, le révérend M. Bird, de la Société des missions de Londres, cite un remarquable exemple de fidélité donné l'année dernière par un polynésien qui avait appris à connaître le prix de l'Evangile.

Le vaisseau missionnaire, le *John-Williams*, parcourait les archipels de la Polynésie orientale, visitant les stations déjà fondées, et cherchant à placer des évangélistes dans les îles qui n'en avaient point encore. Parmi ces dernières se trouvait celle de Nukunono, qu'on avait, longtemps auparavant, résolu d'occuper, et où le *John-Williams* devait, en conséquence, déposer un pieux évangéliste indigène, nommé Sakaio.

Mais pendant le trajet, les missionnaires avaient appris qu'un changement considérable s'était accompli à Nukunono, Quelques années auparavant, le fils d'un des principaux chefs de l'île, envoyé, avec trois autres jeunes indigènes, dans une institution fondée par les prêtres catholiques romains à l'île Wallis, en était revenu avec de nouvelles croyances, et les avait propagées avec un tel succès, qu'en très peu de temps, le roi, les chefs et la population de l'île tout entière, à l'exception d'une seule famille, s'étaient déclarés catholiques.

Ces nouvelles peu encourageantes n'empêchèrent pas les

missionnaires d'aborder à Nukunono. Laissons maintenant M. Bird nous raconter l'accueil qu'ils y reçurent.

« A notre arrivée, dit-il, Oulua (le roi) et Takua (le jeune propagateur de la foi romaine) étaient au fond de la baie, assis ensemble sur un tronc d'arbre couché par terre. Ils étaient seuls, mais on nous avait aperçus de loin, et en quelques minutes toute la population de l'île, je crois, se trouva réunie. Plaçant alors entre les mains du roi un petit présent, je lui exposai l'objet de notre visite et lui présentai Sakaio, debout à mes côtés, comme l'homme que nous désirions placer auprès de lui. A ce discours, Oulua, évidemment dominé par l'influence de son jeune acolyte, ne répondit pas, mais Takua le fit pour lui. D'un ton de mauvaise humeur, qui se changea bientôt en accents de colère et qui fut plusieurs fois sur le point de tourner à l'impertinence, il me déclara que l'île n'avait pas besoin de nous, que la religion qu'il lui avait apportée lui suffisait, et que la mienne n'était que la religion du diable. Sans relever ces insultes, je me contentai d'en référer au roi en le priant de faire connaître ses intentions. Il me répondit qu'il laissait l'affaire entre les mains de Takua. C'était la trancher ; car, quelle liberté s'attendre à trouver partout où Rome règne? Tout ce que je pus faire, et je m'étonnai même qu'on me le permît, fût d'adresser à la foule quelques mots sur la gratuité du salut, et sur la parfaite suffisance du sang de l'Agneau une fois versé sur la croix pour l'expiation du péché. Tous ces gens étaient ornés de crucifix, de chapelets ou d'autres insignes de la dévotion romaine.

« Tout n'était cependant pas fini pour nous dans l'île. Parmi mes auditeurs, j'en avais remarqué un sur lequel mes paroles avaient évidemment produit une vive impression ; c'était le chef de la seule famille protestante du lieu. Il se nommait Paou. Ayant autrefois habité l'île d'Atafu, où se trouve un de nos évangélistes, il y avait embrassé l'Evan-

gile ; puis, après avoir épousé une chrétienne, il était revenu se fixer dans son lieu natal. Mais, depuis l'arrivée de Takua et les succès de sa propagande, le pauvre Paou n'avait plus joui d'un moment de paix. Son refus persévérant d'abandonner les croyances de la Bible pour celles du pape, avait attiré sur lui des avanies de toute espèce : on l'avait injurié, menacé, tourmenté et sa vie même avait été plus d'une fois en danger.

« Quand notre entrevue avec le roi fut terminée et la réunion dissoute, Paou nous invita à le suivre dans sa demeure. Là, je lui dis qu'il fallait évidemment renoncer à la pensée de laisser Sakaio dans l'île, et lui demandai ce qu'il comptait faire lui-même : « Maître, répondit-il, rester ici n'est « pas bon pour moi. Je suis bien décidé à me tenir attaché « à la Parole de Dieu, mais si je le fais, il est impossible que « l'on me laisse vivre en paix. J'aimerais mieux aller à Fa- « kaofo, où vous avez un évangéliste et, où je pourrai m'ins- « truire encore dans la connaissance de la vérité. Voudriez- « vous m'accorder, sur le vaisseau, un passage pour moi et « pour ma famille ? »

« Consulté sur ce point, le capitaine William déclara cet arrangement possible, mais à la condition que le départ du navire n'en fût pas trop retardé. « Oh! je suis prêt, s'écria Paou, dès que je lui eus transmis cette réponse ; je suis tout prêt, dépêchons-nous. » Puis, joignant les actes aux paroles, il se mit avec sa femme à rouler ses nattes, à rassembler les quelques objets qui avaient pour lui quelque valeur, et une heure après, tout au plus, Paou, sa femme, ses enfants, son bagage et jusqu'à son canot étaient à bord du *John-Williams*, cinglant vers Fakaofo. Notre brave chrétien ne cessait de bénir Dieu de l'avoir délivré des obsessions dont il avait eu si longtemps à souffrir, et nos conversations avec lui pendant cette traversée, qui fut assez pénible, nous donnèrent l'assurance que l'œuvre du Saint-Esprit s'était

vraiment faite dans l'âme de cet homme. Ne le prouvait-il pas d'ailleurs assez en quittant si résolûment son pays et tout ce qu'il y laissait, pour rester fidèle aux inspirations de sa conscience?



ÉTATS-UNIS.

UN AMI DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Les Etats-Unis (du Nord) ont perdu récemment un marin qui, parmi ses compatriotes, s'était placé aux premiers rangs par ses sentiments pieux, autant que par ses talents et sa bravoure militaires. L'amiral Foote, dont nous voulons parler, était un ami dévoué et un protecteur décidé de l'œuvre des missions. Il la soutenait de ses dons, prenait, aussi souvent qu'il le pouvait, part aux réunions de prières dont elle était l'objet, et ne la négligeait pas plus au loin qu'auprès. Toutes les fois que, dans ses expéditions lointaines, il abordait des pays où se trouvaient des missionnaires, un de ses premiers soins était d'aller leur rendre visite, et cela, non pas à la dérobée ou comme simple particulier, mais comme commandant des armées navales de son pays et avec tous les insignes de son grade, « afin, disait-il, de montrer ainsi aux indigènes de quel respect son gouvernement entourait le caractère et le dévouement de ces hommes de Dieu. »

Il y a quelques années que l'amiral Foote, alors capitaine de vaisseau, se trouvant à Siam, avait invité à dîner à son bord le roi et les principaux officiers de la couronne. En se mettant à table, le pieux marin, fidèle à ses constantes habitudes, commença par implorer sur le repas la bénédiction divine. Surpris de cette pratique, dont sans doute aucun officier des marines étrangères ne lui avait encore donné le

spectacle, le monarque asiatique fit en riant la remarque que c'était « comme chez les missionnaires. — Oui, sire, répondit avec simplicité le capitaine, et il n'est, selon moi, aucun chrétien qui ne doive être un missionnaire au service de son Maître céleste. »

Que les progrès de l'Evangile seraient plus certains et plus rapides s'il se trouvait dans tous les rangs de la société chrétienne des hommes animés de la même foi, et assez courageux pour la confesser ainsi en présence de tous !



ALLEMAGNE.

CONVERSION D'UN MÉDECIN JUIF.

Dernièrement, à Bâle, dans une réunion missionnaire où l'on s'occupait de l'évangélisation du peuple juif, un des orateurs a pris pour sujet de son discours l'influence que le spectacle d'une mort chrétienne peut exercer sur un Israélite, et il en a cité plusieurs exemples. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire le suivant, qu'un journal allemand *Der Kleine Zionsfreund* (*Le petit ami de Sion*) publiait l'année dernière.

« Il y a quelques années que vivait à Berlin un médecin du nom de Steinitz, prosélyte pieux, qui plus tard alla s'établir en Silésie, où il vient de mourir. Ce digne chrétien racontait un jour à l'un de ses malades, encore israélite, les diverses péripéties de sa conversion.

« Pendant bien des années, lui disait-il, le Seigneur des miséricordes m'a vainement cherché. Mon cœur, pareil à la pierre la plus dure, s'obstinait à lui rester fermé. Une chose cependant, faisait sur moi de vives impressions, c'était le départ pour l'autre monde de quelques-uns de mes patients et

les circonstances qui l'accompagnaient. D'une part, je voyais des hommes du monde, habitués de longue main à se moquer des choses du ciel ou du moins à les traiter légèrement, revêtir à leur lit de mort un certain sérieux, mais le sérieux de la peur et de l'angoisse ; tandis qu'ailleurs, je voyais de simples chrétiens ne manifester que joie et que bonheur à la pensée d'aller ainsi à la rencontre de leur Dieu. Au chevet de ces derniers, j'éprouvais souvent un sentiment de regret, que je comparerais volontiers à ce qu'on appelle le mal du pays. Je sentais avec amertume combien j'étais éloigné d'un tel état d'âme, et pourtant ce spectacle me plaçait à une bonne école. J'entrevoyais ainsi que la mort n'a plus d'aiguillon pour celui qui, possédant Jésus dans son cœur, n'a plus à craindre de châtiment, parce qu'il sait qu'une rançon a été payée pour lui. Et grâces à Dieu, cette grande leçon m'a été souvent donnée. Oui, j'ai eu le bonheur de voir bien des âmes vraiment animées de ces sentiments, rendre gloire à Dieu de cette manière, envisager à l'avance le jour de leur prochain départ comme le beau jour, comme « le jour de noces » qui allait les réunir pour toujours à Celui qu'elles aimaient, et s'écrier alors joyeusement : « Christ est ma vie et la mort m'est un gain. » Un de ces spectacles entr'autres ne sortira jamais de ma mémoire. Une pieuse veuve, chrétienne depuis longtemps, touchait à sa dernière heure. Elle le savait, mais tout en elle respirait la victoire de la foi, le triomphe d'une âme en pleine possession de son Sauveur. Ses cinq enfants, encore en bas âge, étaient agenouillés autour de son lit ; elle les recommanda simplement à son Dieu en prononçant sur eux des paroles de bénédiction. Point d'inquiétudes, point d'arrière-pensées ; le Père des orphelins restait avec ceux qu'elle allait quitter ; cela lui suffisait, et je ne saurais dire de quelle émotion je fus saisi, quand, joignant les mains, elle prononça ces paroles, qui devaient être les dernières : « O mon Dieu, s'il faut quitter ce monde, c'est à

« Toi seul que je regarde. Mon espoir est en Toi et je sens « que tu soutiens ma foi. Non, ce n'est pas mourir que « d'aller vers son Dieu! »

« Tous ces appels, si frappants et si multipliés, ajoutait le docteur Steinitz, n'avaient cependant pas réussi à fondre complétement la glace de mon cœur. Il demeurait partagé, et le monde me tenait encore enserré dans ses liens. Je ne me sentais pas le courage de rompre avec d'anciennes relations, et ma femme surtout était pour moi, sous ce rapport, un sujet d'angoisse. Mais le Seigneur agissait et il ne voulut pas me laisser en repos. Il me jeta, pour des mois entiers, sur un lit de maladie. Pendant ces longs jours de souffrance, la mort frappait à ma porte; elle m'apparaissait comme l'envoyée du tribunal qui avait à me juger, et il me semblait l'entendre me dire, citation en main : « Il est un terme assigné à la vie « de toute créature humaine, et après la mort suit le juge« ment.» Mon angoisse était grande, inexprimable. Alors je criai à mon Dieu comme je ne l'avais pas encore fait; il eut pitié de ma détresse et je finis par trouver la paix en Jésus mon Sauveur.

« Dès ce moment, mon unique désir fut de m'unir complétement à lui par le sacrement du baptême. J'en fis part, non sans crainte, à ma chère femme, que mon état de maladie avait plongée dans l'affliction, et — que les dispensations de notre Dieu sont admirables! — j'eus la douce surprise de la trouver toute prête à accomplir elle-même cet acte important, de sorte que le baptême put nous être administré à tous deux en même temps, et à nos chers enfants avec nous. Aussitôt après cette sainte cérémonie, un sommeil bienfaisant s'empara de moi. Je dormis longtemps, une crise salutaire s'était opérée en moi, et je me réveillai guéri. Oh! grâces soient rendues à Dieu, de ce qu'après être ainsi sorti de l'épreuve et de ce qu'à la suite de cette expérience personnelle, il m'est permis de dire maintenant aux autres : « Il n'y a de salut en

« aucun autre qu'en Jésus, fils du Dieu vivant, et son sang « seul nous purifie de tout péché. »

Aiusi parla le docteur Steinitz, et nous sommes heureux de pouvoir ajouter que ce récit de sa conversion ne fut pas perdu pour le pauvre malade israélite auquel il s'adressait. Le cœur de cet homme en fut ému; cette émotion fut durable, salutaire et, peu de temps après, lu aussi fut introduit par le baptême dans l'Eglise de Celui que « ses pères avaient percé. »

NOUVELLES RÉCENTES

SUISSE.

A l'occasion du 300e anniversaire de la mort de Calvin, les diverses Sociétés religieuses dont le siége est à Genève, ont tenu leurs assemblées générales du 23 au 27 mai dernier. Celle de la *Société des Missions* a eu lieu le 24.

Un correspondant du journal *La Croix* en a rendu compte dans les termes suivants :

« Le Président (M. le pasteur Barde), a rappelé deux ministres genevois, Chartier et Riché, partant, en septembre 1556, avec douze laïques, pour rejoindre à Honfleur des protestants français, qui allaient fonder, dans l'île de Coligny, sur les côtes du Brésil, une colonie protestante, un refuge pour les persécutés. Nos compatriotes avaient le dessein d'en faire une station missionnaire. Mais l'œuvre fut anéantie, comme ils le racontent dans une lettre à Calvin, par les cruautés et le despotisme du gouverneur, le sieur de

Villegagnon, et les ouvriers furent eux-mêmes, de la part de ce dernier, l'objet d'odieuses persécutions.

« Nos réformateurs Luther et Calvin ont donc rappelé à la chrétienté son devoir envers les païens, et ils en ont commencé l'exécution. A nous de continuer et de progresser. Les Sociétés de missions, d'ailleurs, sont lancées et ne peuvent plus reculer.

« Un jeune missionnaire genevois, sorti de l'Eglise libre et depuis deux ans aux Indes, dans le Radjpoutana, au service d'une Société de missions écossaise, a dû prendre un congé pour raison de santé; mais, une fois rétabli, il repartira.

« Les recettes de la Société ont atteint le chiffre de 24,329 fr., mais elles sont inférieures de 4,000 à celles de 1862.

« M. Nagel représentait la Société des missions de Bâle, qui a déjà mis plus de 430 missionnaires au service de 25 Sociétés différentes, indépendammment de son œuvre propre, et dont le champ est tout le monde. Son séminaire compte 290 élèves. Quelques-uns d'entre eux ont moins de facilité pour les langues étrangères ou une santé trop délicate pour habiter la Chine, l'Afrique ou l'Inde; la Société les envoie dans l'Amérique du Nord, dans celle du Sud et en Australie. Depuis deux ans, elle en a envoyé six au Brésil, à de malheureuses colonies de Suisses et d'Allemands, arrivés en 1819, 1826, 1840, trompés par les compagnies d'émigration et tombés dans la démoralisation qui suit le désespoir. Cinq paroisses sont déjà organisées, dont l'une contient deux chefs-lieux à 35 lieues de distance et dans un pays vierge. Et les catéchumènes qui, au commencement, ne savaient lire que dans la proportion de 33 sur 50, ont maintenant regagné le terrain perdu....

« La Société de Bâle a vu s'ajouter à son précédent déficit de 120,000 fr., un nouveau de 80,000 fr.; mais elle ne perd pas courage, et l'appui qu'elle a déjà rencontré ici et là

(chez cette jeune ouvrière de la Suisse allemande, par exemple, qui ne pouvant disposer pour elle que de l'heure de midi à deux heures, fait beaucoup de vêtements destinés aux enfants des missionnaires, porte plusieurs carnets du Sou missionnaire et, a pu, en outre, collecter, d'une manière extraordinaire, la somme de 3,000 fr.), lui garantit sa future délivrance.

» L'œuvre des missions sur la côte ouest d'Afrique recevra un puissant élan de la reconnaissance des habitants d'Abbéokuta, qui, échappés aux fureurs du roi de Dahomey, font, païens ou chrétiens, remonter au vrai Dieu l'origine de leur victoire. Si un missionnaire genevois a dû abandonner l'œuvre pour cause de santé, le canton de Neuchâtel n'a pu, sur douze ou treize jeunes gens voués à la mission, en garder que deux ou trois en service actif.

« La Société des missions Moraves et celle de Paris étaient toutes deux représentées. La seconde l'était par le missionnaire Jousse, qui a fait partager à l'assemblée la douloureuse impression qu'il éprouvait à la pensée de l'insuccès des tentatives faites jusqu'à présent pour implanter la mission au cœur de l'Afrique, sur les traces de Livingstone. Il a aussi déploré le manque d'ouvriers qui ralentit l'œuvre chez les Bassoutos.

NOUVELLES D'ABBÉOKUTA.

L'*Iwe Irohin*, ce journal qu'ont fondé les missionnaires d'Abbéokuta, a donné dans ses pages une relation très détaillée de la délivrance signalée dont cette ville a été l'objet et de la déroute complète qu'a subie, sous ses murs, l'armée du Dahomey. Un des traits les plus frappants de ce récit est l'acharnement avec lequel les célèbres amazones du tyran africain montaient à l'assaut et se sont fait tuer sur les mu-

railles. Mais ce qui intéressera davantage nos lecteurs, c'est la conduite des chrétiens durant ces jours d'alarmes et de violence. Pendant que les hommes prenaient courageusement part au combat, les femmes se réunissaient dans les chapelles pour prier. Ce fait a été remarqué par les païens, et plusieurs chefs de la ville ont, depuis, exprimé publiquement l'opinion que c'était aux prières des chrétiens qu'Abbéokuta devait cette grande victoire. Le dévouement des missionnaires, que l'approche du danger et les menaces proférées contre eux tout particulièrement par le roi Badung n'avaient pas éloignés de leur poste, paraît avoir produit aussi la meilleure impression. Le chef principal les en a remerciés en disant que c'était une réponse décisive à toutes les calomnies dont ils avaient été les objets. La cause de l'Evangile ne peut que gagner à de pareils témoignages; aussi les missionnaires d'Abbéokuta se disent-ils, plus que jamais, remplis de confiance et d'espoir.

EMPIRE TURC.

A la fin du mois de mars et dans les premiers jours d'avril, deux Turcs ont été baptisés à Constantinople, l'un par M. Williams (Selim Agha), qui est lui-même un Turc converti; l'autre par le rév. docteur Pfander. Le second de ces prosélytes est probablement le premier Turc qui ait reçu le baptême dans l'enceinte même de Constantinople. Son nom est Ismaïl, et tous ceux qui le connaissent croient à la réalité de ses sentiments pieux. Sa conversion et son baptême ont produit dans la ville une certaine agitation, et l'on a été jusqu'à dire que le sultan, informé du fait, avait donné l'ordre de faire fermer les salles du docteur Pfander. Ce bruit paraît n'être pas fondé; mais on ne saurait se dissimuler que les dispositions actuelles du gouvernement turc

sont loin d'être favorables aux travaux des missionnaires évangéliques, et il est certain que, depuis quelque temps, les auditoires que les missionnaires parviennent à réunir sont moins considérables qu'auparavant ; ils s'élèvent rarement au delà d'une trentaine d'individus. Pendant les dernières fêtes du Ramadan (jeûne mahométan), une certaine classe de la population turque s'est montrée un peu plus accessible qu'à l'ordinaire, mais la plupart de ceux dont on s'est fait écouter ainsi n'étaient au fond que des panthéistes. Selon toute apparence, beaucoup d'agents du gouvernement turc ne sont pas autre chose que cela. Ils connaissent très-bien les écrits des rationalistes français ou allemands.

Le docteur Pfander, ancien missionnaire au nord de l'Inde, est auteur de plusieurs écrits très estimés contre la religion du faux prophète de la Mecque. Il est au service de la Société des missions anglicanes, spécialement en vue des Turcs, et a, pour l'assister, deux autres missionnaires, les révérends Weakly et Koelle, et deux agents d'un ordre inférieur. Jusqu'à présent, le champ de cette mission se borne à Constantinople, la seule ville de l'empire où il soit possible de travailler ouvertement à la conversion des Turcs. Le révérend Williams (Selim Agha), dont il est question plus haut, est, si nous ne nous trompons, agent de la Société pour la propagation de l'Evangile et, par conséquent, anglican aussi.

Plusieurs autres Sociétés sont, comme on le sait, à l'œuvre dans l'empire turc, mais non pas exclusivement en vue des mahométans. Le Conseil américain y compte actuellement une quarantaine de missionnaires, dont les travaux, parmi les Arméniens, sont toujours ce qui se fait de plus important pour les progrès de l'Evangile en Turquie ; plus de deux cents agents indigènes les secondent dans cette œuvre.

MORT D'UN MISSIONNAIRE.

On vient d'apprendre qu'un des missionnaires américains de Lodiana (nord de l'Inde), le révérend M. Janviers, est tombé sous les coups d'un assassin. Les détails manquent encore, mais il paraît que le meurtrier s'était trompé de victime. Il avait voulu frapper un Anglais dont il croyait avoir, ou dont peut-être il avait à se plaindre. M. Janviers était un missionnaire très estimé.

UNE ÉCOLE DÉGUENILLÉE DANS L'INDE.

Chacun sait le bien qu'a produit à Londres, et dans plusieurs grandes villes d'Angleterre, ce genre d'institution qui a pour objet les enfants des classes les plus pauvres et surtout les plus dégradées de la population. Ému des récits qu'il avait lus sur ce sujet, un missionnaire de l'Inde, Indou lui-même de naissance, le révérend Narayan Scheschadi, agent de l'Eglise libre d'Ecosse à Indapore, a voulu doter son pays du même bienfait.

« Il y a un an à peu près, écrit-il, que je pus ouvrir ici deux écoles déguenillées pour les plus pauvres d'entre les pauvres. Pendant des mois j'ai instruit moi-même ces enfants, à la lettre couverts de haillons et dont plusieurs n'en avaient même pas du tout, et, grâce à Dieu, ce travail n'a pas été vain. Beaucoup d'entre ces pauvres créatures connaissent aujourd'hui passablement bien les grands faits et les principales doctines de la révélation. Tous ou à peu près, prennent, en outre, beaucoup de plaisir à chanter, sur des airs connus du pays, des cantiques que, jusqu'à présent, des lèvres chrétiennes seules avaient eu le privilége de faire entendre dans la contrée. »

Le même missionnaire donne une nouvelle preuve de ce fait, aujourd'hui bien constaté, que beaucoup d'Indous intelligents s'attendent de plus en plus à voir le christianisme triompher prochainement des vieilles religions de l'Inde. « Une de nos écoles de filles, dit-il, est entièrement soutenue par un riche négociant indou, qui n'est pas encore chrétien, mais qui croit, comme des centaines de ses compatriotes, que le christianisme est la plus pure des religions, et celle qui a le plus fait pour avancer la civilisation du monde. »

MAURICE.

Dernièrement, vingt et un Indous du Telougou ont été baptisés dans cette île. Instruits dans leur pays par un missionnaire de l'Eglise anglicane, ils avaient, sitôt après leur arrivée à Maurice, éprouvé le désir de se rattacher à l'Eglise chrétienne, mais s'étaient d'abord adressé à des prêtres de l'Eglise romaine. Cependant s'apercevant bientôt que là n'était pas la vérité telle qu'on la leur avait enseignée, d'après la Bible, ils s'étaient retirés et adressés au Révérend S. Hobbes, qui a complété leur instruction et a pu les admettre tous ensemble dans les rangs de son Eglise. Ce pasteur, à leur grande joie, s'est hâté d'annoncer leur baptême au missionnaire du Telougou qui avait été le premier instrument de leur conversion.

BORNEO.

L'évêque anglican de Labuan annonce que dans le courant de l'année dernière, 141 païens ont été baptisés dans les stations missionnaires de la *Société pour la propagation de l'Evangile.* Les Dayaks Sarebous, qui passent pour la

population la plus énergique de l'île, et qui avaient naguère encore un grand renom comme pirates, commencent à se montrer accessibles à la prédication de l'Evangile. Ils ont demandé à l'évêque qu'un missionnaire allât s'établir parmi eux, et l'on espère que ce vœu pourra bientôt être rempli. Un des fils de leur chef principal est au nombre des néophytes baptisés, et il s'applique avec ardeur à l'étude des livres sacrés, avec l'intention d'évangéliser ses compatriotes dès qu'on l'en jugera capable.

UNE INSTITUTION CHARITABLE.

Il existe à Londres un refuge ouvert aux pauvres Asiatiques, Africains ou Océaniens, que les circonstances amènent dans cette ville et y laissent trop souvent sans ressources et sans amis. Nous en avons parlé quelquefois. Fondée depuis sept ans, cette maison a déjà donné l'hospitalité à près de 2,300 individus, dont un petit nombre a pu payer ses dépenses. Mais de généreux donateurs, et surtout de riches Indous, sont venus en aide à cette œuvre. A la fin de l'année dernière, un négociant Faisis, de Bombay, ayant appris qu'une dette considérable pesait sur le Comité, lui offrit spontanément quatre mille livres sterling (100,000 fr.), à condition qu'on s'abstiendrait de toute tentative pour évangéliser les Indous reçus dans la maison. Le Comité refusa sans hésiter et ne s'en est pas trouvé plus mal. « A peine l'encre de notre réponse avait-elle eu le temps « de sécher, disait dernièrement un de ses membres, que « d'autres dons, venus de l'Inde, nous tiraient d'embarras « et nous montraient que le chemin de la fidélité est tou- « jours le plus sûr.»

Paris. — Imprimerie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.





M. DZAU-TSANG-LAE, PASTEUR CHINOIS A SCHANGHAÏ (page 262).

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PARIS, 7 JUILLET 1864.

Ce que nous disions, dans notre dernière livraison, des besoins croissants de notre œuvre au sud de l'Afrique, se trouve pleinement confirmé par un rapport spécial sur cette question qui nous a été envoyé de Carmel par nos missionnaires réunis en Conférence. Cette pièce importante est, en ce moment, soumise à l'étude du comité. Nous espérons pouvoir lui donner bientôt la place qui lui revient dans notre journal. Sans vouloir trop anticiper sur l'impression qu'elle produira partout où elle sera lue, nous dirons que jamais les directeurs de la Société n'avaient été appelés à de plus graves délibérations. Il ne s'agirait de rien moins que d'augmenter, le plus tôt possible, d'un tiers, le personnel missionnaire provenant de la France, et cela, en sus de six à huit catéchistes indigènes que la Conférence est, en ce moment, occupée à placer dans autant d'annexes importantes. Avec nos ressources habituelles, il est de toute évidence que nous ne saurions suffire à de telles demandes. On ne s'étonnera donc pas que le comité sente combien est sérieuse la situation que lui font ces propositions et qu'il se demande s'il peut y accéder. Que nos Églises supplient le Seigneur de l'éclairer; surtout qu'elles se disent que leurs propres dispositions, c'est-à-dire la question de savoir ce qu'elles veulent ou peuvent faire, d'une manière régulière et permanente, est l'élément le plus essentiel dans la décision à prendre.

L'œuvre des missions a toujours été une œuvre de foi et le sera toujours. Au début, la difficulté pour nous était de croire que cette entreprise pût suffisamment réussir pour répondre à nos aspirations. Maintenant, ce sont les exigences provenant de son développement qui, à leur tour, mettent notre foi à l'épreuve. Oh ! qu'il en serait autrement si tous les rachetés de Jésus-Christ se disaient qu'ils ne doivent vivre ici-bas que pour leur Maître !

Nous aurons probablement bientôt au milieu de nous un témoin très compétent des travaux et des embarras de nos missionnaires. Le célèbre Dr Duff, obligé par sa santé de renoncer à la belle œuvre qu'il faisait à Calcutta, a voulu, en passant au Cap, visiter nos stations. Il était présent aux délibérations de nos frères, il a donné à leurs décisions la sanction de sa grande expérience, il leur a promis de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour rendre leurs appels efficaces.

Pendant que l'Afrique méridionale s'ouvre ainsi de plus en plus devant nous, une œuvre de la plus grande importance nous est évidemment assignée par le Seigneur dans l'Ouest de ce continent. Encouragé, au delà de toute attente, par les hommes et les circonstances, l'explorateur que nous avions dépêché dans la Sénégambie vient de proposer au Comité de fonder définitivement une station centrale à Sedhiou, chef-lieu de la belle province de la Casamance. Les raisons sur lesquelles cette proposition s'appuie sont telles qu'il y aurait véritablement infidélité de la part du comité s'il hésitait ou s'il différait de mettre la main à l'œuvre. Un des élèves de la maison des Missions, qui termine en ce moment ses études, partira pour Sedhiou vers la fin de l'année, c'est-à-dire au moment le plus propice eu égard au climat. On tâchera de lui adjoindre un maître d'école, qui est aussi vivement réclamé.

Nos lecteurs trouveront plus loin quelques-uns des renseignements fournis par M. Jaques.

Nous ferons cependant observer que parmi ceux qui encouragent le plus le comité, il en est que des raisons de discrétion ne nous permettent pas de publier.

On ne lira pas avec moins de plaisir une notice de M. Arbousset sur d'intéressantes populations de la Polynésie dont la position religieuse nous était inconnue et que la Providence vient de mettre en rapport avec notre frère et son collègue.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

MISSION DU LESSOUTO.

Extraits d'une lettre de M. ELLENBERGER, *au directeur de la Maison des Missions.*

Béthesda, 7 avril 1864.

« Que le Seigneur en soit béni, le réveil continue parmi nous ! Les émotions violentes diminuent, mais bien des yeux sont encore baignés de larmes et les âmes s'affermissent dans la piété. Jusqu'ici, trente-sept personnes ont été amenées à la repentance. De ce nombre, vingt-deux paraissent avoir trouvé la paix, les quinze autres sont en très bonne voie. Parmi ces dernières, se trouvent quatre anciens membres du troupeau qui avaient été retranchés de la communion de l'Église, l'an dernier, et cinq jeunes gens qui s'étaient soustraits à l'autorité de leurs parents pour subir un rite païen. Notre jeune imprimeur, Tlapa, s'est lui aussi donné à Dieu, ainsi qu'un Cafre qui est à notre service depuis six mois.

Les réunions de prières continuent. Elles se tiennent, le matin, à l'église, le soir, dans le village des indigènes et dans la maison du missionnaire. Il y a une telle soif des choses du salut que chaque jour nous devons commencer la réunion par une courte méditation. Nous avons été à même de constater les bons effets de ces allocutions. Les cœurs se portent d'une manière particulière vers notre divin Rédempteur. Le nom de Jésus est prononcé avec bonheur, souvent même avec une vive émotion. L'Esprit saint, que les âmes demandent chaque jour, leur a enseigné à adorer le Père dans la personne de son Fils bien aimé. Un dimanche, prêchant sur les souffrances du Sauveur, je ne pus achever mon discours, parce qu'une émotion générale s'était emparée de l'assemblée à l'ouïe de ce que Jésus-Christ a fait et souffert, lui juste pour les injustes.

L'œuvre de la grâce s'étend maintenant au dehors. Le zèle missionnaire se manifeste parmi les membres de l'Eglise. Ils se sont partagé le district et ont résolu d'en visiter plusieurs fois, pendant l'année, tous les villages. Ils se sont déjà rendus successivement dans trente-six localités. Je fais fréquemment moi-même des courses d'évangélisation.

Partout, nous invitons les âmes à fuir la colère à venir. Nous avons toujours été bien reçus par les chefs et leurs subordonnés. Combien est doux le privilége d'annoncer l'Evangile de Jésus-Christ! Une douzaine de païens, que nous avons ainsi visités au dehors, commencent à être inquiets au sujet de leurs âmes. Le jour de Pâques, six adultes ont été introduits dans l'Eglise par le baptême. Un grand nombre de païens est accouru à cette fête. Je prêchai sur 2 Corinthiens, VIII, 9. Mon vénérable collègue parla dans l'après-midi sur Apoc. III, v. 11, après quoi, la sainte Cène fut distribuée. Les auditoires se maintinrent jusqu'au soir.

Depuis mes dernières lettres, j'ai eu le privilége de me rendre deux fois dans l'annexe de *Thabaneng*. J'ai été reçu

avec joie par 100 à 120 personnes et par le chef. Chaque fois, après les deux prédications du jour, j'ai à m'entretenir, en particulier, avec les personnes qui cherchent le royaume de Dieu, et à enseigner des cantiques aux enfants. Trois personnes de plus se sont jointes aux catéchumènes. Je les ai remises aux soins de notre catéchiste Molokoli.

Ce brave homme continue à s'acquitter joyeusement de sa tâche. Nous profitons des instants que nous pouvons mettre à part, pour méditer ensemble quelques-unes des portions de la parole de Dieu qu'il doit développer en public lorsqu'il est seul. De plus, étant parvenu à déchiffrer mon écriture, il a l'avantage de pouvoir profiter de quelques résumés de méditations que je lui remets. Il a appris par là à voir la nécessité de mettre de l'ordre dans ses discours.

La dernière fois que je me rendis à Thabaneng, je faillis être emporté par la rivière Makhaleng. A la vérité, il n'y avait que trois pieds d'eau au gué que nous traversions, mais mon cheval s'étant effrayé, alla se jeter avec moi dans des trous, d'où il eut toute la peine à sortir en nageant. Arrivé à l'autre bord, je ne pus faire autre chose que tordre mon pantalon pour en extraire l'eau, le remettre et remonter en selle. Heureusement, qu'il se sécha assez vite et que je ne pris pas froid.

Nous remplissons avec joie le ministère qui nous a été confié. Nous voudrions seulement avoir plus de zèle pour la maison du Seigneur. Nous avons compris le message dont nous sommes dépositaires et comme notre divin Maître, nous pouvons dire : « Il me faut aussi annoncer aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu, car c'est pour cela que je suis envoyé. »

Mais, cher Directeur, combien difficile est le chemin du ciel pour le cœur naturel et surtout pour celui du païen ! Renoncer à tout pour suivre Christ, un inconnu, un étranger de nom et de fait ; renoncer aux choses visibles pour les invi-

sibles ; renoncer à des passions, des plaisirs, des fêtes auxquels on est habitué depuis vingt, quarante, soixante ans, pour un bonheur que le monde ne connaît point et ne saurait soupçonner ; renoncer à la vie présente pour une vie que l'on dit être éternelle ! Voilà qui est difficile, ou plutôt impossible pour quiconque n'a pas reçu l'Esprit saint, et surtout pour l'enfant du désert accoutumé à vivre pour la satisfaction de ses désirs. Comment faire comprendre, d'ailleurs, à des êtres sans justice et sans véritable amour, la justice d'un Dieu saintement courroucé et l'amour d'un Dieu mourant pour les péchés du monde ? Que de mois, que d'années doivent s'écouler avant que nos pauvres Africains aient saisi les notions les plus élémentaires du christianisme, qu'ils aient le sentiment de leur culpabilité et de la condamnation qui pèse sur eux ! — De nos jours, cependant, on voudrait que ces païens se convertissent à la prédication des missionnaires avec tout aussi peu de préparation et de retard que les Juifs et les Grecs le faisaient à celle des apôtres. On oublie trop que les peuples auxquels ils annonçaient l'Evangile étaient civilisés, avaient été plus ou moins en contact avec la vérité. Les missionnaires modernes instruisent, au contraire, le plus souvent des barbares, gens de cou roide, incirconcis de cœur, comme l'était Israël à sa sortie d'Egypte.

Plus je réfléchis à ces choses et apprends à connaître le Mossouto, plus je suis rempli d'admiration et porté à l'action de grâce en voyant la puissance et la miséricorde de Dieu opérer sur les cœurs de tant de pécheurs, qui, hier encore, étaient plongés dans les plus épaisses ténèbres. Témoin de tant de grâces, d'une telle transformation, d'une résurrection spirituelle si étonnante, je sens grandir ma confiance en mon divin Maître, mon âme se fortifier, et je suis plus disposé que jamais à vivre pour la gloire de mon Sauveur.

Un fait bien douloureux est venu dernièrement nous faire sentir la grandeur des obstacles qui proviennent des mœurs

de ces populations. Il y a quelques années, deux jeunes gens, membres de l'Eglise, prirent en mariage deux jeunes chrétiennes dont les mères servaient le Seigneur depuis fort longtemps, mais dont les pères et les frères aînés étaient encore païens. Lors du mariage, il fut bien convenu, en présence de témoins, que tout se ferait selon les usages chrétiens et qu'il ne serait pas question de paiement en bestiaux pour les mariés, ainsi que cela se pratique entre païens. Aujourd'hui, que des enfants sont nés de ces unions, les parents inconvertis exigent le paiement d'usage, et menacent, si l'on refuse, de reprendre femmes et enfants. Ils ne nient pas ce qui avait été convenu, mais ils ont recours à l'artifice et au mensonge, disant qu'ils sont pressés par le besoin et que c'est pour cela qu'ils se dédisent. On a beau raisonner, il faut, coûte que coûte, racheter la femme et ses enfants ou les perdre. Quelle dureté de cœur de telles institutions ne supposent-elles pas et ne doivent-elles pas engendrer! Ne nous étonnons donc pas si quelques-uns, après avoir entrevu la lumière divine et saisi un côté de l'Evangile, viennent à retomber dans des fautes grossières, les uns pour se relever en gémissant de leurs péchés, d'autres pour s'engager plus avant dans des voies tortueuses. Ah! magnifions la grâce du Seigneur qui a triomphé de tels obstacles dans le cœur de tant de Bassoutos! Louons Dieu pour ce qui a été fait jusqu'ici, et continuons à intercéder en faveur de ces milliers et dizaines de milliers d'âmes qui sont encore enlacées dans les liens si puissants du prince des ténèbres!

F. ELLENBERGER.



AFRIQUE OCCIDENTALE.

CASAMANCE

Extraits du rapport de M. Jaques.

11 mai 1864

Sedhiou (chef-lieu de la Casamance) est une bourgade d'au moins 4,000 âmes, s'étendant sur une superficie assez vaste, et entourée, à des distances de 1 à 5 kilomètres de plusieurs villages ou hameaux, tous fort accessibles pour un missionnaire. Sedhiou lui-même est divisé en plusieurs quartiers nettement tranchés. En arrivant par le sud, on aperçoit d'abord une factorerie, puis une seconde, celle de l'excellent homme qui m'a donné l'hospitalité; derrière se trouve tout un faubourg habité d'un côté par des Mandingues musulmans et d'un autre par des idolâtres.

En continuant vers le nord, toujours le long du fleuve, on arrive au fort, vaste construction entourée de promenades ombragées. Au delà du fort, s'étale en forme d'éventail le village de Dagorne qui est sous la juridiction immédiate du commandant de Sedhiou. Dagorne est habité par des Sarakholés, captifs libérés, par d'anciens soldats indigènes, quelques Mandingues, des Portugais et autres gens de diverses nationalités. Je suis maintenant habitant de Dagorne. En arrière de ce village, sur une éminence, se trouvent, au sud et au nord, deux blockhaus destinés à protéger Sedhiou contre les invasions de l'intérieur. Après le poste, on arrive à ce qu'on appelle le *Marais*, endroit bas et humide sujet aux inondations et aux fièvres, habité par des traitants mulâtres.

Plus loin, on rencontre encore quelques factoreries et enfin le vrai Sedhiou, le village qui a donné son nom à toute la localité. Nous pouvons compter sur les habitants de Dagorne pour former le premier noyau d'une école; plusieurs noirs m'ont demandé d'en ouvrir une et d'y recevoir leurs enfants.

J'ai lieu de croire que l'Évangile aura prise sur les Mandingues, peuple industrieux, intelligent, qui aime le progrès et qui adopte de nos usages ce qui est approprié au pays. Ainsi, entre autres choses, ils consomment une quantité considérable de savon de France et de bougies. Ils sont cultivateurs et commerçants, généralement honnêtes. Ils ont conservé des manières tout à fait patriarcales et ils exercent entre eux une justice toute de droiture et de bon sens. On ne peut guère être en contact avec eux sans s'attacher à eux et les estimer. A tous égards, ils sont infiniment supérieurs aux Sarakholés, aux Brassounkas, Bagnounkas, etc., qui sont des ramifications de la branche Mandingue pure.

Nous aurons plusieurs portes ouvertes dans les pays avoisinants. Je n'ai pas encore pu les parcourir, mais je le ferai après l'hiver. La population blanche nous est favorable. Les mulâtres sont plutôt indifférents ou hostiles.

La sécurité est aussi grande à Sedhiou qu'à Saint-Louis. Outre le port et les deux blockhaus, il y a toujours sur rade un petit navire à vapeur. Ici aboutissent un grand nombre de routes que fréquentent les caravanes du haut pays, de Bakel, du Bondou, etc. Il y a toujours un grand mouvement de voyageurs. Nos idées et nos traités, reproduits dans l'idiôme mandingue, pourront se répandre au loin dans l'intérieur.

La vie est relativement bon marché. Le pays produit, en abondance, une grande variété de légumes et de fruits. Un bœuf vaut de 35 à 50 francs, une vache de 25 à 45.

Vu le caractère d'utilité publique que présente notre œuvre, l'administration m'a fait, à titre gratuit, une concession de

terrain. Pour obtenir un acte de propriété définitif, il faut que dans le courant de l'année qui suit la demande, il soit élevé, sur ce terrain, des constructions d'une certaine importance, qui prouvent que le concessionnaire a l'intention de fonder un établissement. En conséquence, j'ait fait entourer ce terrain d'une forte palissade en bambous, et fait creuser deux puits qui donnent une eau saine et abondante. Tout le voisinage vient déjà s'approvisionner chez moi. J'ai préparé un jardin potager, car à Sedhiou chacun doit produire ce qu'il lui faut; il n'y a pas de marché. Il a fallu faire apporter de la terre végétale, vu que le sol qui nous est échu en partage est d'une nature argileuse. Enfin, je me suis mis à construire une case en bambou que j'espère habiter sous peu.

Le terrain de la mission, élevé de plusieurs mètres au-dessus du niveau du fleuve, est un des plus sains. L'exposition en est agréable; on a vue sur le fleuve; le sol étant légèrement incliné, les eaux n'y séjournent pas. J'ai, recherché dans notre petite construction toutes les conditions de durée, d'économie et de salubrité. Les murs sont en lattes minces de bambous entrelacés, fixés à une solide poutre de *ronier*, espèce de palmier au bois incorruptible. Le tout est crépi à la chaux en dedans et en dehors. Une galerie, de $2^{m}50^{c}$ de largeur, règne tout autour de la case, qui a 12 mètres de long sur 5 de large. Elle est divisée en 4 pièces. La ventilation en est assez complète. Les constructions se font avec assez peu de frais. Le pays offre des ressources de tout genre. Le bois, les bambous, etc., ne coûtent que la peine de les couper et de les transporter. La pierre est abondante et bonne. L'argile fait d'excellentes briques.

Mes occupations, pendant ces derniers mois, ont donc été presque exclusivement matérielles et des plus fatiguantes. Les ouvriers de ce pays ne travaillent qu'autant qu'on est auprès d'eux et qu'on les dirige. Je suis allé avec eux dans les forêts couper le bois nécessaire. J'ai dû aller et venir pour

surveiller les transports. J'ai mis moi-même la main au travail, chaque fois que j'ai cru devoir le faire et qu'il n'y avait pas de danger pour ma santé. Il m'a fallu passer toutes mes journées avec mes hommes, de 5 h. à midi et de 2 h. à 6 h., le plus souvent au grand soleil; je n'en ai pas éprouvé d'inconvénient; seulement, à la suite de fatigues excessives, j'ai eu un léger accès de fièvre qui a été facilement coupé en trois jours. On a de la peine à se figurer le tracas que donnent à ceux qui les dirigent les ouvriers de ce pays-ci. Il faut aussi tenir compte de ma propre inexpérience et de la difficulté que j'ai à me faire comprendre de gens à demi sauvages qui parlent toutes sortes de langues. Ma patience a été mise à une rude épreuve, je dois même avouer qu'elle a failli plus d'une fois.

Je continue à entretenir les relations les plus amicales avec la population blanche ou autre. Je n'ai qu'à me louer de la bienveillance avec laquelle chacun m'est venu en aide. S'il m'avait fallu payer les bateaux qui ont servi au transport des matériaux, ces frais seuls se fussent élevés à plusieurs centaines de francs.

En terminant son rapport, M. Jaques ajoute ces paroles :

« Je vous propose, Messieurs, de fonder à Sedhiou notre première et centrale station missionnaire dans la Sénégambie; c'est les yeux et le cœur remplis de larmes de reconnaissance que je trace ces mots. Je joins à ma proposition la demande d'un autre missionnaire et d'un bon maître d'école au moins. Si ma requête est agréée, je m'occuperai immédiatement des préparatifs nécessaires pour l'installation des nouveaux ouvriers que vous m'enverrez. »



POLYNÉSIE.

Notice sur les Tuamotu (1), *ou archipel des Iles-Basses*, *par* M. Arbousset.

La main qui, au printemps, embellit nos prairies de toute espèce de fleurs et qui tapisse les cieux d'étoiles, a semé les îles, avec presque autant de profusion, dans les vastes mers du sud.

L'archipel Tuamotu, situé à quelques degrés plus à l'est que Taïti, n'en compte pas moins de 80.

Elles embrassent une étendue d'environ trois cents lieues en longitude, sur une latitude de deux cents lieues ; la grandeur, ou à peu près, de notre chère patrie.

Nous allons donner quelques renseignements sur leur compte, en nous aidant de l'Annuaire des établissements français de l'Océanie, année 1863.

Toutes ces îles, à l'exception de *Makatea*, de *Tikei*, de *Rekarea* et *Mangareva* (1), ne sont que de longs récifs madréporiques de 4 à 500 mètres de largeur, entourant un lac intérieur, qui atteint 100 milles de circuit à *Rairoa* et 90 milles dans l'île *Fakarava*.

Ces longs récifs, en partie à fleur d'eau, en partie à quelques mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, sont accores et n'offrent aucun mouillage du côté du large, tandis

(1) Le francais voudrait que l'on écrive *toua-motous*. Chez les peuples de la Polynésie, *u* se prononce constamment *ou*. L'archipel entier ne connaît que le taïtien; mais son alphabet possède une lettre de plus que celui des îles de la Société, c'est le *k*.

(1) Autrement dit les *Gambier*. 7 à 8 îlots. Petite communauté distincte de l'ensemble des autres îles de l'archipel, placée sous la protection du pavillon francais en 1844, et depuis 1836, sous l'enseignement et aussi sous la tutelle d'une mission catholique.

que du côté intérieur ils s'abaissent en pente douce jusqu'à de grandes profondeurs. Quelques-uns des lacs ainsi formés par de véritables digues de corail, offrent des ouvertures, ou passes, donnant accès à des bâtiments de toute grandeur.

L'archipel est *dangereux* et la navigation l'appelle ainsi, comme elle lui donne encore le nom d'*Iles-Basses*.

Une légende indigène raconte comment le génie *Tekurai* tira ces îles du fond de l'Océan, les fit tourbillonner et les posa sur la surface des ondes au moyen d'une trombe aussi forte que mystérieuse.

Les hommes de science pensent que la formation de ce groupe d'îles doit être attribuée à un soulèvement sous-marin. Ils sont tentés de prendre les lagons intérieurs pour l'emplacement d'anciens cratères. La ceinture de corail qui les entoure est le produit gigantesque d'animaux microscopiques! Qu'y a-t-il de grand et qu'y a-t-il de petit pour notre divin Créateur? A sa parole puissante, les fondements de la terre sont ébranlés! Dans son infinie sagesse, les plus simples causes produisent les plus merveilleux effets!

Sur ces lisières de corail dont nous parlons, des détritus ont formé, avec le temps, une faible couche de terre végétale, laquelle a suffi pour permettre au pandanus et à une espèce de buis, appelé *mikimiki,* d'y pousser en fourrés épais. Les îles de l'est paraissent d'une formation plus ancienne que les îles de l'ouest, ce qui ferait supposer que les premiers germes de cette végétation ont été apportés par les vents alizés, ou charriés sur des débris par les courants venant de la côte d'Amérique.

Les naturels d'*Anaa*, en rapports fréquents avec les indigènes des îles de la Société, ont trouvé que le fruit du pandanus et le poisson du lac ne leur suffisaient plus. Ils ont alors cherché à tirer parti de leur sol en y plantant le cocotier. Heureusement pour eux, cet arbre précieux a poussé presque sans culture sur le sol de leur île.

Le cocotier s'est ensuite propagé, d'île en île, jusque dans la partie orientale de l'archipel, qui est habitée par des indigènes à l'état sauvage.

La noix de coco est devenue pour les Tuamotu la base de l'alimentation et leur a permis d'engraisser des porcs et des volailles.

Ils ont aussi le taro (*arum esculentum*), la canne à sucre, quelques bananiers, des ananas et du tabac. L'huile de coco et la nacre sont les deux principaux articles de commerce.

La population est active et intelligente. Les rapports fréquents qu'elle entretient avec les îles de la Société contribuent beaucoup à la civiliser ; le gouvernement du protectorat favorise ces relations, mais il n'a pas encore placé parmi les indigènes des Tuamotu de président ou de magistrat français.

L'archipel peut avoir une population de 8,000 âmes. Dans ce chiffre les Gambier entrent pour 1,500 et Anaa pour 1,300. Cette dernière île a une longueur de 18 milles, sur 9 milles de large. Elle est couverte de cocotiers et passe pour la plus civilisée de toutes. Depuis quelques années, il s'est établi là deux prêtres catholiques fort dévoués à leur œuvre. Les insulaires Tuamotu doivent à leurs rapports avec Taïti la possession de la Bible qu'ils lisent assidûment. Des mormons leur ont aussi apporté, dans le temps, quelques sottes idées ; mais on est revenu de cette surprise.

Pendant l'année 1861, quatre ou cinq navires du Protectorat, plusieurs grandes chaloupes demi-pontées et une soixantaine d'embarcations étaient employées tant à la pêche et au transport de la nacre, qu'au transport de l'huile de coco (1). Depuis cette époque, ce commerce a pris de l'ex-

(1) Pendant cette année-là, le commerce de la nacre a présenté pour cet archipel une valeur de plus de 100,000 fr ; celui de l'huile de coco a

tension et les habitants de certaines îles, comprenant mieux leurs intérêts, ont fait construire, eux aussi, à Papeete, une douzaine de jolies chaloupes pontées, jaugeant de deux à dix tonneaux, avec lesquelles ils viennent eux-mêmes offrir leurs produits aux négociants de Taïti. Par ce moyen, ils évitent d'être à la merci du premier venu, et de recevoir, sans choix, ce que les courtiers leur présentent dans leurs îles. Le gouvernement local s'intéresse vivement au développement de cette navigation intérieure. Elle permettra aux indigènes de se mettre en relations fréquentes avec le centre des lumières, qui est pour eux Papeete. De la sorte, les Tuamotu sortiront insensiblement de leur état d'ignorance ; l'animosité et les préjugés qu'ils nourrissent contre les Taïtiens, depuis que ceux-ci ont dominé sur eux, disparaîtront peu à peu, et la religion chrétienne cimentant cette union, bientôt l'on dira probablement, avec moins de vérité qu'à présent, qu'il faut être né sur les récifs de ce groupe d'îles mal doté « pour pouvoir s'y plaire. »

Il paraît qu'autrefois les insulaires d'Anaa attaquèrent les autres et les conquirent. Les vaincus se réfugièrent en grand nombre à Taïti. Pomaré Ier, qui régnait alors, leur fit bon accueil. Les chefs victorieux vinrent réclamer les fugitifs ; mais le roi refusa de les leur livrer, leur recommandant de se contenter des terres qu'ils avaient prises. Peu de temps après cette visite, Pomaré engagea des missionnaires protestants à se rendre à l'île d'Anaa pour la convertir à la foi chrétienne. Il obtint aussi des vainqueurs la grâce des Tuamotu qui étaient venus cacher leur malheur chez lui, et ils retournèrent dans leurs foyers. Depuis cette époque, l'histoire de ces îles se confond avec celle des autres

dépassé le chiffre de 60,000 fr. Nous ne parlons pas du commerce de Mangareva, dont l'importance pour la nacre et les perles est peut-être plus considérable encore.

parties des états du Protectorat. Le nom de Tuamotu signifie *îles lointaines*. Il ne date que de 1852, où, sur une réclamation formelle des habitants du pays, il a remplacé celui de *Pau-motu*, qui veut dire *îles soumises*.

Si l'insulaire tuamotu paraît d'un jaune un peu plus foncé que le Taïtien, s'il a le caractère plus rude, cela tient à son genre de vie et à ce qu'il est toujours exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, soit sur ses lacs, soit sur ses récifs. Autrefois, il mangeait ses prisonniers, ce que l'autre ne faisait pas. On dit même qu'aujourd'hui encore, la disette ou la vengeance peuvent le porter à des actes d'atrocité de ce genre dans les îles les moins favorisées. Ces cas-là sont heureusement très rares. Espérons qu'ils vont cesser entièrement avec les progrès croissants de la civilisation.

Originairement, ces îles avaient une mythologie, dans laquelle figuraient plusieurs dieux. La métempsycose y jouait un certain rôle. Ainsi, les oiseaux y étaient quelquefois pris pour des esprits, et les prêtres en tenaient plusieurs pour très sacrés. Les idées cosmogoniques se bornaient à celles-ci: L'univers est composé de trois couches superposées. Chacune d'elles a un ciel particulier. La couche supérieure est destinée aux âmes heureuses, les vivants habitent sur la couche du milieu, et dans la troisième couche, errent les âmes réprouvées. Cependant beaucoup de ces âmes malheureuses échappent à leur triste sort en se cachant dans le corps des oiseaux. C'est ce qui fait que les cris de la gent ailée effraient facilement l'imagination des indigènes, comme chez nous tout ce qui rappelle les esprits ou les revenants. — On le voit, l'idée que l'âme survit à la destruction du corps, n'était nulle part étrangère aux hommes.

Disons enfin, pour être un peu plus complet, que les Tuamotu dansaient et dansent encore beaucoup; mais sans attacher à ces amusements, du moins à notre connaissance, aucune pensée de guerre, ou de religion.

Dans leurs *upa-upa*, qui passent avec raison pour des danses très obscènes, les acteurs peignent par des pantomimes expressives toutes les passions qui les exaltent. Un des spectateurs marque la mesure en frappant avec la paume de sa main sur un tambour fait d'un tronc de cocotier creusé et recouvert, au bout supérieur, d'une peau de requin bien tendue. Les autres spectateurs, hommes et femmes, excitent les danseurs et les accompagnent en frappant des mains en cadence.

Les Eglises taïtiennes, et plus particulièrement celle de Papeete, comptent dans leur sein un nombre considérable de Tuamotu. Naturellement, nous ne voyons pas de différence à établir entre eux et nos autres néophytes.

Un événement inattendu vient de nous mettre en contact direct avec une quinzaine des hommes les plus influents de l'archipel même. La voix publique les accusait d'être imbus des idées des Mormons. La mission catholique établie sur les lieux ne démentait point ce bruit. Alors l'administration les a mandés à Papeete.

Ils sont venus nous trouver. Nous les avons entendus, redressés sur certains points de doctrine, instruits selon le Seigneur, pendant sept ou huit semaines. Leur foi à l'Evangile ne nous a aucunement paru douteuse. Le rapport officiel que j'ai été appelé, par les circonstances, à présenter sur eux à M. le secrétaire du Gouvernement, en date du mois dernier, porte ce qui suit :

« Ces hommes m'ont paru des protestants de fait, si ce n'est de nom.

« Ils possèdent tous la Bible et la lisent constamment. Je ne sache pas qu'ils aient aucun autre livre religieux.

« Plusieurs d'entre eux furent baptisés, dans le temps, par des ministres anglais ou taïtiens.

« Plus tard, deux ou trois Mormons allèrent aux Tuamotu et les baptisèrent de nouveau.

« Je leur ai trouvé, sur ce sujet, une grande confusion d'idées. Alors, m'aidant de plusieurs pasteurs accrédités par le Gouvernement, et d'autres moyens d'instruction, je leur ai expliqué, la Bible à la main, comment nos Eglises comprennent le baptême.

« A mon su, les hommes dont je vous parle, ne propagent pas la polygamie, ce qui, plus que tout autre chose, justifierait la dénomination de Mormons qu'on a voulu leur donner, mais qu'ils repoussent avec énergie.

« Trois d'entre eux me paraissent même assez éclairés (comparativement) pour recevoir la consécration, et je compte la leur accorder. Vous savez que c'est ici un acte purement ecclésiastique ou religieux, accompagné d'un certificat d'aptitude au saint ministère, mais qui ne confère pas de cure, vu que ce droit relève des Eglises, sous la sanction du Gouvernement.

« A l'appui de ce que j'avance au sujet des Tuamotu, j'insère une lettre qu'ils nous ont écrite, le 20 janvier 1864.»

Voici cette lettre, qui est fort originale :

« Nous faisons connaître aux pasteurs Arbousset et Atger, par ce présent écrit, les choses que nous croyons :

« Arbousset et Atger, Salut à vous dans le vrai Dieu! Nous éprouvons de la joie à vous écrire la présente parole. C'est la grâce infinie de Dieu qui a nous a réconciliés avec lui, d'après ce qui est dit par Paul à Tite, chap. II, 11, 12; Luc I, 78; I Ep. de Jean III, 1-2; Evangile de Jean XIII, 34-35; I Ep. de Jean III, 22-23.

« Arbousset !

« Comme tu nous avais recommandé de t'écrire, nous t'écrivons pour te déclarer que nous n'appartenions pas à ce nom de Mormons. Nous ne sommes pas non plus catholiques. Nous sommes disciples de Jésus-Christ et membres de l'Eglise de Dieu. Nous ne faisons que suivre les vérités qui

sont dans la Bible, et nous protestons contre les choses qui ne sont pas de la Bible, d'après ce qui a été dit par Jean dans l'Apocalypse, ch. XXII, 18-19; 5e livre de Moïse IV, 2-3-4. Toi, tu as trouvé que nous sommes des protestants, et nous acceptons; voilà tout.

« Arbousset salut à toi!

« Voici une autre parole. Pour ce qui est de deux femmes pour un homme, comme on dit que nous le faisons, nous n'avons jamais fait ces sortes de choses, car nous ne sommes pas ignorants de la loi de Dieu, selon ce qu'il a dit lui-même dans le 2e livre de Moïse, ch. XX, 1 et 17; Ev. de Marc, ch. X, 6-7-8-9; 1e livre de Moïse II, 2-4; Rom. VII, 2-3. I Cor. VII, 27-29.

« Arbousset serviteur de Dieu :
Salut à toi de la part de Dieu!

« Voici la dernière parole dont tu t'es entretenu avec nous; c'est sur le baptême, qui nous divise maintenant. Nous suivons l'Evangile qui nous unira dans ce lien, d'après ce qui est dit dans les Ecritures Matth. III, 16; Actes XVI, 13; Jean III, 22-23; I Cor. X, 1-2, Rom. VI, 3-4.

« Nous devons faire ces choses en suivant ce qui est de Dieu seulement, c'est-à-dire de l'Esprit (et non pas charnellement), selon ce qui est écrit dans 2 Cor. III, 3; Héb. X, 22; I Pierre III, 4; Eph. III, 16-17. Voilà toute la (notre) parole.

« Nous consentons à être appelés disciples de Jésus-Christ et Eglise de Dieu, avec le nom de protestants.

« C'est toute la parole. Salut à toi par le vrai Dieu. Amen.

« Nous consentons à écouter tes paroles. Tout ce que tu nous diras, nous le suivrons. Tu nous as dit de te suivre, nous consentons à t'obéir dans tout ce que tu nous enseigneras d'après la vérité de l'Evangile, selon que Paul disait aux

Corinthiens : « Suivez-moi, comme je suis moi-même le Christ. I Cor. II, 12. »

« Nous avons confiance en toi, et nous pensons à toi la nuit et le jour. Tu as la vérité de l'Evangile et c'est à nous de chercher ce qui est juste.

« Nous consentons tous. Voilà toute la parole. Salut à toi par le vrai Dieu !

Signé : TAIRI (île d'Arutua).
TARUIA (île de Anaa).
PIHARA id.
TIHONI id.
PUAIHEVE id.
PAINARA (île de Faau).
TAIROA (île de Raukura).
TIRICAINO (île de Faarava).

On le voit, ces insulaires Tuamotu et leurs coreligionnaires se rangent soigneusement du côté des saintes Ecritures. Ils sont d'un degré moins avancés que les troupeaux taïtiens, mais ils suivent la même foi ; c'est pourquoi, nous les appelons nos frères. J'en ai baptisé dix, pour mieux régulariser les choses, et faire cesser ce soupçon de mormonisme qui nous a paru exagéré. Il se sont ensuite approchés avec nous de la table du Seigneur, et nous ont édifiés par leur parole dans nos assemblées publiques. Deux d'entre eux sont officiers civils et les huit autres exercent dans leurs îles respectives les fonctions d'*orometua* ou pasteurs ; mais sans consécration encore et sans rétribution aucune, sur le simple appel de leurs troupeaux. Nous allons tâcher, Dieu nous aidant, d'améliorer un peu cet état de choses. N'est-il pas bien beau déjà, que la Parole inspirée, sans aucun secours humain ou à peu près, ait suffi pour faire d'eux ce qu'ils sont? Le fait s'est vu à Madagascar ; il se reproduit aux Tuamotu. Là où rien n'existe que la Bible, elle éclaire, convertit, contriste

à la fois et réjouit les âmes ; sous l'influence du Saint-Esprit, elle jette les pécheurs aux pieds du Sauveur, les fait entrer dans la voie du ciel et les y conduit... — Si, quand nous serons plus avancés, les Eglises protestantes de France pouvaient nous procurer un pasteur, jeune, dévoué, qui voulût consentir à se fixer à Anaa, et à rayonner de là sur d'autres points, elles rendraient un grand service à la cause du Seigneur, dans cette partie peu favorisée du monde. Dieu le veuille! Dieu le fasse!

ARBOUSSET, pasteur.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

HISTOIRE D'UN PASTEUR ET D'UN CATÉCHISTE CHINOIS.

De la plupart des points du globe sur lesquels s'étend l'action des Sociétés de missions, on s'accorde à signaler un signe et un élément de progrès dont les amis de cette œuvre ne sauraient trop se réjouir. C'est un accroissement rapide du nombre de ces agents indigènes qui, à titre d'instituteurs, d'évangélistes, de catéchistes ou de pasteurs, secondent les missionnaires étrangers et dépensent leur vie au service de la bonne nouvelle du salut. A peine formée, et encore mal organisée peut-être, cette intéressante armée compte déjà ses soldats par milliers; elle a ses capacités et ses héros; en beaucoup de lieux elle peut s'inspirer de l'exemple de ses martyrs, et il est telles parties du monde païen, l'Afrique,

par exemple, la Polynésie, l'Inde et même la Chine, où des œuvres aujourd'hui prospères, ou en voie de formation, sont dues à l'initiative et au zèle persévérant de ces serviteurs de Christ, pieux et généralement humbles, qu'on a si justement appelés les *pionniers* de l'Evangile.

C'est à cette branche des travaux missionnaires actuels qu'appartiennent les deux courtes notices biographiques qu'on va lire. Nous empruntons la première à une lettre de l'évêque anglican de Hong-Kong, dont, conformément aux usages de son Eglise, le diocèse comprend toutes les missions que celle-ci a fondées en Chine. La seconde est extraite d'une petite brochure qui a paru dernièrement à Londres, sous ce titre étrange, mais biblique : *Ceux qui viennent du pays des Siniens* (Esaie, XLIX, 12), et dont les lettres d'un des missionnaires établi à Ningpo ont fourni la matière.

Le héros de la première de ces deux notices est le Chinois dont nous donnons le portrait en tête de notre livraison de ce jour. Laissons au très rév. docteur Smith, évêque de Hong-Kong, le soin de nous le faire connaître.

« Je m'estime heureux, écrit-il, de pouvoir annoncer à la Société des missions de l'Eglise d'Angleterre que le jour de Pâques (1863) j'ai eu, à Schanghaï, le privilége de conférer l'ordre du diaconat au catéchiste indigène Dzau-Tsang-Lae, qui est devenu, de cette manière, le premier ministre du saint Evangile chinois qu'ait possédé notre Eglise (1).

« La cérémonie eut lieu dans l'église des résidents anglais, mais en langue chinoise. Le récipiendaire me fut présenté par le rév. M. Moule, qui, arrivé de Ningpo dix jours auparavant, m'avait préalablement rendu deux bons offices : celui de faire subir au candidat des examens convenables, et

(2) Depuis cette époque, l'évêque de Hong-Kong a pu, si nous ne nous trompons, en ordonner, à Hong-Kong même, un second, qui avait déjà rendu de grands services à la cause de l'Evangile, soit dans cette île, soit parmi les chinois émigrés en Australie.

celui de traduire dans le dialecte du pays l'office liturgique dont je devais faire usage. Il prit aussi, avec le rév. M. Collins, de Schangaï même, une part active au service d'ordination. L'auditoire chinois se composait de 28 chrétiens de notre station missionnaire de Schangaï et de six membres de l'Eglise de la mission épiscopale d'Amérique. Ces 34 indigènes, tous gens éprouvés et de l'aspect le plus respectable, s'approchèrent ensuite de la sainte table pour y recevoir le sacrement de la Cène. Un certain nombre de résidents anglais avaient aussi voulu s'associer à la fête.

« Dzau-Tsang-Lae est âgé d'environ 40 ans. Admis dans l'Eglise il y a 13 ans, il a depuis lors confirmé par une conduite vraiment chrétienne toutes les espérances qu'avait fait concevoir sa conversion. D'abord maître d'école, le rév. M. Bardon (aujourd'hui fixé à Pékin) l'avait, depuis 4 ans, employé comme catéchiste, et dans ces deux postes on peut dire qu'il a déjà bien mérité de la mission. Toute sa famille a reçu le baptême. Il connaît bien les Ecritures et paraît en avoir remarquablement saisi l'esprit. Dans le nombre des épreuves qui nous ont permis d'apprécier ses capacités, il eut à composer un court sermon sur ce passage de saint Paul : « Car la charité de Christ nous presse, etc. » (2 Cor. V, 14 et 15). Il y exposa avec beaucoup de clarté les grands motifs que le chrétien a de se consacrer entièrement à Christ, et termina par des appels très sérieux et empreints d'une grande chaleur d'âme. C'était, comme discours destiné à des Chinois, une production vraiment excellente. Le nouveau pasteur a contre lui le désavantage de n'avoir pas fait des études théologiques régulières; mais, en compensation, nous regardons comme un grand bien que le premier ministre chinois à qui nous confierons la direction d'un troupeau, soit déjà d'un certain âge et se distingue par la maturité de son caractère. Il a su, d'ailleurs, se concilier l'estime des membres européens de notre mission, celle des

autres missionnaires protestants et en même temps aussi celle de tous les chrétiens indigènes de la cité. De toutes parts, on s'était accordé à me le recommander comme parfaitement qualifié pour l'œuvre du ministère évangélique.

« Très prochainement (après le départ de M. Collins pour aller rejoindre M. Bardon à Pékin), Dzau-Tsang-Lae restera chargé de notre Eglise chinoise de Schanghaï, jusqu'à l'arrivée du rév. Mac-Clatchie, que la Société a désigné pour ce poste. Que la bénédiction du Seigneur repose sur lui et le maintienne à la hauteur de ces fonctions! »

En portant à la connaissance de ses amis cette relation de l'évêque de Victoria (Hong-Kong), le comité de la Société des missions anglicanes ajoute, comme un autre indice des succès obtenus à Schanghaï, que l'Eglise chinoise de cette ville s'est engagée à faire la moitié du traitement de son pasteur indigène.

Le second Chinois dont nous raconterons ici l'histoire était de Ningpo et se nommait Dzing-Sin-Sang. Cette forme de langage indique suffisamment qu'il n'est plus, mais sa mort ne paraît pas avoir été moins édifiante que sa vie, et l'on va voir, par les récits du rév. Russell et de M. Moule (celui-là même que l'évêque de Victoria mentionnait plus haut), que si nous ne pouvons pas donner aussi à ce chrétien le titre de pasteur, c'est, selon toute apparence, à sa mort prématurée seule qu'il faut s'en prendre.

En octobre 1858, un des catéchistes indigènes de la mission, nommé Bao, vit arriver chez lui un Chinois de petite taille, mais vif, de bonne mine, et plus soigné dans ses vêtements que ne le sont ordinairement ses compatriotes. C'était Dzing-Sin-Sang. Il venait, non pas demander des instructions religieuses, mais essayer d'en donner. Admis, depuis quatre ou cinq ans, au sein de l'Eglise romaine, qui a ses représentans à Ningpo, il avait conçu un projet de réunion entre le catholicisme et

le protestantisme, il poursuivait cette idée avec ardeur, et ne trouvant pas les prêtres romains disposés à le seconder, voulait voir si les protestants seraient plus accessibles. Sur ce terrain, le catéchiste Bao eut avec lui plusieurs conversations et finit par l'introduire auprès du rév. Russell. Mais là, Dzing trouva ce qu'il ne cherchait pas. Le missionnaire lui démontra les erreurs de l'Eglise romaine, et l'en convainquit si bien qu'après un temps d'épreuve, l'Eglise de la mission anglicane compta un membre de plus.

L'histoire religieuse de cet homme offrait un grand intérêt. Médecin de profession, il avait longtemps vécu de cet état à Sou-Chow, grande ville dont les mœurs sont remarquablement dépravées. Appelé de cette manière à voir de près la corruption de la nature humaine, il en avait été frappé, puis profondément attristé, et conduit ainsi à chercher dans la religion des consolations et des encouragements. Malheureusement, la seule religion qu'il connût alors était le bouddhisme. Il l'étudia, s'en appropria l'esprit, et finit par devenir un vrai bigot, adonné aux pratiques les plus minutieuses de cet étrange système. Ces observances rigides avaient, a-t-il dit plus tard, apaisé quelque peu et endormi sa conscience, mais sans répondre aux besoins les plus intimes et les plus sérieux de son âme.

Sur ces entrefaites, il quitta Sou-Chow et vint s'établir auprès de sa famille, dans les environs de Ningpo. Ce fut là qu'il entendit pour la première fois parler du christianisme, mais du christianisme de Rome. Un de ses enfants étant tombé malade, il avait appelé à son aide, pour le soigner, un autre médecin chinois, qui était un agent actif de la mission catholique. Cet homme avait combattu ses idées, lui avait prêté des livres, l'avait dégoûté du bouddhisme et l'avait enfin mis en rapport avec des prêtres qui achevèrent sa conversion et lui administrèrent le baptême sous le nom chrétien d'Etienne. Ce qui l'avait le plus impressionné dans leur

enseignement, c'était, dit-il, les deux grandes doctrines les plus opposées aux croyances bouddhistes : celle de l'existence d'un Dieu unique, créateur et dispensateur de toutes choses, et celle de l'immortalité de l'âme humaine, conservant son identité au lieu d'aller s'anéantir dans l'âme du monde. A ce point de vue, son entrée dans l'Eglise romaine fut un grand bien, mais en même temps aussi les erreurs du système s'étaient implantées dans son esprit. Il avait, entre autres, adopté avec ardeur tout ce qu'on lui avait dit de la Vierge Marie, et lui rendait, ainsi que toute sa famille, des honneurs qui avaient fini par devenir la partie la plus essentielle de sa religion.

Une fois arrivé à une connaissance plus pure de la foi chrétienne, Etienne Dzing y fit sous tous les rapports des progrès rapides, et, suivant l'effet constant de toute conversion sincère, on le vit aussitôt se préoccuper avec anxiété du salut de ses compatriotes, mais surtout des membres de sa famille, et plus particulièrement encore de sa mère, qui, veuve alors et très âgée, l'avait suivi dans son passage à l'Eglise romaine. « Comment m'y prendre avec elle, « disait-il un jour à M. Russell, avec des larmes dans les « yeux. Elle a été bouddhiste avec moi ; à force de paroles, « accompagnées de beaucoup de prières, je l'ai entraînée « vers cette autre religion dont j'ai reconnu depuis les er- « reurs. Comment l'amener aujourd'hui aux pieds du seul « Sauveur, de Jésus tel qu'il nous apparaît dans l'Evan- « gile ? »

Après plusieurs tentatives inutiles auprès de cette femme, pour laquelle Dzing professait ce respect filial presque idolâtre qui est l'un des traits les plus respectables du caractère chinois, le nouveau protestant pria M. Russell de venir à son aide en faisant, avec Mme Russell, une visite à sa mère. Le missionnaire y consentit, et voici le récit qu'il a tracé

lui-même de cette démarche. On ne peut que nous savoir gré de le transcrire à peu près intégralement.

« Au jour fixé, nous montâmes dans un bateau du pays et nous acheminâmes vers la résidence de notre ami. La vieille dame nous fit, ainsi que lui, l'accueil le plus poli. Des rafraîchissements avaient été préparés. Quand nous en eûmes fait usage, on nous fit passer dans une chambre très propre et telle qu'il s'en trouve rarement dans les maisons chinoises. Un simple coup-d'œil sur son ameublement nous fit comprendre que c'était une sorte de chapelle domestique où la famille accomplissait ses devoirs religieux. Des images de saints et de la Vierge Marie étaient collées aux murs ; Jésus-Christ y figurait aussi, debout sur un globe terrestre, et tenant à la main un flambeau destiné sans doute à rappeler qu'il est la lumière du monde. Il y avait en outre des crucifix, des chapelets, etc.

« Une table se trouvait au milieu de la pièce. Dzing se hâta de mettre devant elle deux chaises pour Mme Russell et pour moi. Il pria ensuite sa mère de prendre place à côté de nous, sur un autre siége qu'il lui offrit respectueusement, et fit enfin asseoir de l'autre côté de la table sa femme, ses deux fils et la femme de l'un de ces derniers. C'était, avec un petit-fils de dix à douze ans, sa famille tout entière.

« Ces dispositions prises, il me demanda d'implorer la bénédiction divine sur la réunion. Puis, quand j'eus accédé à ce désir, il se tourna vers sa mère et lui exposa le but de ma visite. J'étais venu, lui dit-il, pour entretenir la famille de la religion en général, mais plus particulièrement des différences qui existent entre *la religion du Maître des cieux* (le catholicisme romain) et *la religion de Jésus*. Il la priait en conséquence de vouloir bien écouter ce que j'avais à leur dire.

« Un signe de tête exprima le consentement de la vieille dame, et je commençai. Mon discours, que je m'efforçai de

rendre tout à la fois vigoureux et modéré, fut assez long. Quand j'eus fini, Etienne Dzing prit la parole et fit remarquer qu'il paraissait évident, d'après tout ce que je venais de dire, que si la « religion du Maître des cieux » contenait quelques-unes des vérités essentielles de l'Evangile, il s'y était cependant mêlé des erreurs grossières et de déplorables superstitions, capables de mettre en danger le salut des âmes, et qu'en conséquence il importait de s'en éloigner le plus complétement et le plus promptement possible. Puis, se tournant vers la vieille dame : « Voulez-vous, ma mère, lui dit-il, me permettre de remplir ce devoir et d'ôter d'ici toutes ces images superstitieuses qu'en conscience nous ne pouvons plus vénérer ? Et consentez-vous à ce que je demande à M. Russell de les emporter avec lui, afin d'empêcher qu'elles ne nous soient encore un piége et ne nous fassent transgresser plus longtemps les commandements de Dieu ?.... »

« La vieille dame était évidemment fort troublée et ses hésitations furent grandes. Rien ne pressait... on pourrait y penser plus mûrement... et puis que diraient les prêtres ?.... A toutes ces objections Dzing répondit d'une manière très convenable, et comme sa mère paraissait l'aimer autant qu'il la respectait, ce fut lui qui l'emporta. Un signe affirmatif de la mère lui en donna l'assurance, et en un instant les murs de la pièce se virent dépouillés de tous leurs ornements papistes. Quand l'œuvre fut achevée, Dzing me pria de nouveau de demander à Dieu une effusion de son Saint-Esprit sur sa famille entière. Une conversation très intéressante suivit cette prière, et ce fut le cœur plein de joie que Mme Russell et moi nous reprîmes quelques instants après le chemin de Ningpo.

« Le dimanche suivant, continue M. Russell, la famille entière prit part à nos services de la journée. Les dimanches suivants, à moins d'obstacles insurmontables, elle en fit

autant, et le résultat de cette régularité, unie à d'autres moyens d'instruction, fut entièrement conforme aux désirs de Dzing. Malgré tous les efforts des prêtres, des sœurs de charité et de leurs agens, la famille entière, dont plusieurs membres avaient déjà reçu le baptême, se joignit à notre congrégation et en a toujours été depuis l'une des portions les plus intéressantes. La vieille mère, en particulier, devint une servante du Seigneur remarquablement pieuse et dévouée. Elle ne se lassait pas d'entendre son petit-fils lui lire dans l'Evangile les discours et les actes du Sauveur ou de ses apôtres. »

Quelque temps après cette entrée d'Etienne Dzing dans l'Eglise, les missionnaires de Ningpo lui confièrent les fonctions de catéchiste. Il s'en acquitta avec autant de zèle que de succès, et c'est à lui que beaucoup de ses compatriotes, aujourd'hui chrétiens, ou tout au moins réveillés dans leurs consciences, reportent, après Dieu, la gloire du changement qui s'est opéré dans leurs âmes. Malheureusement, à l'époque où les révoltés taïping envahirent Ningpo, il eut, comme beaucoup d'autres habitants, à souffrir beaucoup de leurs violences, et, comme dans les efforts de son zèle pour l'avancement du règne du Christ il avait depuis quelque temps déjà dépassé la mesure de ses forces, sa santé en reçut des atteintes dont il ne devait pas se remettre. Pour essayer des effets d'un changement d'air, on l'envoya passer quelque temps dans son village natal, mais ses jours étaient comptés, et le 5 juin 1862 il s'endormit en paix dans les bras de son Sauveur. Quelques jours avant sa mort, deux missionnaires étaient allés lui rendre visite et avaient eu occasion d'admirer de nouveau tout ce que la grâce avait mis dans son cœur de foi, d'espérance et d'amour. Leurs regrets ont été d'autant plus vifs qu'ils avaient l'intention de demander à l'évêque de Hong-Kong de vouloir bien lui conférer l'ordination.

Le même jour que lui, mourut à Ningpo une pieuse maîtresse d'école indigène nommée Lu-Teh, qui, elle aussi, occupait dans l'estime et dans l'affection des membres de l'Eglise chinoise une place des plus distinguées. Les dépouilles mortelles de l'un et de l'autre furent déposées, en même temps, dans le même cimetière, en présence d'une nombreuse assemblée, « qui, raconte un des témoins oculaires, se montra attentive, très émue, et dans les rangs de laquelle on put voir beaucoup de larmes couler. L'Eglise indigène de Ningpo sentit profondément, en ce jour, la double perte qu'il avait plu à Dieu de lui infliger. Puissent ces deux vides si regrettables être bientôt comblés ! »



ANGLETERRE.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES.

(Suite.)

SOCIÉTÉ DES MISSIONS BAPTISTES.

Cette Société est une de celles qui ont vu s'accroître considérablement, dans le courant du dernier exercice, le chiffre de leurs recettes. Un cri de détresse, poussé par le comité en présence d'une dette qui menaçait de devenir un embarras sérieux pour la marche des œuvres, a été entendu, et les dons ont dépassé de près de 150,000 fr. ceux de l'année précédente. Leur chiffre total s'est élevé à plus de 860,000 fr., somme qui n'avait encore été atteinte qu'une seule fois, en 1842, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'institution. Ce beau résultat montre que chez les chrétiens de cette dénomination, comme au sein de toutes les autres communions, l'esprit missionnaire n'est en voie ni de s'éteindre, ni même de se lasser.

Du rapport présenté à l'assemblée, il résulte que les nou-

velles venues des différents pays où la Société a des représentants sont généralement satisfaisantes. Une des œuvres les plus bénies a été celle de la Jamaïque. Fondée en 1814, alors que toute la population noire de l'île gémissait encore sous le joug de l'esclavage, cette mission n'a pas peu concouru, par ses succès mêmes, à préparer la grande et belle mesure qui a fait disparaître cette plaie de toutes les possessions britanniques. En un demi-siècle, plus de cent pasteurs baptistes ont exercé leur ministère dans cette colonie. Aujourd'hui, la mission de la Jamaïque compte 70 Eglises organisées, avec plus de 25,000 membres, 3,000 aspirants au baptême, 90 écoles de la semaine, et environ 13,000 enfants dans ses écoles du dimanche. Plus de 80 chapelles et un grand nombre de presbytères ont été construits et sont entretenus presque entièrement aux frais des Eglises. Sur trente-neuf pasteurs, enfin, qui desservent aujourd'hui ces Eglises, vingt au moins sont des hommes de couleur, dont les études ont été faites dans l'institution que la Société possède au Calabar. Une Société de missions locales reçoit chaque année environ 30,000 fr. qu'elle emploie dans l'île même, ou en d'autres pays.

Sur d'autres points des Antilles anglaises, les succès ont été comparativement moins éclatants, mais assez sensibles cependant pour justifier les espérances des fidèles. Dans une seule île, celle des Bahamas, cent vingt personnes avaient reçu le baptême durant l'année dernière.

Trois missionnaires baptistes sont à l'œuvre en *Chine*, à Yen-tai, dans la baie de Ché-fou. L'un d'eux, M. Kloekers, a pu jeter, dans plusieurs villages voisins de cette ville, les premiers germes d'une œuvre dont on espère recueillir plus tard les fruits. Un domestique chinois, converti à son service, est devenu pour lui un auxiliaire précieux, ardent à prier, à prêcher, à donner les saintes Ecritures, et dont la conduite répand au loin la bonne odeur de l'Evangile.

Mais c'est dans l'Inde et à Ceylan que les agents de la Société sont le plus nombreux, et c'est sur ce pays que le

rapport s'est le plus étendu. Là, toutes les missions, ou à peu près, sont en voie de prospérité constante, et il en est, comme celles de Delhi, d'Agra, de Calcutta, de Jessore, de Monghir, de Dacca, de Cuttwa, etc., qui jettent autour d'elles, dans un grand nombre de villages, des ramifications remarquablement bénies. Les Livres saints, répandus à profusion au sein des populations, y sont de plus en plus appréciés, et là, comme partout, il se trouve que la Parole de Dieu est admirablement utile « pour enseigner, pour convaincre et pour reprendre dans la justice. » Deux courts récits, extraits de la correspondance des missionnaires, en offrent des exemples frappants. Prêchant un jour dans une *mêla* (foire religieuse), le révérend M. Supper remarqua l'attention soutenue qu'un Indou de bonne mine mettait à l'écouter. En conséquence, à la distribution de livres qui suivit, il fut étonné de ne pas voir la main de cet auditeur au nombre de celles qui s'étendaient vers lui, et pour avoir le secret de cette froideur inattendue : « Savez-vous « lire? » lui demanda-t-il. « — Oui, Sahib. — Eh bien! « voilà un livre. » C'était le livre des Actes. L'Indou y jeta un coup d'œil et répondit : « Merci, Sahib, j'ai déjà ce « volume; » puis, refusant par la même raison l'Évangile de saint Matthieu, celui de saint Luc et d'autres portions encore : « J'ai tout cela, continua-t-il, et, si je ne me trompe, « le Nouveau Testament tout entier est en ma possession; « donnez donc ces livres à mes voisins; mais veuillez, dès « que vous le pourrez, m'accorder quelques instants d'en- « tretien.... » M. Supper se hâta d'accéder à ce désir, et quand ils furent ensemble dans sa tente : « Sahib, lui dit « l'Indou, quand un homme de ma nation croit en Jésus- « Christ sans avoir encore cessé d'appartenir à l'indouisme, « que doit-il faire pour devenir chrétien? — Il faut, répon- « dit M. Supper, être baptisé au nom du Seigneur. Mais « savez-vous prier? » A cette question, l'Indou ne put pas répondre aussi positivement qu'à la première; mais de la

conversation qui suivit il résulta que, sauf sur ce point, il avait remarquablement saisi les enseignements bibliques. Cet homme passa ensuite une grande partie de la nuit à s'entretenir avec les chrétiens indigènes qui accompagnaient le missionnaire; il s'associa à leurs prières et à leurs cantiques, et reprit, de grand matin, le chemin de son village, en exprimant l'espoir d'amener une autre fois au missionnaire plusieurs de ses compatriotes, auxquels il avait déjà fait connaître le contenu du Nouveau Testament.

Dans un autre village, un prédicateur indigène, nommé Ram Jiban, fait la rencontre d'un vieillard qui, le reconnaissant pour un missionnaire, se hâte de lui dire qu'il lit les livres chrétiens depuis près de deux ans. De son propre mouvement, cet homme rassemble ensuite tous les gens du lieu et leur dit qu'à ses yeux, la religion de Jésus-Christ est la seule vraie, que depuis quelque temps il le leur avait déjà déclaré, sans faire beaucoup d'impression sur leurs esprits, mais que maintenant il est décidé à leur parler par son exemple. « Je n'ai plus, ajoute-t-il, que peu de temps à vivre; « d'un jour à l'autre je puis mourir; c'est pourquoi je veux « embrasser l'Evangile et suis heureux de savoir mes enfants « résolus à faire de même. » Cela dit, l'Indou invite le prédicateur et ses compagnons à dîner, puis renonce publiquement à sa caste. Quelques jours après, sa fille et lui accompagnèrent Ram Jiban à Comillah, où ils reçurent un complément d'instruction qui les mit en état de recevoir le baptême. Depuis lors, enfin, le vieil Indou, retourné dans son village, y consacre tous ses instants à parler à ses voisins de ce Christ auquel il s'est donné.

Encore une citation. Nos lecteurs savent l'intérêt qui s'attache, depuis les travaux de Mme Mullens, à l'œuvre des zénanas, c'est-à-dire à l'évangélisation des femmes de l'Inde. La mission baptiste de Cuttwa y emploie deux chrétiennes indigènes qu'on peut, à bon droit, appeler des évan-

gélistes. Chargées de visiter toutes les zénanas dont l'accès leur est permis, pour y lire la Bible et donner les premières notions de la foi chrétienne, elles sont généralement vues de bon œil par les mahométans comme par les Indous, et elles ont pu, dans l'espace d'un mois, s'adresser à plus de deux cents Indoues de castes différentes. C'est un résultat peu considérable encore, sans doute, mais qui a son importance quand on se rappelle à quel point les femmes de ce pays ont été, jusqu'à ce jour, exclues de tout droit à l'instruction, et les frayeurs qu'inspire cette œuvre aux défenseurs des vieilles superstitions. « Laissez les chrétiens faire l'éducation de nos femmes, « et nous sommes perdus, » disait dernièrement un brahmine intelligent, mais intéressé au maintien des superstitions dont il fait son profit.

Un missionnaire de Delhi, M. Evans, a, dans un discours vivement applaudi, donné des détails d'un intérêt saisissant sur les progrès du règne de Christ dans cette ancienne capitale du Grand Mogol.

SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION DE L'ÉVANGILE

Cette institution, qui est la plus ancienne des Sociétés missionnaires, puisque les bases en furent jetées par Cromwell en 1647, a été présidée cette année par le plus haut dignitaire de l'Église anglicane, l'Archevêque de Cantorbéry. Se rattachant par ses principes à ce qu'on appelle la haute Église, elle choisit de préférence pour champ d'activité des pays soumis à la domination anglaise et pourvus d'évêques coloniaux; mais ce caractère particulier ne l'empêche pas de tenir une place importante dans ce vaste ensemble d'opérations dont son titre même rappelle le but et la méthode. N'ayant pas sous les yeux son dernier rapport, nous nous bornerons à citer deux chiffres : celui des ouvriers qu'elle occupe et celui de ses recettes.

Les premiers sont au nombre de plus de 400, presque tous prédicateurs, répartis entre *le sud de l'Afrique*, *le nord de l'Amérique*, *l'Australie*, *l'Inde*, et depuis quelques années *la Chine*. Quelques-uns des évêques anglicans sous la direction desquels ces agents travaillent, sont eux-mêmes des missionnaires remplis de zèle et qui ne craignent pas de se mettre personnellement en contact avec les païens. Nous citerons en particulier l'Évêque de la Colombie britannique, celui de Colombo (île de Ceylan), et celui de Hong-Kong. Ajoutons ici, bien qu'on n'en ait pas parlé à l'assemblée générale, que les trois Évêques de l'Inde, ceux de Calcutta, de Madras et de Bombay, viennent de publier, chacun de son côté, des lettres pastorales où ils recommandent chaleureusement la cause des missions et donnent de précieux conseils sur les meilleurs moyens de la servir utilement.

Les recettes de la Société s'étaient élevées, durant l'année, à près de 2,200,000 fr. A l'occasion de ce chiffre, un des hommes d'Etat et un des orateurs politiques les plus célèbres de l'Angleterre, M. Gladstone, chancelier de l'Échiquier, qui a pris la parole dans la séance, a rappelé un fait digne de remarque. En 1838, a-t-il dit, cette Société n'avait pour revenu qu'environ 20,000 livres (500,000 fr.), et dans ce chiffre figurait pour les quatre cinquièmes une allocation du Parlement. Ce subside ayant été supprimé, la consternation des amis de l'œuvre fut grande, et comme on cherchait à les consoler en leur disant que des offrandes volontaires y suppléeraient, l'un deux, homme de foi et très-éclairé pourtant, le Dr Burton, alors professeur de théologie à Oxford, s'écria que s'il s'agissait d'une somme moins importante on pourrait sans doute l'espérer, mais que seize mille livres ne seraient certainement jamais obtenues de cette manière. Heureusement que ces fâcheux pronostics n'empêchèrent pas la Société d'aller en avant, car aujourd'hui, moins de 30 ans après cette crise qu'on aurait pu croire mortelle, ce n'est pas 16,000,

mais 88,000 livres que la piété des fidèles met à la disposition du comité, indépendamment de tout ce qu'elle confie, pour le même objet, à d'autres institutions d'origine plus récente. Quelle admirable démonstration du développement qu'a pris l'esprit missionnaire au sein des populations protestantes!

SOCIÉTÉ POUR VENIR EN AIDE AUX MISSIONS TURQUES

Les fondateurs et les soutiens de cette association montrent, depuis sept ou huit ans, que le zèle et la charité des chrétiens savent s'élever au-dessus des considérations secondaires de nationalité ou d'amour propre, qui occupent trop souvent une si grande place dans le maniement des choses humaines. Animés du désir charitable de faire quelque chose pour l'extension du règne de Christ dans l'empire turc, mais sachant de quel succès Dieu avait récompensé le dévouement des missionnaires américains qui sont à l'œuvre dans ce pays depuis trente ans, ils ont résolu de ne pas fonder une institution nouvelle, mais de se borner à venir en aide aux premiers arrivés par des subsides, et en leur procurant les moyens d'employer un plus grand nombre d'ouvriers indigènes. Et ce programme a été fidèlement suivi. Depuis sa fondation, cette Société auxiliaire a pu mettre à la disposition des missionnaires américains plus de 500,000 francs, et, dans ces derniers temps surtout, depuis que la guerre a diminué aux États-Unis les ressources des Sociétés religieuses, cette assistance a été très utile et très appréciée. Le comité a pu, en outre, accorder quelques secours aux œuvres intéressantes qui se groupent autour de l'évêché protestant de Jérusalem et de son digne titulaire, M. Gobat.

De l'état de choses que nous venons de rappeler, il résulte que dans les séances de la Société auxiliaire de Londres, c'est de l'œuvre américaine surtout que l'on s'occupe, et jamais peut-être corps d'armée ne fut mieux loué par ses auxiliaires

que les missionnaires américains ne l'ont été dans la séance dont nous rendons compte.

Ils l'ont été d'abord par les rapprochements de chiffres que voici :

« En 1855, a dit le rapporteur, la mission parmi les Arméniens de l'empire turc comptait 29 stations ou annexes; en 1861, elle en avait 63; en 1862, 104, et à la fin de 1863, 148.

Les agents indigènes employés étaient, en 1855, au nombre de 63, en 1861, de 158, en 1862, de 194, et en 1863, de 248.

Le chiffre des membres effectifs de l'Église était, en 1855, d'environ 400; en 1861, il s'élevait à 1327; en 1862, à 1546, et à la fin de 1863, à 1770.

Dans le même espace de temps, enfin, le nombre des protestants qu'on appelle *enrôlés,* c'est-à-dire qui se sont officiellement fait inscrire, comme tels, à l'espèce d'état civil ordonné par le gouvernement, a été porté de 2300 à 9800.

Ces résultats, dus à la grâce de Celui qui dispose des cœurs et bénit les entreprises formées en vue de sa gloire, montrent assez que les missionnaires américains ont été entre ses mains de fidèles travailleurs. D'autres éloges encore leur ont été donnés.

Un homme qui les a longtemps vus à l'œuvre et de près, lord Stratford de Redcliffe, ancien ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, a dit, dans une lettre, lue en séance, que si l'état de sa santé lui avait permis de se rendre à l'assemblée, il y aurait rendu hommage à la capacité, aux bons services et au pieux dévouement de ces hommes de Dieu. Un autre diplomate, lord Dufferin, qu'une mission de son gouvernement avait mis en rapport direct avec eux, après les trop célèbres massacres de Syrie, a parlé dans le même sens; il a vanté le zèle intelligent et admirable, selon lui, avec lequel ils avaient administré les secours envoyés d'Angleterre, et d'autres pays chrétiens, aux malheureuses victimes de la

fureur des Druses. Lord Schaftesbury, enfin, qui présidait la séance, l'a terminée en déclarant que l'on trouverait difficilement ailleurs autant d'intelligence, de bon sens, de piété, et que si ces dignes serviteurs de Christ venaient à manquer tout d'un coup à leurs travaux, il ne faudrait pas espérer de parvenir à les remplacer dans le cours d'une génération.

Les dons obtenus par la Société, durant le dernier exercice, s'étaient élevés à 66,600 fr. Il serait fort à désirer qu'ils devinssent plus considérables, surtout en vue d'une œuvre nouvelle qu'on se propose de fonder en Bulgarie. Quelques essais, tentés récemment dans cette partie de la Turquie d'Europe, donnent lieu de penser qu'on n'y répandrait pas en vain la bonne semence de l'Evangile.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE ET SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX.

Parler de ce qui se fait en Angleterre pour le monde païen, sans signaler, en passant, ces deux grandes institutions serait une injustice. Chacun sait que l'une et l'autre sont pour les messagers de la Parole sainte des auxiliaires puissants, remplis d'ardeur et toujours heureux de leur porter secours.

La *Société biblique* fait imprimer leurs traductions des saints Livres, multiplie les éditions en cent dialectes divers, et accorde souvent aux Sociétés de missions des subsides proportionnés à l'immensité de ses ressources. Sur les deux millions et demi de volumes qu'elle a mis en circulation l'année dernière, nous ne savons pas au juste combien il en est arrivé entre des mains encore païennes, mais on peut être certain que c'est par centaines de mille qu'il faut les compter.

Le comité s'occupe, en ce moment, des moyens d'organiser ses travaux dans l'Inde sur une plus vaste échelle qu'elle n'a pu le faire encore. Il serait question d'y employer toute une armée de colporteurs qui, dans la mesure du possible,

iraient de village en village, de porte en porte, pour remettre le livre des chrétiens à tout Indou, sachant lire, qui voudrait l'accepter et promettrait d'en faire usage. La Bible a été traduite déjà en seize des vingt-deux dialectes qu'on parle dans l'Inde, et d'autres travaux du même genre sont en voie d'exécution.

La *Société des traités religieux* n'est, à l'égard des missions, ni moins active, ni moins libérale. On en jugera par un extrait de son rapport.

Après avoir rapidement passé en revue tout ce qui s'est fait pour les pays déjà chrétiens de nom, ce document constate que des milliers de traités et d'écrits pour les enfants ont été imprimés pour elle, à Constantinople et ailleurs, en plusieurs langues d'orient, notamment en arménien, en arabe et en turc. Puis, passant à l'Inde, « le comité auxiliaire de Calcutta, continue-t-il, a publié 88,480 traités en bengali, et pour les provinces septentrionales plusieurs milliers dans les langues indi, urdu et persane. A Bombay, plus de 136,000 écrits divers en langue mahratte, hindoustani et du Guzerath sont sortis des dépôts de la Société; à Madras, 108,000 exemplaires en tamil, en télougou et en hindoustani; dans le Travancore, 115,000 en tamul; à Mangalore, 18,500 en langue canarienne, et à Ceylan enfin, 115,400 en cingalais. Dans le Birman, il en a été édité des milliers pour les Karens, et à Singapore, des milliers aussi pour les Malais. La Société a dépensé pour l'Inde, l'année dernière, près de 50,000 fr.

« En Chine, les opérations de la Société se sont beaucoup accrues, surtout à Hong-Kong, à Schanghaï, à Tien-Tsin et à Canton. Cinq cents livres sterling au moins (12,500 fr.) ont été dépensées dans ce pays. Il a été fait beaucoup aussi pour l'Amérique auglaise du nord, pour les Indes occidentales (les Antilles), pour l'Australie et pour l'Afrique. »

Disons en terminant, puisque nous avons mentionné ces

deux associations chrétiennes, que leurs recettes générales de l'année dernière ont prouvé, une fois de plus, la vigueur de leur organisation, et la constance du zèle chrétien qui les fait vivre. Celles de la Société biblique se sont élevées à plus de 4,200,000 fr., et celles de la Société des traités à près de 3,000,000.

N'oublions pas enfin de rappeler, qu'outre les grandes institutions dont nous achevons aujourd'hui le compte-rendu, la Grande-Bretagne renferme beaucoup d'autres associations missionnaires moins importantes ou dont le siége n'est pas à Londres. Les presbytériens-unis d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, les deux grandes Eglises d'Ecosse et plusieurs autres dénominations religieuses ont leurs missions spéciales auxquelles des sommes considérables sont affectées. Il y a de plus, des institutions fondées en vue d'un objet spécial ou d'un pays, comme la Société pour répandre l'instruction parmi les femmes de l'Inde, la Société missionnaire médicale d'Edimbourg, la Société des missions patagoniennes, etc., etc. Que de vie donc, que de mouvements et que de sacrifices noblement accomplis en vue de l'avancement du règne de Christ au loin, dans les rangs de ces chrétiens anglais qui, en même temps, travaillent avec une ardeur infatigable, plus près d'eux, à éclairer les ignorants, à ramener les incrédules, à relever les âmes tombées ! Les ennemis de la Bible vont répétant qu'elle a fait son temps, qu'on ne veut plus d'elle, que l'Angleterre elle-même, la religieuse, la protestante Angleterre est ébranlée dans ses croyances. Vaines et mensongères clameurs! Laissons-les bruire, et regardons à Dieu. C'est lui qui règne et sa parole ne passera point. *Je serai avec vous jusqu'à la fin du monde*, a dit aux siens le chef suprême de l'Eglise. »

Paris. — Imprimerie de Ch. MARÉCHAL, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

Nécessité et urgence de fortifier et d'agrandir la mission du Lessouto. — Communications de la conférence des missionnaires — Extraits de ses délibérations. — Appel aux Eglises de France, de Suisse, etc.

Nous publions aujourd'hui les parties essentielles du Rapport de nos missionnaires qui concerne les demandes de renfort dont nous avons parlé dans nos livraisons de juin et de juillet.

Il s'agit de soumettre le Lessouto à une action évangélique et civilisatrice mieux proportionnée à son étendue et à son état actuel. L'accroissement de la population, la manière plus égale dont elle s'est répartie sur le sol natal, le sentiment plus vif et plus général qu'elle paraît avoir de ses besoins, la nécessité d'empêcher que ce sentiment ne profite à des doctrines et à des pratiques subversives de celles que nos ouvriers ont mission de propager, l'encouragement que la faiblesse de nos moyens d'action donne aux fauteurs obstinés du paganisme, enfin la popularité toujours croissante de nos missionnaires, toutes ces considérations montrent que nous sommes arrivés au moment décisif où l'Afrique du Sud doit recevoir de nous tout ce qu'il nous est possible de lui donner.

Nous ne saurions trop recommander à l'attention de nos lecteurs les communications de nos frères sur cet important sujet, et surtout l'appel chaleureux dont ils ont fait suivre l'exposé de leurs besoins et de leurs projets.

Extraits des délibérations de la Conférence des missionnaires français.

Carmel, 29 avril 1864.

Chers et honorés Directeurs,

Il y a longtemps que vos missionnaires n'avaient eu à se prononcer sur des questions aussi importantes que celles qui viennent de faire le sujet de leurs délibérations, dans leur conférence d'avril 1864. Il s'agissait de la fondation d'une école centrale, du placement de catéchistes indigènes, de moyens propres à étendre le christianisme dans le Lessouto et en dehors de ses limites, en un mot, de mesures qui, nous l'espérons, auront pour résultat certain l'avancement du règne de Dieu, ici et ailleurs. Dans nos entretiens à ce sujet, nous n'avons eu garde de vous oublier, vous et les Eglises de la mère patrie. Vous verrez, en effet, par ce qui va suivre, que votre coopération nous est plus que jamais nécessaire, et que nous nous attendons à ce que vous nous veniez en aide avec un redoublement d'activité, de foi et d'espérance. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter de suite que dans l'examen de la plupart de ces questions importantes, l'expérience du célèbre docteur Duff, de Calcutta, nous a fourni de précieuses lumières. Ayant eu occasion de visiter le sud de l'Afrique à son retour de l'Inde, il a bien voulu nous témoigner sa sympathie en assistant à quelques-unes de nos séances. Il venait de visiter rapidement, en compagnie de M. Rolland fils, un certain nombre de nos stations, mais il avait eu le regret d'y arriver après le départ de leurs

pasteurs pour la conférence. Nous l'avons prié de se rendre auprès de vous, à son retour en Europe, pour vous rapporter personnellement ce qu'il a vu de notre œuvre, et vous exposer, mieux que nous ne pourrions le faire, nos idées et les siennes sur la fondation d'une école centrale et sur une organisation qui est devenue nécessaire pour nos Eglises. Il nous a promis de seconder de son mieux un appel que nous adressons aux Eglises de France et de Suisse.

Tout ce qui concernait l'école a été d'abord élaboré par une commission choisie dans le sein de la conférence. Il a été décidé qu'au lieu de nous en tenir strictement à une *école normale* proprement dite, nous chercherions à fonder ce que nous appelons une *école centrale*. Cette institution recevrait des jeunes garçons de dix à douze ans environ, provenant des écoles élémentaires de nos diverses stations. Chaque missionnaire choisirait, parmi ses élèves, les plus aptes, les mieux disposés, les plus dociles, lesquels seraient admis dans l'école centrale après examen, à la condition de savoir bien lire leur langue, bien écrire, et de posséder les éléments de l'arithmétique et de la géographie. La perspective de cette admission aurait déjà pour résultat d'assurer à l'enseignement primaire dans nos stations plus de régularité et d'uniformité. Dans l'école centrale, qui avec le temps se composerait de plusieurs classes, suivant les admissions et les progrès, les élèves étendraient les connaissances qu'ils auraient déjà commencé à acquérir ailleurs ; ils recevraient un enseignement biblique approfondi et des leçons de chant; ils apprendraient aussi l'anglais, de façon à être à même de s'aider, pour leurs études, des ouvrages publiés dans cette langue. Le directeur aurait toujours en vue la conversion des élèves, ou leur affermissement dans la piété et la formation de maîtres d'école et de catéchistes. Il nous a paru convenable, cependant, de ne pas entièrement fermer la porte aux jeunes gens qui ne se proposeraient pas d'entrer

dans l'œuvre du Seigneur proprement dite. Le directeur pourrait en admettre un certain nombre appartenant aux familles des chefs ou d'autres, mais toujours aux mêmes conditions et en les soumettant à la même discipline. Cet arrangement concilierait à l'établissement la bienveilllance des chefs ; de plus, les élèves de cette catégorie exerceraient sur la masse du peuple une influence chrétienne ou tout au moins civilisatrice.

Il a été aussi à peu près décidé que, pour ne pas perdre les services de candidats appartenant à la génération déjà formée, on ajouterait pendant quelques années à l'école centrale un externat destiné à de jeunes hommes, même mariés, qui éprouveraient le désir de devenir maîtres d'école ou catéchistes. Ils résideraient dans la même localité, suivraient les mêmes leçons et seraient soumis à la même discipline que les pensionnaires proprement dits.

La grande difficulté git dans le choix d'un directeur. Evidemment, on ne peut songer qu'à un missionnaire résidant déjà dans le pays. Quelqu'un qui nous serait envoyé d'Europe aurait à apprendre la langue et l'éxécution de nos projets serait ajournée pour plusieurs années. Nous nous sommes adressés à l'un de nos frères qui nous paraît posséder les qualités requises (1). Il a désiré réfléchir mûrement à la proposition qui lui a été faite. L'affaire est grave pour lui, vu la direction toute différente que prendrait sa vie entière. S'il répond à notre appel, nous avons chargé notre commission exécutive de faire immédiatement des démarches auprès des chefs pour obtenir d'eux qu'ils ratifient le don d'un certain terrain qu'ils nous avaient, dans le temps, alloué à Hermon. Il nous a paru à tous que nous devions nous en tenir à ce site déjà choisi depuis assez long-

(1) La discrétion nous oblige à ne pas publier son nom avant de savoir s'il a accepté.

(*Note des rédacteurs.*)

temps. Les mêmes raisons qui militèrent autrefois contre Carmel existent encore aujourd'hui. Notre frère Lemue ne se sent pas d'ailleurs les forces nécessaires pour prendre la direction de l'école centrale. La commission serait aussi chargée de préparer le devis d'une maison simple et salubre pour les élèves, comprenant dortoir, chambres d'étude, chambre à manger, et celui d'un autre bâtiment affecté au directeur lui-même. Nous viserons à la simplicité et à l'économie. Nous espérons que ces projets auront votre approbation et que vous nous mettrez à même de commencer l'exécution des travaux aussitôt que cela nous sera possible. Nous ne comptons pas sur un succès très prochain. Le directeur et tous vos missionnaires auront besoin de persévérance et de foi pour supporter patiemment tous les désappointements auxquels il faut s'attendre, mais nous croyons qu'un succès certain nous est assuré dans l'avenir. Nous avons la chose d'autant plus à cœur que nous pensons, comme vous, que l'Afrique centrale doit être évangélisée surtout par des indigènes.

Pour ce qui regarde l'extension de l'œuvre de la prédication dans le Lessouto, nous avons tout d'abord sanctionné le placement de l'évangéliste Esaïa Lééti à Kolo, où il n'a résidé, pendant cette année, qu'à titre d'essai. Nous avons porté notre attention sur d'autres postes qu'il nous paraît urgent d'occuper le plus tôt possible. En conséquence, il a été décidé que nous placerions des catéchistes indigènes dans les villages des chefs Molomo, Mofouka, Tsita, à Kémé, à Thabaneng (dépendance de Béthesda, dans laquelle il se fait, depuis un certain temps, une œuvre qui nous réjouit); enfin, chez un chef appelé Potsané (1). Masoupa (troisième fils de

(1) Ces chefs, tous subordonnés à Moshesh et à ses fils, occupent des points centraux d'une grande importance.

(*Note des rédacteurs.*)

Moshesh, par la reine) nous a réitéré la demande qu'il a souvent faite d'un missionnaire. Nous allons lui offrir un catéchiste en attendant que vous puissiez répondre à sa requête.

Il répugne encore aux grands chefs du pays de n'avoir auprès d'eux que des indigènes comme représentants du culte chrétien. Sans entrer dans tous les motifs de cette répugnance, nous la comprenons. Si la Société lui accordait un missionnaire français, Masoupa irait probablement occuper un district qui relève de lui, et qui, situé entre les stations de Léribé et de Bérée, distantes l'une de l'autre de neuf heures à cheval, offrirait de suite un grand champ à évangéliser. Les chefs Lésaoana et Tsiamé, l'un neveu et l'autre frère de Moshesh, occupent un territoire considérable au delà de Léribé. Ils nous ont aussi exprimé de nouveau le désir d'avoir un missionnaire. Ils promettent d'aider, autant qu'il sera en leur pouvoir, à l'érection d'une maison et d'une chapelle. Avant de sortir du Lessouto, nous voudrions remettre devant les yeux du comité l'état d'abandon dans lequel se trouvent les habitants de Béthulie qui ont émigré avec leur chef Khoro. Les pluies extraordinaires que nous avons eues cette année ont rendu le Calédon infranchissable et interrompu nos rapports avec ces pauvres gens.

En dehors du Lessouto, nous avons constamment devant les yeux les nombreuses peuplades de l'Afrique centrale qu'il s'agit d'éclairer. M. Frédoux vous aura appris que l'hiver dernier, une députation envoyée par le chef Mosheu, de Mamousa, et conduite par son frère, le catéchiste Andries, était arrivée à Carmel pour demander un missionnaire. La population de l'annexe de Mamousa a considérablement augmenté. Ce pourrait être un point d'appui utile pour nous aider à pénétrer plus avant dans l'intérieur. Nous ne pouvons donc qu'approuver cette demande.

Mais nous sommes surtout réjouis de voir s'ouvrir devant

nous une autre porte, plus avant vers l'intérieur du continent. Mankopané, chef d'une des grandes divisions de la tribu des Bapéris ou Maaoas, a envoyé à Moshesh une ambassade composée de son fils et de son frère, pour demander des missionnaires. Il les veut de la même Société que ceux qui instruisent son allié. Moshesh a référé l'ambassade à la conférence. Mankopané réside à l'est de la république des Boers du Transfal. Il est complétement en dehors et entièrement indépendant de cette république. Son peuple, au dire des indigènes, est presque aussi nombreux que celui des Bassoutos. Il présente beaucoup de rapports avec ces derniers, en sorte qu'à bien des égards, l'œuvre missionnaire chez Mankopané ressemblerait à celle que nous faisons dans le Lessouto. Nous ne saurions passer légèrement sur de telles ouvertures. Aussi avons-nous décidé d'envoyer, cette année même, chez les Bapéris une députation chargée de s'assurer des bonnes dispositions du chef, et, s'il y a lieu, de placer auprès de lui deux évangélistes bassoutos dont la députation se fera accompagner. Mais il va sans dire que pour commencer l'œuvre du Seigneur dans un pays de cette étendue, au milieu d'une telle population, il faudra plus que des catéchistes indigènes.

Voilà, chers et honorés directeurs, bien des voix qui nous crient : « Venez à nous et nous aidez ! » C'est six ou plutôt sept missionnaires, en y comprenant celui qui devra remplacer le frère chargé de l'école centrale, que nous vous prions de nous envoyer immédiatement. Il faut évidemment que la Société fasse un grand effort.

Nous adressons aux Eglises de France, de Suisse, de Belgique, aux Facultés de théologie, aux écoles normales, un appel que nous vous prions de leur communiquer et de répandre avec profusion au milieu d'elles, soit par la voie des journaux, soit autrement.

Pour ce qui concerne l'entretien des catéchistes indigènes

nous pensons que les Eglises du Lessouto devront, autant que possible, y pourvoir elles-mêmes. Les émoluments consisteront en objets en nature plutôt qu'en espèces et ils ne s'élèveront probablement pas au delà de 250 fr. (1) pour chacune. Les collectes faites au sein des troupeaux seront versées dans un fond commun, que notre commission exécutive administrera et qu'elle répartira entre nos divers employés soit dans le Lessouto, soit ailleurs. Nos Eglises indigènes ayant ainsi une œuvre à elles, y prendront un plus vif intérêt et y trouveront en outre l'avantage d'être reliées les unes aux autres par une action commune.

Nous sentons, avec elles, le besoin d'une organisation qui les unisse davantage et qui mette fin aux inconvénients d'une marche isolée qu'elles ont elles-mêmes remarqués. Quelques-unes d'entre elles nous ont envoyé une députation pour nous communiquer les résultats d'une réunion qui s'est tenue, à ce sujet, à Morija. Heureux de satisfaire à de telles aspirations, nous avons décidé qu'à chacune des sessions de la conférence on convoquera une assemblée fraternelle de toutes nos Eglises; ce qui sera une vraie fête pour elles.

Appel aux Eglises de France, de Suisse, etc.

Carmel, 18 avril 1864.

Bien aimés frères en Christ,

Nous avons eu la joie de nous réunir ici en conférence et de posséder pendant quelques jours, au milieu de nous,

(1) Il faut se rappeler que la plupart de ces hommes possèdent quelque bétail et que leurs amis et frères en la foi ne feront probablement aucune difficulté d'ensemencer et soigner des terres pour eux, ainsi que cela se pratique pour les chefs.

(*Note des rédacteurs.*)

le vénéré Dr Duff, qui nous a vivement édifiés par sa piété et éclairés des conseils de sa longue expérience. Nous bénissons Dieu de ces moments de communion fraternelle dont le souvenir nous sera toujours cher.

Nous étions tous venus à cette réunion vivement préoccupés des besoins de notre œuvre et résolus à chercher les moyens de lui donner une nouvelle impulsion. Les séances que nous avons consacrées à cet objet ont eu quelque chose de solennel qui dénotait la présence de l'Esprit du Seigneur. Aussi, avant de nous séparer, sentons-nous le besoin de venir avec simplicité vous ouvrir nos cœurs et vous répéter les paroles de notre Maître : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers! »

Au milieu des occupations de toute espèce et des soins pastoraux qui se disputent notre temps, nous nous affligeons de voir grandir autour de nous une jeunesse plus ou moins avide d'instruction, des enfants que l'on pourrait comme sevrer du paganisme. Nous jetons les yeux, avec non moins de tristesse, sur cette masse de païens que n'atteint pas la prédication de l'Evangile, même la plus active et la plus assidue. Nous faisons ce que nous pouvons; mais, malgré l'urgence des besoins qui se manifestent de toutes parts, il nous est impossible de nous multiplier davantage, et nous sommes obligés d'avoir recours à des chrétiens indigènes, que nous plaçons, ici comme maîtres d'écoles, là comme catéchistes. Poussés dans cette voie par la force des choses, nous sommes heureux de profiter de cette collaboration, mais nous sentons combien il y aurait d'inconvénients à lui donner une trop grande prépondérance, et vous le comprendrez vous-mêmes, si nous vous disons que ces chrétiens, tout pieux qu'ils

peuvent être, savent à peine écrire et ne possèdent pas même encore la Bible entière dans leur langue.

Cette considération nous a conduits a mûrement étudier, sous le regard du Seigneur, le projet d'une *école centrale,* où, recueillant l'élite de nos écoles primaires nous formerions des instituteurs et des catéchistes capables. C'est un acheminement vers la création d'un ministère indigène. Nous avons prévu et pesé bien des difficultés, mais tous, nous sommes unanimes à reconnaître la nécessité de marcher en avant.

Et cependant qui parmi nous peut entreprendre cette œuvre nouvelle? Qui n'a déjà les mains plus que pleines? Y aurait-il quelqu'un de nos postes que l'on pût, en conscience, supprimer? Comment songer à en abandonner un seul, alors que nous sommes au contraire appelés à en fonder de nouveaux? Six demandes de missionnaires viennent de nous être adressées, toutes sérieuses, toutes importantes, plusieurs réitérées! Ce n'est certes pas quand nous succombons à la tâche que nous eussions cherché de nouveaux champs de travail. Mais on nous demande, on crie à nous. Que faut-il faire? Comment refuser? Eh quoi! nous disons-nous, les Eglises de France et de Suisse n'auraient-elles donc plus de messagers de paix à envoyer? Faudrait-il supposer que parmi vous, ô rachetés du Christ, il ne se trouve plus de ces cœurs qui palpitent d'amour et brûlent de zèle pour les païens, qui soient prêts à dire au Seigneur : « Nous voici, envoie-nous? » — Non, nous ne saurions le penser; nous ne ferons pas une si douloureuse supposition! — Nous sommes heureux de voir les sacrifices que vous vous imposez pour notre œuvre. Mais l'argent, bien aimés, ne rend pas la jeunesse et la force à ceux qui ont vieilli au service du Seigneur,

et il est parmi nous des frères vénérés qui peuvent se dire parfois avec anxiété : « Qui nous remplacera? » Ce sont des hommes qu'il nous faut, et c'est à nos Eglises vivantes que nous les demandons. C'est leur devoir et leur privilége de nous les fournir : « le Maître en a besoin. »

Et non-seulement il nous faut des hommes, mais il nous les faut promptement, il nous faut des ouvriers qui soient tout-à-fait prêts à partir. Aussi n'hésitons-nous pas à nous adresser à vous, chers jeunes frères, qui sortez de nos Facultés de théologie. Comme le disait le Dr Duff, vous êtes les officiers de la glorieuse armée d'Emmanuel, refuseriez-vous les postes d'honneur qu'il veut vous confier? Ministres de Jésus-Christ vous êtes appelés à prêcher l'Evangile, et non point à occuper une position facile dans la société! « Nul qui va à la guerre ne s'inquiète des choses de la vie, afin qu'il puisse plaire à celui qui l'a envoyé. » Le temps est court, la tâche nous accable, les besoins nous débordent, vous avez terminé vos études, vous êtes prêts, hâtez-vous donc et venez à notre aide!

C'est à vous aussi, chers jeunes frères de toute institution chrétienne où pénétreront ces lignes; à vous, membres de ces Unions qui ont déjà des représentants parmi nous, que nous montrons la vigne du Seigneur en friche. Dans notre détresse, nous crions à Dieu, puis nous étendons les mains vers vous, et comme le Macédonien à Paul nous vous disons : « Passez vers nous et nous secourez. »

La vocation missionnaire, chers amis, a ses épreuves, ses peines, ses déceptions, mais elle a aussi ses compensations, ses joies et ses bénédictions. Eh quoi! notre divin Maître n'a-t-il pas dit que « quiconque aime son père ou sa mère plus que Lui n'est pas digne de Lui? » Courage donc! il vous appelle, suivez-le, marchez par la foi. Si

nous souffrons avec Lui, nous règnerons aussi avec Lui. — « Allez par tout le monde, » voilà son commandement; « Je serai avec vous jusqu'à la fin du monde, » voilà sa promesse.

Au nom de la conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique,

S. ROLLAND, *président.*
A. MABILLE, *secrétaire.*

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

HISTOIRE D'UN FAKIR.

La belle œuvre que poursuivent parmi les Coles du nord de l'Inde les pieux agents de la Société des missions de Gossner est connue de tous ceux qui prennent quelque intérêt aux progrès du règne de Christ. C'est à elle que se rattache la courte biographie qu'on va lire. Elle a été rédigée, pour un journal anglais, par le docteur Prochnow, ancien missionnaire dans l'Inde et aujourd'hui successeur de Gossner dans la direction de la Société, dont, comme chacun sait, celui-ci était le fondateur, et qui porte encore son nom. Laissons parler M. Prochnow :

« Le fakir Ischa était né en 1788, au sud du district de Chota-Nagpore. Son père, homme aussi pauvre qu'ignorant, appartenait à la caste des faiseurs d'huile. Jusqu'à sa huitième année, l'enfant, suivant les usages des Coles, vécut

sous l'autorité de ses parents, mais, dès qu'il le put, il s'en affranchit et passa rarement une de ses nuits sous le toit paternel. Sa vie s'écoulait à fréquenter les fêtes idolâtres, et bientôt il se fit remarquer entre tous par son ardeur pour la danse, la boisson et le vice sous toutes ses formes. Il se maria cependant; mais bientôt après, des fakirs, dont il fit la connaissance, lui apprirent à fumer le chanvre et trouvèrent en lui un élève disposé à les suivre et à les dépasser dans leurs pratiques superstitieuses les plus absurdes. Sa vie devint alors celle d'un vagabond, et par le fait celle d'un voleur, qu'aucune espèce de désordre ou de crime n'effrayait. Il abandonna sa femme et ses enfants et parcourut le pays dans tous les sens, sans domicile fixe. Il prit ainsi place parmi les hommes les plus déclassés de ce pays, qui en compte pourtant beaucoup de tels.

« Quelque temps après, un de ses frères ayant épousé sa femme délaissée, Ischa ne vit dans ce fait qu'une raison de plus pour s'affranchir de toute contrainte, conformément à ce principe qu'il avait, a-t-il dit depuis, pris pour règle de conduite « qu'aux vivants toutes choses appartiennent, et qu'aux morts seuls il ne reste rien ; » puis, comptant sur les succès assurés à toute imposture hardie au sein d'un peuple ignorant, il se fit docteur et, à force d'audace, parvint à s'acquérir un grand renom de science. Partout où il s'arrêtait, des disciples, s'attroupant autour de lui, s'inspiraient de ses discours et de ses exemples, sans que rien parvînt à les désabuser sur son compte. Surpris plusieurs fois en flagrant délit de vol, il fut jeté en prison avec quelques-uns de ses sectateurs, mais une fois sorti de là, il recommençait ses exploits et réussissait à se faire passer pour un martyr. A l'entendre, il était le plus grand et le plus saint des fakirs. « Les trois mondes, disait-il, sont en ma main; c'est moi « qui les gouverne ; le soleil et la lune dansent sur le bout « de mon petit doigt; j'ai le pouvoir de les faire disparaître

« et reparaître comme je l'entends. » Et à l'appui de ces assertions, qu'on prendrait en Europe pour des paroles d'aliéné, notre homme faisait des choses merveilleuses. Il passa une fois sept jours et sept nuits à fumer du chanvre sans interruption, et sans toucher à aucun des aliments que lui présentaient ses disciples. Quelques-uns de ces derniers, ayant voulu imiter ce haut fait, échouèrent; les plus vigoureux n'y tinrent que pendant trois ou quatre jours.

« Parvenu de cette manière au comble de la réputation, Ischa se prévalut sans scrupule de tous les avantages qui lui en pouvaient revenir. Dès qu'il arrivait dans une ville ou dans un village, tous se disputaient l'honneur de lui donner l'hospitalité. Quand il avait fait son choix, toute la famille accourait; on lui demandait sa bénédiction; on lui lavait les pieds; on buvait avec avidité, sous le nom de *amzit jal*, c'est-à-dire de « breuvage sacré, » propre à donner et à conserver la vie, l'eau qui avait servi à ces ablutions; on se pressait pour baiser ce petit doigt auquel obéissaient les corps célestes, et, ces cérémonies une fois accomplies, le saint homme pouvait disposer à son gré de tout ce qu'il y avait dans la maison; pas un signe, pas un désir de lui, exprimé ou deviné, auquel les femmes surtout et les enfants du logis ne se hâtassent d'obéir. Puis, le soir venu, tous les disciples de la localité se réunissaient, et alors commençaient d'abominables orgies qui ne finissaient qu'avec la nuit. Et cette vie se prolongeait jusqu'à ce que le fakir, fatigué de la maison, ou en ayant épuisé toutes les ressources, s'en allât dans une autre localité recueillir les mêmes hommages et se livrer aux mêmes excès. Rien ne l'embarrassait à cet égard : il lui suffisait d'avoir dans un lieu quelques disciples ou d'y avoir été précédé par le bruit de sa prétendue puissance.

« On sait que les Indous croient à la métempsycose. Pour se débarrasser, lui et ses disciples, de cette humiliante doctrine, Ischa avait inventé un étrange système. L'homme, di-

sait-il, peut devenir immortel et rester maître de la vie et de la mort ; il lui suffit de manger, pendant son passage sur la terre, la chair de tout animal ayant vie, depuis son semblable jusqu'aux êtres les plus infimes de la création. Le corps s'assimilant ainsi toute la nature inanimée, la transmigration de l'âme devient impossible, parce qu'au moment de sa séparation d'avec le corps, cette âme (qui doit sortir par un très petit trou situé sur le sommet de la tête) cherche inutilement autour d'elle un animal, nouveau pour elle, qui puisse la recevoir, et n'en trouvant aucun dans le pays, elle prend le parti de rentrer dans le corps qu'elle vient d'abandonner et d'y demeurer. Et cet absurde enseignement, les disciples d'Ischa le mettaient soigneusement en pratique. Ils mangeaient de tout ce que les Indous ont en horreur, du poisson, des vers, des insectes, etc., et ne reculaient pas devant la chair humaine. On les a vus souvent, quand un corps était sur le point d'être brûlé, en détacher des tranches, ou même déterrer, dans ce but, les corps des enfants nouvellement ensevelis, car chez les Coles on ne brûle que les cadavres d'adultes.

« Ischa allait plus loin encore. Parmi les *Avatars* ou incarnations de la divinité qui tiennent une si grande place dans les idées religieuses de l'Inde, il en est une qui ne s'est pas encore manifestée, mais que l'on peut attendre d'un instant à l'autre. Elle prendra la forme d'un brahmine parfaitement pur et parfaitement adorable, qui, monté sur un cheval blanc et tenant en sa main une épée à deux tranchants, frappera mortellement, d'un seul coup, tous les méchants de la terre. L'attente de cette manifestation extraordinaire s'était répandue chez les Coles. Notre fakir, imitant en cela ce qu'avaient fait ailleurs d'autres imposteurs de son espèce, s'était déclaré destiné à réaliser cet *Avatar* dans sa personne, et cette prétention, favorisée par l'influence incroyable qu'il s'était acquise sur l'esprit de ses disciples,

l'avait déjà comme rangé parmi les dieux. Il serait impossible de concevoir et malhonnête de dire à quelle dépravation de tout genre et à quels actes odieux avait donné naissance cet ensemble d'enseignements, soit chez lui, soit chez un grand nombre de ses sectateurs. Le fait est que ces gens étaient devenus la terreur du pays, et qu'à force d'adresse et d'audace, ils avaient fini par mettre en défaut la vigilance de la police.

« Tel était Ischa, lorsque tout à coup le bruit se répandit dans le Chota-Nagpore que des Féringhis (étrangers), arrivés d'un pays lointain, annonçaient au peuple une religion qu'ils disaient être celle du vrai Dieu. Ce fut en 1847 que l'on vit ces nouveaux venus parcourir le pays, deux à deux, n'ayant pour bagage qu'un chariot traîné par des bœufs et une tente, et s'arrêtant partout où ils trouvaient l'occasion de réunir autour d'eux des auditoires disposés à les écouter. Cette apparition d'un genre si nouveau fit du bruit ; plusieurs des disciples d'Ischa en entendirent parler, et bientôt les missionnaires les virent affluer dans les rangs de leurs auditeurs, mais le plus souvent pour interrompre leur prédication, soit par des questions impertinentes, soit en suscitant contre eux des désordres et du bruit. On les compta longtemps parmi les adversaires les plus décidés qui cherchaient à neutraliser la prédication de l'Evangile. Mais l'épée de la parole est puissante. Quelques-uns de ces *Ischites*, venus comme les autres avec des intentions hostiles, finirent par être touchés, et deux d'entre eux prirent place parmi les premiers convertis de la contrée.

« Le 9 juin 1850 fut un beau jour pour la mission de Chota-Nagpore. Il éclaira les premiers baptêmes coles, et notamment celui d'un des disciples les plus influents d'Ischa. Cet homme, nommé Pori, était d'un village des environs. Il reçut au baptême le nom biblique de David. Quelque temps après, un des missionnaires, M. Bastch, l'alla

voir dans son village. Il y trouva le vieux fakir Ischa, alors plus que sexagénaire. D'autres habitants de la localité, prévenus de l'arrivée du missionnaire, accoururent pour l'entendre. Après la prédication et à la suite d'un long entretien très sérieux, plusieurs vinrent tendre la main à M. Batsch, en lui adressant, comme salutation chrétienne, ces mots : *Jisu Sahây* (Jésus est notre appui). Parmi ceux qui s'avancèrent ainsi se trouvait Ischa; mais le missionnaire le connaissait, et repoussant ses avances : « Commencez, lui dit-« il, par abandonner vos voies; croyez en Jésus comme en « votre Sauveur, et alors seulement nous pourrons, à titre « de frères, nous serrer affectueusement la main. Je n'ac-« cepterai jamais la vôtre aussi longtemps que vous resterez « dans cet état de nudité et couvert d'ordures (les fakirs sont « généralement enduits d'un hideux mélange de fiente de « vache et de cendres prétendues saintes). Déposez cette li-« vrée du diable et nous verrons. »

« A la grande surprise du missionnaire, cette rude apostrophe n'irrita ni ne rebuta le fakir. Il alla prendre un bain, revint couvert d'un vêtement convenable, et présenta ses malas ou rosaires à M. Batsch. Celui-ci n'en persista pas moins à lui refuser la fraternelle étreinte de main qu'il paraissait vouloir acheter à tout prix. Il se contenta de lui adresser des exhortations moins sévères et, sur sa demande, de prononcer pour lui une prière.

« Le dimanche suivant, Ischa parut au service divin de Rauchi, la station missionnaire la plus voisine. Il y revint ensuite très régulièrement, et un jour, les missionnaires eurent le plaisir de l'entendre leur demander la permission de rester auprès d'eux pour recevoir une instruction plus complète. Ils la lui accordèrent, mais à trois conditions : la première, qu'il renoncerait complétement à ses habitudes de vagabondage, n'irait plus voir ses anciens disciples et ne chercherait pas à s'en faire de nouveaux; la seconde, qu'il

se bâtirait une cabane et un pressoir d'huile pour vivre du travail de ses mains ; et la troisième enfin, qu'il irait chercher la femme qu'il appelait alors la sienne et dont il avait des enfants, et qu'il vivrait religieusement au sein de cette famille.

« C'était en réalité demander au fakir une renonciation complète à tout son passé. Les intentions d'Ischa étaient droites ; il promit tout et se mit à l'œuvre. Sa femme et ses enfants arrivèrent, une petite hutte en roseaux fut construite, le pressoir d'huile installé, et les travaux commencèrent. Mais se plier à des habitudes régulières, après une longue vie d'oisiveté, de désordre et de vice, n'était pas chose facile, et Ischa devait apprendre par l'expérience que si l'esprit est prompt la chair est faible. Au bout de quelques mois, il disparut, laissant ainsi dans l'esprit des missionnaires l'idée qu'ils avaient eu raison ds se défier d'un pareil converti.

« Et cependant, plus qu'ils n'auraient osé le penser alors, Dieu avait marqué cet homme du sceau de son Esprit. En allant à la recherche de ses anciens disciples, Ischa apprit que plusieurs d'entre eux étaient eux-mêmes devenus chrétiens ; d'autres ayant su, par la rumeur publique, qu'il s'était mis en rapport avec les Feringhis n'avaient plus de confiance en lui ; il ne trouva plus nulle part le même empressement à l'héberger, à le fêter ; puis, par dessus tout, il emportait dans sa conscience réveillée le trait dont il avait plu à Dieu de la percer. Sous l'influence de toutes ces causes réunies, Ischa revint, humble, repentant et confessant hautement ses péchés, solliciter de nouveau son admission dans l'Eglise de Christ.

« Après tous les délais et les épreuves que ce moment de faiblesse imposait aux missionnaires, Ischa reçut le baptême, et depuis lors rien, dans sa conduite, ne vint démentir la sincérité de sa conversion. Ce fut véritablement cet homme changé, cette nouvelle créature dont parle l'Evangile. Il se

montra docile, affectueux, ardent à s'instruire, à se perfectionner, à faire usage de tous les moyens de grâce mis à sa disposition.

« Complétement rassurés sur son compte et pleins de confiance en sa parole, les missionnaires auraient voulu, disent-ils, pouvoir lui confier quelques fonctions dans l'Eglise. Malheureusement, son âge avancé et l'abus qu'il avait si longtemps fait du chanvre le rendaient incapable de tout service de ce genre. Cela ne l'empêchait pas de travailler et de pourvoir par lui-même aux besoins de sa famille. Tous les chrétiens l'estimaient, l'aimaient; et véritablement il faisait honneur à l'Eglise par sa droiture, sa simplicité, la pureté de ses mœurs. Plus d'une fois aussi il se rendit utile en recevant chez lui des enfants orphelins, qu'il élevait, comme les siens, dans la crainte du Seigneur et dans l'esprit de la foi.

« Bien qu'il eût dépassé sa soixante-dixième année, Ischa paraissait encore vigoureux, quand tout à coup il fut pris d'un mal sur l'issue duquel il ne se fit pas d'illusion. « Mon « *Padre*, dit-il un jour à M. Batsch, qui était venu le voir, « me voilà malade, et je n'en reviendrai pas. Je sens que le « Seigneur veut me retirer à lui : que son saint nom soit « loué! » Un peu de mieux s'étant ensuite opéré dans son état, l'Eglise espérait le conserver encore quelque temps, mais il priait constamment Dieu de l'introduire dans son repos, et ce vœu ne tarda pas à être rempli. « Le 2 octobre 1859, écrit M. Batsch, je fus appelé en toute hâte auprès d'Ischa. Je le trouvai très faible, mais parfaitement calme et joyeux. « J'ai, me dit-il, deux prières à vous faire : la pre- « mière, de demander avec moi et pour moi que le Seigneur « ne tarde pas plus longtemps à m'introduire dans son « royaume en me délivrant de ce corps de péché; la seconde, « de vouloir bien, dimanche prochain, en présence des « croyants et de la congrégation tout entière, rendre au « Seigneur Jésus de ferventes actions de grâces de ce que,

« dans la grandeur de ses miséricordes il m'a choisi, moi, le « plus vil des vils et le plus indigne des pécheurs, pour m'u- « nir à lui dans son Eglise et faire de moi l'un des siens. O « quelle compassion ! quel amour ! Oui, oui, ô Jésus, tu es « bien mon Sauveur et mon tout ! »

« Les jours suivants, beaucoup de chrétiens indigènes et même de païens vinrent voir le malade. Il rendit à la foi, devant eux, les témoignages les plus édifiants, confessant Christ, exhortant les uns à persévérer dans les voies du salut, les autres à y entrer résolûment, et citant en exemple, sans honte comme sans forfanterie, tout ce que la grâce d'en haut avait eu à opérer et avait en effet opéré en lui.

« Le 30 octobre enfin, continue M. Batsch, Ischa s'endormit dans le Seigneur, sans grandes souffrances et sans la moindre lutte spirituelle, monument remarquable des miséricordes divines et confirmation vivante de la vérité de cette parole scripturaire que *là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé.* »

A la suite de cette histoire, le Dr Prochnow en raconte une autre non moins frappante et que nous reproduirions si nous ne craignions de trop allonger cet article. C'est celle d'un *Pahan* ou prêtre du diable qui, délivré miraculeusement des griffes d'un tigre, s'est converti à la foi chrétienne, a supporté pour elle des persécutions de tout genre et brille aujourd'hui comme un flambeau au milieu des païens qui l'entourent. Demeurant à huit ou dix lieues de la station, il y vient, chaque dimanche, assister aux services et ne reprend jamais, le lundi matin, le chemin de son village, sans avoir demandé à quelqu'un des missionnaires de prier avec lui, « attendu, dit-il, que le démon est mille fois plus cruel que « le tigre, et que les seules armes qu'on puisse opposer « avec succès à ses assauts, c'est la prière et une foi qui aille « toujours en se fortifiant. »

L'origine de l'œuvre entreprise dans le Chota Nagpore vaut la peine d'être citée. Quelques missionnaires allemands, arrivés dans l'Inde en 1846, cherchaient où ils pourraient aller s'établir sans paraître vouloir s'immiscer dans l'œuvre de personne, quand, un jour, se promenant de grand matin dans les rues de Calcutta, ils remarquèrent un certain nombre d'Indous à la peau très noire et fortement constitués que l'on occupait à nettoyer les égouts. Ils demandèrent à quelle race ces gens appartenaient ; on leur répondit que c'étaient des Coles du nord-ouest du Bengale, et les détails ajoutés à ce premier renseignement leur donnèrent l'idée que ce peuple pouvait bien être celui que le chef suprême de l'Eglise les appelait à évangéliser.

On sait la suite, et de quelles bénédictions cette œuvre de dévouement et de persévérance a déjà été l'objet. Après dix ans de travaux, en 1857, les missionnaires avaient pu enregistrer de quatre à cinq cents conversions; mais depuis lors, les progrès sont devenus beaucoup plus rapides, surtout dans les trois dernières années. En 1861, le chiffre des baptêmes était de 1,900 ; à la fin de 1862, il s'élevait à 2,685, et à la fin de 1863 à 3,907, sans tenir compte des morts survenues dans les intervalles de ces différentes dates.

Un des traits les plus remarquables et les plus encourageants de cette œuvre, dans sa phase actuelle de développement, c'est la part active que l'Eglise native prend à l'évangélisation du pays. Les missionnaires disent que, dans le courant de l'année dernière, les travaux des agents indigènes ont amené plus de 600 familles à reconnaître la folie du paganisme.



POLYNÉSIE.

UNE FÊTE CHRÉTIENNE AUX ILES FIDJI.

Un des fondateurs de la mission wesleyenne aux îles Fidji, le révérend M. Calvert, après avoir, pour cause de santé, passé quelques années en Angleterre, était retourné à son poste dans l'île Lakemba et y a reçu des indigènes le plus touchant accueil. On en jugera par un extrait de son journal :

22 *décembre* 1863. — « Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, dit-il, que je débarquai pour la première fois à Lakemba. Pour fêter ce souvenir, le roi, les chefs et les missionnaires avaient décidé de m'inviter à planter ce matin le premier *pieu* de leur *chapelle de jubilé*. De bonne heure, en conséquence, les tambours ont appelé les fidèles à la réunion, et de toutes parts ceux-ci sont arrivés. Quelques-uns, venus de très loin, avaient apporté avec eux des aliments, et le roi, de son côté, avait mis à la disposition des missionnaires des provisions abondantes, que nous avons, au moment opportun, distribué entre ceux des assistants qui en manquaient.

« La première réunion a eu lieu dans la grande et ancienne chapelle. Après la prière et une courte allocution de M. Tait, un des neveux du roi, nommé Zachée, a pris la parole, et, à ma grande surprise, m'a lu une *adresse* touchante et assez longue, dont Mme Calvert et moi étions les héros, et qui nous était présentée au nom du roi, des chefs et du peuple tout entier. Voici cette pièce :

A M. Calvert : Nous nous réjouissons de vous voir ici aujourd'hui avec votre femme. Nous sommes reconnaissants envers Dieu de ce qu'il a prolongé vos jours jusqu'à ce jour de fête. Nous nous rappelons votre premier séjour parmi nous. Lorsque vous vîntes à Fidji, nos pères étaient païens, et vous causèrent bien du chagrin. Vous cherchiez à leur ensei-

gner la Parole de Dieu, mais ils la méprisaient, et affligeaient votre cœur. Nous, leurs enfants, vous exprimons notre reconnaissance de ce que vous les avez supportés. Maintenant, le paganisme est aboli, et nous adorons le vrai Dieu.

« Voyez ce qui a été fait depuis votre arrivée à Fidji. A votre arrivée, les chefs se haïssaient et se querellaient, et il en résultait beaucoup de mal. Mais aujourd'hui, chacun vit dans sa propre maison, avec sa famille, exempt d'inquiétude. A votre arrivée, les jeunes gens et les enfants étaient dans d'épaisses ténèbres, et il n'y avait point de livres qu'ils pussent lire. Maintenant tous les jeunes gens et les enfants savent lire, et nous avons les saintes Ecritures, qui sont « une lampe à nos pieds et une lumière à nos sentiers » A votre arrivée, il y avait bien peu de personnes qui adorassent Dieu ; mais maintenant, à Lakemba seulement, il y a 4,000 membres de l'Eglise, et on ne compte plus un seul païen à Lakemba, ni dans le pays sur lequel règne notre roi Edouard. Nous nous prosternons devant Jéhovah seul, et nous ne voulons servir que lui.

« Et nous avons pris la résolution de construire une maison convenable pour y adorer Dieu, et nous commençons aujourd'hui notre église de bois. Nous sommes bien aises que vous ayez pu venir en planter le premier pieu, et nous vous prions d'intercéder auprès de Dieu en notre faveur, afin qu'il en résulte du bien pour notre pays.

« Nous avons appris que vous vous préparez à retourner bientôt tous les deux en Angleterre. Il n'est que juste que vous alliez voir vos enfants. Mais nous vous supplions de ne pas nous oublier. Quand vous serez bien établis dans votre patrie, pensez à nous, priez pour nous, et persuadez à de jeunes pasteurs de venir à Fidji, nous enseigner la Parole de Dieu.

« Et maintenant nous vous disons adieu. Nos prières vous accompagneront, et nous nous préparons à vous retrouver dans le ciel.

(Signé) Au nom des chefs,

Edouard Tui Nayau, Zachée Sokotukuvei, Nathanael Samaui, Naaman tauseri.

Au nom des agents indigènes de la mission,

Esaïe Vata, Kokoikata, Thomas Sé.

Au nom des membres de l'Eglise,

Etienne Baba, Isaac Kalou. »

« Cette pièce me fut ensuite solennement remise. J'en remerciai l'assemblée et en pris naturellement occasion de

rappeler les circonstances de mon arrivée dans le pays, et toutes les bénédictions spirituelles qu'il avait plu au Seigneur de répandre sur l'île depuis cette époque. Je terminai par de vives exhortations à un redoublement de vie religieuse, et baptisai ensuite 12 adultes, dont quelques-uns étaient des personnages notables de la capitale de l'île. Trois chefs prononcèrent après moi des allocutions très sérieuses et qui firent beaucoup d'impression sur l'auditoire.

« Ces premiers actes accomplis, nous nous sommes transportés sur l'emplacement choisi pour la nouvelle chapelle. Là, l'assemblée a commencé par chanter une hymne composée par M. Tait en vue de la circonstance. On m'a présenté ensuite, au nom du comité de construction, un beau maillet, au manche incrusté de brillants coquillages, et un pieu en bois de fer, que je fixai en terre du mieux que je pus, suivant les formes en usage dans le pays. J'ai adressé de nouveau quelques paroles d'encouragement à la foule; les enfants des écoles ont entonné un autre cantique de circonstances; puis on a prié de nouveau, et pour terminer la fête d'une manière matériellement utile, ceux des assistants qui n'avaient encore rien donné pour aider à la construction de l'édifice, se sont fait inscrire au registre des offrandes. Ces dons consistaient, suivant l'usage, en huile. Il en faudra 26 tonnes, représentant une valeur d'envion 850 francs.

« La chapelle sera de forme octogone et aura 62 pieds de diamètre. Une bouteille, soigneusement placée dans les fondations, avec toute chance d'y rester pendant plusieurs générations, renferme diverses pièces intéressantes relatives à l'histoire du christianisme aux îles Fidji, et particulièrement dans le circuit de Lakemba. »

Dans une lettre qui accompagnait ce fragment de journal, M. Calvert a résumé en quelques traits l'histoire du christianisme sur ce point des îles Fidji.

« Lorsque j'arrivai dans ce pays, dit-il, c'était le jour des

petits commencements. Il n'y avait que 264 membres de la Société, et encore c'étaient presque tous des habitants de Tonga, dont la plupart, retournèrent plus tard chez eux. On nous faisait une vive opposition, et les premiers chrétiens furent cruellement persécutés. Mais la vérité a triomphé, et maintenant ce circuit comprend 30 îles, 78 chapelles, 2 missionnaires, 238 prédicateurs locaux, qui sont aussi conducteurs de classe, environ 200 autres conducteurs de classe, 4,100 membres de l'Eglise, 242 écoles, 775 instituteurs et 8,538 élèves. Ce circuit est le plus riche et le plus libéral de tout le district ; il a donné l'année dernière 50 *tonnes d'huile de coco* et a pourvu à l'entretien de 43 agents salariés..... »

Puisque nous sommes dans la Polynésie et puisqu'il vient d'être question de ces ouvriers indigènes qui ont fait déjà tant de bien dans ce pays, citons, d'après *l'Evangéliste*, un témoignage que leur a rendu, dans la dernière assemblée générale de la Société des missions wesleyennes, un des missionnaires de ce pays, le révérend W. Butters.

« On vous a souvent décrit, a-t-il dit, la terre de Fidji et ses horreurs. Je n'oublierai jamais le missionnaire Waterhouse, apportant avec lui les reliques étranges de la barbarie et de la cruauté des indigènes. J'ai eu en ma possession pendant quelque temps la coupe d'un des chefs du pays, la coupe dont il se servait pour boire le sang de ses victimes, sortant tout chaud de leurs veines ; et ce vase, c'était le crâne d'un chef qui avait été tué et mangé par celui qui en avait fait une coupe. Mais Dieu nous a suscité des agents dans ce pays, et il y a accompli une grande œuvre. Nous avons maintenant dans les îles de la mer du Sud, sans compter la Nouvelle-Zélande, 65 missionnaires. Et d'où sont-ils sortis ? me demanderez-vous peut-être. Voici la réponse : 7 ont été envoyés d'Angleterre, 14 ont été formés en Australie et nommés par la Conférence australienne, et 44 sont

des indigènes convertis. Permettez-moi de vous dire un mot de ces évangélistes indigènes. Ce ne sont pas des hommes d'une piété douteuse ni d'une intelligence bornée. Il se peut qu'ils ne comprennent pas toutes les distinctions subtiles de certaines questions de théologie... Mais ils savent ce que c'est que la repentance envers Dieu, car ils l'ont éprouvée. Ils savent ce que c'est que la foi en notre Seigneur Jésus-Christ, car ils ont été justifiés par elle, et ils vivent par elle. Ils comprennent le témoignage de l'Esprit : dans leur simple langage ils affirment que l'Esprit de Dieu dit à leur esprit qu'ils sont les enfants de Dieu, et ils savent que c'est l'Esprit de Dieu qui leur parle ainsi, à cause des fruits qu'il produit en eux. Ils comprennent la manière dont Dieu sauve les pécheurs, et ils savent placer les grandes vérités de notre sainte religion devant ceux qui les écoutent. Plusieurs d'entre eux sont des hommes d'une grande puissance intellectuelle, des hommes d'une grande éloquence, des hommes qui connaissent à fond les idiomes de la langue dans laquelle ils prêchent. Ce sont des hommes qui cherchent à faire entrer la vérité dans l'intelligence, dans la conscience et dans le cœur de ceux qui les écoutent, et ils ont obtenu de grands succès.

« Outre ces 45 évangélistes indigènes, nous avons 400 catéchistes indigènes, entièrement consacrés à notre œuvre et recevant une petite rétribution. Nous avons aussi 1,250 bons prédicateurs locaux. Quelques-uns de ces instructeurs m'ont vivement intéressé. Nous en avons eu un en Australie, nommé Salomon. C'était un homme d'une piété profonde ; il passait tous les jours un temps considérable en prière. Un jour, à déjeuner, on lui posa cette question : — Salomon, s'il vous arrivait une épreuve spéciale et si vous saviez que bientôt vous ne pourriez vous rappeler qu'un seul verset de la Bible, sans jamais pouvoir en apprendre d'autres, quel est le texte que vous préféreriez retenir ? Salomon réfléchit un instant, puis il répondit avec sérieux et d'une voix émue :

« Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux « qui sont en Jésus-Christ, qui ne marchent point selon la « chair, mais selon l'Esprit » (Rom. VIII, 1). Voilà le bois dont on fait nos missionnaires. »



MADAGASCAR.

LE DIMANCHE A ANTANANARIVO.

Un médecin attaché à la mission anglaise de Madagascar, le docteur Davidson, donne, sur la manière dont le jour du repos est observé à Antananarivo des renseignements pleins d'intérêt.

« Le dimanche, dit-il, le marché dit d'Andohalo, qui se trouve en face de ma demeure, est presque désert. Le grand nombre d'officiers ou d'employés civils et même d'esclaves qui fréquentent les assemblées du culte chrétien arrête le mouvement des affaires et force ainsi beaucoup de gens, peut-être contre leur gré, à s'abstenir ce jour-là de leurs occupations ordinaires. Les marchands païens n'apportent pas leurs marchandises au marché parce qu'ils savent que les chrétiens n'achètent rien le dimanche, et les acheteurs païens préfèrent renvoyer leurs emplètes au lundi parce que les marchands chrétiens étant là, ils auront plus de choix et, par l'effet de la concurrence, payeront moins cher que le dimanche. Par ces raisons, le nombre des vendeurs tend à diminuer rapidement; dimanche dernier j'ai remarqué, pour la première fois, qu'il n'y en avait pas un seul dans la portion du marché destinée à la vente des étoffes. C'est un progrès véritable dans les mœurs, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue moral. »

Deux membres de la mission, M. Stagg, chargé plus spécialement de la direction des écoles, et Mme Pearse, femme de l'un des missionnaires, sont morts récemment, à quelques jours l'un de l'autre. Cette double épreuve a été vivement sentie, mais, du reste, les nouvelles sont on ne peut plus satisfaisantes. La situation politique du pays n'inspire pas de craintes sérieuses, du moins pour le moment ; la reine continue à respecter la liberté des cultes ; il n'est à peu près plus question de la prétendue existence de Radama II, et les œuvres chrétiennes se développent aussi paisiblement qu'on pouvait l'espérer. Les réunions de culte sont de plus en plus nombreuses ; les écoles regorgent d'élèves et à chaque instant des délégués viennent, souvent d'assez loin, demander aux missionnaires de la capitale d'aller visiter certaines provinces ou d'y envoyer des prédicateurs.



SUISSE.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE.

C'est dans les derniers jours du mois de juin que cette grande Société, dont les travaux tiennent une place si distinguée dans l'ensemble des opérations missionnaires, a célébré son quarante-neuvième anniversaire. Comme toujours, cette fête et celles des autres Sociétés religieuses dont Bâle est le siége, avaient attiré dans cette ville un nombreux concours d'étrangers, dont huit cents, dit-on, étaient étrangers à la ville ou au canton ; et, comme toujours aussi, ces visiteurs ont reçu de tout ce qu'ils ont vu et entendu des impressions édifiantes qu'ils ont remportées comme une douce récompense de leur pieux empressement.

Le rapport sur les travaux de l'année a été lu par l'excel-

lent directeur de l'institut, M. Josenhans. En voici, d'après le *Journal religieux du canton de Neûchatel*, les points les plus importants.

« La Société occupe dans l'*Inde*, 16 stations, auxquelles sont rattachées 14 annexes et dans lesquelles travaillent 84 missionnaires européens (savoir 50 hommes et 34 femmes), aidés dans leur œuvre par 63 catéchistes et instiuteurs indigènes convertis et 31 instituteurs encore païens. Ces nombreux ouvriers ont eu à s'occuper, chacun dans sa sphère d'action et selon la mesure de ses forces, du soin des différents troupeaux indigènes, dans lesquels ils ont la joie de compter 3,202 membres; puis de la prédication, de l'Evangile au milieu des païens, des écoles, soit primaires, soit secondaires, qui ont pris dans cette mission un développement vraiment remarquable, des orphelinats, des séminaires fondés dans le but de former, soit des instituteurs, soit des pasteurs indigènes, de la traduction des saintes Ecritures dans les diverses langues du pays, et enfin de la composition de bons livres d'école et d'ouvrages propres à faciliter l'intelligence de la Parole de Dieu. De la librairie missionnaire de Mangalore sont sortis, dans le courant de l'année dernière, plus de quinze mille exemplaires d'ouvrages chrétiens, tous *vendus*, et c'est un des symptômes les plus réjouissants que cette circulation plus large des saintes Ecritures et des ouvrages religieux écrits par les missionnaires. Les écoles fondées par eux sont, ainsi que le prouvent les chiffres suivants, en pleine voie de prospérité. Les écoles anglaises (supérieures) sont fréquentées par 451 jeunes gens, appartenant pour la plupart à la caste des brahmanes; les écoles primaires le sont par 1,117 élèves appartenant à des familles toutes païennes, et les écoles chrétiennes fondées en vue des enfants des indigènes convertis le sont par environ 650.....

Un certain nombre de ces écoles sont encore dirigées par des instituteurs païens; mais le comité est résolu à y substi-

tuer partout des maîtres chrétiens, au risque de perdre quelques-uns de leurs élèves; et malgré de grandes difficultés, provenant surtout de la rareté des instituteurs chrétiens, des préventions des indigènes et de l'exiguité de ses ressources, il espère y parvenir.

« Les ateliers de tisserands ouverts par les soins des missionnaires, soit à Mangalore, soit à Cannanore ou ailleurs, ont fourni à bon nombre de chrétiens pauvres une précieuse ressource; là se sont formés des ouvriers qui surpassent de beaucoup en habileté les tisserands indigènes. De plus, malgré la crise cotonnière qui pèse de tout son poids sur les stations bâloises de l'Inde, ces établissements ont, grâce à Dieu, pris un tel essor, qu'ils ont, non-seulement pourvu à l'entretien de tous ceux qui y sont employés, y compris les directeurs avec leurs familles, mais qu'ils ont encore rapporté un bénéfice net au profit de la mission.

« La Société a fondé sur la *Côte-d'Or* (Afrique occidentale) six stations avec onze annexes. Elle y occupe 34 missionnaires européens, aidés dans leur travail par quinze femmes européennes et 32 catéchistes et instituteurs indigènes. Ils comptent dans leurs troupeaux 962 membres, dont 326 participent à la sainte Cène ; 627 élèves fréquentent les écoles de tout genre ouvertes par les soins des missionnaires. Si le nombre des communiants est encore peu considérable, cela tient à la profonde dépravation de ces nègres et à leur penchant inouï au sensualisme le plus grossier. Toutefois, ils se montrent tellement accessibles à la vérité évangélique, que l'on est en droit de concevoir à leur sujet les meilleures espérances pour l'avenir. Les missionnaires rencontrent des populations entières qui les supplient de venir se fixer au milieu d'elles et d'ouvrir dans leurs villages des écoles et des chapelles; et ces nègres se montrent toujours prêts à se charger d'une partie des frais nécessités par la fondation d'une station missionnaire. Aussi le comité projette-t-il de

fonder deux nouvelles stations sur des points très importants du cours du Volta et dans le voisinage des frontières du Dahomey.

« Enfin, la *Chine*, qui fut pendant si longtemps le champ le plus aride et le plus stérile de la Société, commence à fleurir de la manière la plus réjouissante et semble promettre une riche moisson pous l'avenir. A cent lieues au nord-est de Hong-Kong s'est formé, à la prédication d'un Chinois converti par le ministère du missionnaire Homberg, un troupeau de plus de deux cents âmes. Lorsque le missionnaire Winnes le visita, en 1861, pour la première fois, il y trouva une Eglise véritable, composée de chrétiens pour lesquels la religion était bien une affaire de cœur et de conscience. Tous les membres de ce troupeau savaient par cœur le Décalogue, le Symbole des apôtres, l'Oraison dominicale, et ils étaient à même d'en rendre un compte assez exact. Les hommes lisaient couramment dans le Nouveau-Testament, et les femmes savaient par cœur quelques-uns des plus beaux cantiques composés par les missionnaires. Le dimanche était soigneusement observé par eux, et ils célébraient ensemble un culte consistant dans la récitation de l'Oraison dominicale, le chant de quelques cantiques, la lecture et la prédication de l'Evangile. Après avoir complété leur instruction religieuse, Winnes en baptisa plus de cent, et Lechler, qui les visita dans le courant de l'année dernière, put en baptiser encore 38. Tschong-Hin, l'auteur de cet intéressant mouvement, séduit par l'exemple des Taïpings et entrainé momentanément dans la polygamie, est revenu de ses égarements, et, après avoir confessé publiquement ses fautes, a été réintégré dans la communion des fidèles. Tout semble donc annoncer que le troupeau de *Tschong-Lok*, disséminé dans seize localités différentes, sera pour toute la province un centre de vie chrétienne et d'influence missionnaire. Ailleurs encore, à *Maham*, les missionnaires bâlois ont eu la joie de

voir une population de deux cents âmes rejeter d'un même accord les idoles et se tourner vers l'Evangile du salut. Encouragé par ces faits inattendus, le comité a décidé de renforcer la petite troupe de missionnnaires qu'il a en Chine, de manière à pouvoir répondre aux besoins les plus urgents du moment.... »

Dans une séance spéciale, six jeunes frères, appartenant à diverses nations (deux suisses, deux wurtembergeois, un badois et un russe) ont été consacrés au saint Ministère et se disposent à partir, deux pour la Chine, deux pour l'Inde et les deux autres pour les Etats-Unis et l'Australie, où ils donneront leurs soins aux colonies suisses ou allemandes établies dans ces pays. Quelques semaines auparavant, deux anciens élèves de l'Institut s'étaient mis en route, l'un pour l'Afrique, l'autre pour le Brésil.

Tels sont les travaux de la Société des missions de Bâle dans le monde païen. On voit que, ni son zèle, ni son activité, si honorablement connus depuis si longtemps, ne se sont ralentis sur aucun des points qu'elle a choisis pour champs de travail. Malheureusement sa situation financière ne se présente pas sous un aspect aussi satisfaisant. Les recettes de l'année avaient, à la vérité, atteint le beau chiffre de 768,064 fr.; mais les dépenses ont été de 847,316 fr.; de sorte que l'exercice s'est clos avec un déficit d'environ 80,000 fr. Espérons que la piété de ses amis ne laissera pas longtemps le comité sous le poids d'une dette aussi considérable. Plus d'une fois déjà Dieu l'a fait traverser heureusement des épreuves du même genre.

VARIÉTÉS

UN VERSET DU LIVRE DES PSAUMES.

Les missionnaires employés en Orient ont souvent l'occasion d'y observer des phénomènes ou des traits de mœurs qui peuvent servir à faciliter l'intelligence des saints Livres. En voici un exemple.

Au psaume LXVIII, verset 14, on lit ces mots :

« Quand vous aurez couché entre les chenets arrangés « (on peut, et selon toute apparence il vaut mieux traduire « *entre les pots*), vous brillerez comme les ailes argentées « d'un pigeon, comme les ailes qui ont la couleur jaune de « l'or fin. »

Ce passage ne présente pas à l'esprit une image bien distincte, et on l'a cité souvent comme très obscur ; mais écoutons miss Whately, l'une des femmes pieuses qui travaillent à l'évangélisation du Caire.

« En Egypte, dit-elle, les toits plats des maisons sont généralement dans un grand état de désordre et de malpropreté; si de temps en temps notre hôtesse n'eût balayé le sien avec une branche de palmier, il serait couvert de toutes sortes d'immondices. Toutefois, il est une chose qu'on ne se donne jamais la peine de déblayer, ce sont de grands tas de vieilles poteries et de cruches cassées amoncelées dans quelque coin. A propos de ces amas, nous avons observé une chose curieuse. Un peu avant le coucher du soleil, un grand nombre de pigeons sortent de dessous les pots cassés et les autres décombres, où ils sont demeurés cachés durant l'ardeur du

jour. Ils s'élèvent dans les airs et y tournoient en formant de grands cercles ; alors leurs ailes, éclairées par les rayons obliques du soleil couchant, ressemblent réellement à de l'*or pâle*; puis, lorsque leur vol circulaire les ramène du côté de l'ombre, elles semblent se changer en argent fondu, car ces pigeons sont tous ou blancs ou d'une teinte fort claire. On croira peut-être qu'il y a de l'imagination dans cette peinture ; mais il est difficile à ceux qui ne l'ont pas vue de se représenter l'action de la lumière dans ces contrées. Soir après soir, nous avons observé le vol des pigeons, et toujours nous avons vu se produire le même effet. *Quand vous aurez été couchés parmi les pots, vous brillerez comme les ailes argentées d'un pigeon, comme les ailes qui ont la couleur jaune de l'or fin.* Rien de plus beau que de voir ces oiseaux sortir purs et sans tache, comme c'est toujours le cas des pigeons, du sein de la poussière et des ordures pour s'élever dans les cieux, jusqu'à ce qu'on les perde presque de vue parmi les brillantes nuées du couchant. Ainsi le croyant, qui laisse derrière lui les corruptions du monde, et que le soleil de justice illumine, s'élève toujours plus haut et se rapproche toujours plus de la lumière, jusqu'à ce que, se dérobant à la vue de ceux qui demeurent ici-bas, il ait passé dans les régions inconnues de la clarté céleste. »

ALGÉRIE.

UNE ÉCOLE ÉVANGÉLIQUE.

Un instituteur évangéliste occupé à Alger, M. Biau, écrivait, il y a quelques mois, à l'*Ami chrétien des familles :*

« Mon école de garçons a vu pendant quelque temps, du matin au soir, un jeune Arabe de huit ans, qui, de retour à

la maison, répétait à ses sœurs mauresques les versets de l'Evangile qu'il avait appris à l'école. Trois autres Arabes, de cinq, huit et treize ans, parlant français mieux que tels petits paysans de nos provinces de France, se font remarquer par leur vive intelligence et par leur grande docilité. Ils trouvent un contraste frappant entre les corrections corporelles que leur infligeaient les marabouts et le régime disciplinaire de nos écoles évangéliques.

« Sur une vingtaine d'adultes qui fréquentaient régulièrement l'école du soir, l'hiver dernier, j'avais sept ou huit Arabes. Je ne puis dire avec quelle inexprimable douceur je chantai un soir avec eux, au Psautier rhythmé, ces paroles du Psalmite (Ps. 72, 9-11) :

> Ceux des déserts, quittant leur terre,
> Viendront humiliés ;
> Et ceux qui Lui faisaient la guerre (à Christ),
> Lui baiseront les pieds;
> Les rois de Tarsis et des îles,
> Lui feront des présents ;
> L'Arabe et ses plus riches villes,
> Offriront de l'encens.
> Sans fin, du couchant à l'aurore,
> Les peuples et les rois,
> Ceux de Tyr, l'Indien, le Maure,
> Respecteront ses lois.

« Trois nègres suivaient aussi l'école d'adultes. Le premier, âgé de vingt ans et égyptien de naissance, m'avait paru le plus intéressant et le plus accessible aux principes évangéliques ; mais il s'est laissé gagner au catholicisme. Le second, âgé de trente-cinq ans, était commis-facteur dans une administration française. Il s'était fait un vrai plaisir de copier tout un gros cahier de passages de l'Evangile, et il vient de mourir, emportant l'estime et les regrets de ses chefs. Le troisième nègre, âgé de vingt-deux ans, s'est ap-

pliqué à la peinture et a fait un tableau de scènes de missions, représentant un *Missionnaire prêchant l'Evangile aux nègres païens*. Il se propose de peindre de petits tableaux portatifs, d'après les *Scènes évangéliques* de N. Roussel.

« Parmi les quinze à dix-huit israélites qui suivent l'école du soir, il y en a quelques-uns qui se plaisent à de longs entretiens avec moi sur le *Messiah*. Comme ils s'attendent à le voir venir sur les nuées du ciel, ils sont bien surpris de trouver, dans l'histoire évangélique, l'apparition soudaine des anges, au milieu d'une lumière resplendissante, en plein minuit, dans les plaines de Bethléem. Mais l'amour des plaisirs en éloigne aussi beaucoup des vérités du salut.

« Si quelque part les liens de famille sont relâchés, c'est bien ici ; et les bons principes d'une éducation saine et chrétienne y sont indispensables pour vivifier tant de membres des diverses familles de notre vieille Europe, et pour donner en quelque sorte aux indigènes une nouvelle vie patriarcale par l'essence du pur christianisme.

« Depuis cinq ans, il existe à Alger une Société de secours mutuels nommée *la Famille*. Elle est déjà assez nombreuse, et elle peut devenir, avec la grâce de Dieu, un moyen de vraie civilisation, par l'évangélisation dans les familles israélites et musulmanes qui en font partie, et par la bonne influence qu'elle exercera sur tous ceux qui adhéreront à ses principes. »



NOUVELLES RÉCENTES

ANGLETERRE.

LE PREMIER ÉVÊQUE NÈGRE.

Le 26 juin dernier, notre ancien ami (le vif intérêt avec lequel notre feuille a suivi ses travaux depuis près de 20 ans nous autorise, ce nous semble, à lui donner ce titre), le révérend Samuel Adjaï Crowther, a reçu la consécration épiscopale dans la cathédrale de Cantorbéry, des mains de l'archevêque primat. Deux autres ecclésiastiques, appelés, l'un au siége de Péterborough, l'autre à celui de la Tasmanie ont été consacrés en même temps que lui. Une foule immense remplissait la vaste basilique, et a pris une part sympathique à cette imposante cérémonie, à laquelle la nationalité de l'un des récipiendaires donnait un caractère tout nouveau. Quelque temps auparavant, l'Université d'Oxford avait conféré à M. Crowther le titre de docteur en théologie. Le décret de nomination du nouvel évêque lui assigne pour diocèse les contrées de l'Afrique occidentale qui se trouvent au delà des possessions britanniques.

Le nom d'*Adjaï*, qu'on lit parmi ceux du nouveau prélat, est son nom africain, celui qu'il portait alors qu'enfant encore il avait été vendu comme esclave, délivré par un croiseur anglais et admis à Sierra-Leone, dans les rangs de cette Eglise chrétienne qu'il devait servir, parmi ses compatriotes, avec tant de succès et de fidélité.

NORD DE L'INDE.

Nous annoncions dans notre avant-dernier numéro (page 238), la mort d'un des membres de la mission américaine de Lodiana, le rév. M. Janvier, assassiné par un Sikh. Trois jours après, un des collègues de ce missionnaire, le rév. Lœwenthal a péri de la même manière, d'un coup de fusil que lui a tiré l'un des domestiques indous attachés à la mission, sans qu'on ait pu découvrir pour quels motifs. M. Lœwenthal, juif de naissance, était très distingué comme linguiste. Il savait entre autres parfaitement bien la langue Pouschtou, qui est très répandue dans le nord de l'Inde jusque bien avant dans l'Affghanistan. Il a fait dans cet idiôme une traduction du Nouveau Testament dont les savants du pays vantent l'élégance et la fidélité. Sa mort est, à ce point de vue comme sous tous les rapports, une grande perte pour la cause de l'Evangile au pied de l'Himalaya.

JAPON.

Au commencement de l'année dernière, la petite congrégation protestante américaine de Yokohama avait obtenu du gouvernement japonais la permission de bâtir un temple et même la concession d'un terrain pour cet objet. Mais, au moment de commencer les travaux, un contre-ordre survint qui les arrêta. Il s'ensuivit entre le chargé d'affaire des Etat-Unis et les autorités du pays un échange de notes assez vives et des négociations qui ne durèrent pas moins de sept mois, mais dont le résultat a été heureux. Un autre emplacement, plus avantageux encore que le premier, a été accordé et, à l'heure qu'il est, les bâtiments doivent être en voie de construction, sinon achevés. Le terrain concédé est

tellement vaste que, si l'on en sait bien tirer parti, il pourra, non-seulement contenir tous les bâtiments nécessaires, chapelle, école et presbytère, mais encore rapporter quelque chose à l'institution. L'Eglise pourra être aperçue de très loin du côté de la mer; elle sera située tout auprès des quais où débarquent le plus grand nombre de navires et se traitent le plus d'affaires.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Une lettre de l'Evêque anglican de Sierra-Leone, annonce que le 29 juin dernier, ce prélat avait consacré au saint-Ministère six indigènes, dont quatre avaient reçu l'ordre de la prêtrise et les deux autres celui du diaconat. Dans le courant du même mois, il avait confirmé dans trois localités diverses, au delà de 200 nègres, devenus membres de l'Eglise anglicane. — Quelques jours après, le 9 juillet, l'évêque a posé la première pierre d'une vaste église que l'on va construire à Bathurst.

ABYSSINIE.

Les lettres reçues de ce pays apportent la triste nouvelle, qu'au 12 avril dernier le révérend M. Stern et ses compagnons de souffrance étaient encore dans les fers. Les missionnaires allemands, plus heureux, avaient été relâchés et renvoyés à leur station après cinq semaines de captivité. Le roi Théodore aurait déclaré, si l'on peut se rapporter à des ouï-dire, qu'il ne permettrait à aucun européen de quitter ses états avant d'avoir reçu la réponse de la reine d'Angleterre à une lettre qu'il lui avait adressée il y a deux ans. Cette réponse étant partie depuis plusieurs mois, on peut espérer qu'elle est maintenant entre les mains du monarque persé-

cuteur et qu'il n'aura plus à faire valoir, pour excuser ses violences, un retard qu'il paraissait décidé à regarder comme une marque de dédain.

HOLLANDE.

Nos lecteurs pourront se souvenir que l'année dernière une grande réunion missionnaire avait eu lieu en plein air dans les environs d'Arnheim (*Journal des Missions* de 1863, page 350). Encouragés par le succès de cette fête et par les excellents souvenirs qu'elle avait laissés, les amis des missions en avaient organisé le renouvellement pour cette année, et le 14 juillet dernier, un immense concours de chrétiens (dix à douze mille, dit-on), venus de tous les points du pays, s'assemblaient de nouveau sous les ombrages du bois de Wolfhezen, toujours mis à leur disposition par la propriétaire, Mme la comtesse Van Brakell. Un ami des missions bien connu, M. le pasteur Heldring, présidait l'assemblée, ou plutôt les assemblées, car il est facile de comprendre qu'une telle foule rendait un fractionnement indispensable. Un grand nombre de chaires rustiques avaient été dressées sur plusieurs points, et en fait de pieux entretiens comme en fait de prédication, chacun des groupes ainsi formés reçut sa part d'édification et de douces impressions. Tous les orateurs qui se firent entendre se montrèrent dignes de la circonstance par la fidélité de la doctrine comme par la chaleur des sentiments exprimés. Malgré le nombre des assistants, enfin, tout se passa dans un ordre parfait, indice certain que, pour l'immense majorité des assistants au moins, l'Esprit du Seigneur était bien là, éloignant toute pensée mauvaise et répandant dans les cœurs ce vif intérêt pour l'avancement du règne de Christ qu'il produit aujourd'hui en tant de lieux.

Paris. — Imprimerie de Ch. MARÉCHAL, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE

MISSION DU LESSOUTO.

ARRIVÉE DE M. ET Mme CASALIS DANS LES STATIONS DU LESSOUTO.

Depuis un certain temps, les jeunes missionnaires qui vont renforcer notre mission, répugnent à préparer, pour ce journal, un récit de leur voyage et des scènes de leur arrivée. Ils craignent de lasser nos lecteurs en répétant ce que d'autres ont dit et décrit avant eux. Ce sentiment est fort naturel; nous comprenons qu'il les arrête, mais nous nous demandons si nous devons le partager, du moins entièrement. Ne serait-ce pas méconnaître les dispositions de nos Eglises à l'égard de leurs missionnaires, que de supposer qu'après avoir contribué à leur préparation, concouru à leur envoi, entouré leur départ de prières et de bons vœux, elles puissent se contenter de savoir qu'ils ont fait un bon voyage et qu'il sont arrivés sans encombre à leur destination? Nous ne pouvons pas, sur ce point, renoncer tout à fait à nos anciens usages, et, dans l'embarras où nous placent les trop grands scrupules de nos jeunes amis, nous comptons assez sur l'indulgence et le bienveillant intérêt de notre public pour puiser au besoin à des sources tout intimes.

C'est ce que nous allons faire en ce qui concerne nos derniers envoyés, auxquels ce que nous venons de dire s'applique tout spécialement en ce moment.

Avant de donner quelques extraits de leur correspondance privée, nous ferons remarquer à quel point la rapidité des paquebots qui font annuellement le service entre l'Europe et le Cap, et l'amélioration de la poste coloniale ont accéléré nos rapports avec nos missionnaires. M. et Mme Casalis sont arrivés à Mékuatling le 6 juin et le 23 juillet nous en avions la nouvelle à Paris. Leur seconde lettre a été écrite à Morija le 1er juillet, et sept semaines après elle était parvenue à sa destination. Nous voilà bien loin des temps où il nous fallait près d'une année pour avoir une réponse de nos stations. Ce progrès, qui probablement ne s'arrêtera pas là, mérite d'être signalé, surtout dans un moment où nous faisons appel à de nouveaux ouvriers. Si, comme nous le savons par expérience, la grande épreuve de la vie missionnaire, gît dans l'éloignement de ceux qu'on aime, tout ce qui tend à mitiger cette épreuve ne doit-il pas diminuer d'autant les résistances que l'on oppose si souvent aux appels de Dieu?

C'est précisément par quelques lignes sur les compensations provenant de la correspondance, que s'ouvre celle des lettres de M. Casalis à laquelle nous ferons nos principaux emprunts.

Morija, 1er juillet 1864.

« Il y a quelques jours, la maison missionnaire de Morija renfermait une nombreuse société : notre oncle Dyke et son fils, mon ami Emile Rolland et sa femme, mon frère et ma sœur Mabille et nous-mêmes. Après le dîner une promenade fut proposée, et, comme la poste était attendue ce jour-là même, il nous parut fort naturel de diriger nos

pas du côté d'où devait venir le messager si impatiemment attendu. Nous étions arrivés à ces ondulations de terrain d'où l'on aperçoit pour la première fois la station en venant de la Colonie, lorsque nous trouvâmes sage de nous asseoir et d'attendre le courrier. C'était sur le déclin d'une de ces belles journées d'hiver, comme on en voit en Afrique seulement. L'ombre du soir s'étendait déjà le long des flancs des montagnes, la fumée s'élevait en tourbillons des villages, et prouvait que le berger, comme le laboureur, qui rentrait alors sa précieuse récolte, avaient hâte de rompre le jeûne (1). L'impatience commençait à nous saisir, car point de cavalier!... Mon ami tenait sa lunette d'approche braquée sur la route et nous faisait la description et le portrait de chaque individu qui se montrait au loin.

« Mon oncle, cependant, maintenait notre bonne humeur par de piquantes observations et de vives réparties, quand tout à coup la *vigie* signala un homme à cheval, et tôt après annonça qu'il portait un sac de poste en bandoulière. Ce fut un moment d'attente solennelle. Chacun se demandait quelles nouvelles apportait le messager. Le sac nous fut bientôt remis, une main fiévreuse l'ouvrit rapidement et la distribution commença. M. C*** ! bon, c'est de la maison paternelle! Mme C***, voilà qui vient d'une tante bien-aimée ! etc, et vite les cachets de sauter et chacun de savourer avec bonheur ces lettres qui venaient de franchir une si énorme distance! Dieu soit béni ! nous avons pu regagner le logis, n'emportant que de joyeuses nouvelles, et passer une délicieuse soirée à nous communiquer ce qu'on nous mandait de notre chère France, et à lire les nombreux journaux que nous venions de recevoir....

« Nous voici depuis quinze jours à Morija. Le long voyage

(1) Les indigènes n'ont guère qu'un repas régulier, c'est celui du soir.

est terminé! Je ne suis ni désillusionné, ni découragé. Ma nature avait été si profondément imprégnée, dans mon enfance, de tout ce qui tient à l'Afrique, que je me suis retrouvé de suite dans un élément connu. Bien plus : j'ai joui du voyage; et, cependant, les difficultés et les ennuis n'ont pas disparu de ce vieux continent. Les bœufs sont toujours récalcitrants et se perdent sans cesse, les rivières sont toujours mauvaises et les conducteurs indigènes tout aussi imprudents que par le passé.

« Dès la première station, à Mékuatling, nous eûmes une réception charmante. En approchant de cet endroit, nous rencontrions partout des cavaliers et des piétons accourant pour nous souhaiter la bienvenue. Mon beau-frère était, lui aussi, venu à notre rencontre. Ma sœur était restée à Thaba-Bossiou, où elle nous attendait. Après quelques jours passés auprès de nos bons amis Daumas, nous partîmes pour Bérée et Thaba-Bossiou. Cette partie du trajet fut extrêmement pénible. Les pluies diluviennes de cette année ont creusé partout des ravins, et la contrée entière est devenue comme une vaste éponge. Il arrive souvent que les wagons s'affaissent tout à coup dans un terrain qui ne paraissait pas humide, et il ne reste d'autre alternative que de décharger le lourd véhicule. Cet accident m'est survenu près du Calédon, pendant que nous gagnions, à travers champs, un gué que MM. Maitin et Duvoisin faisaient préparer pour nous. Nous trouvâmes au bord de cette rivière, de funeste mémoire pour tant de familles missionnaires, un grand nombre de Bassoutos occupés à enlever des bancs de sable qui en empêchaient l'accès. Le jour était sur son déclin; il nous sembla sage de passer au plus tôt ce vilain cours d'eau. Pour éviter tout accident, nos bons indigènes dételèrent les bœufs et firent eux-mêmes descendre le wagon jusque dans le lit de la rivière. Là, les bœufs reprirent de droit leur place, et nous avancions bravement à travers le courant lors-

qu'une pierre énorme arrêta soudain toute la machine. On eut beau faire, beau crier, l'attelage se découragea complétement dans cette eau glaciale et qui menaçait de tout entraîner. La nuit survint et le combat cessa... faute de lumière. Que faire? Trois bonnes heures de marche nous séparaient encore de la station de Bérée. Il fut décidé que nous mettrions les chevaux de nos Bassoutos à réquisition et que nous tâcherions de gagner un gîte d'autant plus nécessaire qu'il faisait un froid très piquant. Ma femme dut s'accommoder d'une selle d'homme, sur laquelle elle exerça son talent d'équitation avec une habileté qui fut universellement reconnue, et, vers 9 heures, nous arrivâmes sains et saufs sous le toit de M. Maitin. Sa fille nous reçut de la façon la plus hospitalière; le reste de la famille se trouvait à Thaba-Bossiou.

« Après une bonne nuit de repos, je retournai, avec M. Mabille, au Calédon, et quelle ne fut pas notre surprise de trouver la difficulté vaincue! Mon vieux conducteur s'était piqué d'honneur et avait opéré l'extraction du véhicule avant notre apparition.

« Dès lors nous étions libres; aussi nous hâtames-nous de retourner à Bérée, et de là, nous partîmes à cheval pour Thaba-Bossiou.

« Au coucher du soleil, j'arrivai devant notre bonne vieille maison d'autrefois, au milieu d'un grand concours de braves gens qui pleuraient de joie en me voyant. Ma sœur nous attendait avec une impatience difficile à comprimer et je vous laisse à penser ce que nous éprouvâmes en nous retrouvant sur cette terre lointaine!

« Le lendemain, il y eut une réunion de prières, où je reçus les salutations des membres de l'Eglise. Plusieurs parlèrent de la manière la plus touchante; plus d'une fois l'assemblée fondit en larmes. Le vieux Moshé surtout fut admirable.

« Cependant, il me tardait de revoir mon excellent oncle, M. Dyke, et après quatre jours de halte, nous partîmes pour Morija. Les gens de cet endroit nous attendaient avec une vive impatience. Depuis un village qui est à trois lieues de la station, nous ne cessâmes d'être escortés par une foule joyeuse. C'était charmant! Bientôt la grande Eglise se montra à nos regards. La maison de mon beau-frère, bâtie sur le plan de celle de M. Daumas, s'élève à une centaine de pas de là. Ce ne fut pas sans une profonde émotion que je revis ces lieux, témoins des premiers travaux de mon père, et servant maintenant de tombeau à ma mère! Une de mes premières visites fut pour le paisible enclos où elle repose. Ma sœur avait arrangé les abords de cet endroit solitaire et quatre couronnes d'immortelles étaient posées sur la grande pierre. Tendre mère! que ton exemple soit à toujours un stimulant pour tes enfants!

« Ma sœur a un charmant petit logis, à toit plat, et fort bien bâti; les chambres et les fenêtres sont hautes, de sorte que le tout est parfaitement aéré. Il y règne un air de propreté et de confort tout particulier. Avec une pièce de serge et de vieilles caisses, nos braves amis se sont fabriqué ce qu'on croirait être de jolis meubles, tels que canapé, tables de côté, etc. Les pièces n'étant pas grandes, il ne faut pas grand chose pour les remplir convenablement.

« Nous étions arrivés le samedi à Morija. Mon oncle Dyke nous avait fait dire qu'il viendrait nous y voir. Mon ami, Emile Rolland, de son côté, nous avait promis une visite. L'idée me vint d'aller les surprendre, et, le lundi matin, je partais à cheval pour Hermon. Jugez de l'étonnement et du bonheur!... J'ai trouvé mon oncle voûté et bien vieilli, mais toujours plein d'entrain et de gaieté. Ma tante souffre encore de son bras, et je crains bien qu'elle ne se remette jamais complétement. La nouvelle église de Her-

mon est achevée; c'est le plus joli bâtiment de ce genre qu'il y ait dans toute notre mission.

« Le lendemain de mon arrivée, M. et Mme E. Rolland firent leur apparition. Tout le monde était impatient de voir ma compagne; nous eûmes donc hâte de partir pour Morija, où nous jouissons ensemble des douceurs de la plus parfaite intimité.

« Dimanche passé nous avons eu une fête fort édifiante. Onze néophytes ont été baptisés et la sainte Cène a été distribuée à l'Eglise.

« La question de mon placement définitif est en discussion. En attendant me voilà lancé dans ma carrière médicale. On me consulte de partout et j'ai déjà fait quelques opérations. Ce sont surtout les incurables qui m'obsèdent; ils espèrent que j'ai apporté quelque nouveau spécifique dont on n'a pas encore fait usage pour eux. La langue du pays me revient assez rapidement. Je comprends à peu près tout et parviens à me faire comprendre un peu, mais je suis encore forcé de recourir à un interprète pour parler en public.

« Mon bagage est parfaitement arrivé. Nous avons déballé une machine à coudre qui fonctionne à merveille, au grand étonnement des indigènes et au soulagement non moins grand de ma sœur. Mon baromètre, qui m'a donné tant de sollicitude, a échappé aux mille dangers qui l'ont menacé de Paris jusqu'ici. J'ai pu faire en route de bonnes observations. J'espère les continuer et les pousser assez avant pour faire un rapport intéressant. Au haut de la montagne qui domine la maison de Morija, il a donné comme chiffre d'altitude, au-dessus du sol, 1,450 pieds, ce qui reviendra probablement à 6,400 pieds au-dessus de la mer.»

E.-A. Casalis, D. M.



UNE EXCURSION DANS LA COLONIE DU CAP.

Lettre de M. Frédoux, missionnaire à Motito.

Il est rare que nous ayons occasion d'entretenir nos lecteurs de l'état social et religieux de l'importante colonie que nos missionnaires ont tous à traverser pour se rendre à leur champ de travail. Il y aurait cependant là matière à des observations d'un grand intérêt. A défaut de renseignements généraux et étendus, nous reproduisons avec plaisir quelques notes recueillies par M. Frédoux, pendant une excursion qu'il a faite dans l'un des districts les plus considérables qui avoisinent le Cap.

Nous n'avons garde d'éliminer de la lettre de notre frère les lignes émues par lesquelles il nous fait part de la séparation déchirante à laquelle il a été appelé. On ne se souvient pas assez, en Europe, des larmes que les nécessités de l'éducation de leurs enfants font souvent verser aux missionnaires.

Ville du Cap, le 19 juillet 1864.

Messieurs et chers directeurs,

C'est un moment bien douloureux pour des parents que celui où ils sont appelés à se séparer de leurs enfants bien-aimés, surtout lorsque, entre eux et ces êtres chéris auxquels les unissent des liens si étroits et si forts, ils doivent mettre des milliers de lieues et tout un Océan. Nous avons dû passer, il y a quelque temps, par un tel moment. Le 20 du mois dernier, je conduisis deux de nos fils et deux de nos filles à bord du « *Saxon* » qui allait partir pour l'Angleterre. Je passai alors plusieurs heures sur ce bâtiment, auquel j'étais venu confier ces chers enfants, qui désormais allaient se trouver seuls parmi des étrangers. On était occupé des derniers préparatifs. Les passagers arrivaient, on allait et on venait sur le pont, des embarcations approchaient ou s'éloi-

gnaient. Enfin, on vit venir celle qui apportait les lettres et journaux destinés pour l'Europe, lesquels remplissaient un nombre immense de sacs. On les embarqua. Déjà avait retenti le chant monotone des mariniers qui levaient l'ancre. déjà l'on avait commencé de préparer la vapeur, lorsque je quittai le bâtiment pour retourner tristement à terre. Quelques instants après, le « *Saxon* » était parti pour son long voyage, emmenant loin de nous nos pauvres enfants. Parmi leurs compagnons de voyage se trouvait le vénérable Dr Duff, avec lequel j'avais eu le privilége de faire connaissance peu de jours auparavant. Il avait bien voulu aller voir leur cabine, qui lui parut ne laisser rien à désirer.

Je revins à notre logis le cœur bien gros, et trouvai là leur mère tout en pleurs. Oh! combien l'absence de ces chers petits était pénible à supporter! Qu'il était triste de ne plus entendre le son de leur voix, le bruit de leurs pas dans la maison! Nos pensées ne pouvaient les quitter. Dieu veuille que cette déchirante séparation soit pour leur bien et pour sa gloire!

L'excellent M. Murray, pasteur de Worcester et modérateur du synode de l'Eglise réformée hollandaise, avait bien voulu nous inviter à aller passer quelques jours au sein de sa famille, et, par une attention aimable, il nous avait proposé de faire cette visite immédiatement après le départ de nos enfants, pensant avec raison qu'un peu de changement pourrait nous être utile dans ce moment douloureux. Nous partîmes en conséquence pour Wellington, par le chemin de fer, le mercredi 22 juin. Ce chemin, qui fait un énorme détour, passe par Stellenbosch et par La Perle, lieux souvent mentionnés par les voyageurs qui ont visité le Cap de Bonne-Espérance. On le parcourt en trois heures, en faisant environ vingt milles par heure. Nous couchâmes dans la maison de M. Bisseux. Le lendemain matin, la voiture de M. Murray se présenta pour nous recevoir devant la porte de notre

ami. Traînés par deux excellents chevaux, nous parcourûmes rapidement la route qui traverse les montagnes situées au nord de Wellington et de Wagenmakers valley. Cette route est un des plus grands et des plus remarquables travaux qui aient été exécutés dans le sud de l'Afrique. Une chaîne de montagnes était coupée par un col conduisant à un passage étroit, long, profond, impraticable, au fond duquel coulait une petite rivière. Des deux côtés de la gorge, la montagne présentait ses masses énormes et escarpées. Sur une des pentes, à une hauteur souvent effrayante au-dessus du cours d'eau qui mugit en bas, la poudre a fait éclater les rochers, un chemin large, uni, solide a été construit, et maintenant les voitures à chevaux, à bœufs, roulent et se croisent sans cesse dans des lieux ou naguère les plus lestes babouins n'auraient osé s'aventurer. Des blocs de pierre, placés assez près les uns des autres, mais qui manquent en quelques endroits, bordent le chemin du côté du précipice. On raconte qu'une fois une voiture fut jetée dans celui-ci par un vent impétueux. Du reste, peu d'accidents sont, jusqu'à présent, arrivés sur ce chemin. Vers le milieu du passage, qui porte aujourd'hui le nom de Bain'skloof, on rencontre une maison de péage où l'on paie des droits pour les voitures et pour les animaux.

Nous tournâmes ensuite à droite, et marchâmes vers l'est en suivant une large vallée qui sépare deux chaînes de montagnes, et dans laquelle coule une rivière appelée Breede Rivier ou Rivière large. Les cîmes les plus élevées des montagnes voisines étaient couvertes de neige. Malgré cela, le climat de ce pays, du moins près de la mer, est beaucoup moins froid en hiver que celui de Motito, et surtout que celui du Lessouto. A la ville du Cap, on ne sent presque jamais le besoin d'avoir du feu dans les maisons. La rigueur du froid est naturellement augmentée dans l'intérieur par la hauteur

du pays. Nous sommes, à Motito, placés à une attitude égale à peu près à celle du sommet de la montagne de la Table.

Vers quatre heures et demie, nous nous trouvâmes auprès de nos excellents amis, M. et Mme Murray. M. Murray est fils du vénérable pasteur de Graff-Reinet, qui a toujours été un ami si fidèle et si hospitalier des missionnaires. Mme Murray est fille de feu M. Rutherfoord, naguère l'un des plus honorables et des plus respectés habitants du Cap, où il est maintenant remplacé par son fils. Je ferai d'autant plus librement l'éloge de nos bons amis de Worcester, qu'il n'est pas probable que ces lignes passent jamais sous leurs yeux. M. Murray est un de ces hommes rares, de ces hommes apostoliques dont la piété déborde de toute part, de ces excellents de la terre qui exhalent sans cesse, et, pour ainsi dire, par tous leurs pores un délicieux parfum de foi et de vie chrétiennes. Lorsqu'il prêche, sa parole énergique, onctueuse, pressante, solennelle, pénètre jusqu'au fond de l'âme. Et dans ses relations privées on le trouve si fidèle, si chrétien, si affectueux, si aimable, si animé de l'esprit de son maître, que passer quelques moments auprès de lui et au sein de sa famille, est un précieux privilége. De son côté, sa compagne est une véritable femme de pasteur, remplie de piété et de zèle. Elle a, toutes les semaines, avec les personnes de son sexe, des réunions de travail ou autres qui sont riches en édification. L'Eglise de M. Murray compte un grand nombre de chrétiens vivants, vraiment passés des ténèbres à la lumière. Dans son sein, beaucoup de personnes s'intéressent à l'œuvre des missions. Elle est profondément attachée à son pasteur, qui néanmoins va probablement bientôt lui être ravi ; M. Murray vient en effet de recevoir vocation de celle de la ville du Cap, qui offre un champ plus important à son zèle et à son activité.

Worcester est un bourg d'environ 2,000 âmes. La plupart des habitants parlent la langue hollandaise. Comme cela se

voit partout dans la colonie, une bonne partie d'entre eux sont des gens de couleur. Quelques-uns sont descendants de réfugiés français. L'un de ceux-ci, M. Jordan, chez qui m'avait mené le prédécesseur de M. Murray, nous raconta, en répondant à une de mes questions, que son bisaïeul, né en Europe, et qui demeurait sur les bords de la rivière Hex, avait donné ordre, avant de mourir, que les livres de piété français qu'il possédait fussent enterrés avec lui. C'était, à ce qu'il paraît, dans la crainte que ces livres vénérables, écrits dans une langue qui allait cesser d'être parlée dans la colonie, n'obtînssent pas, après lui, le respect qu'ils méritaient. Le magistrat de Worcester, c'est-à-dire, l'homme le plus haut placé du district, M. Lesueur, est lui-même d'origine française, comme l'indique son nom; et, en général, dans toute la contrée, les descendants des réfugiés forment une partie considérable de la population.

Les gens de couleur de Worcester ont pour pasteur un missionnaire de la Société du Rhin, nommé M. Esselin, qui est à la tête de ce troupeau depuis dix-huit ans. Sous sa direction vigilante et ferme, son Eglise et ses écoles ont acquis une grande importance. Il compte environ six cents communiants. Son église est un vaste et bel édifice pouvant contenir environ 1,200 personnes, et dont son troupeau a fait à peu près tous les frais. Il maintient parmi ses ouailles une stricte discipline. Ses écoles sont fréquentées par cinq ou six cents élèves partagés en quatre classes, qui occupent des salles distinctes et ont chacune des maîtres particuliers. Une de celles-ci est dirigée par une fille de M. Esselin; la classe supérieure a pour maître un homme de couleur. Les salles, les bancs, etc., tout est dans un état d'ordre, de propreté admirables. De même que l'église, les bâtiments de l'école, et, en partie, le presbytère ont été construits aux frais du troupeau. La dépense de tous ces bâtiments n'a pas dû s'élever à beaucoup moins de 150,000 fr., en comptant ce que

les membres de la congrégation ont pu faire gratuitement de leurs propres mains. M. Esselin est en outre, si je suis bien informé, salarié entièrement par celle-ci. Et pourtant ces gens sont généralement pauvres!

Lorsque, dans un bourg comme Worcester, on voit exister à côté l'une de l'autre, une belle Eglise de blancs et une belle Eglise de noirs, comme celles dont j'ai parlé, on a assurément sous les yeux un spectacle intéressant. Et pourtant n'est-il pas permis de se demander si tout est parfait dans le fait de l'existence, dans un même lieu, de deux communautés chrétiennes placées dans un semblable rapport vis-à-vis l'une de l'autre, fait qui se reproduit partout dans la colonie? N'y aurait-il pas au fond, dans cet état de choses, un vice réel? Pourquoi deux églises pour des gens qui parlent la même langue, mais qui ne se trouvent pas être de la même couleur? Pourquoi ne serait-il pas permis à des hommes qui partagent la même foi, qui adorent le même Sauveur, qui ont la même espérance, de prier dans le même lieu, de prendre la cène à la même table, alors même que les uns sont blancs et les autres noirs ou à moitié noirs? Dans le royaume de Dieu, « il n'y a plus, suivant saint Paul, ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre; tous ne sont qu'un en Jésus-Christ. » N'est-ce pas se mettre quelque peu en opposition avec ces paroles de l'apôtre, que de laisser subsister dans l'Eglise le mur de séparation que la couleur a élevé entre les habitants du sud de l'Afrique? Peut-être cette question, sur laquelle je n'insisterai pas davantage ici, mériterait-elle d'occuper un peu l'attention des hommes pieux et éclairés de ce pays.

M. Hofmeyr, pasteur de Montagu et docteur en théologie, passant à Worcester, avait bien voulu m'inviter à lui faire une visite chez lui. Dans le but de répondre à cette invitation, nous nous mîmes en route le 29, accompagnés par M. et Mme Murray jusqu'à une ferme où nous dinâmes ensemble. Dans ce pays, les bourgs et les villages correspon-

dent aux villes en Europe, et les fermes aux villages et aux hameaux. Sur une seule ferme habitent ordinairement deux ou trois familles. Nous passâmes la nuit à Robertson, où Mme Macgregor, fille du Dr Robertson, de Swellendam, qui a donné son nom à ce village, nous accorda l'hospitalité avec empressement. Son mari, qui est pasteur de l'Eglise hollandaise de ce lieu, se trouvait absent. Au moment même de notre arrivée, Mme Macgregor venait d'avoir, dans sa maison, une réunion de travail pour les missions. Dans la même localité habite un missionnaire bien connu et très éclairé, M. Tindall, agent de la Société wesleyenne. Sur l'invitation de Mme Macgregor, il voulut bien venir souper avec nous, et j'eus ainsi le plaisir de faire sa connaissance personnelle, et de converser quelques moments avec lui. Il a publié, il y a quelques années, une petite grammaire, avec un dictionnaire, de la langue des Namaquas : c'est l'ouvrage le plus important que l'on possède sur un dialecte hottentot.

Le lendemain, après avoir voyagé assez longtemps, nous entrâmes dans une gorge où se présente une des scènes les plus curieuses qui s'offrent aux regards du voyageur dans cette contrée. Au fond coule, en faisant de nombreux détours, une petite rivière dont le chemin suit le cours, en la traversant un grand nombre de fois. De chaque côté, se dressent de gigantesques masses de rochers, de formes variées, et quelquefois presque ou tout à fait perpendiculaires. Souvent on semble s'enfoncer dans une sorte d'impasse, sans apercevoir devant soi la moindre issue, tant le passage est tortueux. En sortant de celui-ci, on entre subitement dans Montagu, qu'on est tout étonné de trouver là, car quelques minutes auparavant rien ne faisait soupçonner qu'on en fût si près. Ce village est situé à une quarantaine de milles Est de Worcester.

M. Hofmeyr nous fit l'accueil le plus cordial, ainsi que Mme Hofmeyr, qui est fille de M. Morgan, pasteur de l'Eglise écossaise de la ville du Cap. Le soir, eut lieu dans la salle

d'école une réunion où, sur la demande de M. Hofmeyr, je donnai des détails sur notre œuvre. Je parlai en anglais, et il traduisit mes paroles en hollandais.

Le jour suivant, ayant repris le chemin de Worcester, nous repassâmes par Robertson, où nous dinâmes chez M. Macgregor, que, cette fois, j'eus le plaisir de rencontrer, et qui nous reçut très fraternellement. Il me fit voir son église, qui est le principal édifice de l'endroit. Presque toujours, dans les villes et les villages de la Colonie, le plus beau bâtiment est l'église hollandaise, pour laquelle on choisit, en outre, la situation la plus avantageuse. Nous couchâmes, ce jour là, chez un fermier nommé Hugo, qui, comme l'indique son nom, est d'origine française. Il paraît observer très régulièrement le culte de famille, comme le font, du reste, à ce que je crois, la plupart des fermiers. Le lendemain, nous passâmes la rivière Hex, et rentrâmes à Worcester. C'était un samedi.

Dimanche 3 *juillet.* M. Murray, assisté par son prédécesseur, M. Sutherland, administre la cène pendant le service du matin. Les communiants vont s'asseoir sur des bancs placés autour de la table, au-devant de la chaire. Un groupe succède à l'autre. Le service dure plus de trois heures.

Le soir, M. Murray prêche en anglais dans la salle d'école, prenant pour sujet de son discours la femme de l'Evangile qui avait une perte de sang. Quelle fidélité! Quelle solennité! Comme ses paroles s'adressent à la conscience des auditeurs! Plusieurs personnes versaient des larmes.

M. Murray prêche souvent trois fois par dimanche, deux fois en hollandais, et une fois en anglais. C'est ce qu'il fit ce jour là, malgré la longueur du premier service.

Le lendemain au soir eut lieu, dans l'église, la réunion mensuelle des missions. J'y prononçai en anglais un discours qui fut traduit phrase par phrase par M. Murray. Il voulut bien proposer que le produit de la collecte fût consacré à

notre station de Motito, sous la forme de quelque objet utile à la mission.

Le mardi 5, je pus aller voir les eaux thermales de Brandt Vlei (Vallée brûlée), qui se trouvent à 3 lieues environ au sud de Worcester. Ces eaux sont certainement une des curiosités naturelles les plus remarquables que j'ai vues dans le sud de l'Afrique. Une sorte de bassin, près duquel s'en trouve un plus petit, a été formé pour les recevoir à l'endroit où elles sortent de terre. De là, elles s'écoulent continuellement par trois conduits ayant chacun un pied environ de largeur. Réunies dans un seul, elles y atteindraient une hauteur égale à cette largeur; de sorte que le volume d'eau qui s'échappe de la source est d'environ un pied carré. La chaleur de cette eau est si forte qu'on ne peut y tenir qu'un instant le bout de la main. Et cependant, on assure que si on la met sur le feu, elle ne bout pas plus tôt que de l'eau ordinaire. Une fumée abondante, pareille à celle d'une chaudière, s'échappe constamment de sa surface. Elle est d'une transparence extrême, et n'a aucun goût particulier, ou du moins, si elle en a un, ce goût est peu sensible. On la dit très efficace pour la guérison de diverses maladies.

Le jour suivant, nous nous séparâmes de nos précieux amis, et nous repartîmes pour Wellington et pour le Cap. Des pluies extraordinaires étant tombées dans le pays depuis que nous étions allés à Worcester; la Breede-Rivier avait débordé, et l'un des quatre ponts au moyen desquels on la passait près de l'hôtellerie dont j'ai parlé plus haut, avait été entièrement détruit. Les eaux s'étant néanmoins promptement écoulées, nous pûmes passer sans danger ni difficulté. Dans la région du Cap, cette saison est la saison des pluies; dans l'intérieur, c'est tout le contraire. Le 7, nous fûmes de retour au Cap.

Désireux d'expédier cette lettre par le paquebot de ce mois,

j'ai été obligé de l'écrire un peu à la hâte, veuillez en excuser les négligences.

Votre très dévoué en Christ.

J. Frédoux.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TURQUIE.

PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES.

Les missions protestantes de Constantinople viennent de passer par des épreuves douloureuses, comme le sont toutes les persécutions, mais dont on peut être certain que, comme de toutes les persécutions aussi, Dieu saura se servir pour l'accomplissement de ses desseins. Les feuilles publiques, en parlant de ces évènements, les ont trop souvent présentés sous un jour plus conforme à leurs vues ou à leurs préoccupations particulières qu'à la réalité des faits. Laissons parler ceux-ci.

Le dimanche 27 juillet dernier, un missionnaire bien connu de nos lecteurs, le révérend M. Williams (autrefois Sélim Effendi) se rendait, vers midi, à la chapelle que la Société pour la propagation de l'Evangile possède à Péra, quand des employés de la police turque l'arrêtèrent et le conduisirent à travers les rues, comme un malfaiteur, au bureau de police du quartier. Là, il fut traité d'une manière très peu courtoise, pour ne rien dire de plus, et interrogé par des magistrats subalternes, dont le but évident était, ou de l'intimider, ou de lui arracher des réponses dont on pût ensuite tirer parti contre lui. Mais M. Williams est un homme aussi

prudent que ferme, et qui connaît bien les habitudes de ses anciens coreligionnaires. Il sut se défendre sans compromettre la cause de la vérité et sans faire la moindre concession. Une de ses réponses mérite d'être citée dans une feuille comme la nôtre. On lui demandait insidieusement s'il n'avait point de dettes. « Des dettes! répondit-il; oui; en « embrassant le christianisme, j'en ai contracté une im- « mense : celle de prêcher à tout venant la fausseté du « Coran et la divinité de Jésus-Christ. »

Cet interrogatoire achevé, — il avait duré près de deux heures, — M. Williams fut rendu à la liberté sans plus de formalités qu'on n'en avait mis à l'arrêter, mais avec quelques excuses. C'était, lui dit-on, le résultat d'une méprise. Il est plus probable que sa qualité de pasteur de l'Eglise anglicane, dûment constatée, lui valut cette délivrance. On recula sans doute devant l'éclat d'une persécution dirigée contre un homme revêtu de ce caractère.

Malheureusement, tous les Turcs convertis à la foi chrétienne n'avaient pas les mêmes titres à faire valoir. Le même jour, en différents quartiers, on en avait arrêté huit (quelques rapports disent dix et même onze). Ceux-là aussi furent conduits devant des magistrats locaux, qui les appelèrent des infidèles, des renégats, et les exhortèrent, sous la menace des châtiments les plus sévères, à revenir à la confession du nom de Mahomet. Mais, en fait de fermeté dans la foi, la plupart de ces hommes avaient déjà fait leurs preuves, et pas un ne se laissa effrayer par ces menaces. Tous, au contraire, se déclarèrent hautement chrétiens et invoquèrent les dispositions du célèbre décret impérial, ou *hatti-houmayoun*, de 1852, qui permettent aux sujets de la Porte d'embrasser la religion qui leur paraîtrait la meilluere (1). Mais au lieu de les écouter, on les fit jeter en

(1) Un des articles de ce décret est sur ce point aussi formel que possible. En voici la traduction littérale : « Attendu que dans l'empire

prison, avec défense de laisser pénétrer jusqu'à eux aucun de leurs amis, et, malgré de nombreuses démarches tentées en leur faveur, ils y sont probablement encore à l'heure où nous écrivons ces lignes, sans que l'on sache à quel sort ils sont réservés. Suivant la rumeur publique, on se bornerait à les envoyer en exil dans d'autres provinces de l'empire, mais rien encore ne paraît décidé. Il est juste de dire que, la plupart étant des pères de famille, le gouvernement a ordonné de pourvoir aux besoins de leurs femmes et de leurs enfants, — soin louable, assurément, mais qui ne rachète pas les violences arbitraires dont ils ont été victimes.

Ces rigueurs contre les néophytes turcs avaient occupé la journée du 17. Le lendemain 18, ce fut le tour des anciens protestants et surtout des établissements missionnaires.

Trois grandes institutions, la Société biblique d'Angleterre, celle des États-Unis, et le Conseil américain pour les missions étrangères, occupent en commun, au centre de la ville, un vaste édifice où elles ont leurs bureaux et leurs dépôts de livres. Dès le matin, des officiers de police s'y transportèrent, avec ordre d'en fermer les portes. Quelques-uns des employés présents protestèrent, en se réclamant de leur qualité d'étrangers placés sous la protection des ambassadeurs de leurs nations; mais on leur répondit que les ordres autorisaient, au besoin, l'emploi de la force, et comme une foule immense, ostensiblement hostile, s'était amassée devant l'établissement, la seule chose à faire était de se résigner. Les portes furent, en conséquence, non-seulement fermées, mais scellées, et un piquet de soldats chargé de garder la maison. Deux autres locaux, occupés, l'un par la Société des missions de l'Eglise d'Angleterre, l'autre par la

« ottoman l'exercice de chaque culte et de chaque religion est libre, « aucun de mes sujets (téba'h) ne sera gêné dans la profession de sa foi; « c'est pourquoi il ne souffrira ni injure, ni violence, et ne sera aucu- « nement contraint dans le changement de sa religion et de son culte. »

Société pour la propagation de l'Evangile (anglicane aussi), furent également fermés. On usa, enfin, du même procédé à l'égard de quelques imprimeries ou boutiques de libraires qui appartiennent à des Turcs soupçonnés d'être favorables au protestantisme. Les chapelles protestantes des diverses communions furent cependant toutes respectées.

Dans la même journée, un missionnaire anglican, le révérend M. Curtis, ayant eu le malheur de s'arrêter dans la rue à considérer, sans doute avec tristesse, les scellés apposés sur la porte d'un des établissements interdits, fut, pour ce seul fait, arrêté et conduit dans un bureau de police, mais quelques instants après relâché. C'est, avec Sélim Effendi (M. Williams), le seul missionnaire qui ait eu personnellement à souffrir du mauvais vouloir des agents de la police.

La journée du 19 fut tranquille, mais consacrée par les missionnaires à des démarches dont il est aisé de se figurer le but et l'ardeur. Sur leurs instances, le chargé d'affaire des Etats-Unis, l'honorable M. Brown, se rendit en personne auprès d'un des ministres, Aali Pacha, pour lui demander la réparation des outrages commis. Ce haut fonctionnaire essaya de justifier les mesures de la police en disant que leur seul but était d'arrêter la propagation d'un livre du docteur Pfander (un des missionnaires de la Société des missions anglicanes), où la religion du sultan se trouvait outragée. Il consentit cependant à faire faire une enquête, et dès le 20, cet ordre reçut son exécution. Dix ou douze fonctionnaires spéciaux, désignés à cet effet, se rendirent dans les divers dépôts de livres, et en examinèrent le contenu, mais cette fois avec une parfaite convenance, et quelques-uns en laissant échapper des exclamations que les missionnaires présents ont soigneusement recueillies comme symptômes des dispositions actuelles d'un grand nombre de turcs. « Oh! le Nou-
« veau Testament, disait l'un, je l'ai lu et n'y ai trouvé que

« d'excellentes choses. — Voici une Bible, fit observer un « autre; il y a longtemps que je désire d'en avoir une; mais « ce n'est pas le moment de l'acheter. Je verrai cela plus « tard. »

Le livre du D[r] Pfander ne se trouva que dans le dépot de la Société dont ce missionnaire relève; les exemplaires en furent saisis, et, ce résultat obtenu, l'autorité parut satisfaite. Dans le courant de la semaine, tous les établissements fermés furent, l'un après l'autre, autorisés à se rouvrir, mais à condition pourtant qu'il n'en sortirait plus de livres pour être vendus au dehors, au moins par la voie du colportage.

Tels sont les faits dans ce qu'ils ont de plus essentiel. Mais à quelles causes attribuer des rigueurs si peu en harmonie avec les dispositions, généralement libérales, dont le gouvernement turc avait, depuis une vingtaine d'années, fait preuve à l'égard des œuvres missionnaires? Sur ce point les avis sont très divers, et les discuter nous entraînerait dans des détails que, ni le caractère de cette feuille, ni la nécessité de nous borner ne nous permettent d'aborder. Suivant les uns, la situation politique de l'empire n'y serait point étrangère; suivant d'autres, ce que le gouvernement aurait voulu frapper serait moins l'œuvre missionnaire elle-même que les sourdes menées d'un nombreux parti turc, qui, dégouté de l'islamisme, sans être pour cela chrétien, aurait cherché à voiler son activité sous le couvert du mouvement protestant. Ce qui paraît plus certain, et plus important pour nous à constater, c'est que les travaux des missionnaires protestants, soit américains, soit anglais, ont réellement pris, depuis quelques années, une extension et un développement tels que tout naturellement le fanatisme mahométan s'en est alarmé et les a dénoncés comme un danger pour la religion du Coran, peut-être même pour la sûreté de l'empire. Grâce aux nombreux lieux de culte qu'ils ont ouverts, à leurs prédications, faites, on pourrait le dire, en temps et hors de temps,

et grâces surtout aux milliers d'exemplaires de livres saints ou d'autres livres chrétiens qu'ils ont répandus, bien des yeux se sont ouverts et bien des préventions évanouies. Beaucoup de turcs ont reconnu en Christ le Sauveur de leurs âmes ; après l'avoir embrassé, ils sont devenus à leur tour des missionnaires dans leurs familles ou parmi leurs compatriotes ; plusieurs d'entre eux ont noblement supporté des vexations dirigées contre eux par leurs parents ou par des magistrats subalternes ; et de tout ce mouvement, indice naturel d'une profonde impression produite sur les esprits, est né, comme on pouvait s'y attendre, un renouvellement de haine de la part des fanatiques sectateurs du Coran. Aux faits réels se sont joints, comme il arrive toujours en pareil cas, des rumeurs sans fondement et des exagérations absurdes. On a parlé de 10, de 20 et même de 40,000 mahométans prêts à se déclarer protestants. Inquiet de ces bruits, le gouvernement a cru devoir intervenir ; mais quel que soit le résultat définitif de ses actes, ils auront toujours servi à constater un fait encourageant pour le chrétien. C'est que l'Evangile, prêché à Constantinople avec autant de courage que de fidélité, y est pour les uns, pour un grand nombre, l'objet d'une vive curiosité, et pour quelques centaines d'âmes au moins l'irrésistible moyen de réveil et de vie que l'Esprit met en œuvre partout où il veut établir le règne de Jésus-Christ. Là est, pour l'histoire des missions modernes, le sens réel des évènements que nous venons de raconter. Une œuvre prospère et bénie pouvait seule se trouver exposée à un tel orage.

Quelques mots en terminant sur le livre du Dr Pfander, à la présence duquel on attribue la fermeture momentanée des établissements missionnaires. Cet ouvrage, composé, il y a plus de vingt années, en langue persane et sur les frontières de la Perse, où l'auteur travaillait alors, est dirigé spécialement contre l'islamisme, et passe pour l'attaque la plus vigoureuse dont l'œuvre de Mahomet ait jamais été l'objet. Appelé

plus tard à Constantinople, le Dr avait lui-même traduit son livre en turc et demandé l'autorisation de le publier en Turquie. Cette permission lui ayant été refusée, tandis qu'on encourageait les publications de ses contradicteurs, M. Pfander fit imprimer son livre à Londres, et c'est contre cette édition, introduite en Turquie assez ostensiblement pourtant, qu'ont été dirigées les rigueurs de la police, sous prétexte d'outrage contre la religion du sultan. L'ouvrage est intitulé : *Mezau-ul-Hakk*, c'est à dire : « la balance de la vérité » et il se compose de trois parties. Dans la première, l'auteur examine les objections des docteurs mahométans contre le christianisme. Dans la seconde, il expose avec soin les doctrines chrétiennes, et la troisième a pour objet d'établir que le Coran « n'étant pas inspiré, il est impossible que la religion de Mahomet soit d'origine divine. » C'est, dit-on, un véritable chef-d'œuvre d'argumentation, mais d'une telle vivacité de langage que quelques-uns des missionnaires américains en regardaient l'usage comme imprudent. Deux autres écrits du Dr Pfander sur les mêmes questions paraîssent avoir été également recherchés et saisis.

D'après les dernières nouvelles, le gouvernement turc aurait publié un édit proclamant de nouveau la liberté des cultes, mais avec des restrictions et à des conditions dont ni les missionnaires, ni leurs amis ne sauraient se montrer satisfaits. L'affaire, du reste, n'est pas terminée. Des démarches ont été faites auprès du gouvernement anglais pour lui demander d'intervenir et de solliciter des autorités turques le retour pur et simple aux garanties formulées dans le *hatti houmayoun*. Nous aurons donc à revenir sur le sujet, et recommandons en attendant à nos lecteurs, ces pauvres prisonniers turcs pour lesquels des chrétiens évangéliques doivent prier comme pour des frères en la foi.



POLYNÉSIE.

VINGT-QUATRE HEURES DE LA VIE D'UN MARIN.

Grâce aux admirables résultats qu'a déjà produits en beaucoup de lieux le zèle des chrétiens en faveur des missions, ce ne sont plus seulement des missionnaires européens ou américains, que les voyageurs trouvent à l'œuvre dans les régions encore couvertes des ténèbres du paganisme. Il est aujourd'hui beaucoup de messagers de la parole sainte, qui ont eux-mêmes, ou dont tout au moins les pères se sont prosternés devant les idoles. Et ce fait, constaté par tant de témoignages, n'est pas un des moindres encouragements dont se nourrit notre foi. La relation qu'on va lire en contient un nouvel exemple. Elle a paru dans un journal des îles Sandwich, et a été offerte à la Société des missions indigènes de ce pays, comme un bel hommage rendu à l'un des agents qu'elle entretient dans un des archipels encore barbares de la Polynésie.

En juin 1863, un navire américain employé à la pêche de la baleine, le *Congress*, vint jeter l'ancre devant l'île d'Hivaoa, du groupe des Marquises. Il avait besoin de se ravitailler et voulait surtout se procurer des porcs, qui sont dans ces parages une des grandes ressources du navigateur. Le second du navire, M. Whalon, fut chargé par le capitaine d'entrer, dans ce but, en rapport avec les indigènes.

S'éloignant bientôt du canot qui l'avait conduit à terre, M. Whalon s'avança sans défiance vers l'intérieur de l'île, avec un chef et quelques insulaires qu'il avait lieu de croire très bien disposés, et lui avaient promis de lui livrer dans leur village tout ce qui serait à sa convenance. A quelque distance du rivage, cependant, des cris, jetés tout à coup par ses compagnons, attirèrent une foule d'hommes armés de

haches et de couteaux. Alarmé de ces manifestations inattendues, l'officier hésita et voulut rebrousser chemin. Mais à peine en eut-il laissé percer l'intention, que le chef, lui enlevant son chapeau, le plaça vivement sur sa propre tête. C'était, à ce qu'il paraît, un signal convenu. En un clin d'œil, une vingtaine de sauvages, se précipitant sur l'Américain, le renversèrent, le dépouillèrent de ses vêtements, et lui lièrent les pieds et les bras avec des cordes, qu'il avait remarquées dans leurs mains, mais qu'il croyait destinées aux animaux dont il comptait faire l'acquisition.

A ce premier acte de violence succéda une scène qui, en toute autre circonstance, aurait pu divertir l'infortuné lieutenant. Les boutons de ses habits furent arrachés, ses habits eux-mêmes déchirés en une multitude de morceaux, et le tout partagé entre les assaillants, sous la surveillance du chef, mais non pourtant sans disputes. Cette distribution achevée, les sauvages revinrent à leur victime, et se mirent à lui faire subir quelques-uns de ces traitements dérisoires dont ils se font un jeu barbare et que les récits des anciens voyageurs ont si souvent racontés. Ils le frappèrent, le pincèrent cruellement, lui tordirent les membres et s'amusèrent à brandir autour de sa tête leurs couteaux ou à lancer contre lui leurs haches, en prenant soin cependant de ne lui infliger aucune blessure grave. Tout cela dura deux ou trois heures, pendant lesquelles il est plus aisé de se figurer que de décrire les angoisses du captif. Il savait, comme tous les marins, que les cannibales de ces parages ont l'habitude de préluder de cette manière à la mort des victimes dont ils se préparent à dévorer les chairs.

Dès le commencement de cette scène, quelques-uns des sauvages avaient pris le chemin du rivage et tenté d'engager les gens du canot à le quitter pour venir rejoindre leur chef, et ils y seraient peut-être parvenus, si une jeune fille, qu'on a su plus tard être attachée à l'établissement mission-

naire, n'avait trouvé le moyen d'y mettre obstacle. Elle avait fait signe aux Américains de s'éloigner au plus tôt, et, se sentant trop faibles ou trop peu courageux pour affronter les périls qu'ils pressentaient, ils avaient en toute hâte regagné leur navire.

Enhardie par ce premier succès, la jeune Océanienne avait couru à la station missionnaire pour y porter la nouvelle de ce qui se passait. Malheureusement, le chef de la mission et sa femme étaient allés, ce jour-là, visiter une autre partie de l'île, très éloignée de celle où l'attaque avait eu lieu. A leur défaut, un aide-missionnaire et un charpentier allemand, établi dans le pays, accoururent sur les lieux et s'efforcèrent, par de vives représentations, d'obtenir la délivrance du captif; mais on ne les écouta pas, et il ne leur fut pas même permis de l'approcher assez pour lui adresser quelques mots ou quelques signes d'encouragement. M. Whalon s'est rappelé, plus tard, qu'au moment où il avait eu la funeste pensée de se confier aux indigènes et de les suivre dans l'intérieur, cette jeune fille, que l'arrivée du canot avait attirée sur le bord de la mer, lui avait fait à lui-même des signes dont il n'avait malheureusement tenu aucun compte.

A l'arrivée de la nuit, les sauvages cessèrent de tourmenter leur victime, mais ils lui laissèrent ses liens et le confièrent à la femme d'un chef qui le fit transporter dans sa hutte. Comme cette femme avait paru éprouver à son égard quelque commisération, M. Whalon sentit son espoir renaître; mais le lendemain, de grand matin, les naturels, revenus en aussi grand nombre que la veille, s'agitèrent, avec des cris forcenés, autour de la cabane. L'officier regardant, en conséquence, son sort comme décidé, se préparait de nouveau à la mort, quand tout à coup les choses changèrent de face. Rentrés chez eux pendant la nuit et instruits de la position de l'étranger, le missionnaire et sa femme accouraient à son secours, accompagné du chef

ami sous la protection duquel s'était formée la station. Dès qu'ils furent informés de leur approche, les sauvages délièrent les membres du captif et cessèrent de pousser contre lui leurs hurlements farouches. Arrivé près d'eux, Kekela (c'est le nom du missionnaire) leur reprocha courageusement la cruauté de leur conduite et leur demanda de rendre M. Whalon à la liberté. Là-dessus, les naturels tinrent conseil, et, après un débat assez animé, décidèrent qu'il serait accédé au désir du missionnaire, mais non sans condition. Ils voulaient une rançon et demandaient un grand canot muni de six rames. Kekela leur répondit qu'il en avait un de semblable à la station, et que s'ils l'exigeaient absolument il leur en ferait l'abandon. Mais à cela, le chef qui l'avait suivi fit des objections ; l'embarcation du missionnaire était la meilleure que possédât sa tribu ; il n'entendait pas la voir passer ainsi en d'autres mains. Une discussion très vive s'engagea entre les deux chefs. Tout entier au désir d'arracher la victime à ses bourreaux, le missionnaire promettait tout ce qn'on voudrait, mais son ami se montra ferme et finit par obtenir des conditions moins onéreuses. Les assaillants en vinrent à se contenter d'un fusil et de quelques menus articles de fabrique étrangère. Dès que ces objets leur eurent été remis, ils laissèrent M. Whalon libre de suivre ses protecteurs, et ceux-ci se hâtèrent de l'emmener à la station.

En arrivant à la demeure du missionnaire, l'officier vit avec bonheur reparaître ces indices de civilisation naissante que le christianisme fait surgir partout où il lui est donné de prendre pied. La petite maison, bien située, bien aérée, était meublée avec la plus grande simplicité, mais d'une manière commode, et entourée d'un jardin soigneusement cultivé, où les arbres fruitiers et les fleurs abondaient. M. Kekela paraissait heureux de montrer ces choses à son visiteur, mais en l'assurant, d'un ton qui ne permettait pas

de mettre en doute sa sincérité, que s'il avait fallu faire le sacrifice de tout pour lui sauver la vie, il n'aurait pas hésité un instant. Touché de ces sentiments, l'étranger ne le fut pas moins des vues élevées et du caractère vraiment chrétien dont Kekela fit preuve dans la conversation. Sa femme, sandwichienne comme lui, et qui le seconde activement dans ses travaux, ne s'acquit pas des titres moindres à sa reconnaissance et à son estime. Elle fut bonne, prévenante, polie, et tout cela comme aurait pu l'être une femme bien élevée d'Amérique ou d'Angleterre. « J'ai, dit M. Whalon, « navigué pendant vingt-trois ans et visité presque toutes « les parties du monde, mais, nulle part encore, je n'avais « contracté une dette de reconnaissance ni formé des liens « d'affection dont les souvenirs me soient plus précieux que « ceux de cette journée, pour moi si fertile en émotions. « Kekela et sa femme sont de nobles exemples de ce que « le christianisme sait faire pour élever le caractère, déve-« lopper la charité et inspirer les beaux dévouements. Si « j'apprenais jamais que ce couple chrétien eût besoin de « mes services, je m'estimerais heureux de partager avec « lui tout ce que je puis posséder au monde. »

Reconduit à bord de son navire par ses hôtes, qui ne voulaient pas le voir s'exposer seul à rencontrer encore des ennemis, M. Whalon et son capitaine voulurent récompenser de quelques présents leur généreuse intervention, mais ils ne voulurent accepter, comme souvenirs, que quelques objets sans valeur, ou qui pouvaient leur être de quelque utilité en vue de leurs apostoliques travaux.

Des détails donnés sur ses travaux par le digne représentant de la Société des missions sandwichiennes, il résulte que les naturels d'Hivaoa sont une race cruelle, endurcie, et jusqu'à présent peu disposée à se ranger sous les lois de l'Evangile qu'on leur prêche. Quelques encouragements ont cependant été accordés au missionnaire. Une quarantaine

d'adultes, parmi lesquels on compte le chef dont il a été parlé, suivent les exercices du culte, et les écoles fondées par la mission réunissent un bon nombre d'enfants. C'est sur cette jeune génération surtout que reposent les espérances chrétiennes de Kekela ; mais l'histoire même que nous venons de raconter prouve que la seule présence de l'Evangile dans l'île est un bienfait, et que les païens eux-mêmes en subissent la salutaire influence. Là aussi, l'on peut en être sûr, cette grande grâce d'en haut saura se faire sentir, établir son règne et changer « les lions en agneaux. »

Il est juste de dire, pour ne pas calomnier les insulaires d'Hivaoa, qu'ils auraient pu, dans leurs idées de sauvages, présenter leurs procédés envers M. Whalon comme d'équitables représailles. Peu de temps auparavant, un navire négrier, péruvien de nation, avait lancé ses agents sur leur île et réussi à s'y emparer de quelques malheureux destinés à l'esclavage. Les naturels avaient juré de tirer vengeance de cet attentat. Quand viendra le jour où les races blanches ne donneront plus au monde païen le scandale de ces exécrables enlèvements ?

VARIÉTÉS

JAPON.

UN TREMBLEMENT DE TERRE A YEDDO.

La relation qu'on va lire a été recueillie, par un missionnaire américain, des lèvres d'un Japonais, nommé Oota Eijeio, qui, pendant trois ans, a été son maître de langue. Le désastre dont elle reproduit les péripéties remonte à

quelques années déjà, mais n'a rien perdu pour cela de son saisissant et douloureux intérêt. Elle renferme, en outre, des traits de mœurs curieux, et montre, en tout cas, que les Japonais peuvent être des narrateurs habiles. Laissons parler le professeur de Yeddo.

« Dans l'année 1855, la nuit du troisième jour du dixième mois, il y eut à Yeddo un épouvantable tremblement de terre. La journée avait été très belle jusqu'à six heures du soir, mais alors une petite pluie se mit à tomber. Elle dura jusqu'à huit heures. Une demi-heure plus tard le ciel s'éclaircit, et rien d'extraordinaire ne se révéla dans l'atmosphère, si ce n'est qu'il faisait prodigieusement chaud pour la saison. Depuis deux ou trois jours on avait remarqué que, dans les puits les plus profonds, le niveau de l'eau s'était élevé de trois ou quatre pieds.

« Absent de chez moi au commencement de la soirée, j'étais rentré à neuf heures, et je m'étais assis près d'un brasier (le mode de chauffage le plus usité au Japon). Cinq autres personnes, qui demeuraient avec moi, dormaient déjà, ou du moins étaient couchées. Tout à coup, j'entendis un bruit affreux, pareil à celui d'un terrible coup de vent qui se serait abattu sur la maison. Tout le bâtiment en fut secoué de haut en bas, avec une rapidité et une violence que je ne saurais décrire. On aurait dit l'œuvre d'une main de démon en colère. De tous les côtés à la fois, des nuées de sable vinrent frapper contre les murailles. Effrayé, je m'écriai : « Tremblement de terre! Tremblement de terre! » et, me précipitant vers les dormeurs qui m'entouraient, je les réveillai comme je pus, les uns de la main, les autres du pied. Saisissant ensuite le brasier, je le jetai dans la cour, et en un instant nous eûmes tous ensemble, mes compagnons de chambre et moi, pris le même chemin. Il était temps, car à peine avions-nous franchi le seuil de la porte, qu'une énorme masse de plâtre, se déta-

chant d'une tour à l'épreuve du feu qui tenait à la maison, s'abattit sur le toit avec un horrible bruit et, l'aplatissant comme s'il eût été de carton, changea la maison en un amas informe de décombres.

« Une tante à moi couchait dans cette tour. Le bruit l'éveilla, et nous l'entendîmes crier au secours. Sautant aussitôt par-dessus les débris, j'essayai d'ouvrir la porte de la tour ; mais elle avait été tellement déjetée par l'ébranlement de l'édifice, qu'il me fallut y renoncer. Je grimpai alors, comme je pus, jusqu'à l'ouverture laissée par le plâtre tombé, et parvins à retirer ma tante de l'intérieur.

« Les débris d'une haute paroi en planches qui entourait notre cour gisaient par terre. Nous passâmes les uns après les autres par-dessus et gagnâmes ainsi la rue voisine, au delà de laquelle coulait un petit ruisseau. Les agitations et les soubresauts du sol n'avaient pas cessé; ils étaient tels, que, par moments, nous ne pouvions nous tenir debout et que nous en étions réduits à nous traîner sur nos pieds et nos mains. Des cuves pleines d'eau, placées devant les maisons, suivant l'usage, comme ressource en cas d'incendie, étaient renversées et vides de leur contenu. Au delà, impossible de rien voir, car d'épais nuages de sable et de débris, provenant des bâtiments qui s'écroulaient de toutes parts, nous aveuglaient, et le fracas occasionné par ces écroulements était tel, qu'on entendait à peine celui des cris de détresse qui partaient de tous les points à la fois. Au milieu de la rue, cependant, douze ou quatorze personnes des deux sexes me saisirent par la ceinture et par mes vêtements, en me suppliant de les aider à fuir.

« Tout cela dura pendant une heure, après quoi la violence des secousses diminua. J'en profitai pour me dégager des mains qui s'étaient accrochées à moi, et me précipitai vers la maison de ma mère, que huit rues séparaient de celle que j'habitais. Toutes ces rues étaient encombrées de

fragments de maisons, de verandahs arrachées, de poutres et de tuiles. Sans me laisser arrêter par les cris déchirants ou les sourds gémissements des malheureux ensevelis, tout entiers ou en partie, sous ces décombres, j'arrivai, non sans peine, à la maison que je cherchais. Elle était debout encore, mais toute déjetée et chancelante, comme si la main d'un géant avait cherché à l'arracher de ses fondements. Ma mère pourtant n'avait aucun mal ; j'eus le bonheur de pouvoir la conduire en plein air, et, trouvant sous la main des portes arrachées de leurs gonds, je les dressai dans la rue de manière à lui assurer un petit abri temporaire, auquel je pus ajouter quelques nattes. A ce moment là, la population de Yeddo tout entière avait abandonné l'intérieur des maisons, à l'exception, hélas! de ceux que la chute de leurs toits avait tués sur place. Il n'y avait plus de sûreté qu'en plein air. Mieux valait être là que dans les palais les plus vastes et les plus solidement construits.

« De l'endroit élevé où se trouvait située la maison de ma mère, j'apercevais, de quelque côté que je me tournasse, à la distance d'environ un mille et demi (deux kilomètres) d'effroyables embrasements. A l'exception d'un espace de deux ou trois milles, cet incendie traçait autour de nous un immense cercle de feu, dû sans doute à ce que les habitants, surpris par le tremblement, n'avaient pas eu, comme moi, la précaution de jeter en plein air leurs brasiers enflammés. Cet incendie dura plus de deux grandes journées.

« Rassuré sur la situation de ma mère et ne pouvant rien faire de plus pour elle en ce moment, j'allai dans le voisinage secourir et aider à se rendre auprès d'elle tous ceux de mes parents que je pus atteindre. Je me dirigeai ensuite vers la grande rivière (Ookava), et la traversant sur le pont Riongooku, me trouvai en face du temple d'Ekoom, situé tout auprès. Là je vis un triste spectacle. Le temple lui-même avait souf-

fert peu de dommages, mais les tombeaux avaient été arrachés de leurs bases et brisés ; et tout près de là, dans la grande avenue du temple, on avait entassé une énorme quantité de cadavres, les uns affreusement mutilés, les autres à demi brulés. Ainsi les sépulcres semblaient s'être entr'ouverts d'eux-mêmes pour recevoir les victimes que le désastre leur avait préparées.

« Pour comprendre comment on avait pu, durant les horreurs de cette nuit, penser à rassembler ces cadavres, il faut savoir que dans nos idées japonaises, périr par le feu dans l'intérieur d'une maison est regardé comme un grand malheur, tandis qu'il est très honorable, au contraire, d'être, après sa mort, brulé publiquement par la main des prêtres, avec accompagnement de chants et de prières, et que cette crémation accomplie, les os, soigneusement recueillis et réduits en poudre, sont placés dans une urne de fer et déposés ensuite, avec d'autres cérémonies, sous la pierre sépulcrale de la famille. Procéder à ces actes est la principale occupation de nos prêtres et un de leurs revenus les plus considérables. De là l'empressement avec lequel on avait entassé tous ces cadavres en vue de les brûler et de les ensevelir.

« En quittant ce lieu, je descendis la rive gauche du fleuve, vers la maison d'un ami qui habitait dans cette direction. Mais hélas ! celui que je cherchais était au nombre des morts. Dès les premières secousses, il avait, à ce qu'il paraît, cherché son salut dans la fuite, mais à peine dehors, une poutre pesante était tombée sur lui et l'avait écrasé. Son corps mutilé était encore là, recouvert d'une natte que quelque main amie avait jetée sur lui.

« Ne pouvant être d'aucune utilité à cet infortuné, je me dirigeai vers la demeure d'un autre ami, dont la famille se composait d'une femme et de trois enfants. La maison avait aussi été renversée et le plus jeune des enfants écrasé sous une poutre. Mais mon ami et sa femme avaient pu, tout

couverts de blessures et meurtris, échapper au même sort. Je les trouvai tristement assis sur le sol, avec leurs deux enfants survivants, et à l'heure où je parle, il me semble encore entendre les cris de douleur et les sombres lamentations qui s'échappaient de leur poitrine.

« Quand le jour parut, je rencontrai, dans toutes les rues des charrettes sans nombre que traînaient des hommes et qui, malgré les toiles jetées par dessus, laissaient entrevoir des membres déchirés ou noircis par la flamme. C'étaient encore des cadavres, qu'on conduisait dans les cimetières ou dans le voisinage des temples, pour y être inhumés ou brûlés. J'appris plus tard que le nombre des victimes était si considérable, et que tant de magasins, contenant des cercueils, avaient été détruits ou incendiés, que l'on ne put se procurer des bières pour tous les morts. Il fallut se contenter de tonneaux ou de caisses d'où la tête ou les membres s'échappaient de la manière la plus lamentable. Beaucoup de corps furent simplement enveloppés dans des nattes de paille et déposés ainsi dans la terre.

« En reprenant, dans la matinée, le chemin de mon quartier, j'entendis plus d'un récit à fendre le cœur. Au-dessus du ruisseau qui coulait auprès de ma maison et que j'ai déjà mentionné, s'élevait le palais d'un Daïmio (prince). Le fils d'un des principaux officiers du lieu, jeune homme d'une quinzaine d'années, s'était trouvé à demi enseveli sous une poutre épaisse. Elle lui était tombée à travers les reins. On avait longtemps essayé de le dégager, mais la pesanteur du débris avait rendu tous ces efforts inutiles. Ainsi pris par le milieu du corps, l'enfant n'était pas mort; il avait même conservé toutes ses facultés et continuait d'appeler à son secours, quand tout à coup le feu qui s'était déclaré dans les décombres, s'approcha de lui et lui fit sentir ses cruelles atteintes. L'infortuné se mit alors à supplier qu'on abrégeât ses souffrances en le tuant, et son propre père, la tête per-

due de douleur, n'avait pu résister à cet appel. Il avait tiré son sabre et tranché de sa propre main la tête du malheureux enfant.

La maison d'un marchand de tabac avait été démolie et sa femme prise par un bras dans un amas de poutres, tellement serrées et pesantes qu'il lui avait été impossible de le retirer à elle. Un instant après, elle vit, elle aussi, les flammes s'approcher, et, par un dévouement digne d'admiration, supplia son mari de se sauver. Le mari, convaincu qu'il n'y avait plus rien à faire, s'éloigna ; mais, d'une manière ou de l'autre, après son départ l'incendie fit ce que cet homme n'avait pu faire. Quelques-unes des poutres qui pesaient sur la malheureuse brûlèrent par un bout, et il s'ensuivit un mouvement de bascule qui dégagea le bras emprisonné. Rendue ainsi à la liberté, elle s'enfuit dans un endroit où elle supposait que son mari s'était réfugié, et l'y trouva en effet, à demi mort de peur et de regrets. Le pauvre homme, en la revoyant, n'en croyait pas ses yeux et eut beaucoup de peine à se persuader que ce fût bien elle en corps et en chair. Il l'a longtemps regardée comme ressuscitée d'entre les morts.

« Pendant toute la durée du tremblement, l'eau de la grande rivière dépassa de plus d'un pied le niveau des plus grandes crues. En beaucoup de lieux, la terre s'entrouvrit, et il s'y forma des crevasses de quatre pouces à un pied de largeur. Les champs voisins de la ville sont environnés de talus ; une multitude de gens y avaient cherché un refuge, mais occasionnèrent en plus d'un lieu, par leur empressement même, des éboulements qui causèrent la mort d'un grand nombre.

« On évalue à plus de 200,000 le chiffre des personnes qui perdirent la vie, soit sous les décombres, soit dans les incendies que provoqua le tremblement. Le château du Taïcoun (empereur temporel) résista aux secousses, mais non sans en être endommagé. Une des grandes portes, celle qui

conduit à Assak-sa, avait été fortement ébranlée et d'immenses blocs de pierre abattus ou déplacés.

« Beaucoup de gens ont regardé ce tremblement de terre comme un présage sinistre, annonçant pour le Japon des guerres, des changements extraordinaires ou quelque calamité non moins funeste ; mais les masses contemplèrent le désastre d'un œil stupide, sans y voir autre chose qu'un sujet d'étonnement et de désolation. Cependant les quartiers dévastés se relevèrent plus rapidement qu'on n'aurait osé s'y attendre. Le troisième mois de l'année suivante, la plupart des maisons étaient réparées, et les choses avaient repris, ou à peu près, leur aspect ordinaire. Mais dans l'intérieur des familles il n'en a pas été de même : ceux de leurs membres qu'avait atteints la catastrophe n'y ont pas reparu, et il y a eu, en outre, d'immenses pertes d'or, d'argent, de meubles ou de marchandises de toute espèce que l'on n'est pas parvenu encore à remplacer. »

Ainsi s'exprima le narrateur japonais. Il est triste de ne pouvoir, après un tel récit, parler d'aucune consolation apportée aux victimes par des pensées ou des espérances telles que le chrétien sait en évoquer au jour de la calamité. Puissent les rayons du soleil de justice briller enfin sur ce peuple encore si peu connu, mais intéressant et que tant de choses recommandent à l'active sollicitude des disciples de l'Evangile !



NOUVELLES RÉCENTES

ECOSSE.

LE DOCTEUR DUFF.

Cet illustre missionnaire, forcé, comme nous l'avons dit, de quitter l'Inde pour raison de santé, est arrivé en Ecosse, après un long voyage qu'il a trouvé le moyen d'utiliser dans l'intérêt de l'œuvre qui lui est chère, et qu'il est loin d'abandonner. Appelé par l'Eglise libre de son pays à remplir dans son sein les fonctions de secrétaire (*Convener*) pour les missions, il a accepté ce poste et en a déjà pris possession. L'Inde a perdu en lui une de ses lumières, mais ses amis sont persuadés qu'en sa nouvelle qualité, son influence ne sera ni moins grande ni moins précieuse pour l'avancement du règne de Christ parmi les païens. On compte beaucoup, en Ecosse, sur son zèle infatigable et sur sa vigoureuse éloquence pour rendre, dans les Eglises, la cause des missions plus populaire que jamais.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

L'ÉVÊQUE CROWTHER ET LA MISSION DU NIGER.

Après avoir visité, dans l'intérêt de la Société des missions anglicanes, quelques-unes des Eglises importantes d'Angleterre, M. Samuel Crowther, le premier évêque nègre, s'est embarqué pour l'Afrique dans les premiers jours du mois d'août. Il voulait être à l'embouchure du Niger au mois de septembre pour monter à bord d'un navire qui devait, à cette

époque, remonter ce fleuve. On se rappelle que deux stations ont été déjà fondées par ses soins dans ces régions, si longtemps fermées aux voyageurs. Il espère pouvoir en fonder d'autres, et a, dans ce but, ouvert en Angleterre une souscription spéciale dont le produit a promptement dépassé 25,000 francs. Les nouvelles reçues des missionnaires, nègres aussi, qui dirigent les deux stations existantes, sont pleines d'intérêt. La prédication de l'Evangile est de plus en plus goûtée ; les baptêmes se multiplient et peu de jours se passent sans que des naturels, hommes ou femmes, viennent remettre leurs idoles aux messagers du vrai Dieu, en déclarant qu'ils n'ont plus de confiance qu'en Celui-ci.

L'élévation du révérend Crowther au rang d'évêque paraît avoir produit la meilleure impression sur tous les nègres chrétiens de l'Afrique occidentale. Ils y voient tout à la fois un honneur fait à la race noire, un acte de justice et un précieux encouragement donné aux missionnaires sortis d'entre leurs rangs.

COLLÉGE PROTESTANT DE MALTE.

Cette institution, dont l'existence remonte, si nous ne nous trompons, à une vingtaine d'années, est une institution essentiellement missionnaire. Le but de la Société anglaise qui l'a fondée et la soutient est d'y former des agents indigènes, c'est-à-dire de préparer de jeunes Orientaux à servir la cause de l'Evangile dans leurs pays respectifs, suivant leurs capacités, en qualité de missionnaires, de lecteurs de la Bible, d'instituteurs, ou même en exerçant d'autres professions, comme celles de magistrats, de médecins, d'interprètes, etc., etc. Et grâce à Dieu, cette pieuse pensée a déjà produit ses fruits. Dans une assemblée récemment tenue à Londres, l'évêque Gobat, de Jérusalem, qui est un des fondateurs et un des patrons du collége, a dit y avoir vu

des Abyssiniens, des Egyptiens, des Syriens, et au point de vue religieux, des musulmans, des juifs, des cophtes, des grecs, des nestoriens et des catholiques romains, assis sur les mêmes bancs, et s'y livrant en paix à leurs études, sous la sainte influence de l'Evangile de grâce. Le digne prélat a pu citer, en outre, les noms d'un grand nombre d'anciens élèves qui, en divers lieux, rendent déjà de très utiles services, soit en prêchant l'Evangile, soit autrement.

L'année dernière, le nombre des élèves avait été de 26 ; il est actuellement de 54, représentant quatorze nationalités et parlant neuf langues ou dialectes différents. Une dette assez considérable pèse sur l'établissement, mais n'empêchera pas, on l'espère, de le soutenir et même de l'étendre encore.

CHINE.

Les prémices du zèle missionnaire à Pékin. — Le révérend M. Edkins, de la Société des Missions de Londres, écrit qu'il a eu dernièrement le bonheur d'administrer le baptême à quatre prosélytes, dont trois sont des Mantchoux, attachés au service du prince de Corée, qui appartient à la même race. L'un de ces hommes avait longtemps passé ses loisirs à exercer l'art de la divination, au moyen des petits bâtons en bambou dont les charlatans chinois font usage. Il a, depuis sa conversion, remis entre les mains du missionnaire les instruments dont il se servait dans ces folles pratiques. Ces trois néophytes avaient entendu pour la première fois l'Evangile dans une petite chambre dépendant de l'un des temples impériaux les plus renommés de tout Pékin. Ils ont été baptisés dans un autre local que les missionnaires ont pu se procurer, et où ils réunissent tous les dimanches une soixantaine d'auditeurs. Le quatrième néophyte, nommé Wang-pei, est un chinois, qui a, pendant un an et demi, suivi les exercices religieux de l'hôpital protestant du Dr Lockardt.

INDE.

Cinq à six cents missionnaires étrangers sont actuellement à l'œuvre dans l'Inde. C'est en apparence beaucoup, mais bien peu de chose si l'on tient compte, d'une part, du chiffre des populations indoues, et de l'autre, de l'inégale répartition de ces prédicateurs de l'Evangile sur les différents points du pays. Un journal de missions anglais démontre cette insuffisance par le tableau statistique que voici :

Régions	*Populations*	*Missionres*
Présidence de Madras	23,301,697	194
Provinces du Nord-Ouest	30,250,000	83
Bengale	40,852,397	113
Présidence de Bombay	12,038,113	40
Ancien royaume d'Oude	7,000,000	9
Provinces centrales	6,000,000	3
Punjab	15,467,821	24
Ile de Ceylan	1,876,467	37
Birman anglais	1,205,250	22

Ne sont pas comprises dans ce tableau quelques contrées placées sous le protectorat de l'Angleterre, mais qui ont encore leurs Rajahs ou princes indigènes. Ces provinces renferment près de 50,000,000 d'âmes et n'ont encore qu'un nombre comparativement très restreint de missionnaires. Les deux plus favorisées sous ce rapport sont, au sud, les royaumes de Travancore et de Cochin, qui comptent 16 missionnaires. Les nombreux agents indigènes qui travaillent à coté et sous la direction des missionnaires ne figurent pas dans ces chiffres, mais il n'en est pas moins vrai que l'Angleterre chrétienne a raison de regarder comme à peine commencée l'œuvre que le Seigneur lui a donné à faire dans l'Inde.

Paris — Imprimerie de Ch. Maréchal, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 8 octobre 1864.

Quand ces pages parviendront à nos abonnés, elles les trouveront occupés à donner une impulsion nouvelle à des travaux momentanément ralentis par les délassements des derniers beaux jours de l'été. Voici le moment où l'on revient avec vigueur aux affaires arriérées, où se dressent les listes des devoirs à accomplir, des questions à étudier et à résoudre. Qu'il nous soit permis d'exprimer l'espoir qu'aucun de nos frères en la foi n'oubliera les pressants appels qui nous sont venus, pendant ces derniers mois, de notre mission du sud de l'Afrique. Ils demeureront inutiles si chacun de nous ne les regarde comme lui étant personnellement adressés, n'en fait son affaire, ne s'en occupe d'une façon ou d'une autre.

Bien-aimés en Jésus-Christ, si l'on nous disait que cette mission, fruit de tant de prières et de labeurs, est menacée d'une ruine immédiate, ne ferions-nous pas un puissant effort pour la sauver? Pourquoi serions-nous moins ardents à hâter son triomphe? Nos succès passés, le développement si réjouissant que notre œuvre prend en ce moment, nous imposent, de la manière la plus impérieuse, le devoir de pourvoir, en temps opportun, aux besoins qui nous sont signalés. Nous l'avons déjà dit, que sert-il d'engager la bataille et de renverser les premiers rangs de l'ennemi, si, lorsque vient le moment critique, les forces manquent pour l'assaut décisif; que sert-il d'élever un édifice jusqu'à une

certaine hauteur, si les matériaux du faîte doivent absolument manquer? Encore quelques mois d'attente, et nos frères devront forcément renoncer à étendre la sphère de leur activité; les portes qui s'ouvrent présentement devant eux se refermeront plus facilemeut encore qu'elles ne s'étaient ouvertes; les populations qui s'attendaient à nous ne nous demanderont plus rien parce qu'elles sauront qu'il est inutile de demander. Déjà, nous apprenons que le projet de la fondation d'une école normale, projet si excellent, projet auquel se rattache l'avenir des Eglises du Lessouto, est menacé d'un nouvel ajournement, parce qu'aucun de nos missionnaires ne se sent libre d'abandonner, pour se mettre à la tête de cette institution, le troupeau dont il est responsable.

Ce que nous ne faisons pas, d'autres l'entreprendront, et notre impuissance nous enlèvera tout droit de nous plaindre. Il eût été beau pourtant de voir le Lessouto tout entier définitivement relié à nos Eglises protestantes de France. Mais, après avoir remué laborieusement le sol et après l'avoir longtemps arrosé de nos sueurs, nous aurons, si nous n'y prenons garde, la douleur de voir qu'une très grande partie de la moisson était destinée à des étrangers. Nous ne nous hasardons nullement en tenant ce langage. Maintenant que la propagande romaine a mis un pied dans notre champ de travail, faut-il se demander si elle va se montrer allègre à profiter de nos retards ? Elle ne sera pas seule à le faire.

Nous parlions naguère des projets plus que transparents du clergé anglican du Cap. On vient de publier le récit d'une visite qu'un évêque de cette Eglise a faite dans nos stations. M. Twells dit des choses flatteuses pour nos missionnaires et ne peut s'empêcher de reconnaître leurs succès ; mais, évidemment, pour lui, leur œuvre est une œuvre manquée au point de vue des institutions ecclésiastiques, et il ne cache pas combien il lui serait agréable de mettre le Lessouto au bénéfice de l'épiscopat.

A Béerséba, il assiste au culte domestique que M. Rolland célèbre avec sa famille et un certain nombre d'indigènes. « On chanta très bien un hymne sessouto, » dit-il, « mais ce fut sur un misérable air de troisième ordre. La *langue se prêterait si bien aux mélodies grégoriennes !* » (1).

A Morija, il rencontre un fils de Mopéri, frère de Moshesh. A l'instigation du gouverneur, sir George Grey, ce jeune chef a été placé, pendant quelque temps, au Cap, pour son éducation, et y a reçu les soins du clergé anglican. M. Twells, oubliant entièrement qu'Apollos a été baptisé par un missionnaire français et a reçu de lui ses premières leçons, lui adresse cette parole : « *Pensez toujours à moi comme à votre évêque*, » et il lui donne sa bénédiction.

A Thaba-Bossiou, une scène du même genre se passe entre l'éminent visiteur et un fils de Moshesh, qui, lui aussi, est allé au Cap et y a été admis au sacrement. L'évêque rapporte avec complaisance que pendant le cours d'une longue conversation avec lui, ce jeune prince lui a confidentiellement adressé des mots tels que ceux-ci : « Que j'aimerais avoir un missionnaire *appartenant à ma propre Eglise !* Veillez à ce qu'on en place un près de moi. Les Français sont excellents, mais je préfère le rituel de ma propre Eglise et les exhortations de son clergé (*My own church service and clergy.*)

Entre Morija et Thaba-Bossiou, M. Twells, passant devant un magnifique emplacement que bien nous connaissons et que traverse un ruisseau aux eaux limpides, ne peut s'empêcher de soupirer et trace ces mots sur son journal : « J'ai convoité cet endroit-là et je voudrais en faire le site de notre mission, mais je crains que ce ne soit trop près de nos amis, les protestants français.

Dans la capitale du Lessouto, il recueille avec soin les

(1) Les phrases soulignées l'ont été par nous. (*Note des rédacteurs.*)

paroles flatteuses que des préoccupations toutes politiques suggèrent à Moshesh. Ce chef déclare, entre autres choses, qu'il est depuis longtemps en rapport avec le gouvernement anglais, mais qu'il n'avait pas encore vu un membre de son clergé ; il est heureux d'apprendre que son hôte a été envoyé dans le pays par la *reine des évêques anglais.* »

Un service se tient à Thaba-Bossiou. Le missionnaire français, ne prévoyant pas, sans doute, tout ce qui allait être dit, a la bonté d'interpréter. « J'avais, dit M. Twells, un auditoire d'environ quatre cents personnes. Toutes écoutèrent avec un vif intérêt *le grand docteur anglais* (*the great english teacher*). C'est là l'idée que ces gens se font d'un évêque. Je n'ai jamais vu une assemblée aussi attentive. Je parlai avec force sur le danger de remettre à d'autres temps le devoir d'embrasser le christianisme ; j'expliquai aussi, autant qu'il me fut possible, le but et les attributions de l'épiscopat. »

Le dignitaire anglican fait suivre son récit de remarques qui montrent de quelle manière ses préoccupations cléricales lui ont fait interpréter l'extrême courtoisie que nos missionnaires ont partout déployée à son égard. Elles prouvent aussi quelle importance il attache aux formes de l'Eglise qu'il représente :

« On me dit que la plupart des missionnaires français ignoraient complétement ce qu'est l'Eglise anglicane; que d'abord ils avaient eu quelque peur d'un évêque anglais, mais que maintenant ils ont tous exprimé le plaisir que notre visite leur a fait, et l'espoir que j'enverrai dans le Lessouto un, et, si possible, deux membres de notre clergé. Ils ont eu pour nous toute espèce de respect. Ils m'ont invariablement proposé de présider le service du soir dans leurs familles, et, par là, j'ai eu l'occasion de faire usage avec eux d'une partie du rituel de notre Eglise. Tous les matins, vers sept heures, il y a, dans chaque station, un

service pour les indigènes. Quelle leçon pour ceux de notre haut clergé d'Angleterre qui négligent de célébrer un culte journalier ! A ce service se trouve toujours une bonne assistance de trente à cent personnes ou plus. Quelle leçon pour nos laïques qui négligent leurs prières quotidiennes ! J'aime et j'admire les missionnaires français. Ils mènent une vie simple et pleine de renoncement, se contentant d'un salaire de 2,500 francs et d'une maison que généralement ils élèvent, en très grande partie, de leurs propres mains. Mais nulle part, autant qu'au milieu d'eux, je n'avais senti aussi vivement ce qu'*il y a de faiblesse* dans un *système purement protestant* (*mere protestant system*), et les fâcheux résultats d'une ignorance absolue de la vraie nature du culte public.»

M. Twells termine en exprimant l'espérance qu'un jour saint Michel sera universellement reconnu comme le *patron* (patron saint) du diocèse qu'il se propose de fonder dans l'Etat libre, et, s'il le peut, aussi dans le Lessouto.

Ne lui faisons pas un crime de la naïveté avec laquelle il étale les prétentions de sa charge. En cela il n'est que conséquent et fidèle à ses principes.

Pour le présent, en reproduisant quelques passages de son journal, nous n'avons voulu qu'une chose : montrer à nos lecteurs que ce qui reste à faire dans le Lessouto, si nous ne nous hâtons pas de le faire, d'autres le feront pour nous, et tout autrement que nous. Encore s'il s'agissait de la coopération de cette bonne vieille Eglise anglicane qui tendait autrefois une main secourable au presbytérien Antoine Court, et qui, de nos jours, comme alors, a de si dignes représentants chez elle et dans le monde entier ! Mais il paraît que nous sommes en danger d'avoir affaire à des gens pour lesquels la mître, les surplis, les vases sacrés, le patronage de saint Michel, sont la chose essentielle (1). Convenons qu'il serait par

(4) Nous pourrions rendre ce fait encore plus évident par des passages où l'évêque parle avec effusion de son *autel portatif* de prières qu'il a dites du haut de son *trône*, etc., etc. (*Note des rédacteurs.*)

trop douloureux pour le protestantisme français d'être allé dans le désert servir de précurseur au système qu'ils préconnisent.

Il se peut que l'évêque Twells éprouve encore quelques scrupules. Ses remarques à propos du site qui le tentait si fort semblent le prouver. Mais quand on a des convictions aussi arrêtées que les siennes, les considérations secondaires ne tardent pas à céder à ce que l'on croit être un devoir. Pour nous, nous ne nous étonnons que d'une seule chose, c'est que le clergé de cette fraction de l'Eglise épiscopale, épaulé comme il l'eût certainement été par le gouvernement anglais, nous ait laissé si longtemps l'occupation exclusive du plus beau champ de missions que présente l'Afrique australe.

L'heure est donc venue pour nous de donner au Lessouto tout ce que ses besoins religieux demandent. Le seul moyen légitime de fermer les portes qui sont encore ouvertes, c'est d'y entrer nous-mêmes. La conférence demande cinq à six ouvriers de plus. Sachant que la maison des missions n'a présentement que *deux* élèves disponibles, et que de ces deux, l'un doit sans retard aller renforcer la mission du Sénégal, elle s'adresse à des ministres de Christ déjà prêts et aux étudiants de nos Facultés. Se pourrait-il qu'elle eût vainement étendu vers eux des mains suppliantes?

En 1857, deux ministres wurtembergeois, cédant à un appel de la même nature, se mirent au service de la Société des missions de Bâle. Il ne sera peut-être pas sans profit de reproduire ici les paroles qui furent prononcées, à cette occasion, par l'un d'eux, M. Hermann Hauff, jusque-là pasteur suffragant à Laichingen :

« Bien-aimés frères ! Il convient que nous vous rendions compte de la manière dont nous envisageons les missions, des voies de Dieu qui nous ont conduits à notre vocation actuelle, enfin, de nos désirs et de nos espérances pour l'avenir.

« C'est une chose nouvelle et inusitée que des ministres qui

ont été, un certain temps déjà, au service de l'Eglise de leur patrie, la quittent pour aller porter l'Evangile aux païens, et on a le droit de s'informer des motifs de cette démarche

« Ce ne devrait pas être cependant une chose extraordinaire, que ceux-là précisément qui ont été préparés dès leur jeunesse au service de la Parole, se trouvent disposés à porter au loin le nom du Seigneur Jésus. En effet, le règne de notre céleste Chef n'est pas renfermé dans les limites étroites d'une contrée, mais il doit s'étendre jusqu'aux extrémités du monde.

« Celui donc qui se voue au service de Christ n'a pas le droit de choisir une portion de l'œuvre de Dieu, et de considérer toutes les autres comme ne le concernant point, de dire au Seigneur : je te servirai de cœur et d'âme, mais à condition d'avoir une cure et de rester dans ma patrie. Des parents ne peuvent pas dire : Je te consacrerai mon fils, mais à condition que tu le laisses à mes côtés. — Si les jeunes gens s'offraient à Christ dans le véritable esprit de Christ, sans se rechercher eux-mêmes, et si les parents songeaient moins à faire prévaloir des considérations terrestres et leur droit de propriété, il ne manquerait dans les rangs de la jeunesse studieuse ni de bons serviteurs de l'Eglise, ni d'évangélistes pour les païens.

« En était-il autrement dans la primitive Eglise? Nous disons cela pour ceux qui ont coutume d'appliquer à tout la mesure de l'Eglise primitive, et de rejeter tout ce qu'ils n'y trouvent pas conforme. Paul et Barnabas n'étaient-ils pas docteurs et prédicateurs de l'Eglise d'Antioche (Paul ayant préalablement fait des études aux pieds de Gamaliel), lorsque le Saint-Esprit dit : « Séparez-moi Paul et Barnabas pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés? » Alors ils jeûnèrent et prièrent, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent partir (Act. XIII, 1-3).

« C'est peut-être le lieu de dire quelques mots des voies du Seigneur à mon égard.

« Lorsque je quittai l'université, il y a dix ans, pour aider mon père dans son travail, bien d'autres choses remplissaient mon esprit et mon cœur. Quoique je désirasse devenir un bon prédicateur et un membre utile de la société, j'étais plein des idées qui agitaient cette époque, et la doctrine évangélique qu'on m'avait inculquée, dès ma jeunesse, par des paroles et des exemples, était encore pour moi une tradition morte, plutôt qu'une puissance de vie intérieure. Mais la Parole de Dieu manifesta en moi sa force, et lorsqu'en 1848 et 1849, les fondements de toutes choses chancelèrent, et que le néant de tout ce qui est humain fut mis à découvert, je fus poussé vers Jésus-Christ et son royaume, qui ne peut être ébranlé.

« Dans les années suivantes, la grande détresse temporelle et spirituelle de mes concitoyens me contraignit à ne plus me borner à un ministère de forme et de tradition, mais à entreprendre une espèce de mission intérieure, et le Seigneur qui veille sur les siens me fournit des occasions et bénit mes faibles efforts. Cependant je ne pensais nullement encore à quitter le champ qui m'avait été assigné jusqu'alors, pour me tracer à moi-même un autre chemin. Lorsqu'un appel pressant aux jeunes ministres arriva de Bâle, il me sembla que je serais disposé à me rendre au milieu des païens, mais que je devais attendre un signe de la volonté de Dieu. Au commencement de l'année, je reçus le rapport de la Société de Bâle pour 1856, et je lus les onze thèses qui le terminent. La dixième surtout retentit directement à ma conscience. Elle est ainsi conçue : « Un jeune homme « qui n'a jamais examiné et pesé sérieusement, sous le regard « du Seigneur, la question de savoir s'il doit annoncer lui-« même aux païens Jésus crucifié, peut être pieux et « croyant, mais il n'a pas encore puissamment éprouvé l'in-

« fluence de la charité, et son esprit ne s'est jamais profon-
« dément occupé des promesses de l'Ecriture et des besoins
« du règne de Dieu. »

« Ceci me conduisit à examiner devant le Seigneur cette question et à me tenir prêt à son appel. Peu de semaines après, il m'arriva de Bâle une vocation directe, sans que j'eusse rien fait pour la provoquer. Plus je pesais avec méditation et prières cette vocation, plus je sentais s'affermir la certitude qu'elle venait d'en Haut. Devais-je consulter la chair et le sang ? Devais-je dire : « Je n'ai point les qualités « requises, tandis que tout don parfait vient du Seigneur ? »

Puisse l'écho de ces paroles vibrer efficacement au fond du cœur de quelques hommes choisis de Dieu dans les rangs du saint ministère !

Nous réservons pour notre prochain numéro l'examen des voies et moyens auxquels il conviendrait de recourir pour procurer à la Société les fonds qui lui sont nécessaires. En attendant, nous rappellerons que dans ce genre de questions, rien n'égale l'élan spontané d'un ardent amour pour Jésus-Christ et pour les âmes qu'il a rachetées.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre de M. Bisseux.

Wellington, le 10 août 1864.

Messieurs et très honorés frères en Jésus-Christ, notre Seigneur,

Je suis un peu en retard pour vous présenter mon rapport sur mes travaux et sur l'état de l'œuvre à Wellington et

son annexe durant l'année 1863. Ces deux stations, grâce à la bonne santé dont j'ai joui, n'ont cessé d'avoir leur part des moyens de salut et d'édification ; il serait à souhaiter cependant que ces moyens eussent porté plus de fruits. Chaque dimanche est bien pour moi, qui suis seul ici, une journée de fatigue ; mais quand je considère que c'est pour amener des âmes à Christ que je dépense mes forces, je me sens si heureux que je voudrais être au début de la carrière. Il faut devenir vieux pour connaître l'importance de la vie et le prix du temps. Combien peu d'instants il nous reste encore ! La moisson est si grande, et le temps d'y travailler est si limité! Seigneur, renouvelle mes forces et ranime toutes mes ardeurs !

Il faut que Wagenmaaker's Valley se contente, depuis un an, d'une seule prédication le dimanche. A Wellington, où je demeure, je puis en donner deux, savoir une l'après-midi et une le soir. Dans le premier endroit, il y a en outre une école du dimanche suivie par un bon nombre d'adultes. Plusieurs jeunes gens pieux, de la population blanche, la dirigent et s'y rendent très utiles. La journée se termine par une réunion de prières. Le mercredi, j'y vais faire l'instruction des catéchumènes. Enfin, il y a encore, aussi bien qu'à Wellington, une réunion mensuelle pour les missions, que je ne manque pas de présider.

Cette partie de ma congrégation, je pourrais même dire l'Eglise entière, vient de faire une perte irréparable par la mort de Mlle Marthe Leroux, qui en était une des plus solides colonnes. Comme son bienheureux père, M. D. Leroux, elle a fait tout ce qu'elle a pu pour avancer le règne de Dieu à Wagenmaaker's Valley. Je la trouvai à l'œuvre, voilà 34 ans, alors que l'esclavage existait encore. Elle et ses sœurs instruisaient, après les travaux de la journée, les petits nègres de leurs plantations. Si quelqu'un s'inquiétait et s'occupait de beaucoup de choses, dans l'intérêt de l'Evangile et de

l'œuvre des missions, c'était *Marthe*. Non-seulement notre petit temple lui doit beaucoup, en ce qui concerne son ameublement, mais elle avait à cœur, depuis longtemps, de l'agrandir à ses propres frais et dépens. Dieu lui en saura gré. Elle lègue dans ce dessein une somme de 7,250 francs à notre Société. Ses héritiers sont encore chargés de remettre, de sa part, une somme pareille à celle-là à la Société des missions de l'Eglise réformée hollandaise, au sud de l'Afrique, et à quelques autres œuvres chrétiennes. Ne pouvons-nous pas dire de cette chère sœur qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu, et que sa mémoire restera et sera en bénédiction lors même que la génération présente aura passé? — C'est le vendredi-saint que nous avons confié sa dépouille mortelle à la poudre de la terre. L'affluence d'amis affligés était si grande que notre temple ne pouvait les contenir tous. Blancs et noirs, tous ont voulu montrer le respect et l'affection qu'ils portaient à la défunte. Bien des cœurs auront formé le vœu: « que je meure de la mort du juste et que ma fin soit semblable à la sienne! »

Mais l'Evangile est aussi la puissance de Dieu à salut pour le pauvre. La fin édifiante d'une négresse, membre de l'Eglise de Wellington (*Vinette* était son nom) pourrait prouver, si cela était nécessaire, que le Seigneur n'a point égard à l'apparence des personnes. On peut dire d'elle sans exagération qu'elle est morte en odeur de sainteté. Longtemps couchée sur un lit de douleur, l'exemple qu'elle a donné a été une prédication efficace pour un grand nombre d'âmes, et pour moi un grand sujet d'encouragement et de joie dans l'exercice de mon ministère. Vinette avait trouvé la perle de grand prix dans les enseignements de la parole de Dieu. Avec ce trésor dans le cœur, il lui tardait de déloger pour être avec Christ. Son âme s'est envolée au ciel pendant le chant d'un cantique sur la mort du chrétien. Son cœur était tellement attaché à la maison de Dieu, qu'elle nous fit pro-

mettre que, quand nous passerions devant le temple, en nous rendant au cimetière, nous y entrerions pour chanter un ou deux versets du psaume 130. Nous accédâmes à sa prière. « De toutes nos souffrances il nous délivrera, » quand nous en fûmes là, les voix s'éteignirent et ce ne fut plus que pleurs et sanglots dans toute l'assemblée. Mon Eglise s'est chargée des frais de l'enterrement. Une collecte que nous fîmes à ce dessein, le dimanche suivant, nous donna une cinquantaine de francs; cela me fit un bien grand plaisir.

Quelques émigrants allemands et hollandais que l'on trouve ici dans la classe ouvrière, se sont fait incorporer à mon Eglise. En général, ils prennent des femmes de couleur, de là leur désir de fréquenter les mêmes assemblées du culte. Un Français, catholique romain, a aussi voulu avoir un entretien avec moi sur la religion. Comme il faut être prudent avec ces gens-là, je l'ai seulement exhorté à fréquenter notre service, puisqu'il comprend le hollandais, à lire la Bible qu'il possède aussi, et quelques traités en français que je lui ai promis. Si c'est l'œuvre de Dieu, il ne manquera pas d'arriver à la connaissance de la vérité. Je le verrai de temps en temps.

Dans ces derniers mois, nombre d'invitations m'ont été adressées pour aller annoncer l'Evangile dans les lieux environnants. C'est Grœnberg, Paardeberg, et même Franschhoek, où il n'y a point encore de missionnaire. Paardeberg pourrait devenir une annexe de Wellington, si j'avais un assistant. Là, une quarantaine de personnes déjà baptisées ne savent de quel côté se tourner. C'était là que M. Keet travaillait beaucoup. Cet endroit est à deux heures à cheval de Wellington.

Les écoles continuent à aller bien; je devrais même dire qu'elles n'ont jamais été ni si nombreuses, ni si bien dirigées Wellington a 170 élèves inscrits, Wagenmaaker's Valley, 65. L'instruction se borne à la lecture, l'écriture et les éléments

du calcul. Les parents, gens très pauvres en général, retirent les enfants aussitôt qu'ils sont en état de les aider dans leurs travaux. Cela fait que nous n'avons point d'élèves qui dépassent l'âge de 12 ou 13 ans. Lorsqu'ils sont sortis de l'école, il faut encore avoir l'œil sur eux, sans quoi nous n'en verrions que bien peu aux assemblées du culte. Peu de parents accomplissent leur devoir à cet égard. Il faut les visiter à domicile, et alors que d'excuses! L'un n'a point d'habits convenables, l'autre doit soigner les petits enfants de sa mère, etc., etc.

Le surintendant général de l'instruction publique dans la colonie a examiné nos classes, au commencement de l'année, et a paru satisfait. Nous avons eu en même temps la visite du célèbre missionnaire Duff. Quelle différence il a trouvée entre nos écoles et celles qu'il a vues dans l'Inde! Quand aussi aurons-nous des instituteurs indigènes? Ne nous décourageons point : les bonnes choses ne viennent que lentement. Si le Seigneur le veut, je vous écrirai, chers directeurs, avant la fin de cette année. Dieu bénisse et fasse prospérer son œuvre par le ministère de ses faibles serviteurs!

Agréez, messieurs et frères, l'assurance de mon affection cordiale et sincère.

J. Bisseux.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

La correspondance des missionnaires employés dans l'Inde devient de plus en plus édifiante par le grand nombre de conversions ou de résultats généraux qu'elle constate. Nos

lecteurs en jugeront par les courts extraits que nous allons faire passer sous les yeux.

I.

Les Eglises indigènes du Tinevelly et du Travancore. — Les chrétiens Syriens. — La mission allemande d'Ootaeamund.

Voici d'abord quelques fragments d'un rapport rédigé dernièrement par l'évêque anglican de Calcutta, à la suite d'une tournée de quatre mois, qu'en sa qualité de métropolitain de l'Inde entière, il a faite l'année dernière dans les présidences de Madras et de Bombay.

C'est là, comme l'on sait, que se trouve la mission du Tinevelly, si souvent citée parmi les plus prospères.

« A cette extrémité méridionale de nos possessions dans l'Inde, dit l'évêque, notre Eglise compte près de 40,000 membres. Leurs villages, leurs écoles et leurs églises sont dispersés, comme des oasis, dans des déserts de sable rouge ou dans des forêts de palmiers. Au point de vue religieux, ces congrégations sont sous le régime d'une organisation paroissiale très stricte et qui fonctionne plus régulièrement que dans beaucoup de nos paroisses d'Angleterre. Bien que très peu riches des biens de la terre, elles donnent libéralement, en vue du soulagement des pauvres, de la construction des églises, des entreprises évangéliques pour la conversion des païens, et de bien d'autres bonnes œuvres encore. Leurs pasteurs sont au nombre de 38, dont 24 sont des Européens et 14 des indigènes. Elles emploient, en outre, près de 200 catéchistes, tous Indous. Un système d'éducation fort bien entendu assure, dans toute la province, les avantages d'une instruction suffisante aux enfants des deux sexes, et a pour couronnement quatre excellentes écoles normales, où se forment des instituteurs, des institutrices, des catéchistes, et quelquefois même de futurs pasteurs. Généralement, ces chrétiens jouissent d'une excellente réputation, surtout au-

près des autorités civiles. Sans doute tous n'ont pas, en rejetant les idoles, rompu radicalement et tout d'un coup avec les imperfections et les misères qu'on peut appeler les vices nationaux de l'Inde; mais nous n'aurions le droit de les condamner, nous enfants de l'Angleterre, que si toute ivrognerie avait complétement disparu de nos classes ouvrières, et tout égoïsme mondain du sein de nos classes élevées. En somme et tout considéré, je suis profondément persuadé qu'une paroisse indoue du Tinevelly est supérieure en moralité à beaucoup de nos paroisses anglaises ordinaires. Jamais, pour ma part, je n'avais assisté à des actes de culte où l'assistance se montrât plus respectueuse, plus attentive, et où, soit les répons, soit le chant, témoignassent d'une dévotion plus sincère et plus universelle. »

Le royaume de Travancore, voisin du Tinevelly, a pour monarque un rajah qui ne manifeste pas la moindre propension à embrasser personnellement la foi chrétienne, mais qui en permet la libre prédication, et qui a maintes fois donné aux missionnaires des preuves de bon vouloir. Un jour que son fils aîné, héritier du trône, visitait avec l'évêque une école chrétienne, dans la capitale même du royaume, ce jeune prince déclara hautement devant les élèves qu'il regardait les missionnaires comme les meilleurs amis de l'Inde.

La partie méridionale du Travancore est évangélisée par des représentants de la Société des missions de Londres, qui, comme on le sait, se rattache au congrégationalisme. Etranger à toute mesquine influence de secte, l'évêque de Calcutta embrassa leurs stations dans sa tournée, et il en parle de la manière la plus avantageuse. « Si l'on tient compte de la différence des populations, dit-il, ces missionnaires ont été à peu près aussi bénis que les nôtres ont pu l'être de l'autre côté de la montagne. Nous nous arrêtâmes un jour à Nagercoil, leur principale station, et y reçûmes un

accueil tout aussi affectueux que si les missionnaires m'avaient reconnu pour leur supérieur ecclésiastique. »

Le chiffre des Indous qui se rattachent à cette mission du Travancore méridional est d'environ 20,000, et celui des professants de l'Eglise anglicane d'environ 1,500. Le nord du Travancore et l'Etat limitrophe de Cochin sont évangélisés par des agents de l'Eglise anglicane. Ils y comptent près de 8,000 adhérents.

« Dans cette dernière contrée, dit l'évêque, nous nous mîmes en rapport avec les chrétiens syriens, dont 100,000 environ relèvent spirituellement du patriarche jacobite d'Antioche, pendant que les autres, au nombre de 50,000, appartiennent à l'Eglise romaine, à laquelle leurs ancêtres du seizième siècle s'étaient réunis, sous la pression d'Alexis de Menèzes, alors archevêque de Goa. A Cottyam, qui est tout à la fois le siége du Métran jacobite et de notre mission, un grand nombre de jeunes Syriens fréquentent notre collége, et quelques-uns d'entre eux y ont reçu l'ordre du diaconat. »

Appelé à traverser les monts Nilgherries et à y séjourner quelques jours, l'évêque y trouva des représentants d'une autre dénomination religieuse.

« Là, dit-il, dans une de ces fraîches vallées, à Kaity, sont établis des missionnaires allemands de la Société de Bâle. La plus remarquable des peuplades qu'ils évangélisent dans ces montagnes est celle des Tolas, qui prétendent être les propriétaires aborigènes du pays, et se distinguent par des usages qu'on ne retrouve probablement nulle part ailleurs. Ils adorent la cloche suspendue au cou de leurs buffles et emploient leurs prêtres à extraire le beurre du lait, opération qu'ils regardent comme un rit religieux, et tellement importante que l'édifice où elle s'accomplit leur tient lieu de temple. Jusqu'à présent, cette race paraît avoir résisté aux efforts tentés en sa faveur par les missionnaires; mais quelques conversions ont eu lieu parmi les Badégas, tribu soumise aux

Tolas, et qui, réfugiée jadis dans la contrée pour se soustraire au joug des mahométans, s'y adonne paisiblement aux travaux de l'agriculture. Etablis dans un village badéga, les missionnaires y ont obtenu des succès lents, mais d'un caractère solide et encourageant. »

En regagnant son siége épiscopal de Calcutta, l'évêque y reporta la ferme assurance que dans tout le sud de l'Inde et à Ceylan, il reste beaucoup à faire, et que ce qui a été tenté jusqu'à ce jour ne doit être regardé que comme un encouragement à plus d'activité; mais que pourtant beaucoup d'âmes y ont été amenées au pied de la croix du Sauveur, et que cette croix y dominera, dans un jour moins éloigné peut-être qu'on ne le croit, sur les temples détruits du paganisme.

II.

Un jeune couple chrétien du Nizam.

Les provinces connues sous le nom d'Etats du Nizam, sont situées au centre de l'Inde, sur les confins de la présidence de Bombay. C'est une des contrées indoues les moins riches en stations et en œuvres missionnaires. Quelques essais d'évangélisation y ont cependant été tentés, surtout par des évangélistes indigènes, et grâces à Dieu, les missionnaires, en suivant de près ces utiles pionniers de la foi, ont déjà pu recueillir quelques fruits de leurs travaux. Ecoutons l'un d'eux, le révérend M. Schwartz, nous raconter ce qu'il vit, l'année dernière, dans un village des environs d'Aurungabad, capitale du Nizam.

« Généralement, dit-il, les chrétiens disséminés que nous comptons dans ces contrées appartiennent aux castes inférieures et sont pauvres, mais, à l'exception de quelques infirmes, tous gagnent honorablement leur vie par leur travail; et bien que ce travail soit presque toujours très pénible, on ne saurait s'empêcher de remarquer le calme et l'air de joyeux contentement qui les distinguent de leurs compa-

triotes encore païens. Malheureusement, ils sont très illettrés et nous n'avons pas encore eu le temps d'établir parmi eux des écoles. Mais, au point de vue moral, ils font honneur à la profession de l'Evangile, et il en est parmi eux qu'on pourrait à bon droit citer comme des modèles de fermeté. Tels sont entre autres un jeune homme et sa femme, sur le compte desquels je ne puis résister au plaisir de donner ici quelques détails.

« Cet Indou, âgé d'environ vingt-cinq ans, a embrassé l'Evangile depuis trois ans, ainsi que sa jeune femme. Tous les deux ont une physionomie très agréable et paraissent s'aimer beaucoup; ils s'adonnent aux travaux des champs avec succès, et ils attendaient, lors de mon passage, le moment de récolter une moisson dont la beauté témoignait de leur ardeur au travail. Le mari, plus sobre de paroles que ne le sont généralement ses compatriotes, est cependant d'un caractère parfaitement droit; il y a, dans toutes ses manières, une sorte de naïveté enfantine qui, dès notre première entrevue, gagna toute ma confiance. Un dimanche après midi, il était à la porte de ma tente, attendant l'heure du second service, quand je l'entendis tout à coup, de l'intérieur, se mettre à lire, à demi voix et évidemment pour lui seul, des passages du Nouveau Testament en langue mahratte. Il lisait lentement, mais correctement et avec assez de facilité pour montrer qu'il y trouvait du plaisir. Surpris de découvrir une telle science chez un homme que j'aurais volontiers cru étranger à la connaissance de la première des lettres de l'alphabet, je sortis, et, après lui avoir exprimé ma satisfaction, je lui demandai où il avait appris à lire. « J'ai appris tout seul, « me répondit-il, dans les champs, pendant que mes bœufs « se reposaient; il m'a fallu beaucoup de temps, mais en « m'y appliquant tous les jours, je suis venu à bout de mon « dessein. »

A la suite de cette réponse, nous eûmes un assez long en-

tretien. Je l'exhortai à établir, dans son intérieur, un culte de famille et à lire tous les jours, avec sa jeune femme, quelques passages des saintes Ecritures. Pour lui faciliter l'accomplissement de ce devoir, je lui fis don d'un Nouveau Testament entier, car ce que je l'avais entendu lire n'en était qu'une portion détachée. Il me remercia chaleureusement de ce don, mais, quant à la prière, il me dit, avec la simplicité d'un enfant, qu'il n'avait pas besoin d'y être exhorté, « car, ajouta-t-il, comment me passerais-je de prier? Sans cela tout irait mal, et ce n'est pas une ou deux fois par « jour que je le fais, mais toutes les fois que mon cœur me « ramène à la pensée de Dieu. » Il me raconta ensuite quelques-unes des épreuves par lesquelles il avait dû passer pour rester fidèle à sa foi, en présence des grossières superstitions qui règnent dans le pays. Ainsi, sa femme étant une fois tombée très gravement malade, chacun voulait qu'il eut recours en sa faveur au dieu Bhyroba, qui passe dans la contrée pour guérir de beaucoup de maux, si ce n'est de tous. Il suffit pour obtenir ses faveurs, de lui offrir quelques présents, en échange desquels ses prêtres donnent un peu de cendre sainte, qu'on applique sur le front du malade. « Essayez de son pouvoir, » disaient à notre ami, tous ses parents païens. — « Non, » leur répondit-il, « non, ne me parlez pas de ce bloc de « pierre. Je ne veux invoquer que mon Dieu, car lui seul est « puissant, et quand il le jugera bon, il entendra mes prières, « tandis que votre Bhyroba n'entend rien. — « Et Dieu nous entendit, en effet, » ajoutait avec bonheur le jeune indou, « car peu de jours après, à la grande surprise de tout le voi- « sinage, qui croyait ma femme perdue, sa maladie la quitta, « de sorte que beaucoup de ceux qui m'avaient le plus blâmé « finirent par dire que mon Dieu était bien le vrai Dieu. »

Une autre fois, il passait avec sa femme dans un village où se faisait une grande et solennelle procession en l'honneur d'une autre idole nommée Khandoba. Une sorte d'hercule

dévot était au milieu de la foule occupé à faire éclater, disait-il, la puissance du dieu en soulevant, avec son aide, plusieurs chariots attachés les uns aux autres. Emerveillée de cette preuve de force, l'assistance poussait des acclamations bruyantes, auxquelles on remarqua que notre jeune couple ne s'associait pas. Quelqu'un lui en demanda la raison. « C'est que, répondit le mari, votre dieu n'est pas un dieu, et « que si cet homme fait quelque chose d'extraordinaire, ce « n'est certainement pas par la puissance de cette masse « inerte. Tenez, ajouta-t-il, ma femme et moi, nous sommes « ici les seuls qui n'adorions pas Khandoba, parce qu'il est « sourd, muet et sans autre force que son poids! Eh bien! « si nous l'outrageons en parlant ainsi de lui, qu'il tombe « sur nous et nous écrase; nous mourrons en répétant que « nous ne voulons pas l'adorer, comme vous le faites; nous « sommes chrétiens et n'aurons jamais d'autre Dieu que le « Dieu des chrétiens. »

Ainsi me parla mon intéressant interlocuteur, et bien des choses que j'ai apprises sur son compte, par d'autres bouches que la sienne, m'ont donné la conviction qu'il n'y avait ni exagération ni vanterie dans ses récits. Au fait, ce jeune frère et sa femme, qui est sur le point de devenir mère, sont par toute leur conduite le plus bel ornement de l'Eglise naissante dont ils font partie. Que Dieu les bénisse et qu'il accorde à nos travaux beaucoup de conversions pareilles à celles que le saint Esprit a opérées dans ces deux âmes!

(*La suite au prochain numéro*).



AFRIQUE OCCIDENTALE.

ARRIVÉE DU TRÈS RÉVÉREND SAMUEL CROWTHER A SIERRA LEONE.

La dignité d'évêque conférée pour la première fois à un nègre, jadis esclave, est un fait trop intéressant pour que nous craignions de lasser nos lecteurs en y revenant encore.

Nous avons déjà dit que cette nouvelle avait été accueillie en Afrique avec bonheur. Un missionnaire écrit que tous les nègres chrétiens l'ont salué d'un long cri de joie ; ils y voient l'aurore d'un jour nouveau se levant sur leur race si longtemps et si cruellement opprimée.

Un journal qui se publie à Freetown, chef-lieu de la colonie de Sierra Leone, raconte la manière dont l'évêque du Niger a été accueilli dans cette ville, le 10 août dernier, jour de son débarquement.

« Cette réception, dit la feuille africaine, restera certainement mémorable dans l'histoire de la colonie. Elle n'a donné lieu à aucune cérémonie pompeuse, mais on y a vu quelque chose de plus véritablement grand et majestueux : une immense multitude de fils et de filles de Cham accourant sans bruit, mais avec la joie peinte sur le visage, pour y souhaiter la bienvenue à cet ancien esclave libéré, à cet homme d'Aku, revenant dans le pays avec un titre qu'aucun de ses frères en couleur n'avait encore porté. »

Ayant appris qu'il devait quitter Londres le 24 juillet, toutes les congrégations de noirs qui se rattachent à l'Eglise anglicane s'étaient, sur l'invitation de l'évêque colonial, réunies ce jour-là dans leurs chapelles respectives, pour implorer la bénédiction divine sur son voyage, et jamais peut-être navire n'avait été plus impatiemment attendu à Freetown que le *Macgregor Land*, à bord duquel il avait pris passage.

Deux jours plus tard, le 12 août, tous les pasteurs, blancs ou indigènes, et à peu près tous les catéchistes et les instituteurs de la mission anglicane se réunirent dans la grande salle du collége, à Fonrah-Bay, pour complimenter le nouvel évêque. Des chants, des prières et la lecture de la Bible ouvrirent la séance ; après quoi, le secrétaire de la mission lut une adresse, rédigée en fort bon style et qui exprimait avec chaleur les sentiments joyeux de l'assemblée. Le très révérend Crowther y répondit par un discours éloquent dont voici les principaux passages :

« Mes chers frères, recevez mes remerciements pour les sentiments d'affection chrétienne et de respect que vous venez de m'exprimer.

« La mission de l'Afrique occidentale offre à l'Eglise de Christ un aspect des plus encourageants, surtout si l'on rapproche de ses humbles commencements l'état où, par la bénédiction de Dieu, nous la voyons aujourd'hui parvenue.

« Elle avait été entreprise au sein d'une multitude très hétérogène, représentant un grand nombre de tribus diverses et réunies sur ce point par une dispensation de la bonne providence de Dieu. Par les soins zélés, fidèles et persévérants des premiers missionnaires, il est sorti de cette masse informe, d'abord des congrégations de chrétiens sincères, puis des ministres et des agents indigènes, puis une organisation paroissiale pourvoyant elle-même à ses besoins, et enfin, par la grâce de Dieu, cet humble rejeton qui aujourd'hui, sous vos yeux, est appelé à l'honneur d'inaugurer un épiscopat indigène au delà des limites de cette colonie. Elevons donc ici un Ebenezer à la louange de notre Dieu, car vraiment le Seigneur nous a beaucoup secourus.

« Ces développements successifs de l'œuvre sont une indication de Dieu. Ils nous donnent comme un nouveau signal d'aller en avant, de mettre plus courageusement que jamais la main à la charrue, et de décharger nos frères européens

du fardeau qu'ils ont si glorieusement porté depuis cinquante ans. Les tombes d'un grand nombre d'entre eux sont, dans nos cimetières, des monuments de leur fidélité à suivre l'ordre donné par le Maître d'aller instruire les nations. Ceux-là sont entrés dans leur repos; d'autres ont été contraints, par la maladie de quitter ce champ d'activité; quelques-uns travaillent encore au milieu de nous. Envers les uns comme envers les autres, notre reconnaissance ne saurait être trop vive, notre estime trop profonde, notre amour trop sincère: nous sommes les fruits de leurs travaux.

« A nous maintenant de déployer l'esprit missionnaire et de le réveiller au sein de nos congrégations. L'exemple de Paul avait excité le zèle de son disciple Timothée; imitons le zèle de nos devanciers et redoublons d'efforts pour faire rayonner l'Evangile au-delà des frontières de la colonie.

« Pour y réussir, nous devrons tous nous efforcer de bien faire comprendre à nos compatriotes chrétiens le devoir de la libéralité évangélique, en les exhortant à imiter sous ce rapport la mère-église (l'Eglise d'Angleterre), qui, non-seulement paie ses pasteurs et ses instituteurs, bâtit et entretient ses temples et ses écoles, mais encore s'impose d'immenses sacrifices pour envoyer l'Evangile de Christ aux nations sur lesquelles ne s'est pas encore levée la divine lumière dont il est la source.

« Mais par dessus tout, chers frères, soyons les serviteurs de Christ, le bon berger, et suivons l'exemple de ses apôtres en cherchant continuellement auprès de lui, par la prière, les secours et la force qui nous sont nécessaires. Là est l'arme la plus puissante dont nous ayons à faire usage. C'est quand nous sentons notre faiblesse, notre profonde impuissance à changer par nous-mêmes les cœurs endurcis, que le Seigneur se met lui-même à l'œuvre pour déployer dans ces cœurs toutes les merveilles de sa grâce. Cette assistance, il l'a promise à qui la lui demandera; demandons-la donc avec con-

fiance. N'est-ce pas de lui que nous avons reçu l'ordre d'aller en avant ? »

Immédiatement après ce discours, les directeurs et les élèves du collége où avait lieu la réunion, présentèrent à l'évêque leur adresse particulière, à laquelle il fit une réponse non moins chaleureuse. Ses paroles, dit un assistant, trouvèrent d'autant mieux le chemin des cœurs qu'autrefois, en 1827, l'orateur avait été lui-même élève de ce collége et que cette circonstance lui offrit l'occasion de rappeler, avec autant de bonheur que d'humilité, par quels chemins Dieu l'a conduit depuis le jour où sa miséricordieuse providence le délivra de l'affreuse main des marchands d'esclaves. »

Peu de jours après cette belle séance, le très révérend Crowther s'est embarqué pour les bouches du Niger, le grand fleuve dont le vaste bassin forme son diocèse.

Mentionnons en terminant un fait qui fut rappelé dans cet échange de bonnes paroles, c'est que le fils aîné de l'évêque du Niger se consacre aussi à l'œuvre des missions; il fait actuellement ses études dans l'institut de la Société des missions anglicanes à Islington, près de Londres.



ETATS-UNIS.

UNE FÊTE INDIENNE ET INFLUENCE D'UNE STATION MISSIONNAIRE.

Les efforts tentés pour amener à la foi chrétienne les tribus indiennes qui habitent encore le sol de l'Union ont été, sur plusieurs points, récompensés par de beaux succès. Mais il n'en est pas de même partout, et, bien des fois encore, les voyageurs qui parcourent ce qu'on appelle les *contrées réservées* y sont témoins des scènes païennes les plus étranges. En voici un exemple, qu'un des collaborateurs de l'*Observateur de New-York* raconte aux lecteurs de ce journal.

« La semaine dernière, écrit il sous la date du 14 août, j'ai vu, près d'Ontonagon (sur les bords du lac supérieur, Etat de Michigan), ce que les indiens Chippawais de ces contrées appellent la « Fête du chien blanc. » Elle a eu lieu sous une espèce de vaste berceau ou hangar, supporté par de hauts poteaux et recouvert de branches de pins, qui avait été construit tout exprès, et qu'on a dû démolir sitôt après la cérémonie. De grand matin, au jour fixé, un chef, faisant l'office de sacrificateur, avait égorgé un chien blanc. Le corps fut, aussitôt après, porté à l'extrémité orientale du hangar et bientôt entouré silencieusement par les Indiens du lieu, au nombre d'une centaine. Au centre de ce cercle, trois hommes, armés de deux tambours et d'une corde de buffle, firent entendre pendant assez longtemps une musique vraiment infernale. Quand cet affreux tapage eut cessé, le chef prit la parole et adressa à ses auditeurs une allocution à laquelle ils répondirent plusieurs fois, par des acclamations, mais dont malheureusement nous ne pûmes comprendre un seul mot. Ce discours achevé, l'orateur fit une distribution de whiskey (eau-de-vie), dont les vieux comme les jeunes gens eurent leur part. Arrivés alors, sans doute par l'effet réuni de la musique, du discours et de l'*eau de feu*, à un degré d'excitation qui faisait peine à voir, tous ces gens se mirent à marcher rapidement autour du chien mort, les mains appuyées sur les genoux et en imitant avec violence les aboiements et les hurlements de la race canine. Cet exercice dura bien une heure, après quoi le cadavre de l'animal fut porté à quelque distance du hangar, puis soigneusement dépouillé de son poil, au moyen de la flamme, et jeté dans une chaudière sous laquelle pétillait un grand feu. Une autre marmite contenait une bouillie faite de farine d'orge et d'eau. Pendant que le tout cuisait, les Indiens retournèrent sous le hangar et se rangèrent de nouveau autour de l'endroit ou avait été exposé le corps du chien. Un morceau d'étoffe noir y avait

remplacé la victime. A un signal donné par le maître des cérémonies, la marche circulaire recommença, mais cette fois très lentement, car chacun des assistants, en passant près du voile noir, en approchait son oreille comme s'il eût voulut s'assurer de ce qu'il pouvait y avoir dessous, puis y laissait ensuite tomber de sa bouche une petite pierre blanche. Quand tous eurent passé, ces petites pierres furent rangées en rond sur l'étoffe, et celle-ci soigneusement roulée, puis emportée au loin, je ne sais où, au bruit des aboiements de toute l'assemblée, mais cette fois moins éclatants et moins désordonnés que précédemment. Cette partie de la cérémonie achevée, l'assistance vint se ranger autour des marmites, et là tous, hommes, femmes et enfants, se mirent à dévorer avec tous les signes d'une joie frénétique, la chair du chien et les copieuses portions de bouillie que le chef leur fit distribuer.

« Voilà ce que nous vîmes de la « Fête du chien blanc. » Quel est le sens de cette pratique, je n'en sais rien, et il est probable que si nous l'avions demandé « aux acteurs de la fête, ils auraient été fort embarassés de nous en donner une explication quelque peu claire; mais qu'il est triste de penser que de tels rites se célèbrent encore, en l'an 1864, sur les rives de nos grands lacs de l'intérieur! »

« Des habitudes invétérées d'insouciance et de paresse, rendues plus funestes encore par le goût des liqueurs fortes, sont les grands obstacles qui s'opposent aux progrès du christianisme et de la civilisation au sein de ces malheureuses peuplades, que ces habitudes poussent rapidement vers une ruine aussi prochaine qu'inévitable. Leurs cabanes continuent à être ce qu'étaient les wigwams de leurs ancêtres : quelques pieux, recouverts de branches d'arbres et d'écorces, formant une sorte de tente sans cheminée, sans fenêtres et n'offrant à l'intérieur aucune trace de ces commodités de la vie, même les plus communes, que le voisinage des blancs aurait pu faire

parvenir jusqu'à eux. En été, la vie, dans ces conditions, paraît encore tolérable, mais durant la longue saison d'hiver, on a peine à se figurer la masse de privations et de souffrances qui doit en former le tissu. »

Des missionnaires sont cependant à l'œuvre dans ces contrées à l'aspect si triste, aux habitants si peu faits, ce semble, pour inspirer un bien vif intérêt. Le voyageur auquel nous empruntons ces détails visita quelques-unes de leurs stations. Partout où elles ont pris pied, et dans leur voisinage immédiat, des signes d'amélioration matérielle se font remarquer. Il y a quelque culture, et au lieu de passer leur vie à vagabonder, à fumer ou à boire, les Indiens prennent insensiblement des habitudes plus régulières; mais ces progrès s'accomplissent avec une lenteur qui découragerait les missionnaires s'ils n'étaient des hommes de foi et d'un dévouement à toute épreuve.

Dans un village nommé l'Anse, un de ces pieux serviteurs de Christ, le révérend Johnson, de l'Eglise méthodiste épiscopale, est parvenu à former une petite congrégation d'environ soixante membres, et prêche, chaque dimanche, les vérités du salut devant une centaine d'auditeurs. Il dirige aussi une école qui paraît assez prospère. Sous cette influence, les Indiens commencent à se construire de petites cabanes en troncs d'arbres et quelques-uns à cultiver le sol avec succès. « On me présenta, dit notre voyageur, au chef de la tribu, dont le nom est *Kin-nic-vain-ce*, c'est-à-dire « le jeune aigle. » C'est un homme d'âge mûr, de fort bonne mine et qu'on me dit être très bien disposé en faveur du christianisme et de l'éducation. Non loin de la petite chapelle, se trouve le cimetière. On y voit, sur quelques tombes, des pierres dressées à l'endroit de la tête, avec le nom du défunt, mais sur la plupart, de simples petites boîtes en sapin, ou même en écorce. On y a aussi planté des arbres toujours verts et on y cultive des fleurs, preuve évidente

que ces pauvres Indiens conservent et honorent le souvenir des morts. Puissent-ils recevoir bientôt, dans une mesure plus abondante, ces célestes consolations que l'Evangile seul sait inspirer en face de la mort et sur la tombe de ceux qui ne sont plus! »



ANGLETERRE.

ÉVANGÉLISATION DES JUIFS.

A l'époque où nous rendîmes compte des dernières assemblées générales des Sociétés de missions d'Angleterre, nous n'avions pas encore reçu le rapport de la grande *Société de Londres pour la propagation de l'Evangile parmi les juifs.* Aujourd'hui, nous pouvons, d'après le journal de la Société, citer quelques-uns des faits contenus dans ce document.

Les recettes de l'année dernière avaient dépassé celles de l'année précédente d'environ 6,000 fr.; mais n'avaient cependant pas suffi à couvrir les dépenses. Elles ne s'élevaient qu'à 32,680 livres sterling (817,000 fr.), tandis que les dépenses avaient atteint le chiffre de 36,272 livres.

Une des branches importantes de l'œuvre est la publication des Livres saints en langue hébraïque et d'autres livres ou traités, composés en différentes langues, en vue des besoins religieux d'Israël. Il était sorti des dépôts de la Société, dans le courant de l'année, 4,771 Bibles; 4,288 Nouveaux Testaments; 12,358 portions détachées de l'Ecriture et près de 90,000 volumes ou traités divers.

A Londres, l'activité des agents de la Société s'est soutenue et a reçu de nombreux encouragements. Les services de la chapelle que la Société fait desservir par ses missionnaires, ont été généralement bien fréquentés, et l'instruction reli-

gieuse recherchée d'un grand nombre. Dans les neuf derniers mois de 1863, vingt-quatre Israélites adultes et dix enfants avaient reçu le baptême. Ces admissions ont porté à 465 adultes et à 539 enfants le chiffre total des baptêmes administrés dans cette maison de prières depuis qu'elle existe.

Un des points du continent européen sur lesquels les travaux de la Société sont les plus actifs, est la Hollande et en particulier la ville d'Amsterdam. Il y a là, parmi la population juive des besoins religieux réels. Un jour que le missionnaire, M. Pauli, devait prêcher dans une ville qui renferme beaucoup de catholiques romains et d'Israélites, les uns et les autres se pressaient tellement autour du local désigné qu'il en résulta une sorte d'émeute. Comme on avait annoncé un service pour les Juifs, ceux-ci prétendaient avoir le droit d'entrer les premiers et il fallut l'intervention bienveillante de la police pour régler le différend. A Amsterdam, le missionnaire s'était, non d'abord sans de grandes hésitations, présenté dans une famille juive des plus respectables. Il craignait d'y être mal reçu, mais ces appréhensions furent bientôt dissipées. La mère se trouvait avoir lu le Nouveau Testament et en avoir reçu des impressions très sérieuses. Dès sa première visite, M. Pauli fut invité à prier avec la famille ; des relations régulières s'ensuivirent et le résultat a été que toute la famille, comprenant le père, la mère et cinq enfants, a pu être baptisée par un pieux pasteur de l'Eglise réformée. Cette cérémonie fit sensation, et a eu pour effet l'arrivée à la foi chrétienne d'une autre famille de cinq personnes. — Une des objections que les Juifs éclairés de Hollande opposent souvent au missionnaire est de nature à affliger profondément les cœurs chrétiens, en révélant la déplorable influence que les vues rationalistes d'un grand nombre de pasteurs exercent sur les esprits : « Que nous parlez-vous de christianisme ? disent-ils; vos professeurs et vos

pasteurs s'uniront un jour à la synagogue; ils voient que nous avons raison de rejeter Jésus-Christ. »

En Allemagne, à Dantzig, à Berlin, à Francfort et dans plusieurs autres villes, l'œuvre marche et se développe, sans beaucoup de bruit, mais avec une régularité qui remplit les missionnaires de confiance en l'avenir. Un assez grand nombre de baptêmes ont eu lieu sur ces différents points. Dans une petite ville très commerçante des environs de Francfort, toutes les familles israélites, qui sont assez nombreuses, possèdent le Nouveau Testament et le lisent avec plus ou moins de fruit. Un des missionnaires de Dantzig, M. Lawrence écrit que, dans cette ville aussi, la lecture du Nouveau Testament dissipe beaucoup d'ignorance et de préventions. Un Juif très instruit qui nous avait, dit-il, étonnés par la remarquable connaissance qu'il a de cet Evangile et par la facilité avec laquelle il nous en citait les passages, nous disait : « C'est que je n'ai pas lu ce livre par simple motif de curiosité. Plus je l'ai médité, plus je me suis convaincu de la vérité de son contenu, et, au fond du cœur, « ajouta-t il quelques instants après, » je suis à peu près chrétien. »

La Société entretient dans le grand-duché de Posen quinze écoles, qui, l'année dernière, ont compté plus de 550 élèves, presque tous israélites de naissance.

De Dantzig et de Berlin, les missionnaires de la Société ont les yeux fixés sur la Russie, et saisissent toutes les occasions d'y faire quelque chose dans l'intérêt des enfants d'Israël. Par suite des tristes évènements dont la Pologne vient d'être le théâtre, beaucoup de Juifs polonais, forcés de quitter momentanément ce pays, en ont profité pour se procurer les saintes Ecritures et ont pu, à leur retour, les emporter avec eux, ce qu'en temps ordinaire la police russe ne leur aurait pas permis. Dans le courant de l'année, deux synodes protestants, tenus en Finlande et en Courlande, se sont occupés du devoir d'évangéliser les Israélites et ont décidé d'y exhorter les

conducteurs et les fidèles de leurs Eglises. Depuis lors, quatre villes russes, celles de Saint-Pétersbourg, Wilna, Mittau et Riga, ont demandé qu'on leur envoyât des missionnaires pour les Juifs, et sur plusieurs points il s'est formé, en vue de cet objet, des associations spéciales. Celle de Saint-Pétersbourg est placée sous le patronage de l'impératrice, et celle de Revel a pour présidente une femme distinguée, Mme de Mohrenschield, qui, depuis trois ans, soutenait à elle seule, dans cette ville, une école suivie par douze enfants israélites.

Les importantes stations de Jassy et de Bucharest n'ont pas vu s'opérer dans leur ressort beaucoup de conversions; mais elles ont eu pour résultat de faire disparaître, en grande partie, les préventions haineuses qui naguère encore élevaient devant les missionnaires une barrière en apparence infranchissable. L'un d'eux, nommé M. Wolkenberg, en est une preuve frappante. Originaire de ce pays, il avait été baptisé à Jassy, il y a sept ans, mais, peu après, il s'était vu forcé de s'éloigner pour échapper à l'irritation violente que sa conversion avait soulevée parmi ses anciens coreligionnaires. On lui avait, plusieurs fois, fait entendre des menaces de mort. Revenu aujourd'hui, comme aide-missionnaire, dans ce pays qui lui est cher, rien de pareil ne l'arrête plus; partout, au contraire, on lui fait le meilleur accueil, et plusieurs de ceux qui l'avaient autrefois outragé sont au nombre de ceux que ses travaux chrétiens trouvent le mieux disposés. — A Bucharest, trois Israélites, dont un appartient aux classes élevées, ont reçu le baptême et neuf aspirent à le recevoir bientôt. L'école de garçons compte 65 élèves et celle des filles 159; ensemble 224, dont 176 sont de race israélite, et dont une douzaine ont pour parents des Juifs déjà convertis à l'Evangile.

En Turquie, les travaux de la Société se sont poursuivis, avec des succès plus ou moins sensibles, à Constantinople, à Smyrne, à Bagdad, à Jérusalem et dans quelques autres villes

encore. A Constantinople, le missionnaire Zabanski et le colporteur qu'il dirige ont pu se mettre en rapport avec plus d'un millier d'Israélites, et placer parmi eux au delà de 600 exemplaires des Livres saints. A Smyrne, trois prosélytes, dont deux jeunes filles confiées aux soins des diaconesses allemandes, ont pu recevoir le baptême. A Bagdad, un rabbin a été admis dans l'Eglise chrétienne, après avoir fait à sa nouvelle foi des sacrifices très considérables, et supporté l'opprobre de Christ avec un courage et une résignation dignes de tout éloge. De Jérusalem, enfin, qui possède une petite congrégation, sortie tout entière des rangs du judaïsme, les agents de la Société ont pu rayonner sur différents points du pays. Ils ont, à diverses reprises, visité les Israélites de Jaffa, d'Hébron, de Caïfa, d'Acre, de Tibériade, de Beyrout et, deux fois dans l'année, ceux de Damas qui sont au nombre de plusieurs milliers. Un des heureux fruits de ces tournées d'évangélisation c'est que plusieurs de ceux qui en ont été l'objet ne font plus ensuite de voyage à Jérusalem sans rechercher les missionnaires, soit pour s'entretenir avec eux de religion, soit pour acheter, dans leurs dépôts, des livres qu'ils font à leur retour circuler parmi leurs coreligionnaires.

Au nord de l'Afrique, le Caire, Alger, Constantine et beaucoup d'autres localités, où se trouvent des enfants d'Israël, ont des missionnaires à poste fixe, ou sont visitées par des agents de la Société. Mais nulle part peut être la présence de ces messagers du salut en Christ ne semble mieux appréciée qu'à Tunis. « Depuis mon retour dans cette ville, au mois d'avril dernier, « écrit l'un d'eux, » M. Fenner, les visites que m'ont faites les Israélites ont été plus nombreuses que jamais. Chaque semaine, j'en ai reçu en moyenne de 50 à 60, et un moment, au mois de mai, à peu près une centaine. Cette affluence s'est continuée sans interruption jusqu'à la fin d'août, c'est-à-dire jusqu'au moment où brisé de fatigue

etaccablé par la chaleur du climat, j'ai dû aller, avec ma famille, chercher un peu de repos à Constantine. Durant ces quatre ou cinq mois, je ne pense pas exagérer en affirmant qu'à peu près 2,000 Juifs, de tout âge et de toute position sociale, ont entendu de ma bouche la bonne nouvelle du salut acquis à l'humanité par les souffrances et la mort du Crucifié. Les visites de plusieurs d'entre eux se sont renouvelées assez souvent pour que j'aie pu étudier avec eux toutes les grandes prophéties relatives au Messie, et leur démontrer, du mieux que j'ai pu, comment ces prédictions ont reçu leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ de Nazareth, notre adorable Rédempteur. »

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ISRAEL, A BALE.

Cette association, dont les travaux sont bien humbles auprès de ceux que nous venons de passer en revue, poursuit cependant avec persévérance et fidélité la tâche qu'elle s'est donnée. Elle a, le 28 juin dernier, célébré son 33me anniversaire, et donné à ses amis quelques détails pleins d'intérêt.

En relations étroites avec la grande Société des Missions de Bâle, elle lui prépare des élèves qui, sortis des rangs du judaïsme, se sentent appelés par l'Esprit à porter l'Evangile aux païens. Trois de ces jeunes prosélytes sont entrés à ce titre dans l'institut de cette Société : le premier est un Russe; le second un Allemand de Hambourg, et le troisième un Hongrois, originaire de Pesth.

L'asile ouvert par la Société des Amis contient trois prosélytes, et l'on a pu y accorder l'hospitalité à quelques Israélites de passage ou en séjour momentané à Bâle. L'accomplissement de ce devoir charitable offre, on le comprend, de précieuses occasions de parler du Messie à ces hôtes

reconnaissants ; aussi quelques bons résultats ont-ils été obtenus de cette manière. Des secours en argent ont aussi été distribués, mais avec toute la réserve et les précautions que suggère à cet égard la prudence chrétienne.

La dissémination des Ecritures, et d'autres publications plus ou moins volumineuses, est un des moyens que la Société met en œuvre. Il en a été distribué, durant l'année, près de 1,200 exemplaires, dont un certain nombre dans l'Amérique du Nord, par les soins d'un pieux pasteur de ce pays.

Les recettes de l'année se sont élevées à 9,208 fr., dont 6,000 ont été recueillis en Suisse. Il a été dépensé 8,569 fr., de sorte que le nouvel exercice s'est ouvert avec un encaisse d'environ 640 fr.

Un fruit des missions pour les Juifs.

Un missionnaire bien connu et souvent cité, le Dr Ewald, de Londres, ayant voulu se rendre compte du nombre de pasteurs d'origine israélite qu'a comptés l'Eglise anglicane, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, est arrivé à un résultat véritablement encourageant. Le chiffre de ces pasteurs s'élève à 105, dont 7 seulement sont décédés. D'autres Eglises, soit en Angleterre, soit sur le continent, soit aux États-Unis, en possèdent aussi, et l'œuvre des missions chez les païens en compte un certain nombre parmi ses agents les plus dévoués.

ASIE ET AMÉRIQUE DU NORD.

MISSIONS RUSSES.

L'Eglise orthodoxe russe a ses missions, peu connues, même en Russie, mais qui mériteraient de l'être davantage,

ne fût-ce que pour apprendre au monde chrétien comment cette Eglise entend l'Evangile et le devoir d'en répandre la connaissance jusqu'aux extrémités de la terre.

La plus importante de ces entreprises paraît être celle qui a pour champ d'activité les régions glaciales qui terminent et relient de si près, au nord, les deux continents d'Asie et d'Amérique. Cette mission a pour chef le prêtre Benjamin, qui, sous le nom d'Innocent I[er], a été investi des fonctions d'archevêque du Kamschatka et de pasteur principal de toutes les Eglises du pôle.

« En 1823, dit un journal russe cité par l'*Evangéliste*, ce vénérable et distingué missionnaire commença ses travaux dans la péninsule américaine-russe de Aslaka et le groupe voisin des îles Aleutiennes. Il se fixa d'abord à Unalaska, et de là il travailla à répandre le christianisme et la civilisation dans toutes les parties de ce groupe d'îles. Généralement parlant, depuis 1830, la conversion de ces insulaires s'est opérée progressivement et avec assez de facilité. Benjamin trouva partout une grande soif de vérité, et il eut la joie de voir les nouveaux convertis croître fermement en piété pratique et en œuvres de miséricorde. Quant aux tribus dispersées sur tout le territoire de l'Amérique russe, Benjamin a aussi essayé de les convertir, soit des îles Aleutiennes, où il demeurait d'abord, soit de Nouvel-Arkangel, sur l'île de Sitka, où il fixa ensuite son siége. Il s'est principalement occupé d'évangéliser les tribus qui se trouvent aux extrémités méridionales, dans le voisinage de Sitka. D'abord, il fut très difficile de faire impression sur ces tribus d'Indiens nomades. Mais en 1845, un membre du clergé de Benjamin, nommé Litwiazen, put en baptiser cinq cents, et ces néophytes ont contribué largement à se construire pour eux-mêmes une église en bois près de Nouvel-Arkangel. Depuis ce moment, les progrès de la mission ont été continus, quoique lents ; le nombre des nouveaux convertis s'est accru, d'année en

année, d'une quarantaine environ, en sorte qu'à l'heure qu'il est, près de cinq mille Indiens sont passés au christianisme. »

Cette relation succincte nous éclaire peu sur les moyens mis en œuvre par les missionnaires pour instruire les païens et s'assurer de la sincérité de leur conversion. Le journal russe donne cependant, en terminant, un détail qui distingue heureusement les missions russes de celles de l'Eglise romaine. C'est qu'elles mettent les livres sacrés entre les mains de leurs néophytes. Il nous apprend que l'Evangile selon saint Matthieu et d'autres livres religieux ont été traduits dans la langue la plus généralement répandue dans ces contrées.

— Une statistique des institutions de l'Eglise russe, publiée récemment, établit qu'en 1861, cette Eglise avait reçu dans son sein 427 juifs, 579 mahométans et 1,457 païens

---

NOUVELLES RÉCENTES

EMPIRE TURC.

Des chrétiens de Constantinople et des stations missionnaires de l'Asie-Mineure ont récemment envoyé à la Société biblique des États-Unis plus de 3,000 francs, qu'ils avaient collectés entre eux, et qu'ils ont prié le comité de consacrer spécialement à répandre la Bible parmi les nègres affranchis par suite de la guerre actuelle. Les noms de la plupart des donateurs sont des noms tout-à-fait orientaux. On y lit ceux de Matthissian, Dikran, Tateos, Pacrad, Serophian, etc.

ÉTATS-UNIS.

A la dernière assemblée générale du Conseil américain pour les missions étrangères (en 1863), il avait été *résolu* que, pour couvrir la dette qui pesait sur la Société depuis plusieurs années, les recettes de l'exercice qui commençait alors devraient être portées à 500,000 dollars (2,500,000 francs), et que le comité prendrait des mesures pour arriver à ce résultat. L'entreprise paraissait téméraire, en face des difficultés d'une guerre aussi dispendieuse que cruelle, mais elle n'en a pas moins été couronnée d'un plein succès. Avant même l'assemblée générale de 1864, qui vient d'avoir lieu à Worcester, les directeurs ont pu annoncer à leurs amis que les recettes avaient dépassé le chiffre demandé. Jamais encore la Société n'avait tant reçu.

CHINE.

Consécrations et baptêmes à Ningpo. Les missionnaires presbytériens d'Amérique viennent de consacrer, dans cette ville, deux agents indigènes dont ils avaient pu, depuis longtemps déjà, apprécier le caractère et les services. Ils annoncent, en outre, avec bonheur, que dans la ville et dans les environs l'œuvre fait des progrès sensibles. En un an, l'Eglise rurale de Yuyiao a vu le nombre de ses membres s'élever de quatre à quarante, et, dans une autre station, six adultes ont pu tout récemment être admis dans les rangs de l'Eglise.

— *Missionnaires et membres d'Eglise.* Le chiffre des missionnaires étrangers actuellement employés dans l'empire chinois est de 95, et celui des indigènes baptisés d'environ 2,500. Près d'un tiers de ces derniers se trouve à Amoy et dans les villages environnants.

— Un missionnaire américain, M. Martin, annonce qu'il vient d'ouvrir une chapelle à Pékin. C'est le *huitième* lieu de culte protestant que possède aujourd'hui la capitale de l'empire chinois.

INDE.

PRÉDICATION ITINÉRANTE ET DISTRIBUTION DE LIVRES.

Deux missionnaires américains, accompagnés de quatre agents indigènes, ont fait dernièrement, dans un district de l'Inde centrale, une tournée de prédication qui n'a pas duré moins de quatre mois. Durant ce laps de temps, ils n'ont pas visité moins de deux cents villes ou villages et annoncé l'Evangile à des milliers d'Indous, dont la plupart l'entendaient pour la première fois et ont paru singulièrement frappés de sa supériorité sur les doctrines et les pratiques de l'indouisme. Les livres saints et les traités religieux, dont les missionnaires avaient eu soin d'emporter une provision considérable, ont été recherchés avec beaucoup d'ardeur. Plus de 8,000 exemplaires en ont été placés, ou plutôt, à peu d'exceptions près, *vendus*, surtout dans les bazars ou les foires, moyen certain de les faire circuler au loin. « Nous eûmes un jour, écrit l'un des missionnaires, une preuve frappante de l'excellence de cette manière de travailler à l'avancement du règne de Christ. C'était à plus de soixante lieues d'Hyderabad. Arrivés vers midi dans un grand village, nous avions à peine fini de dresser nos tentes, quand une foule de natifs vinrent nous saluer commes d'anciennes connaissances et nous demander nos livres, en les désignant par leurs titres. Très étonnés de cet accueil, nous en demandâmes l'explication, et apprîmes que quatre ou cinq jours auparavant, un habitant du lieu avait, à quinze lieues de là, acheté de nous quelques-unes de nos brochures, et qu'à son retour, il n'avait rien eu de plus pressé que de les montrer à ses voisins. Tout le monde alors avait voulu les lire; on les avait trouvés excellentes, on s'était promis de se les procurer à la première occasion, et, ce qui nous réjouit davantage encore, c'est que ces gens n'avaient pas lu seule-

ment des yeux. La plupart paraissaient avoir bien compris et nous demandèrent des explications, qui rendirent aussi sérieuses qu'intéressantes les heures que nous pûmes passer auprès d'eux. »

UN LORD ANGLAIS DEVENU DIEU.

Un missionnaire de l'Inde écrit que la ville de Kholapore ne compte pas moins de 252 temples consacrés aux idoles, tandis qu'on n'y voit encore qu'une maison de prières chrétiennes. Mais ce qu'il y a de plus curieux sous ce rapport, c'est une statue d'un seigneur anglais, lord Cornwallis, qui, placée dans la maison de ville, y est devenue l'objet d'un culte tout aussi réel que celui dont les dieux Brahma ou Scivah sont les objets. Les femmes figurent pour le plus grand nombre parmi ces adorateurs, dont le zèle est tel, qu'on peut évaluer à 15 ou 20 par jour le chiffre des noix de cocos qu'ils viennent offrir au nouveau dieu, en les brisant aux pieds de sa statue. Cette pratique superstitieuse est devenue assez générale pour que des mahométans même y prennent part.

Ce fait n'est, du reste, pas seul de son espèce, et l'on cite, sur divers points de l'Inde, plusieurs personnages de marque qui, morts depuis peu, sont déjà passés à l'état de divinités. On rapportait, il y a quelques années, qu'un ancien employé supérieur de l'Inde fut fort étonné d'apprendre, en retournant dans ce pays, après quelques années passées en Angleterre, qu'une secte religieuse l'avait adopté pour son dieu. Tels sont les fruits de ces anciennes religions de l'Orient, que quelques savants modernes ne craignent pas de mettre à peu près sur la même ligne que la religion de Jésus-Christ.

UN COURAGEUX SERVITEUR DE CHRIST.

La Société des missions de Londres vient de perdre, dans le Travancore, un de ses plus anciens et plus fidèles agents indigènes. Cet homme, qui avait pris à son baptême le nom de James Sherman, exerçait, dans sa jeunesse, le pénible métier de *grimpeur* au sommet des palmiers, pour en atteindre le fruit. Mais après sa conversion, il s'était senti appelé à prêcher l'Evangile à ses compatriotes, et, pendant vingt-cinq ans, il s'est adonné à cette occupation avec un dévouement, une activité et un courage que l'on a pu taxer quelquefois d'imprudence, mais qu'il était impossible de ne pas admirer. Aucun obstacle ne l'arrêtait. Il avait plusieurs fois trouvé le moyen d'exhorter à devenir chrétiens le Dewan (premier ministre du royaume), la reine-mère, et jusqu'au roi lui-même. Un jour, s'étant introduit sans permission devant le monarque, il avait été cruellement battu et jeté en prison, mais sans en être intimidé. Il avait adopté, pour première règle de conduite, le devoir d'inviter toutes les âmes à venir au Sauveur. Ses derniers jours ont été ceux d'un croyant qui sait avoir combattu le bon combat ; il s'est endormi en paix dans les bras du Seigneur.

SUCCÈS ÉVANGÉLIQUES A CEYLAN.

Les missionnaires américains ont fondé à Ceylan dix Eglises, dont quatre sont dirigées par des pasteurs indigènes. Plus de vingt autres agents, également indous, y sont à l'œuvre, et, l'année dernière, le nombre des admissions dans l'Eglise s'est élevé à quarante.

Paris — Imprimerie de Ch. MARÉCHAL, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 8 novembre 1864.

C'est sans hésitation, et pour remplir le plus évident des devoirs, que nous avons informé nos lecteurs des besoins qui nous ont été signalés dans le Lessouto, et que nous avons joint aux instances de nos missionnaires tout ce qui nous paraissait propre à justifier leur demande. Toutefois, il importe qu'on le sache, nous ne confondons pas ce qu'il faudrait faire avec ce que le comité directeur peut faire. Le secours qu'on lui demande est trop considérable pour qu'il s'aventure à le fournir, sans quelque garantie d'un accroissement correspondant de libéralité de la part des Eglises. Les recettes régulières de la Société suffisent à peine pour l'entretien de l'œuvre telle qu'elle est présentement. Depuis quelques années, ce n'est qu'à l'aide d'appels spéciaux que nous parvenons à combler des déficit qui se reproduisent dès que les secours exceptionnels ont cessé. Grâce à Dieu, ce mode de vivre, tout anormal qu'il est, n'a eu jusqu'ici d'autre fâcheux résultat qu'une succession d'alarmes plus ou moins vives au sein du comité; mais il deviendrait fort périlleux et tout à fait insupportable s'il devait se perpétuer après l'envoi de quelques missionnaires de plus. Nos découverts prendraient alors des proportions tellement exagérées qu'il serait impossible d'y remédier. Les directeurs de nos œuvres chrétiennes et les soutiens de ces œuvres ne pouvant s'entendre d'avance sur l'étendue de ce qu'on doit entreprendre, on s'est accoutumé à ce que les comités, attentifs aux besoins

qui leur sont signalés, prennent résolûment l'initiative, à peu près comme dans une armée les chefs *enlèvent* leurs troupes en leur montrant l'ennemi et les conduisant à l'attaque sans hésitation. Cette méthode est, généralement parlant, la seule praticable; elle fait infiniment honneur au zèle chrétien, et nous sommes loin, pour ce qui nous concerne, de vouloir y renoncer. Mais nous ne croyons pas qu'elle suffise dans la conjoncture présente. Ce n'est pas d'un simple coup de main qu'il s'agit. La fondation d'une école normale et de trois ou quatre stations de plus est une mesure qui ne peut manquer d'avoir pour résultat d'élever nos dépenses à un niveau où elles se maintiendront pendant longtemps.

Que nos chers contributeurs prennent la chose en sérieuse considération et se disent que, s'ils veulent répondre aux besoins de la mission qu'ils ont entreprise, il est de toute nécessité qu'ils assignent désormais à leurs secours un taux plus élevé que celui auquel ils se sont tenus jusqu'ici, et dont ils ont, en quelque sorte, contracté l'habitude.

Les membres du comité, heureux de donner en cela l'exemple, ont résolu de doubler leurs souscriptions personnelles. Quelles facilités nous seraient immédiatement créées si tous nos contributeurs en faisaient autant; et peut-on croire qu'ils y perdraient quelque chose, que Dieu ne leur tiendrait pas compte de ce généreux effort?

Ce serait aussi le moment de donner une impulsion nouvelle à l'œuvre du Sou missionnaire. Les chefs de famille, les pasteurs, les instituteurs pourraient facilement tirer parti des besoins de l'heure présente pour encourager la jeunesse à répandre et populariser un mode de collecte si propre à lui inculquer des habitudes de zèle et d'activité chrétienne, et dont les résultats constitueraient pour la Société un fonds susceptible de s'accroître presque indéfiniment, sans devenir un fardeau pour qui que ce soit.

Les conseils presbytéraux de nos Eglises rendraient également de grands services à la cause des missions s'ils encourageaient les pasteurs à faire quelquefois de cette œuvre le thème de leurs enseignements et de leurs exhortations du haut de la chaire. La Parole de Dieu est semée de textes qui, tantôt sous la forme du commandement, tantôt sous celle de la promesse, appellent de la façon la plus expresse l'attention de l'Eglise sur l'extension du règne de son Sauveur, et la lui font tour à tour envisager comme une bénédiction et comme un devoir. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner que ces textes ne soient presque jamais traités devant les grands auditoires du dimanche et soient réservés pour des réunions auxquelles n'assistent généralement qu'un petit nombre de fidèles n'ayant le plus souvent que peu d'influence, et incapables d'offrir aux Sociétés religieuses les secours qui leur sont indispensables ? Ces réunions sont assurément fort utiles, surtout au point de vue de l'intercession et de la prière. Mais précisément parce que nous voudrions les voir se multiplier et devenir plus importantes, nous sentons combien il serait nécessaire d'éclairer et d'exhorter les troupeaux aux heures et dans les locaux où on peut les atteindre. Nous citerons, à ce propos, quelques lignes que nous venons de recevoir du Montbéliard, et qui nous ont fait le plus grand plaisir : « Les pasteurs évangéliques de « cette contrée, nous écrit un ami, sentent le besoin de « faire pour l'œuvre des missions plus qu'ils n'ont fait jus-« qu'à présent. Ils comprennent qu'une Eglise qui a l'ines-« timable privilége de posséder l'Evangile, ne peut le « garder pour elle seule sans faillir à sa mission ici-bas. « Aussi nous efforçons-nous d'intéresser de plus en plus « nos paroissiens à cette belle et magnifique œuvre de la « diffusion de la Bonne Nouvelle au milieu des païens. Nous « aurons, chaque année, à part les services mensuels, un « service central dans l'une ou l'autre de nos Eglises. »

Une personne, toute dévouée au Seigneur, propose un mode additionnel de contribution qui diminuerait considérablement nos embarras. L'idée est attrayante et simple, comme le sont toujours les inspirations de la charité. Si elle se fût présentée à notre esprit, il est probable que nous aurions hésité à l'émettre. La crainte de paraître trop demander nous eût arrêté. Mais nous ne saurions éprouver les mêmes scrupules lorsqu'il ne s'agit que d'enregistrer une de ces généreuses résolutions que nous prions si souvent le Seigneur de mettre au cœur de ses enfants. La personne en question se propose, en effet, de faire plus que suggérer une idée; elle veut, pour ce qui la concerne, réaliser cette idée.

Voici en quoi consiste le projet. Un ami de l'œuvre des missions prendrait par devers lui, et sous le regard de Dieu, l'engagement de pourvoir à l'entretien d'un missionnaire.

Pour cela, il s'imposerait la loi de fournir annuellement 300 francs, et il se procurerait le concours de neuf autres personnes animées du même esprit, et dont chacune promettrait de faire un versement pareil. Dix boîtes, dites *principales*, seraient placées chez les dix associés, avec cette inscription : « *Pour l'entretien complet d'un missionnaire.* » Les relations de la famille ne manqueraient pas de déposer des offrandes dans la boîte ; mais, quel que pût être le montant de ces dons, c'est sur le détenteur de la boîte que reposerait l'obligation de fournir les 300 francs. Aux dix boîtes principales on pourrait adjoindre d'autres boîtes, dites *amies*, dont se chargeraient, à titre de simple auxiliarité, quelques personnes bienveillantes.

Un groupe de dix contributeurs responsables procurerait ainsi annuellement à la Société la somme de 3,000 fr. qui équivaut à peu près au traitement d'un missionnaire. Toutes les fois que le départ prochain d'un nouvel ouvrier serait annoncé, chacun des contributeurs fournirait en sus 50 fr. pour aider à son équipement.

Il serait bien entendu que ceci constituerait un secours supplémentaire et tout à fait en dehors des collectes et souscriptions qui se font habituellement pour la Société et auxquelles les associés et leurs auxiliaires continueraient à contribuer comme précédemment.

Si ce projet se réalisait, l'intervention d'une cinquantaine de personnes permettrait au comité de n'avoir aucun souci pour l'entretien futur des ouvriers qui lui sont présentement demandés. Qui ne travaillerait à cette pensée?

Il resterait sans doute encore les frais de voyage, qui sont considérables, mais pour peu que l'idée prît, il est probable qu'il se formerait plus de groupes qu'il n'y aura de missionnaires disponibles d'ici à quelques années et il résulterait de là des fonds reversibles sur des missionnaires déjà à l'œuvre, ce qui permettrait au Comité de pourvoir plus facilement aux frais d'envoi.

Les groupes, à mesure qu'ils se formeraient, donneraient connaissance de leur existence aux directeurs de la Société.

Ajoutons, comme dernière explication, que le projet de fournir des fonds applicables à l'entretien d'un missionnaire n'impliquerait nullement l'idée de s'occuper d'un missionnaire plutôt que d'un autre, ou de s'ingérer en aucune façon dans l'application des remises faites au comité.

Voilà le projet. Mis à exécution avec zèle et discernement, dans les grands centres et au sein de la classe aisée, il conduirait d'une manière prompte et directe aux plus beaux résultats. Il présente, toutefois, un écueil contre lequel on ne saurait assez se mettre en garde. Il ne peut être véritablement profitable qu'à la condition que les personnes dont se composeront les groupes usent de beaucoup de prudence dans leur recours à la générosité d'autrui. En multipliant les boîtes amies, en les plaçant parmi des gens qui déjà s'occupent de notre œuvre et qui ne comprendraient pas la nature toute supplémentaire de ce nouveau mode, on nui-

rait immanquablement aux contributions ordinaires qui doivent être soigneusement sauvegardées comme présentant le plus de garanties de durée et de régularité.

AFRIQUE MÉRIDIONALE

MISSION FRANÇAISE DU LESSOUTO.

LETTRE DE M. LE Dr CASALIS.

Nous nous étions mépris en inférant de quelques retards que M. le Dr Casalis ne se proposait pas de nous envoyer un récit officiel de son voyage. On verra que les scrupules que nous lui prêtions existaient en effet dans son esprit, mais qu'il a su les faire taire. A notre tour, nous en avons éprouvé sur la convenance de publier sa lettre après avoir si récemment entretenu le public des faits relatifs à son arrivée. Nous cédons cependant aux vives instances de personnes dont l'opinion est pour nous d'un grand poids.

Hermon, 1er août 1864.

« Messieurs et très honorés directeurs,

« Chacun de vos missionnaires, en arrivant dans le champ de travail que vous lui aviez assigné, vous a fait part des impressions qu'il a éprouvées en apercevant pour la première fois sa nouvelle patrie et les peuplades au milieu desquelles il allait désormais vivre. Mon tour est venu de suivre l'exemple de mes prédécesseurs. Cette tâche n'est pas des plus faciles. A mesure que vous connaissez mieux l'Afrique et que les récits relatifs à ce pays vous deviennent plus familiers, vous êtes en droit de demander des détails autres que ceux qui se rapportent au débarquement et aux péripéties d'un voyage à travers les solitudes africaines. D'ailleurs, la civilisation moderne, avec ses inventions merveilleuses, a intro-

duit tant de facilités et de rapidité dans les moyens de locomotion, que les voyages perdent beaucoup du caractère aventureux qu'ils avaient autrefois, et partant ils deviennent de plus en plus monotones. Jadis, il fallait trois ou quatre mois pour franchir l'espace qu'un bateau à vapeur parcourt maintenant en trente ou trente-cinq jours, et vos premiers missionnaires ont dû, pendant des mois entiers, avancer péniblement à travers un pays sauvage et infesté de bêtes fauves pour arriver dans les mêmes lieux que nous avons atteints en moins de trois semaines et sans le moindre accident.

« Je ne puis cependant pas ne rien dire de mon voyage de Paris au Lessouto. Le fait même que je suis le premier de vos envoyés qui ait débarqué dans la colonie de Natal m'oblige à vous offrir quelques détails qui seront peut-être utiles aux missionnaires que vous voudrez faire passer par cette voie. — Vous vous rappelez que c'est à l'instigation de M. Jousse que vous avez décidé de m'envoyer par la Natalie. La vieille colonie du Cap a été funeste à tant de voyageurs qu'il était naturel d'essayer d'un autre trajet et de voir si l'on pouvait atteindre le Lessouto avec moins de fatigues et de dépenses que par la route précédemment suivie.

« Partis de Southampton le 4 mars, nous sommes arrivés au Cap le 12 avril, après une traversée des plus heureuses, et, le 16 du même mois, nous avons repris la mer pour nous diriger vers la colonie de Natal. Nous avons mis près de dix jours pour effectuer ce passage, les vents et le courant nous étant contraires. Du Cap à Natal, nous avons fait route avec le Dr Gray, évêque anglican et métropolitain de la colonie du Cap. Ce prélat allait déposer l'évêque Colenso et prendre possession du diocèse dont ce dernier était absent. Cet acte, qu'un grand nombre de personnes regardent comme contraire aux lois qui régissent l'Eglise anglicane, et que beaucoup d'autres approuvent, excitait un grand intérêt et pro-

mettait de mettre en émoi les Eglises plus particulièrement intéressées dans le débat qui occupe, depuis si longtemps, la chrétienté tout entière. — Le Dr Gray, pour le dire en passant, a été des plus aimables avec nous, dès qu'il a su que nous appartenions à la Société des missions de Paris. Il a parlé très favorablement de la mission du Lessouto. Le collége qu'il a fondé dans la ville du Cap, pour l'éducation de jeunes indigènes, renferme plusieurs Bassoutos. — Notre arrivée à d'Urban, la ville maritime de la Natalie, nous a remplis de joie et de reconnaissance envers le Seigneur. La terrible mer, avec ses tempêtes et l'horrible tribut qu'elle impose à quiconque n'a pas le pied marin, était derrière nous; nous n'avions plus à la craindre; la terre allait désormais être le théâtre de nos voyages et de nos actions. Loin de présenter l'aspect aride et nu que l'Afrique offre en tant de lieux, la Natalie est un pays magnifique; une verdure luxuriante recouvre les collines qui bordent la mer; un ciel limpide et d'une transparence orientale dit au voyageur qu'il est près des régions tropicales. — Nous ne fîmes qu'un court séjour à d'Urban; nous étions pressés d'arriver à Pietermaritzburg, où M. Daumas nous attendait et où nous devions commencer véritablement notre voyage africain. — Les 60 milles qui nous séparaient de cette ville furent facilement parcourus en omnibus, et nous eûmes le plaisir de revoir notre excellent M. Daumas et d'être reçus par le vénérable M. Allison, l'un des vétérans de l'œuvre missionnaire au sud de l'Afrique. Pietermaritzburg est la capitale de la Natalie; c'est une jolie petite ville, entourée d'arbres et présentant un aspect des plus agréables. Un grand nombre d'églises s'élèvent dans divers quartiers. La cathédrale de l'évêque Colenso apparaît de loin. — A 3 ou 4 kilomètres de Pietermaritzburg se trouve le collége cafre que ce même évêque a fondé et où peut-être il a recueilli parmi ses disciples ses notions antiscripturaires. — Au bout d'une quinzaine de

jours passés à faire tous les préparatifs d'un voyage en wagon, nous nous sommes mis en route pour le pays des Bassoutos. — Le gouvernement anglais entretient les chemins publics dans un état excellent, et diffère en cela d'une manière bien frappante de celui de l'Etat libre des Boers. Aussi ne rencontrâmes-nous pas grandes difficultés dans les routes des montagnes de la Natalie. En six jours, nous eûmes atteint la frontière et franchi la chaîne du Dragensberg. Peu après notre départ de Pietermaritzburg, une bien douce surprise nous fut ménagée. Ce fut de rencontrer le vénérable Dr Duff, l'apôtre des Indous, qui revenait de son voyage à travers l'Etat libre et le Lessouto. Vous aurez sans doute appris que le Dr Duff a assisté à la conférence de vos missionnaires, qu'il a examiné attentivement leur œuvre et mis à leur disposition ses profondes connaissances et sa vaste expérience. Pour nous, jeunes missionnaires, il nous était doux de recevoir les encouragements et les conseils d'un homme qui a vieilli au service de son Dieu. — Le 5 juin, nous étions à Mékuatling, et c'est là que nous pûmes nous faire une véritable idée du genre de vie que nous allions mener désormais. Pour ma part, je dois avouer que ma nature africaine s'est réveillée tout entière dès que j'ai respiré l'air de mon pays natal. Mes souvenirs d'enfance m'ont été bien fidèles; non-seulement j'ai reconnu les localités, mais, en arrivant dans plusieurs stations, j'ai retrouvé des visages connus, et j'ai transporté de joie quelques bonnes gens en les saluant par leur nom. Partout nous avons reçu un accueil chaleureux. On venait à notre rencontre en chantant et en tirant des coups de fusil. A Morija et à Hermon surtout, notre arrivée a été véritablement triomphale. Malgré leurs défauts, il ne faut pas refuser aux Bassoutos une vraie cordialité et une sincère affection pour les enfants de leurs missionnaires. Il est vrai que je pouvais m'attendre à une réception toute particulière; mon titre de « *'nguana oa sé-*

chaba, » « l'enfant de la tribu, » me donnait des droits sur mes concitoyens et me valait des marques spéciales d'amitié.

« Voici près de deux mois que je suis dans ce pays; je suis heureux de dire que je commence à parler la langue et que je pourrai bientôt me mettre à l'œuvre. Pour le moment, je visite les différentes stations missionnaires, autant du moins que me le permet la saison d'hiver, si peu favorable aux voyages. Partout j'ai trouvé les missionnaires encouragés et réjouis. Les services divins sont bien suivis; les églises sont presque toujours pleines, et les auditoires sont, en général, très attentifs. Vous ne sauriez vous figurer, Messieurs, combien c'est une chose intéressante que d'assister à un service religieux dans l'une de nos églises de Bassoutos. L'assistance, en elle-même, frappe par son air recueilli et convenable. Mais ce qui excite surtout l'admiration, c'est le chant. Dans plusieurs assemblées, les voix ne sont peut-être pas d'une justesse parfaite, les airs sont un peu changés, mais au moins tout le monde chante. — Il m'est venu bien souvent à l'esprit qu'un grand nombre de nos amis de France, qui peuvent voyager, se refusent un plaisir immense en ne venant pas voir toutes ces Eglises naissantes, assister à la transformation matérielle et morale qui s'accomplit chez le chrétien indigène. Les Anglais connaissent ce genre de jouissance, et vous voyez que le Dr Duff, malgré sa santé défaillante, n'a pas manqué l'occasion de venir visiter nos stations. Il y aura bientôt trente-deux ans que l'œuvre missionnaire est fondée parmi les Bassoutos, et pas un seul ami n'est venu visiter ce pays. Et cependant, qu'une visite de ce genre ferait du bien aux missionnaires et aux natifs! Les premiers seraient encouragés, stimulés, et les seconds verraient qu'il existe un lien véritable entre leurs Eglises et celles de France. — Nous parlons toujours aux indigènes de « *nos pères*, » et jamais encore les Bassoutos n'ont vu de représentants de notre chère Société autres que les missionnaires.

« L'œuvre de Dieu prospère dans la plupart des stations et plusieurs païens sont entrés dernièrement dans l'Eglise. Les collectes faites parmi les Bassoutos ont très bien réussi dans plusieurs localités. — Avant-hier, j'ai assisté à une scène fort intéressante. Les villages qui environnent la station d'Hermon envoyaient leurs cotisations. Des bœufs de charge, portant de lourds sacs de blé indigène, arrivaient à la file, précédés de quelques moutons; les donateurs étaient rayonnants de joie; c'était à qui aurait apporté le plus. Nous venions de finir de recueillir toutes ces contributions, lorsque nous vîmes arriver une pauvre petite femme, bien chétive et bien fatiguée. Elle portait sur sa tête un sac rempli de blé, c'était sa pite, du poids de 50 livres à peu près, qu'elle avait transportée à elle seule en parcourant une distance d'au moins deux lieues. Un chrétien de la station de Béthesda fait une belle récolte; au moment de recueillir les produits d'un long et pénible labeur, il se sent le cœur rempli de reconnaissance envers Dieu; il partage en deux parts son blé; « une part pour Dieu, dit-il, l'autre part pour nourrir mes enfants.... » Voilà des faits qui relèvent le courage de vos délégués, lorsque, fatigués ou en présence de quelque épreuve inattendue, ils se demandent si leur œuvre est approuvée ou non du chef de l'Eglise.

« Je n'ai rien de saillant à dire de mes occupations médicales. Ma pharmacie n'étant pas arrivée, je ne puis pas encore entreprendre de traitements suivis. D'ailleurs le sessouto m'étant jusqu'à présent peu familier, je me trouve réduit à ne m'occuper que des cas d'urgence.

« Vous serez heureux d'apprendre, Messieurs, que ma santé et celle de ma femme sont excellentes. Malgré les deux hivers successifs par lesquels nous avons dû passer, nous nous trouvons forts et bien dispos. Nous n'avons pas encore fixé définitivement le lieu de notre résidence. J'ai désiré m'as-

surer moi-même de l'endroit qui serait le plus favorable à mon activité médicale.

« Il me reste maintenant, Messieurs et honorés directeurs, à vous remercier de la sympathie et de l'intérêt que vous n'avez jamais cessé de me porter. Je sens qu'en traçant ces lignes, je m'adresse à des *amis vénérés* et non à un comité seulement. Puisse le Seigneur vous bénir pour tout le bien que vous m'avez fait! Puissé-je devenir maintenant un ououvrier actif et fidèle dans l'œuvre pour laquelle vous avez contribué avec tant de sollicitude à me préparer!

« Recevez, Messieurs, mes salutations les plus sincères, et croyez-moi

Votre reconnaissant jeune frère.

« Dr E. CASALIS. »



LES CATÉCHISTES BASSOUTOS.

On apprendra avec une vive satisfaction qu'un membre influent de la station de Bérée, Esaïa Sééle, est allé porter l'Evangile à la tribu lointaine des Bapéris, dont le chef Mankopané a demandé, par l'intermédiaire de Moshesh, un missionnaire appartenant à notre Société. Sééle a voulu être le précurseur de ce missionnaire que nous espérons bien pouvoir envoyer un jour. L'intéressant pionnier dont nous faisons connaître le nom, est chef d'un village et l'un des conseillers les plus accrédités de Moshesh. Il a embrassé le christianisme depuis plus de vingt ans. C'est sans contredit l'un des chrétiens bassoutos les plus intelligents et les plus aimables. Il parle le hollandais avec facilité et il s'est appliqué avec persévérance à l'étude du français, pour pouvoir lire la parole de Dieu dans notre langue. Il est entreprenant, plein de sagacité, facilement accessible aux idées nobles et

généreuses. Malheureusement l'ardeur qui le caractérise ne s'est pas toujours trouvée alliée à la fermeté qui doit distinguer le chrétien, et il y a eu dans sa piété plus d'une éclipse affligeante. Il a reconnu ses fautes avec franchise et componction. Espérons que l'expérience qu'il a faite de sa faiblesse suffira pour préserver sa maturité de tout écueil. Il vient d'entreprendre, pour la cause de son Sauveur, un long voyage à ses propres frais, dans son propre wagon, traîné par ses propres bœufs. Il lui aura fallu un mois pour atteindre sa destination. Les missionnaires ont l'intention, s'il trouve un accueil encourageant, de lui envoyer un ou deux collaborateurs, choisis parmi ses compatriotes. Prions le Seigneur de le garder de tout mal, de le maintenir constamment sous la direction de son Esprit, et d'ouvrir devant lui une porte que le prince de ce monde ne puisse plus nous fermer.

En même temps que cette nouvelle, nous est parvenue celle du placement de quatre nouveaux catéchistes dans d'importantes annexes de nos stations du Lessouto. Nous laisserons M. Mabille exprimer sur ce sujet important ses sentiments et ses observations.

« Nos Eglises du Lessouto paraissent vouloir prendre une part à la grande œuvre de l'évangélisation du monde païen. Peut-être exagéré je en disant nos Eglises, je devrais plutôt dire quelques Eglises ou mieux encore, quelques chrétiens de ces Eglises, tant il est vrai qu'ici, comme partout ailleurs, les disciples de Jésus-Christ reculent devant le devoir imposé à tous d'aller au nom du Maître à la conquête de tout le monde. Les objections ne manquent pas plus ici qu'en Europe. Plusieurs se disent que puisque tous ne peuvent pas abandonner leurs biens, leurs parents, leur résidence, ils ne voient pas pourquoi ce devoir les regarderait plutot que d'autres. Il en est qui répètent qu'il faut d'abord songer à faire du bien autour de soi, etc. Cela n'empêche pas

que plusieurs de nos frères indigènes sentent que le moment est venu pour eux de mettre la main à l'œuvre et d'entrer en coopération efficace et directe avec ceux qui travaillent à l'extension de l'Evangile.

Un premier effort a été tenté dans ce sens, l'année passée. Esaïa Lééti continue, dans l'annexe de Kolo, une œuvre à laquelle il s'est entièrement consacré. Je ne puis que louer sa prudence, son zèle, ses efforts incessants qui ont été déjà couronnés de succès. Ce n'est pas à dire qu'il soit tout ce qu'il devrait être. Son entrain s'explique peut-être un peu par l'attrait de la nouveauté. Il est d'ailleurs estimé et soutenu par un assez grand nombre de chrétiens, résidant auprès de lui, avantage précieux que d'autres catéchistes n'auront pas. A la garde de Dieu ! Il veut que son règne vienne et la Parole dit : « Comment croiraient-ils en Celui dont ils n'ont point entendu parler, et comment en entendront-ils parler si quelqu'un ne le leur prêche. » — « Qui veut la fin veut les moyens, » dit le proverbe, et cette maxime n'est nulle part plus vraie que dans ce qui concerne l'œuvre des missions.

« On peut objecter que nos chrétiens bassoutos manquent d'éducation, que les enlever à leur position de membres *ordinaires* de l'Eglise n'est pas sans danger pour eux, danger d'orgueil et de présomption, danger d'ignorance, danger provenant d'un trop faible développement de la vie chrétienne. Mais faut-il que la crainte de ces dangers nous porte à repousser des frères qui, lorsqu'ils entendent nos appels, répondent en se dégageant des liens qui les attachent à leur résidence, à leur parenté, à leurs chefs: « Où devons-nous aller? »—D'ailleurs, qui est vivant, qui est savant comme il devrait l'être? et où, que ce soit parmi les blancs ou parmi les noirs, où n'y a-t-il pas eu désappointements, déboires, tristesses et douleurs? Mais la Parole du Seigneur a partout triomphé et elle triomphera encore, et nous pouvons être assurés que Celui qui veut que sa maison se remplisse,

donnera à ceux qu'il emploie la sagesse, la force et la vie qui leur sont nécessaires.

« Je reviens à la réalité, à nos petits commencements encore si modestes. Le 31 juillet, Ricard Sélélo, ancien de l'Eglise de Morija, a été installé comme catéchiste dans la résidence d'un chef nommé Molomo, neveu de Moshesh. De bon matin, quelques femmes de la station et une troupe de jeunes filles franchirent la montagne qui sépare Morija de la localité en question, tandis que je tournais cette montagne à cheval avec un certain nombre d'hommes. C'était un beau jour d'hiver. Lorsque tout le monde fut réuni, nous fimes choix d'un emplacement à vingt pas du village. C'est là que Ricard et un jeune homme nommé Lévi, qu'il s'est adjoint comme maître d'école, se bâtiront tout d'abord un abri, et aussitôt que possible commenceront, avec l'aide du chef et de ses gens, à construire une chapelle rustique. Nous nous réunîmes ensuite dans l'enceinte où se traitent les affaires publiques. J'y tins un service qui ne dura pas moins de trois heures. Après avoir exposé le but qui nous avait rassemblés, et présenté à Molomo et à son monde le catéchiste et le maître d'école, j'expliquai le message qui allait être désormais régulièrement annoncé; puis, m'adressant à nos deux envoyés, j'insistai beaucoup sur le devoir dont ils se chargeaient, de dire toute la vérité telle qu'elle est en Christ et dans l'esprit de Christ, c'est-à-dire avec patience, douceur, amour et humilité. Je leur donnai ensuite la parole, désirant qu'ils exprimassent eux-mêmes ce qu'ils éprouvaient et ce qu'ils voulaient faire, ce dont ils s'acquittèrent parfaitement. Après les avoir écoutés, Molomo fit aussi son discours. Il dit que depuis longtemps il désirait un missionnaire; qu'à la vérité il eût préféré un blanc, qu'il était cependant heureux de ce qu'on lui donnait, qu'il espérait que Dieu ferait parmi son peuple une œuvre semblable à celle qu'il faisait dans le reste du Lessouto, qu'il ne voulait

pas que ses enfants fussent plus ignorants que les autres, qu'il entendait, du reste, qu'ils fussent traités comme on traite des écoliers ordinaires, sans avoir égard à leur naissance. Il finit par exhorter tout son monde, hommes, femmes et enfants à profiter des moyens d'instruction qui allaient être mis à leur portée. Sa vieille mère était là, Mantolo, que j'ai toujours trouvée attentive aux enseignements du Seigneur, avide d'exhortations sérieuses. Lorsque je me séparai d'elle, elle me remercia en pleurant.

« Cette annexe, selon toute apparence, sera un poste difficile. Molomo est un jeune chef très faible, ne sachant pas encore poursuivre le bien avec énergie. Il est d'ailleurs inconverti. Dans le Lessouto, où les hommes dans sa position sont à certains égards encore si puissants, il suffit souvent d'un mot de leur part pour que les personnes qui se sentent le plus attirées vers l'Evangile, mais dont le cœur n'a pas encore été gagné, cessent tout à coup de fréquenter les services religieux. Mais, je le répète, notre espoir est en Dieu qui veut que le nom de Christ soit connu, prêché et adoré.

« Quinze jours plus tard, je prenais, un samedi matin, le chemin long et un peu difficile de Maboula, montagne en forme d'amphithéâtre, située de l'autre côté du Calédon, à environ douze lieues de Morija. Là réside Tsita, fils aîné de Mofouka, qui était lui-même fils de ce Libé que les missionnaires baptisèrent autrefois dans son extrême vieillesse. Après avoir perdu beaucoup de temps sur les rives du Calédon à la recherche d'un gué, nous finîmes par arriver, au soleil couchant, chez notre hôte. Bon nombre de gens de l'annexe de Kolo et de chrétiens d'autres villages nous y avaient précédés. Il y a des choses assez intéressantes à dire sur le compte de Tsita, bien qu'il soit très mal famé pour des enlèvements de chevaux et de bétail appartenant aux Boers de l'Etat libre. Il sait assez bien lire et un peu

écrire, et s'est fait maître d'école au bénéfice de ses gens. Ceux-ci, pendant assez longtemps, ont eu l'habitude de se réunir, soir et matin, pour lire l'Evangile et pour prier. Le dimanche a toujours été plus ou moins bien observé par eux. Leur chef, tout païen qu'il est, cherche à abolir autour de lui l'ancienne coutume d'enterrer les morts en les plaçant assis dans une fosse au milieu des parcs à bœufs, ce qui se faisait avec des rites païens. Il a déjà enterré à notre manière deux ou trois de ses enfants. J'eus, le soir même de notre arrivée, l'occasion de l'entendre affirmer ses principes, ou ses croyances, à cet égard. Après un court service, nous étions assis ensemble lorsque quelqu'un vint lui annoncer qu'un enfant était mort dans le village, et que son père faisait demander s'il pouvait l'enterrer de suite, selon les usages du pays. Nous entendîmes en même temps éclater les cris et les pleurs des femmes du village. Tsita répondit qu'il ne voulait imposer à personne sa manière de faire, mais que, quant à lui, il désirait qu'on ensevelît les morts d'une manière raisonnable et respectable ; qu'il ne comprenait pas qu'un Mossouto pût encore croire mal faire en dérogeant sur ce point aux coutumes des ancêtres ; que la mort était un sommeil et qu'on ne dort pas assis ; que c'est mal honorer un mort que de l'ensevelir dans un parc et de le faire fouler par des bestiaux. Après de nombreux pourparlers, d'allées et de venues, le père de l'enfant consentit à imiter son chef. Un chrétien qui était venu avec moi se chargea de creuser la tombe ; des femmes allèrent laver et envelopper le corps de l'enfant, et le lendemain, vers midi, nous le portâmes au lieu du repos. Là, je rappelai à un nombreux auditoire l'espérance que le Seigneur nous a donnée d'uneglorieuse résurrection.

Le lendemain matin, ap rèsla prière, qui réunit presque tous les habitants du village, les gens des environs commencèrent à arriver. Que de mains j'eus à serrer ce jour-là,

ce que je fis du reste de grand cœur ; que d'exclamations j'eus à entendre sur tout ce que je faisais, sur la facilité avec laquelle je parlais le sessouto ! A l'étonnement que j'excitais se mêlait beaucoup de respect, plus même qu'on n'en remarque en général dans les stations.

Je procédai à l'installation de deux chrétiens, habitants de Kolo, Eliakime et Eléazar, le premier en qualité de catéchiste, le second plutôt comme maître d'école. Tsita montra plus d'empressement et s'exprima d'une manière plus sentie que ne l'avait fait Molomo. Je pris à tâche de lui expliquer, ainsi qu'à ses gens, ce qu'est l'Evangile : un message d'amour, mais condamnant le péché, exigeant l'abandon du péché ; message dont peut-être ils se lasseraient bien vite. Je leur énumérai les bénédictions qui se rattachent au christianisme : le bonheur à venir dans le ciel, ici-bas la paix avec Dieu, le contentement de l'âme. Je finis en leur demandant s'ils désiraient réellement que cet Evangile leur fût régulièrement annoncé. Tsita répondit que, pour lui, son désir n'avait pas changé ; qu'il ne savait pas s'il se convertirait, mais qu'en tout cas il voulait écouter l'Evangile. Plusieurs de ses gens parlèrent dans le même sens, et personne ne faisant opposition, je déclarai Eliakime et Eléazar installés à Maboula.

Là, comme chez Molomo, se trouvaient déjà trois ou quatre chrétiens isolés. Du reste, dans toute l'étendue du Lessouto, à distance des stations, on rencontre bon nombre de personnes baptisées dont la position est semblable. Cela seul suffirait pour nous encourager à placer des catéchistes dans tous les centres de population éloignés de nos établissements. L'Eglise de Béthesda en a déjà pourvu les annexes de Thabaneng et de Photsané. Celle de Bérée a envoyé un pionnier chez Mankopané ; celle de Morija a fourni des catéchistes aux villages dépendant de Kolo, de Molomo et de Tsita, et elle en cherche encore un dans son sein pour

l'envoyer chez le père de ce dernier. Voilà pour le Bas-Lessouto. Le Haut est encore pour ainsi dire inoccupé par nous ; nous n'y avons que la station de Léribé. Aussi, dans ce quartier-là, le paganisme a-t-il conservé toutes ses anciennes allures, tandis qu'ailleurs il s'est plus ou moins modifié au contact de l'Evangile et de la civilisation.

Ce qui a été fait semble mettre en plus grande évidence ce qui reste à faire. Kémé, Matsouso, Foubané, le district occupé par les ci-devant cannibales, les dépendances de Mékuatling, la tribu si nombreuse des Bataungs, qui n'a que M. Daumas pour missionnaire, Boutabouté, le pays de Oetsé, que de postes importants qui devraient être, non de simples annexes, mais des stations centrales entourées de nombreuses annexes ! On peut bien dire que nous n'évangélisons encore ce peuple que dans une faible proportion.

Aidez-nous donc, chrétiens de l'Europe, de votre sympathie, de vos prières et de vos secours.

A. Mabille.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

III.

UNE MISSION NOUVELLE ET UN ADMIRABLE AGENT INDIGÈNE.

La mission dont nous allons parler n'est ni bien ancienne, ni jusqu'à ce jour bien considérable. Elle ne fait au contraire que commencer et n'a produit encore que de faibles

résultats; mais, sous d'autres rapports, elle est très remarquable et peut compter parmi celles où l'esprit missionnaire à qui l'on devra la conversion de l'Inde, se déploie de la manière la plus édifiante.

Et cela, d'abord, par son origine. Quiconque a jamais ouvert des relations missionnaires y a pu voir que l'un des obstacles les plus fréquents et les plus terribles à la propagation du christianisme est l'incrédulité, l'indifférence ou la vie criminelle des chrétiens de nom, qui précèdent les missionnaires au sein des nations païennes que ceux-ci veulent évangéliser. Ici c'est le contraire qui est arrivé. Depuis une dizaine d'années, le gouvernement anglais de l'Inde fait exécuter au centre de ce pays, dans le bassin supérieur du fleuve Godaverry, d'importants travaux d'irrigation, qui doivent accroître la prospérité matérielle de ces régions. Les premiers ingénieurs chargés de diriger ces opérations, se trouvèrent être des hommes pieux; ils comprirent que, comme chrétiens, les eaux de la terre n'étaient pas les seules dont ils fussent appelés à faire une meilleure répartition. Le sol avait besoin d'être mieux arrosé, mais les âmes de ses habitants étaient plus altérées encore. Leur ignorance, leur misère spirituelle émut la pitié des nouveaux venus, et de là est sortie l'œuvre qui fait l'objet de cet article.

Ces régions du haut Godaverry sont d'une grande beauté. Des montagnes très inégales en hauteur, mais toutes couvertes, jusques à leur sommet, d'une splendide végétation et entrecoupées de ruisseaux et de vallées fertiles, y offrent aux regards l'aspect le plus varié. On y trouve en abondance le riz, l'indigo et la plupart des autres productions qui font la richesse de l'Inde. Les forêts regorgent de gibier et fourniraient à l'homme de délicieuses retraites, si son repos n'y était souvent troublé par les mugissements du buffle sauvage, et d'une manière plus effrayante encore, par les cris du tigre, du chacal ou de la hyène.

En arrivant dans le pays, les ingénieurs anglais s'y trouvèrent en présence d'une de ces anciennes populations aborigènes de l'Inde qu'on retrouve dans les contrées montagneuses, et qui, sous les noms de Gonds, de Coles, de Santhals, d'Arriens, etc., semblent tous appartenir à la même race. Ces Koïs (c'est le nom qu'ils portent ici) se distinguent des autres races indoues, par leur constitution physique, par leurs mœurs et par l'absence de ces croyances brahminiques qui ont enfanté le système des castes. Mais, en même temps, ils sont d'une ignorance profonde, et, par caractère, trop timides ou trop défiants pour qu'il soit facile de se faire écouter d'eux en leur parlant d'autre chose que de leurs intérêts matériels les plus grossiers.

Ces difficultés, toutefois, n'arrêtèrent pas le zèle de nos pieux ingénieurs anglais. A leur arrivée, ils s'étaient établis dans un village nommé Dumagudiem. Ce lieu leur parut propre à devenir également le centre de leurs travaux d'évangélisation. En les voyant ainsi s'installer parmi eux, les Koïs du lieu s'étaient, à la vérité, éloignés aussitôt, mais pour aller fonder à quelques kilomètres de là un autre village. La nature des travaux mettait d'ailleurs les Anglais en relations journalières avec un grand nombre d'ouvriers indigènes sur lesquels ils pouvaient tout naturellement exercer une grande influence.

L'œuvre commença donc, et, presque dès son début, le Dieu dont elle avait la gloire pour objet lui donna un signe éclatant de sa protection. Parmi les employés indigènes, se trouvait, dès 1855, un Koï, nommé Razu, qui remplissait à Dumagudiem les fonctions de pourvoyeur général. C'était un poste important, puisqu'il s'agissait de pourvoir chaque jour aux besoins d'au moins 2,000 ouvriers, dans un pays fertile, à la vérité, mais très mal cultivé. En s'acquittant de sa tâche, Razu trouva dans le chef des ingénieurs, le capitaine Haig, l'instrument dont Dieu voulait se servir pour l'attirer à

Christ. Il crut, s'instruisit, fut baptisé à Masulipatam en 1860, et, dès ce moment, la mission eut son agent indigène spécial, aussi capable qu'actif et dévoué. Les ingénieurs avaient demandé au comité de la Société des missions anglicanes de Madras, de leur envoyer un missionnaire le plus tôt possible. Quand ce missionnaire arriva, en 1861, un de ses premiers actes fut d'administrer le baptême à trois jeunes Indous qui étaient les prémices du travail de Razu au service de son divin Maître. Ces trois néophytes avaient dû, pour obéir à leurs nouvelles convictions, déployer un grand courage, rompre avec toutes les traditions de leur enfance et braver l'opposition de leurs familles. La mère de l'un d'eux, ayant appris qu'il songeait à devenir chrétien, était venue tout exprès de fort loin pour l'en détourner, et lui avait déclaré que le jour où elle serait informée de son baptême, elle se précipiterait dans les eaux du Godaverry, menace qu'heureusement elle ne mit pas à exécution.

Par sa naissance, Razu appartient à la caste élevée des chattryas (soldats), qui vient immédiatement après celle des brahmines. Par son âge, il justifie cette parole d'un des missionnaires les plus distingués de l'Inde, M. Leupolt, que les meilleurs agents indigènes sont ceux dont la conversion s'est opérée dans la maturité de l'âge. D'une taille presque athlétique, mais doué d'une figure tout à la fois douce et imposante, il commande le respect autant qu'il inspire la confiance, et malgré la présence du missionnaire anglais, le révérend M. Edmonds, on peut dire de lui qu'il est resté l'âme de la mission. Rien n'égale son activité. Aussitôt après son baptême, il avait fait construire, à ses frais, un lieu de culte qui lui a coûté plus de 200 roupies, c'est-à-dire son gain de quatre mois. Aujourd'hui, après avoir, comme nous le dirons plus loin, renoncé à son emploi civil pour s'adonner tout entier à des travaux d'évangélisation, c'est là surtout, dans cet humble lieu de culte, qu'il faut le voir à

l'œuvre. Tous les jours, il y est entouré d'Indous de toutes les castes, qu'il instruit, qu'il exhorte, et avec lesquels il prie. Un brahmine, attaché comme écrivain au bureau des ingénieurs, lui rendait un jour un témoignage curieux. « Demeurant, disait-il, en face de la petite église que Razu a bâtie, et ayant à cœur de me perfectionner dans la connaissance de l'anglais, je m'étais donné pour tâche d'étudier, tous les jours, aussi longtemps que je verrais Razu occupé à prêcher et à prier ; mais il m'a fallu y renoncer ; je n'y pouvais pas tenir. Cet homme travaille ainsi jusqu'à minuit, et, dès quatre heures du matin, je l'entendais recommencer. »

La vie entière de cet homme de Dieu est en parfaite harmonie avec son zèle pour la cause de l'Evangile. Elle est exemplaire et, jointe à son extraction d'une des hautes castes, elle imprime à tous ses travaux un cachet de sincérité et d'abnégation qui produit sur tous la meilleure impression. Comme pourvoyeur général de l'entreprise civile, ses appointements étaient de 50 roupies par mois (125 fr.), et, selon toute apparence, ce salaire aurait été en très peu de temps porté au double, ce qui, pour un employé Indou, est une position presque brillante. Mais, depuis deux ans qu'il a passé, comme agent indigène, au service de la Société de Madras, il se contente d'un traitement de 25 roupies par mois, et n'a jamais prononcé une parole d'où l'on puisse inférer qu'il pense avoir fait un sacrifice digne de remarque. Ses anciens supérieurs lui rendent, en outre, un témoignage qui est le plus beau peut-être qu'un Indou puisse obtenir. C'est que, pendant les années qu'il a rempli les fonctions de pourvoyeur, près de deux *lacs*, c'est-à-dire près de 200,000 roupies (500,000 fr.), lui ont passé entre les mains, sans que jamais l'ombre d'un soupçon ait plané sur sa réputation de parfaite probité.

Avoir donné un tel ouvrier à la mission serait assez pour

assurer au capitaine Haig des droits à l'estime du monde chrétien; mais ce digne officier ne s'en est pas tenu là. Lorsqu'en 1861, le révérend M. Edmonds arriva à Dumagudiem, il y trouva, à côté de la chapelle bâtie par Razu, une maison toute prête à le recevoir, et aux arrangements de laquelle Mme Haig avait présidé avec une sollicitude non moins empressée que celle de son mari. En outre, le capitaine contribue, par une subvention considérable, aux dépenses de l'œuvre, et personnellement enfin il seconde le pasteur, soit par des conversations particulières, soit en prenant une part active à la direction des écoles du dimanche et des réunions bibliques ou de prières.

L'année dernière, l'Eglise naissante de Dumagudiem comprenait 32 membres, dont 24 hommes et 8 femmes, « tous admis après mûr examen, écrit le capitaine, et qui, malgré quelques faiblesses inhérentes à la nature humaine, font honneur à la profession de l'Evangile de Christ par la pureté de leur vie. Deux d'entre les plus jeunes font, avec M. Edmonds, des études spéciales qui, nous l'espérons en Dieu, les rendront aptes à devenir à leur tour des messagers de la Parole sainte. »

Les Koïs ne sont pas, du reste, les seuls natifs auxquels l'influence de la mission de Dumagudiem commence à se faire sentir. Parmi les Indous qu'attirent dans ce lieu les travaux du gouvernement, se trouve un nombre assez considérable de *brinjaris* ou *lombardis*, qui sont les bohémiens de l'Inde. Ces gens apportent tous les jours, sur leurs épaules, environ sept tonnes de riz, nécessaires à la subsistance du personnel attaché aux travaux. Fidèles aux habitudes de leur étrange et mystérieuse race, ils n'habitent jamais ni villes ni villages et mènent, jusqu'à ce que la mort les enlève, la vie de vagabondage qui les a rendus célèbres en Orient comme en Occident. Cependant à Dumagudiem on a réussi à rendre quelques-uns d'entre eux attentifs aux

choses du salut. « Je ne saurais dire, écrit encore le capitaine Haig, combien je suis heureux de voir, à peu près chaque dimanche, de dix à vingt brinjaris assis en bon ordre autour de Razu, prêtant l'oreille, avec une attention qui ferait honneur à d'anciens chrétiens, aux instructions, toujours très simples, mais vigoureuses et frappantes, de ce digne serviteur de Christ. Ces brinjaris sont nos principaux pourvoyeurs; les provisions qu'ils nous apportent viennent souvent de 80 à 200 milles de distance (30 à 80 lieues), et nous en avons parfois ici des troupes très nombreuses. N'est-il pas merveilleux que Dieu nous fournisse ainsi l'occasion de leur annoncer la bonne nouvelle de ses miséricordes en Christ? Je ne pense pas que jamais encore, et nulle part, on ait eu les facilités que nous avons ici pour atteindre cette race dégradée, mais énergique pourtant et digne d'intérêt.

Quelque temps après son installation à Dumagudiem, M. Edmonds sentit le besoin de parcourir tout le district pour se mettre en rapport avec les Koïs qu'il avait charge d'évangéliser. Razu l'accompagnait dans cette tournée, qui dura près d'un mois, et le missionnaire fut frappé de l'empire que cet homme exerce sur ses anciens coreligionnaires. « Dès qu'il ouvre la bouche devant un auditoire koï, dit-il, les plus indifférents prêtent l'oreille, et les plus rebelles, s'ils osent faire de la résistance ou émettre des objections, se voient en quelques instants réduits au silence. C'est que ses raisonnements, ajoute le missionnaire, sont tout à la fois simples, pittoresques, parfaitement appropriés au degré d'intelligence de ces populations, et empruntés souvent à des usages qu'un Indou seul peut bien connaître. En voici un exemple qui ne manque pas d'une certaine originalité. Après une prédication devant une cinquantaine de Koïs, les auditeurs de Razu, au lieu de se disperser, comme cela arrivait le plus souvent, nous serrèrent de plus près et se

mirent à nous faire des questions. « Pourquoi, nous demandèrent-ils entre autres choses, abandonnerions-nous les usages de nos pères ? » Là-dessus, Razu reprit la parole et fit une réponse qui eut, à ce qu'il paraît, tout le succès qu'il en attendait, car je l'entendis ensuite la répéter presque partout où nous allâmes, et, je me plais à le dire, toujours avec le même résultat.

—Vous demandez, leur dit-il, pourquoi vous devez renoncer aux usages de vos pères ? écoutez-moi bien. Nous voici arrivés au commencement de la saison des pluies ; que vont faire, je vous prie, les fourmis blanches ailées ?

— Elles vont sortir de leurs trous et voler partout dans les champs.

— Oui ; et vous, que ferez-vous ?

— Nous allumerons des *dzunzalu* (grands feux qui ne durent qu'un instant) ; elles y voleront et y brûleront leurs ailes, de sorte que nous pourrons les prendre et les manger.

— Bien. C'est ainsi, en effet, que les choses se passent. Mais dites-moi : quand les premières volées ont ainsi péri, que font les suivantes ? Elles ont vu ce que leurs devancières sont devenues, n'est-ce pas ?

— Oui, certainement.

— Eh bien ! supposez qu'au moment où ces secondes volées vont se précipiter à leur tour dans vos dzunzalu, l'un de ces insectes, plus intelligent que les autres, leur dise : « Qu'allez-vous faire ? ne voyez-vous pas le sort de vos devancières ? » A cet avis, toute la volée, si elle vous ressemblait, répondrait : « Oui, c'est vrai ; voler vers ces feux, c'est funeste, c'est la mort ; mais que voulez-vous ? nos pères et nos mères, nos grands-pères et nos grand'mères ont fait la même chose ; il faut bien que nous fassions comme eux ! En avant donc !... *Bz*, *bz*, *bz*. »

Et en parlant ainsi, Razu imitait le bruit d'un essaim de fourmis volant à leur perte, avec une perfection qui faisait

d'abord sourire ses auditeurs, mais pour les rendre sérieux bientôt après, et, au fait, je puis dire que de toutes les raisons qu'ils avaient entendues, nulle ne les avait peut-être frappés davantage, et ne s'était mieux gravée dans leur mémoire, que ce *bz*, *bz*, si peu académique, de leur pieux compatriote.

Nous avons dit que les régions habitées par les Koïs sont infestées de tigres et d'autres bêtes féroces. Ce voisinage peu sûr a eu pour effet de leur faire placer en tête des divinités auxquelles ils rendent un culte, le dieu Korra-Razu, qu'ils invoquent comme leur *Kapudari*, ou « protecteur contre les tigres. » Un jour, les missionnaires venaient de parler longuement aux habitants d'un village, groupés autour d'eux, quand tout à coup ils virent tous les hommes bondir et se précipiter vers la forêt voisine. C'était pour s'élancer à la poursuite d'une bête fauve qui venait d'enlever un chien à cinquante mètres de l'endroit où ils se trouvaient. Effrayé par leurs cris, l'animal (c'était une hyène), leur lâcha sa proie, mais après l'avoir horriblement déchirée. Plusieurs fois, durant la nuit suivante, M. Edmonds fut réveillé par les rugissements des tigres ou par l'agitation des troupeaux de bœufs qui, sentant le voisinage de ces ennemis, renversaient leurs barrières pour s'enfuir stupidement au loin, dans toutes les directions.

En général, et malgré leur attachement à certaines pratiques idolâtres, les Koïs ont l'idée d'un Etre suprême, qu'ils appellent volontiers le grand créateur, le conservateur ou le gouverneur du monde, et dont ils ne craignent pas d'entendre parler. Le prédicateur chrétien trouve chez eux une autre facilité : c'est qu'à la différence de la plupart des Indous, ils ne paraissent pas étrangers à la notion du péché. « En leur annonçant Jésus, dit M. Edmonds, c'était toujours là le point de départ de Razu, et je n'entendis pas une seule fois

sortir de leur bouche cette question si communément formulée par les Indous : « Qu'est-ce que le péché ? »

En terminant le rapport d'où nous avons extrait ce qu'on vient de lire, son auteur prévoit qu'on l'accusera peut-être d'avoir trop exalté Razu, et peut-être même de mettre en cet homme trop de confiance. « Cependant, répond-il, ce qu'il nous faut pour la conversion de l'Inde, ce sont des hommes comme celui-là, des indigènes capables, qui ayant fait personnellement l'expérience des compassions de Dieu en Christ, se soient consacrés tout entiers à son service, se sentent pressés de dire à leurs compatriotes le bien qui leur a été fait, et deviennent pour eux, par le changement qui s'est opéré en eux, un sujet d'étonnement et d'admiration. A tous ces égards, Razu est un type dont la rareté rehausse singulièrement la valeur. Arrière de nous toute confiance en l'homme, mais gloire à Dieu qui s'est choisi, et formé en celui-ci, un instrument si convenable pour le champ de travail qu'il a ouvert devant nous ! Que les prières de tous ceux qui liront ces lignes demandent au Seigneur d'aider cet homme à poursuivre saintement, jusqu'à son terme, la course qu'il lui a été donné de si bien commencer ! »



POLYNÉSIE.

NAUFRAGE DU *JOHN WILLIAMS*.

Un sinistre vient de frapper la Société des missions de Londres et de répandre la tristesse dans les nombreuses missions de la Polynésie. C'est la perte totale de son beau navire le *John Williams*, si connu, si aimé, et toujours si impatiemment attendu dans ces parages. Ce navire, entraîné par la violence irrésistible d'un courant, est allé, le 19 mai

dernier, se briser contre un des récifs qui entourent une île connue sous le nom menaçant de « l'Ile dangereuse ou du Danger. » Heureusement, il n'a pas sombré sur le champ, de sorte que tous les canots ont pu être mis à la mer et que personne n'a péri. Il y avait à bord deux missionnaires, plusieurs évangélistes, une quarantaine de passagers et les hommes de l'équipage. Tous ont été reçus et secourus avec une touchante humanité par les habitants de l'île, que depuis quelques années des agents de la Société ont amenés à la connaissance de l'Évangile. Mais l'île étant fort petite, de peu de ressources, et rarement visitée par les navires du commerce, on avait à craindre d'y souffrir de la faim. Dans cette prévision, le second du navire et six braves matelots se lancèrent résolûment sur l'Océan, dans un des canots, pour aller à 150 lieues de là chercher du secours aux îles Samoa. Dieu bénit cette courageuse entreprise, et, vingt jours après, un navire anglais revenait prendre tous les naufragés à son bord pour les conduire d'abord à Upola, puis à Sidney, où les chrétiens ont fait en leur faveur de généreuses souscriptions, venues très à propos, car rien, ou à peu près rien, n'avait pu être sauvé.

On a beaucoup remarqué dans ce naufrage le courage et le désintéressement de deux naturels de l'île d'Aitutaki. Voyant, du canot sur lequel ils s'étaient réfugiés avec d'autres, que le navire allait disparaître, ils se jetèrent à la nage, grimpèrent sur la carcasse à demi submergée déjà, et sauvèrent, non pas leurs propres effets, que, comme tout le monde, ils avaient laissés derrière eux, mais les effets de leur cher missionnaire, M. Royle, qui se trouvait aussi à bord, et la boîte où l'on avait déposé le montant d'une collecte faite dans leur île en faveur de la Société.

Le *John Williams* était à la mer depuis près de vingt ans, et se disposait, lors de sa perte, à revenir en Angleterre,

après avoir, pour la cinquième ou sixième fois, visité toutes les îles où la Société a des stations ou se propose d'en fonder.

On sait que le *John Williams* avait été construit et réparé déjà au moyen de souscriptions spéciales recueillies parmi les enfans chrétiens d'Angleterre, surtout dans les écoles du dimanche. Dès que sa perte a été connue, la Société a décidé qu'elle le remplacerait dans le plus bref délai possible, et ferait, dans ce but, un nouvel appel à la libéralité des enfants.

L'accueil fait aux naufragés par les insulaires de l'Ile Dangereuse est à lui seul une frappante manifestation de la puissance de l'Evangile pour changer les cœurs. Trente ans plus tôt, alors que ces Polynésiens étaient encore à l'état sauvage, on peut être à peu près certain que les passagers du *John Williams* auraient été pillés, massacrés, et peut-être dévorés.

NOUVELLE ZÉLANDE.

SITUATION DU PAYS ET DE LA RELIGION.

Depuis quelque temps, nous n'osions presque plus parler de ce champ de missions, naguère si richement béni. Il n'en arrivait plus que des bruits de contestation et de guerre. Nos lecteurs en auront pu apprendre quelque chose par les feuilles publiques. Irritée de voir ses terres passer insensiblement entre les mains des colons étrangers, et de ne pas trouver, auprès des autorités coloniales anglaises, l'impartiale protection à laquelle elle avait droit, une partie considérable de la population indigène avait pris les armes et s'était même choisi un roi. Mais la force l'a emporté. Sans approuver également tous les procédés de ses premiers agents à l'égard des Maoris, le gouvernement anglais a dû

prendre des mesures pour réprimer l'insurrection et il y a réussi, non sans peine et sans pertes. Après s'être vaillamment battus dans un grand nombre de rencontres, les Maoris ont dû faire leur soumission, et il y a lieu d'espérer que sous la direction du gouverneur anglais, sir George Grey, l'ordre et la paix pourront être rétablis, en une certaine mesure, dans cette importante colonie si tristement troublée.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des griefs qui ont amené cette guerre, ni des incidents qui en ont signalé le cours. Il nous est plus agréable de dire qu'en Angleterre l'opinion du public éclairé, et en particulier celle des chrétiens, en a été très péniblement affectée. On en jugera par les extraits suivants d'une feuille religieuse, qui fournit, en outre, d'intéressants renseignements sur l'état spirituel et moral des indigènes.

« Il est impossible, disait cette feuille, quelque temps avant la conclusion des troubles, de contempler cette résistance héroïque, quoique puérile, d'une race dévouée à une extinction presque inévitable, sans éprouver des regrets et une profonde pitié..... Il y a six ou sept ans qu'un recensement de la population des districts insurgés, en portait le chiffre à 56,000 ; mais cette évaluation était excessive, et il est plus probable qu'il n'existe plus dans le pays qu'environ 30,000 Maoris. Mais c'est une race intéressante, pleine de vigueur et de fermeté. Leurs *whères*, ou huttes, peuvent soutenir avantageusement la comparaison avec les habitations des paysans irlandais. Grâce aux missionnaires qui les ont instruits, la plupart d'entre eux savent lire, écrire, calculer, et, comme presque tous font profession de christianisme, la Bible est leur livre préféré. Dernièrement, un écrivain distingué, qui n'était pas un de leurs missionnaires, mais qui les a vus de près, disait, que tous les matins et tous les soirs, le culte domestique était célébré dans leurs maisons, et que partout où ils en avaient la facilité, on les

voyait suivre avec une régularité exemplaire les pieux exercices du dimanche. La plupart d'entre eux appartiennent à l'Eglise établie d'Angleterre, mais l'Eglise wesleyenne et le catholicisme romain y ont aussi des adhérents. Tous, sous des apparences rudes et quelquefois grossières, cachent un fond de droiture, de générosité et de grandeur véritablement remarquable. Ils sont hospitaliers, et honnêtes dans toutes leurs transactions. Les Européens qui habitent auprès d'eux, laissent leurs fenêtres et leurs portes ouvertes, sans qu'on entende presque jamais parler de vol. En général les Maoris aiment à s'instruire, mais ils se plaisent surtout à causer, et le font avec une vivacité de paroles et de gestes qui leur donne quelque ressemblance avec le peuple français. Rien de plus commun que de voir des groupes de ces gens passer ainsi des heures entières, en donnant tous les signes d'une gaîté douce qui assurément n'est pas l'indice d'un caractère malicieux ou intraitable. Qu'il est triste de penser qu'une population semblable ait été détournée, par la guerre, des paisibles occupations de l'agriculture, auxquelles on la voyait s'adonner avec succès, qu'on l'expose à retomber dans l'état sauvage de ses pères, et, selon toute apparence, pour disparaître bientôt du sol que ceux-ci possédaient en maîtres. Les districts qui ont servi de théâtre à la guerre offrent en ce moment un déplorable spectacle. Sur les rives des fleuves Waikato et Waipa, s'élevaient jadis, c'est-à-dire, il y a dix ans seulement, de nombreux et pittoresques villages où tout était vie, activité, promesses d'avenir; aujourd'hui, les regards n'y rencontrent plus que quelques débris de fortifications, et pour traces de culture, qu'une masse confuse d'arbres fruitiers entrelacés les uns dans les autres et ne produisant plus rien. Quels changements! Quelle misère! Quelles conséquences funestes de l'avidité de la race blanche! Ces Maoris sont des chrétiens; ces sauvages, ces anciens cannibales ont appris à lire la Bible, ils se sont rangés, par

la foi, aux pieds de Jésus-Christ, ils ont cherché à marcher, sur nos pas, dans les voies de la civilisation, et voilà qu'à coups de canon l'Europe vient renverser l'édifice naissant de leur développement intellectuel et social. Sont-ce là les fruits de ce progrès dont nous sommes si fiers? Pauvres Maoris, que de réflexions amères doivent leur suggérer de pareils procédés, et avec quelle ardeur nous devons demander à Dieu qu'au milieu de ces épreuves, il les préserve au moins de faire naufrage quant à la foi! »

L'expérience et le caractère du gouverneur Grey donnent l'espérance que dans l'accomplissement de sa haute et difficile tâche, il saura concilier autant que possible les exigences de sa position officielle avec la douceur et la charité chrétiennes. Les Maoris, qui le connaissent d'ancienne date, ont confiance en lui plus qu'en tout autre, et les dernières nouvelles nous apprennent que quelques bonnes paroles de lui ont déjà contribué à ramener le calme dans les esprits.

On sait, d'ailleurs, que la population tout entière n'a pas pris part à l'insurrection, et que plusieurs des districts chrétiens ont su résister avec énergie à tous les efforts tentés pour les entraîner. De ce côté, les nouvelles religieuses continuent à être bonnes. Il y a, dans les troupeaux, de la fidélité, de la vie et généralement un désir sincère de progrès dans les voies de la sainteté. Plusieurs des Eglises ont à leur tête des pasteurs indigènes et en sont arrivées à se suffire à elles-mêmes. On signale aussi dans leur sein cet indice certain de sincérité, un zèle soutenu pour tout ce qui concerne l'avancement du règne de Christ.

L'article ci-dessus était écrit quand nous avons appris, par les journaux anglais, quelques autres détails intéressants.

Une partie des Maoris insurgés n'a pas encore déposé les armes, mais sera, selon toute apparence, forcée bientôt d'en venir là. On a remarqué que ceux qui, se confiant dans

les dispositions bienveillantes de sir George Grey, se sont soumis à lui sans condition, appartenaient aux tribus chez lesquelles le christianisme avait obtenu ses plus beaux triomphes. Aussi le gouverneur a-t-il pu leur rendre un témoignage qui fait honneur à eux et à l'Evangile. Il a publiquement déclaré que, durant tout le cours de la guerre, ils n'avaient ni pillé, ni maraudé, et qu'ils s'étaient montrés pleins d'humanité à l'égard des blessés tombés entre leurs mains. Il a pu, en conséquence, leur rendre les trois quarts des terres qu'ils avaient été contraints de céder, en leur laissant à eux-mêmes le soin d'en tracer les limites, et en leur promettant, d'abord des semences et les instruments nécessaires à la reprise des travaux agricoles, puis des secours qui leur permettront de soutenir leurs familles jusqu'à l'époque des récoltes.

ABYSSINIE.

Un des missionnaires allemands établis dans ce pays, M. Flad, écrit, sous la date du 17 mai dernier, qu'à cette époque le roi Théodore continuait à se montrer inexorable envers les Européens qu'il a pris en haine.

« La main du Seigneur est sur nous, dit-il, et par moments nous pourrions nous croire délaissés par Lui. M. Sterne est toujours dans les fers, ainsi que le consul anglais, M. Cameron, avec tous ses serviteurs ou employés européens. M. Rosenthal est libre, mais sans pouvoir s'écarter du camp royal de Gondar. Moi-même, ma femme et nos deux enfants, nous restons à Gaffat, avec les deux missionnaires de la Société d'Ecosse et deux chasseurs allemands, tous prisonniers en réalité, bien qu'on ait dégagé nos mains des chaînes dont on les avait chargées. Grâces à Dieu, cependant, toute communication avec nos frères de Gondar ne nous a pas été

interdite. J'en ai profité pour leur faire passer un peu d'argent, des remèdes, etc., ce qui a été pour eux un grand soulagement.

Des nouvelles d'une date plus récente encore ne sont pas plus satisfaisantes. Elles annonceraient au contraire, si elles sont exactes, une aggravation de souffrances. Le roi Théodore, ayant appris que dans un de ses livres, le Dr Sterne avait répété que son père, à lui, monarque actuel de Gondar, était un marchand de plantes médicinales (fait mentionné sans la moindre intention malveillante), en aurait senti redoubler sa colère, et aurait donné ordre de soumettre les prisonniers à la torture pour leur faire avouer d'où était venu ce renseignement. Cet ordre aurait été exécuté avec rigueur, mais heureusement révoqué bientôt, parce que le Docteur se serait décidé à faire une révélation qui, du reste, ne pouvait compromettre personne.

VARIÉTÉS

CHINE ET JAPON.

Ce que les Anglais appellent « la mission médicale, » c'est-à-dire la fondation d'hôpitaux et les soins donnés, même à domicile, par des missionnaires-médecins, paraît commencer à exercer en Chine l'influence la plus heureuse. Des hôpitaux de ce genre existent déjà, sous les auspices de diverses Sociétés, non-seulement dans les anciens ports ouverts aux étrangers, Canton, Ningpo, Amoy, Fuh-Chau et Schanghaï, mais depuis quelques années dans d'autres grandes villes, notamment à Pékin, et partout avec des résultats très encourageants. Forcés de reconnaître la supériorité des Occi-

dentaux dans l'art de guérir, les malades affluent, et comme les médecins et tous leurs employés sont des chrétiens que les misères de l'âme ne touchent pas moins que celles du corps, ce qu'ils font pour celles-ci leur fournit de précieuses occasions de signaler à leurs patients le grand médecin dont les autres ont besoin. Toutes les Eglises indigènes du pays comptent déjà, parmi leurs membres les plus zélés, des hommes dont la conversion remonte à leur séjour dans quelque salle d'hôpital.

Un missionnaire d'Amoy raconte un incident qui montre avec quelle faveur le peuple chinois voit ces établissements. « A notre retour de Yam-Chau, dit-il, nous fûmes arrêtés tout à coup par une bande de mauvais sujets et bientôt environnés d'une foule nombreuse évidemment peu bienveillante. Mais tout à coup une voix nous demanda si nous appartenions à la même *compagnie* que le Dr Gauld (qui dirige l'hôpital de Swatow), et sur notre réponse affirmative, nous ne vîmes plus autour de nous que des visages amis. Les Chinois continuent à détester les étrangers, mais ils font une exception pour les médecins, qu'ils appellent *koué kyn*, c'est-à-dire « des hommes honorables. »

— On annonce qu'un médecin missionnaire américain vient de fonder un hôpital au Japon, dans l'importante cité de Yokohama, et que cet essai paraît devoir réussir.

UN PIEUX SOLDAT ET UN PRÉCIEUX TALISMAN.

Le révérend Bühler, un des missionnaires d'Abbéokuta, écrit qu'une porte de plus en plus grande semble s'ouvrir devant l'Evangile dans ces contrées encore ravagées par la guerre, et surtout dans l'Ijébu.

« Les soldats chrétiens que nous comptons dans l'armée d'Ijébu, dit-il, ont su s'y faire respecter autant qu'aimer.

L'un d'eux surtout, « le capitaine chrétien, » comme on l'appelle (son nom réel est Balogan), y jouit d'une estime extraordinaire. Il partage tous les dangers et toutes les fatigues de ses soldats, ce dont savent parfaitement se dispenser les chefs païens. Ayant en outre appris de l'un des nôtres l'art d'extraire les balles et de donner à un blessé les soins les plus essentiels, il rend à ses compagnons d'armes des services trop précieux en ce pays pour qu'on ne lui en sache pas gré. Çet excellent homme est membre de notre Eglise d'Aké et n'a pas honte de l'Evangile de Christ. Un jour, quelques chefs païens lui disaient que s'il était si brave, c'était sans doute que ses amis blancs lui avaient donné quelque remède ou quelque talisman qui le rassurait contre les balles. « C'est vrai, leur répondit le capitaine chrétien, et si vous le voulez, je vais vous donner de ce remède ; » puis, ouvrant sa Bible, il leur en lut quelques passages, fit suivre cette lecture de quelques courtes réflexions, et finit en ajoutant : » Voilà mon talisman ; j'en use tous les jours, comme on use de nourriture, et peux vous assurer que si vous en faites autant, vous n'aurez pas plus peur que moi des balles ou de l'épée. »

NOUVELLES RÉCENTES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

L'élève missionnaire Pierre Andrault, natif de Rouillé, en Poitou, sera consacré au saint ministère par l'imposition des mains, dans le temple de l'Oratoire, le 5 décembre, à huit heures du soir. Il partira bientôt après pour le Sé-

négal, où il est attendu avec la plus vive impatience par M. Jaques.

Nous donnerons, dans notre prochaine livraison, des informations sur les perspectives encourageantes qui continuent à s'ouvrir devant nous, dans cette contrée.

SYRIE.

Les missionnaires américains et anglais qui sont à l'œuvre en Syrie, s'occupent en ce moment d'un projet qui, si Dieu leur donne les moyens de le conduire à bonne fin, pourra servir très utilement la cause de l'Evangile en Orient. Ils veulent fonder à Beyrouth un collége, où pourront être admis de jeunes orientaux, sans distinction de nationalités ou de religions. On y enseignera toutes les branches de la littérature et des sciences qui peuvent mettre un jeune homme en état de se vouer avec avantage, soit au commerce, soit à l'industrie, soit aux professions dites libérales, mais en s'efforçant, par-dessus tout, d'inspirer aux élèves l'amour de Christ et le désir de travailler à l'avancement de son règne. L'enseignement sera donné en arabe, parce que de tous les idiômes de l'Orient, cette langue est la plus répandue; on la parle non-seulement en Turquie, mais en Afrique, dans l'Inde et jusqu'aux extrémités de l'Asie. Une fois le collége fondé, on pourra y adjoindre une école de théologie pour ceux des élèves qui se sentiraient appelés à servir l'Eglise comme pasteurs ou comme missionnaires.

L'annonce de ce projet a excité les plus vives sympathies en Angleterre et aux Etats-Unis. Dans ce dernier pays, une souscription spéciale, pour en favoriser l'exécution, a produit, en très peu de temps, près de 80,000 fr.

MADAGASCAR.

Quatre missionnaires de l'Eglise anglicane, après avoir reçu l'ordination des mains de l'évêque de Maurice, viennent de partir pour Madagascar. Ils ont pour instructions de s'établir sur les côtes de l'île, en ayant soin de respecter les divers champs de travail qu'occupent les agents de la Société de Londres.

Les nouvelles reçues, par cette dernière, de sa mission d'Antananarivo continuent à être favorables. Malgré l'attachement de la reine pour les anciennes coutumes, et malgré quelques agitations politiques, l'œuvre se soutient, grandit, et tend à s'étendre dans les provinces du centre. Tout récemment, une députation, venue du pays de Betsileo, tribu puissante de l'intérieur, a demandé aux missionnaires d'envoyer l'un d'eux se placer à la tête d'une congrégation qui s'est formée déjà dans le pays. Un des députés était frère du gouverneur de la province.

LIBÉRALITÉ D'UN PRINCE INDOU.

On sait qu'un riche prince indou, le rajah de Kapurthala, après avoir épousé une pieuse anglaise, s'est prononcé en faveur du christianisme, a appelé dans sa capitale des missionnaires et s'est hautement rangé parmi leurs disciples. M. Woodside, écrit qu'on termine, en ce moment, une église que le rajah fait construire à ses frais et qui sera, dit-il, un magnifique édifice religieux. Le clocher, qui est terminé, a 130 pieds d'élévation au-dessus du sol. Le fils du rajah a voulu poser lui même le paratonnerre qui le surmonte. Ces marques de faveur accordées à la mission, par le prince et sa famille, produisent sur la foule une impression d'autant plus heureuse que le rajah a déclaré plu-

sieurs fois sa ferme intention de laisser ses sujets parfaitement libres de suivre leur religion.

AMÉRIQUE DU SUD.

Nos lecteurs n'auront pas besoin qu'on leur rappelle l'existence de cette société des missions patagoniennes qu'illustra, dès ses premiers pas, le glorieux martyre du capitaine Allan Gardiner et de ses six compagnons d'œuvre. Loin de se laisser décourager par ce désastre, l'institution s'est affermie et ne vise actuellement à rien moins qu'à prendre pour champ de travail toute la partie méridionale de l'Amérique du Sud, c'est-à-dire, environ 20,000,000 d'âmes, comprenant des aborigènes, des nègres, des européens et une multitude confuse d'individus sortis du mélange de toutes ces races. Dans une réunion publique, tenue récemment à Birmingham, il a été constaté que la Société occupe déjà treize agents, au premier rang desquels est le révérend Allan Gardiner, fils du martyr. Une souscription ouverte en faveur de cette œuvre, parmi les négociants de Liverpool, a produit en quelques semaines, plus de 25,000 fr., avec espoir de renouvellement pour les années suivantes.

ANGLETERRE.

Les journaux annonçaient dernièrement la mort, par suite d'un accident de chasse, de l'intrépide capitaine Speke, auquel on doit peut-être la découverte des sources du Nil. L'illustre voyageur avait appris de ses rapports avec les nègres à apprécier la valeur de l'Evangile. Nos lecteurs n'auront pas oublié qu'il avait promis de donner 100 livres sterling à la première société qui fonderait une mission dans les régions parcourues par lui.

Paris. — Imprimerie de Ch. MARÉCHAL, rue Fontaine-au-Roi, 18.



UNE PRIÈRE A BORD (voir page [illegible]).

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Consécration de M. P. Andrault.

Le Seigneur, dans son amour, vient de nous accorder un de ces moments bénis où sa présence se révèle d'une manière sensible, et où il ménage à ses enfants une trêve bienfaisante au milieu des agitations et des luttes de la vie de tous les jours. Depuis quelques mois, nous entretenons nos lecteurs de besoins auxquels nous ne savons comment pourvoir, de dangers qu'il faudrait conjurer par une action prompte et décisive. Laissons aujourd'hui reposer ces questions pour bénir Celui dont l'appui ne nous a jamais fait et ne nous fera jamais défaut.

Lundi dernier, à huit heures du soir, M. P. Andrault, élève de la maison des missions, a reçu l'imposition des mains et a été solennellement mis à part pour l'œuvre spéciale du Sénégal. Un nombre considérable de fidèles, venus de tous les quartiers de Paris, formaient dans le temple de l'Oratoire une assemblée imposante, et surtout profondément sympathique. Au milieu du plus parfait recueillement se faisait sentir ce léger tressaillement de bonheur et d'intérêt qui indique d'une manière si sûre les dispositions bienveillantes d'un auditoire. Quinze pasteurs, ou ministres du saint Evangile, entouraient le récipiendaire au bas de la chaire.

M. le pasteur Vallette a commencé le service par la lecture d'une portion de la parole de Dieu et une fervente

prière. Après lui, le directeur de la maison des missions, prenant pour texte Luc, XIV, 28-33, a rendu le candidat attentif aux difficultés du ministère qui allait lui être confié et aux grâces spirituelles qui lui étaient indispensables pour sortir victorieux de la lutte. Il a particulièrement insisté sur la nécessité de la foi et d'un ardent amour des âmes. Nous reproduisons ici quelques fragments de cette partie de son discours, principalement dans l'intérêt de ceux de nos jeunes lecteurs qui sentent, en ce moment, la vocation missionnaire poindre et se développer dans leurs cœurs.

« Néhémie se frayant péniblement un chemin à travers les cendres et les décombres de Jérusalem, Ezéchiel promenant ses regards sur la plaine couverte d'ossements desséchés, éprouvèrent peut-être une stupéfaction moins grande que celle d'un jeune missionnaire perdu au milieu de populations qui ne comprennent pas ses intentions, qui s'en méfient, qui ne se soucient ni de lui ni de ses enseignements, et dont toutes les pensées, tous les goûts, tous les usages sont le contre-pied des doctrines et des institutions qu'il leur apporte

« En présence des sordides intérêts, des préjugés séculaires qui semblent mettre l'ordre social et religieux chez ces barbares hors de toute atteinte, essayer de réformer les abus les plus criants, d'adoucir ce que les mœurs et les idées ont de plus grossier serait déjà une entreprise presque surhumaine. Mais le missionnaire doit vouloir et oser bien plus que cela. Il faut, selon l'ordre de Dieu lui-même, « qu'il arrache et qu'il démolisse, qu'il renverse et qu'il détruise, afin de planter et de rebâtir. » Pour le porter à tenter ces impossibilités apparentes, il n'a que sa foi ; pour le soutenir et lui donner le courage de recommencer lorsque ses premiers efforts ont échoué, il n'a encore que sa foi.

« Il n'a que sa foi, ai-je dit. En m'entendant parler ainsi la sagesse humaine a pu sourire de pitié; mais vous, mon

jeune frère, qui savez ce qu'est la foi, vous devez sentir la confiance renaître dans votre cœur ! Heureux, en effet, sont ceux dont la foi est la force ! Ils prennent rang parmi ces vainqueurs du monde qui, par la foi, ont conquis les royaumes, ont exercé la justice, ont obtenu l'effet des promesses, ont fermé la gueule des lions.

« Si la foi est et devient toujours plus la vie de votre âme, elle vous conduira sûrement au succès. Elle est elle-même le commencement du succès, le succès sans lequel tout autre succès est impossible, car Dieu ne triomphe par les instruments dont il fait usage que lorsqu'il a triomphé dans ces instruments eux-mêmes.

« Soutenu et sans cesse ravivé par la foi, vous ne connaîtrez ni le découragement ni la lassitude. Vous foulerez la terre païenne comme une terre conquise. Votre tâche vous paraîtra toujours également importante, également belle. Vous y verrez l'accomplissement des décrets immuables du Seigneur, la continuation, l'application de l'œuvre de Jésus-Christ lui-même. Des hauteurs sereines où vous tiendra le bon plaisir de votre Maître, vous contemplerez, sans en être ému, l'agitation des peuples qui refusent de se courber sous le sceptre de l'oint du Seigneur. Dans les circonstances les plus défavorables et les jours les plus ténébreux, aux dédains des hommes du siècle s'apitoyant sur votre témérité, aux perfides conseils de la chair et du sang vous criant : « C'est assez ! » vous opposerez l'hymne des rachetés : « Eternel,
« qui ne te craindrait et qui ne glorifierait ton nom, car tu
» es saint, toi seul, c'est pourquoi toutes les nations se pros-
« terneront devant toi ! »

A cette foi, qui rend présentes aux yeux du missionnaire les choses qu'il espère et qui est pour lui une démonstration de celles qu'il ne voit point encore, » doit s'ajouter un ardent amour des âmes.

« Mon frère, cet amour, en connaissez-vous les élans, les impérieux besoins?

« De la réponse que vous pouvez faire à cette question dépend tout l'avenir de votre ministère.

Pour vous rendre capable de prêcher en temps et hors de temps, d'endurer les travaux comme un bon soldat de Christ, il ne suffit pas des engagements que vous prenez envers la Société qui vous envoie, du prix que vous attachez à l'approbation de vos frères, du désir que vous éprouvez d'être en édification aux Eglises de votre patrie. Ces motifs, ces liens s'affaibliront par l'effet des distances, par les vicissitudes du temps. Dans quelques années, vous ne serez plus, à maints égards, le même homme, et le milieu d'où vous êtes sorti se sera également modifié. Mais ce qui est immuable, ce qui est de tous les temps, de tous les lieux, ce qui doit, si l'on est fidèle, aller croissant de jour en jour, à mesure que l'heure des réalités éternelles approche, c'est l'amour des âmes allumé et entretenu dans le cœur par le Saint-Esprit.

Si vous voulez contempler l'idéal de cet amour dans toute sa beauté, cherchez-le en Jésus-Christ quittant les cieux, se dépouillant de sa gloire pour sauver nos âmes; en Jésus allant de lieu en lieu, faisant partout du bien, se réjouissant de pouvoir annoncer l'Evangile aux pauvres et aux petits; en Jésus subissant avec patience les mépris d'une ignorante et vicieuse Samaritaine pour obtenir d'elle qu'elle accepte l'eau qui désaltère et jaillit jusque dans la vie éternelle; en Jésus cherchant du regard le péager Zachée sur le sycomore de Jéricho, entrant dans sa demeure méprisée pour y porter le salut et la paix.

Cet idéal, vous le trouverez aussi, moins pur, moins élevé, mais plus accessible à votre faiblesse, dans un Paul, un Silas, heureux au fond du cachot de Philippe, malgré les souffrances de leurs corps lacérés par les verges, louant le Sei-

gneur de ce que leur parole a été bénie pour Lydie, et n'interrompant leurs chants d'actions de grâce que pour annoncer le salut à une autre âme repentante ; en saint Jean oubliant les infirmités de sa vieillesse pour aller dans les montagnes arracher au crime un jeune homme dont l'âme lui était aussi chère que la sienne.

A une époque encore toute récente, cet amour se montre à vous, sous sa forme la plus héroïque, dans ces humbles disciples de Zinzendorf partant de Hernhout avec l'intention d'aller aux Antilles se placer sous le fouet du planteur, demander qu'on les charge, eux aussi, de chaînes, afin de pouvoir, en partageant les souffrances de quelques esclaves, faire jouir ces infortunés de la liberté des rachetés de Christ ; dans Van der Kemp, s'attachant au pas de Hottentots fugitifs, errant avec eux dans les déserts, subissant les injustices dont ils sont victimes, et, jusqu'à sa mort, les conviant au repos que Dieu prépare à ses enfants !

Oh ! cette sainte passion du salut des âmes, il la faut au missionnaire plus qu'à tout autre serviteur de Christ. Elle seule peut le rendre inaccessible à l'influence de ces distinctions de couleurs, de races, de nationalités, dont la philanthropie, même la plus éclairée, ne triomphe jamais complétement. Elle seule peut lui donner assez de douceur, de tendresse, de patience, pour se faire tout à tous, pour être, à l'exemple de saint Paul, comme une nourrice au milieu d'enfants dont il faut savoir deviner les besoins, supporter la faiblesse, qu'il faut instruire graduellement, « ligne après ligne, précepte après précepte, » qu'il ne suffit pas de reprendre, d'enseigner, d'exhorter, et chez lesquels on ne reproduit la vie religieuse et morale qu'en réchauffant leurs cœurs sur son propre cœur et en faisant en quelque sorte passer son âme dans leurs âmes.

Sans cette sainte passion, le missionnaire ne tarderait pas à se lasser de sa tâche, et on le verrait secouer la poussière

de ses pieds contre de pauvres gens qui n'auraient pas même soupçonné le bien qu'il voulait leur faire. Il me souvient encore de la désespérante naïveté avec laquelle les Bassoutos, quelques années après notre apparition dans leur pays, demandaient quand nous retournerions chez nous, puisque nous leur avions déjà dit tout ce que nous avions à leur dire !... Et lorsqu'à ce dédain, si difficile à supporter de la part d'hommes ignorants, s'ajoutent l'ingratitude et l'injustice, quel autre sentiment qu'un irrésistible besoin d'arracher ces malheureux à une ruine éternelle, pourrait porter le missionnaire à prolonger son séjour au milieu d'eux !

« Cependant, le temps s'écoule, les heures de la lutte et du travail touchent à leur fin, et souvent le serviteur de Christ peut encore compter sur ses doigts les païens qui ont compris et reçu son message. Lui qui avait franchi les mers, plein des plus belles espérances, s'attendant à voir le désert fleurir comme la rose, il va reposer sous un sol que souilleront encore des rites exécrables. C'est à peine s'il laisse un nombre suffisant d'enfants en la foi pour lui creuser une tombe et perpétuer le souvenir de ses enseignements. Ah ! sans doute qu'il se dit avec amertume qu'il a consumé en vain ses forces et ses jours !... Non ! non ! voyez plutôt avec quelle joie, quelle tendresse, il promène ses regards sur cette petite bande de fils et de filles qu'il a engendrés à l'Evangile. A l'entraînement avec lequel il leur parle du séjour où il va les attendre, à l'ardeur des prières qu'il offre pour eux au Seigneur, à la vivacité avec laquelle il les supplie de ne pas manquer au rendez-vous qu'il leur donne, reconnaissez la persistance de cet amour des âmes, de ce sentiment du prix infini d'une seule âme, qui a été sa force pendant sa vie et qui est sa consolation dans la mort ! »

Après avoir écouté les exhortations qui lui était adressées, le récipiendaire, invité à prendre la parole, a retracé les voies par lesquelles il a été amené à désirer de servir Dieu parmi

les païens, et a décrit les sentiments avec lesquels il entre dans cette carrière. Cette allocution facile, naturelle, témoignant d'une vocation mûrie par la réflexion et une attente de plusieurs années, a vivement ému l'assemblée.

La prière de consécration, prononcée par M. GrandPierre, a reproduit avec une grande puissance les vœux de tous les cœurs. L'ancien directeur de la maison des missions n'a pas seulement intercédé en faveur du candidat. Donnant essor aux sentiments que lui a toujours inspirés son œuvre de prédilection, il a convié et comme rassemblé au pied du trône de grâce, pour y recevoir une bénédiction commune, ses élèves, déjà blanchis par l'âge et par les travaux, et ceux qui depuis se sont préparés sous les soins de son successeur. Les distances qui nous séparaient du Lessouto, de Taïti, de la Casamance, semblaient supprimées. Elles l'étaient, en ce moment, pour nos âmes, et Dieu, pour qui elles n'existent point, se rendait sans doute partout sensible à ses serviteurs et répandait sur eux, d'une main égale, les grâces que nous implorions pour eux.

L'accolade fraternelle, donnée par les pasteurs, et deux versets du *Te Deum*, chantés avec effusion, ont clos cette édifiante réunion.

MISSION DU SÉNÉGAL.

M. Jaques attend avec une vive impatience le missionnaire dont nous venons de raconter la consécration. Il lui a adressé de Sedhiou plusieurs lettres pour l'encourager et lui fournir de précieux renseignements sur son futur champ de travail. Nos lecteurs ne seront pas fâchés que nous leur donnions quelques extraits de cette correspondance.

« Tu vas passer par de cruels déchirements et te voir bientôt après exposé à des dangers inconnus en France. Tu

auras à subir les effets d'un climat parfois dévorant ; tu auras surtout à lutter contre le mal, le péché, qui a fortement établi son siége dans ce pays. Tu trouveras même des choses repoussantes. Mais si le mal est grand, énergique et prompt doit être le remède. Viens donc armé de courage et de patience. Le champ est préparé, l'ouvrage ne manque rapas.

« Tu auras affaire à une population essentiellement hétérogène, composée des éléments les plus divers. Le Mandingue musulman prend pour femme quelque Balante ou Iolof idolâtre ; les Sarakholés, les Peuls, les Mandiagos et les noirs portugais, dont quelques-uns se disent chrétiens, les Iolofs, les Bambaras, les Foutafoulahs, les Bagnounkas, les Bassounkas, etc., vivent les uns à côté des autres, conservant toujours quelque chose du cachet propre à leur nationalité.

« L'élément Sarakholé (du Haut-Sénégal) domine dans le village de Dagorne, dont je suis habitant. L'élément mandingue se trouve presque exclusivement à Morikounda et Bakoum, deux villages qui viennent de se former à une lieue d'ici. L'élément mandiago est répandu partout et assez nombreux. Les autres sont en minorité.

« L'islamisme, mais un islamisme mitigé et peu strict, règne chez les Mandingues et les Sarakholés ; le reste de la population est idolâtre. Nous aurons pour nous la jeunesse, et c'est le plus sûr point d'appui. Il faut s'attendre à de grands mécomptes. Je crois que l'œuvre sera fort difficile. Ce qui m'encourage, c'est que l'on peut parler partout avec la plus parfaite liberté, et l'on est écouté par les indigènes. Ils ne refusent jamais de converser sur n'importe quel sujet. Les Mandingues sont les plus sérieux ; l'ivrognerie, qui est ici le vice dominant, est chez eux assez rare. Croirais-tu que l'on consomme, chaque année, pour plusieurs milliers de francs de vin de palmier à Sedhiou seulement ?

« Le climat de la Casamance est, comme tous les climats tropicaux, bon pour les uns, meurtrier pour les autres. Tels Européens ont passé ici quinze, vingt ans, se portant très bien ; d'autres ne peuvent y tenir en aucune façon, et le mieux pour eux est de quitter le pays. Les maladies communes dans cette contrée sont : la fièvre intermittente, mais moins maligne qu'au Sénégal, le scorbut de terre, dont on se guérit avec du cresson, qui est très abondant, les clous ou furoncles, et pour quelques personnes, les maladies du foie. On n'a pas à redouter ici les dyssenteries et les coliques sèches, si fréquentes et si souvent fatales au Sénégal.

« La bonne saison commence à la mi-novembre. Il est rare qu'il pleuve après ce moment. En décembre, il fait bon ; il souffle un vent frais qui vivifie. On peut sortir sans crainte dans la journée, bien qu'au milieu du jour le soleil soit chaud. J'ai fait souvent plusieurs lieues à pied ou à cheval sans être incommodé. Cette saison, qui est celle de la culture des jardins, est délicieuse. La verdure que l'hivernage a produite est encore dans toute sa beauté. Ce ne sont, dans les fourrés, les bois de palmiers, que fleurs et feuillages charmants. Mais il est peu prudent, en novembre, de voyager sur la terre ferme. Les eaux croupissantes s'évaporent et laissent des matières végétales en décomposition, ce qui produit de violentes fièvres. En décembre, ce danger est passé. Il n'existe d'ailleurs pas, même en novembre, pour Sedhiou, au moins pour la partie où est la case de la Société. Ainsi on peut arriver avec toute sécurité vers le milieu de ce mois. Jusqu'en mars, tout va bien. En avril et mai, il fait très chaud ; mais les matinées, les soirées et les nuits sont fraîches. En juin, le temps devient gris ; il fait une chaleur suffocante ; une immense quantité d'électricité circule dans l'air. Des moustiques et des mouches impitoyables vous harcèlent nuit et jour. Souvent le corps se couvre de taches rouges qui, loin d'être dangereuses, sont plutôt un signe de

bonne santé, mais qui provoquent des démangeaisons, des fourmillements insupportables et fort ennemis du sommeil. On n'est jamais exempt de ce tourment. Mais dès qu'il a copieusement plu et que la terre est détrempée, il fait bon ; une brise fraîche souffle constamment. En juillet, il pleut beaucoup : ce sont de véritables cataractes qui font du moindre sentier le lit d'un torrent, et du plus petit creux un étang. Cette pluie est ordinairement chassée par un vent impétueux qui renverse les cases, brise les arbres, couche à terre les plus fortes palissades. C'est au point que lorsqu'on laisse la porte ouverte du côté d'où vient le vent, le plafond de l'appartement est immédiatement inondé ; les gouttes remontent au lieu de descendre. Août et septembre sont loin d'être mieux partagés ; mais septembre est de tous les mois le plus mauvais.

« Quant à une habitation, tu peux être parfaitement rassuré. Celle que j'ai fait bâtir est certainement la plus saine de Sedhiou. Elle est assez spacieuse. Tout autour règne une galerie large de 2 m. 50 cent. qui est la partie la plus agréable à habiter. Le bâtiment est solide ; l'eau n'y pénètre pas. Comme il est assez élevé, on y jouit presque constamment d'une brise agréable. Attenant à la maison, est un vaste jardin, dont les planches se couvriront, au mois de décembre, de beaux légumes. Deux puits me fournissent constamment une eau limpide, saine et assez abondante pour que tout le quartier vienne s'approvisionner chez moi. Il y a, en outre, une écurie. On m'a donné des poules, des dindes, et je vais avoir aussi des canards. J'ai un excellent chien de garde, ce qui est indispensable dans ce moment, où les vols sont assez communs. Lorsqu'on attrape un voleur, on lui administre sur la place publique, au son du tam-tam, 70 à 100 coups de corde.

« Nous jouissons des soins du médecin du poste, qui veut bien étendre sa clientèle au delà des militaires. En fait de

blancs, il n'y a presque personne. Nous recevons le courrier de France par voie de Gorée, du 15 au 20 de chaque mois ; mais nous ne pouvons répondre que par le courrier du mois suivant et encore faut-il s'y prendre deux ou trois semaines à l'avance. Nous trouvons à Gorée toutes sortes de marchandises et d'approvisionnements, mais on paie un peu cher. Le pain se fabrique au poste. Chacun fait sa propre boucherie, mais, grâce à un système d'échange amical, on a, chaque semaine, une ou deux fois de la viande fraîche. Chacun produit aussi ses légumes.

« Dans les rapports de chaque jour, les indigènes sont affables et intéressants à observer. Quelles que soient mes préoccupations, je ne puis m'empêcher de sourire chaque fois que je rencontre quelque petit enfant trottinant dans la rue ou *botté* sur le dos de sa mère. *Botter* est un mot iolof qui n'a pas de correspondant en français, et qui est devenu usuel parmi les colons. Il signifie mettre un enfant sur les reins d'une femme, et l'y fixer au moyen d'une bande d'étoffe dont les bouts s'attachent sur la poitrine. C'est un mode de transport usité pour les nourrissons d'un bout de l'Afrique à l'autre. Il y a quelque temps, lorsque je passais dans le village de Dagorne pour venir à ma case en construction, j'étais invariablement arrêté par des marmots dont l'un me tirait par le paletot, un autre me prenait la main, un troisième sollicitait un saut en l'air. Je ne pouvais pas faire un pas sans entendre des *salams* partir de toutes parts. C'est la manière de saluer. Quand on rencontre quelqu'un ou qu'on entre dans une maison, on dit : *Salam aleïcoun* (la paix soit avec vous), à quoi il est répondu : *Aleïcoun salam.* Si l'on veut pousser les choses plus loin, on ajoute, en mandingue : *Kaé hérabé?* « Comment allez-vous? » à quoi l'on répond : *héraba,* « cela va bien, » puis : *hébé héra tou?* « Cela va-t-il tout à fait bien? » *héra! héra!* « bien! bien! » En

iolof, les salutations et les questions de ce genre sont interminables. »

Depuis l'arrivée des lettres qui contenaient ces renseignements, nous avons appris que la santé de M. Jaques a été ébranlée par la crise de l'hivernage. Il a été obligé, pour se remettre, de s'absenter pendant quelques semaines de Sedhiou. Il se proposait d'y retourner dans les premiers jours de novembre.

M. Andrault s'embarquera, s'il plaît à Dieu, en janvier, dans le bâteau à vapeur qui part de Bordeaux, le 25 de chaque mois, pour le Brésil, et qui touche à Saint-Vincent. De là, les passagers pour l'Afrique sont transportés à leur destination par un service de correspondance.

ILES DE LA SOCIÉTÉ.

TAITI.

Nous avons d'excellentes nouvelles de nos frères établis dans cette île. Leurs rapports avec la reine et sa famille sont toujours fort agréables et ont présenté, récemment, un caractère touchant d'intimité, à propos du baptême du premier-né de M. et Mme Atger. Pomaré a voulu qu'on ajoutât à ses noms français celui de Teiva, l'un de ses ancêtres. Une branche importante s'est ajoutée aux travaux de nos amis, l'enseignement de la jeunesse. M. Atger nous écrit à ce sujet : « Il vient, chaque jour, plus de 130 enfants dans le temple, depuis que nos écoles sont autorisées. Cette tâche est pour moi pleine d'intérêt, mais, malheureusement aussi, trop fatigante, parce qu'elle se trouve jointe à l'étude de la langue, que je ne connais encore que très imparfaitement, et à l'œuvre du ministère qui est à la fois, dans ce pays, un pastorat et une mission. Les enfants taïtiens sont dociles,

intelligents, imitateurs au point de copier jusqu'à la voix et à l'expression de la figure de ceux qui les instruisent.

« Nous espérons qu'un instituteur et une institutrice sont déjà en route pour venir nous aider. S'ils n'étaient pas encore partis à l'arrivée de cette lettre, je vous en prie, *hâtez-vous de nous secourir*.

« En nous occupant beaucoup des enfants, nous tâchons de ne pas trop négliger les parents. J'ai commencé pour les hommes une *classe biblique*, le jeudi de 2 à 4 heures. Depuis longtemps, on me demandait une réunion de ce genre, mais mon ignorance de la langue m'obligeait toujours à répondre à ces braves gens : « plus tard, plus tard, quand nous pourrons nous comprendre. » Dès qu'ils m'ont entendu exhorter dans le temple, sans interprète, ils ont repris leur demande et je n'ai pas cru devoir la repousser plus longtemps. Cette réunion est d'ailleurs pour moi un moyen commode d'apprendre la langue. Il y vient quelques pasteurs, des diacres, et les membres de l'Eglise qui peuvent prendre des notes. Nous avons commencé l'étude de la Genèse. Il me manque une bonne introduction aux livres de la Bible. Les Taïtiens sont de terribles questionneurs. Il nous faudrait également un bon matériel d'école. »

« J'arrive de Tiareï, un des districts les plus éloignés de Papeete. Je n'ai pas mis pour y arriver moins de sept heures avec un bon cheval, et pour revenir, trois heures dans une embarcation. J'ai passé là un bon dimanche. Les services religieux sont suivis par toute la population. Les écoles vont bien. Itoti, l'un des anciens catéchumènes de M. Grand-Pierre est le chef de ce district, l'un des mieux tenus de l'île. »

Il y a déjà longtemps que MM. Atger et Arbousset demandent le secours d'un instituteur et d'une institutrice, se pourrait-il que leur appel restât sans effet?

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

POLYNÉSIE.

Un évangéliste indigène et son œuvre.

En ouvrant notre livraison de ce jour, nos lecteurs auront naturellement remarqué la gravure qui lui sert de frontispice et désiré d'en connaître le sujet.

Il serait bien superflu, sans doute, de leur dire ce que font ces représentants de deux races distinctes, recueillis dans une même attitude et si sensiblement remplis d'une même pensée. Ils prient ; mais où et dans quelles circonstances ? Ces indications valent la peine d'être données, surtout à une époque où tous les amis des missions s'occupent avec un intérêt particulier des services que peuvent rendre des évangélistes indigènes, et dans un moment où les lecteurs de cette feuille, en particulier, sont priés avec instances d'en favoriser l'emploi dans le champ missionnaire qui leur est le plus cher.

Il y a quelques années que le journal d'Honolulu (capitale des îles Sandwich) publiait dans ses colonnes un étrange avis. Il était adressé, au nom des missionnaires de Rarotonga, aux capitaines des navires américains qui se trouvaient alors aux îles Sandwich, et il demandait au premier d'entre eux qui visiterait les archipels de la Polynésie de vouloir bien toucher aux îles Maniki, pour y prendre à son bord et ramener à Rarotonga un évangéliste nommé Maretu, avec quelques insulaires qui devaient l'accompagner dans son

voyage. On promettait de payer les frais que pourraient occasionner ce dérangement.

Les marins du commerce n'obéissent généralement qu'à des pensées de lucre, et plus d'un capitaine dut sourire à la lecture d'un avertissement si naïf. Mais un Américain nommé M. Smith, commandant du navire baleinier l'*Ecosse*, le prit au sérieux. Quelques jours après, son bâtiment mouillait devant l'île Maniki, et bientôt l'évangéliste Maretu, sa femme et quelques jeunes Manikiens, nouveaux convertis, faisaient avec l'obligeant capitaine voile vers les îles Hervey. Les jeunes Manikiens qui accompagnaient Maretu se proposaient d'entrer dans l'Institut que les missionnaires de ces parages avaient fondé à Rarotonga pour y former des évangélistes.

Malgré la bienveillance du capitaine Smith et les bonnes manières de son équipage, le pieux Maretu, qui ne savait que très peu d'anglais, et qui jusqu'alors n'avait monté d'autre navire que le vaisseau missionnaire le *John Williams*, éprouvait un certain embarras. Pourrait-il, au milieu de ces marins inconnus, donner libre cours à ses sentiments et célébrer avec ses compagnons les actes de culte dont ils avaient pris l'habitude? Mais Maretu était un chrétien résolu; il eut bientôt pris son parti. Avisant, dès le premier jour de sa présence à bord, une partie de l'entrepont vacante, il s'y établit avec ses amis, lut une portion des saintes Ecritures, y ajouta quelques réflexions; puis, tombant à genoux, il offrit à Dieu ses prières du soir, du même ton et avec toute la ferveur qu'il y aurait pu mettre dans sa demeure solitaire de Maniki.

Naturellement, cet acte avait été remarqué. Mais qu'on juge de la surprise et de la joie du fidèle évangéliste. Comme il se relevait, le capitaine, venant à lui, lui témoigna, du mieux qu'il put, sa pleine approbation de ce qu'il avait vu, et lui exprima son intention de se joindre à lui avec ceux de

ses gens qui le voudraient, pour vaquer à ces actes de piété. Et en effet, tous les matins et tous les soirs, pendant la traversée, qui dura plusieurs jours, l'entrepont du navire vit se renouveler la scène que représente notre gravure : d'un côté, Maretu et ses amis polynésiens lisant et priant dans leur langue, et de l'autre, le capitaine et une partie de ses hommes à genoux aussi, et s'associant, de cœur au moins, aux effusions d'âme du pieux missionnaire, tandis que le reste de l'équipage, occupé aux manœuvres, s'abstenait avec soin de tout mouvement ou de tout bruit qui aurait pu troubler le recueillement de la petite réunion.

Ajoutons qu'arrivé à Rarotonga, le capitaine américain refusa toute espèce de rétribution et ne voulut accepter, malgré les instances réitérées des naturels, que quelques provisions de bouche et un peu de bois de chauffage. Il se trouvait, disait-il, amplement récompensé par le seul fait d'avoir pu rendre service à la cause de Jésus-Christ dans ces parages, que sa profession l'appelait souvent à visiter.

Ce récit, emprunté au journal d'un missionnaire de Rarotonga, honore tout à la fois le capitaine américain et l'évangéliste Maretu. Faisons-le suivre de quelques détails sur la mission que ce dernier venait de remplir à Maniki.

Cette île, ou plutôt ce groupe d'îles, se trouve à une assez grande distance de Rarotonga. On avait vu, plusieurs années auparavant, le *John Williams* débarquer sur ses rives deux de ces humbles pionniers indigènes de l'Evangile auxquels on doit en bonne partie la conversion d'un si grand nombre de leurs compatriotes. A leur arrivée sur cette terre, encore très peu connue, ces hommes de Dieu avaient eu à lutter contre de nombreuses difficultés. Ils avaient souffert même de la faim, car le pays ne produisait que des noix de cocos et du poisson, qu'il leur fallut longtemps disputer pour ainsi dire pièce après pièce au mauvais vouloir des chefs les plus influents. Mais, en fait d'abnégation et de dévouement, les évangélistes poly-

nésiens ont depuis longtemps fait leurs preuves. Ceux-ci avaient persévéré ; ils étaient parvenus à ouvrir les yeux d'une certaine partie de la population et l'avaient décidée à détruire publiquement ses idoles, qui consistaient surtout en ossements humains desséchés. En l'apprenant, les chefs hostiles s'étaient montrés furieux. Avant le jour fixé, plusieurs d'entre eux avaient passé toute une nuit à faire d'affreuses incantations pour obtenir de leurs dieux qu'un ouragan vînt mettre obstacle à la cérémonie. Un autre, se croyant plus sage, avait trouvé le moyen de cacher sous l'estrade, d'où les évangélistes se préparaient à parler, le crâne d'un de ses ancêtres, qui devait, dans sa pensée, faire tomber sur l'orateur toute sorte de calamités. Un troisième, plus acharné encore, avait tenté d'incendier, durant la nuit, la chapelle des chrétiens. Mais Dieu avait déjoué tous ces desseins des méchants. L'incendie, aperçu à temps, avait été arrêté; le crâne placé sous la chaire n'avait rien empêché ; la journée choisie pour la destruction des idoles avait été éclairée d'un soleil magnifique, et la cérémonie avait produit sur la population tout entière une impression dont les effets ne devaient plus s'effacer.

Dès ce moment, les naturels avaient écouté l'Evangile avec entraînement, et un grand nombre avaient demandé le baptême. C'était alors que les missionnaires de Rarotonga, informés de ce qui se passait, avaient envoyé à Maniki un de leurs aides indigènes les plus capables, le pieux Maretu, qui, ayant reçu l'imposition des mains, pouvait, tout aussi bien que l'un d'eux, poursuivre l'œuvre si courageusement inaugurée.

La tâche qui s'offrit à lui, dès le premier jour de son arrivée, dépassait les forces d'un seul homme. Des centaines de naturels voulaient être baptisés; ils se pressaient autour de lui et se montraient tellement avides d'instruction, qu'ils ne lui laissaient prendre aucun repos. Sentant alors ses

forces l'adandonner, Maretu eut l'heureuse idée de conseiller à ces catéchumènes trop exigeants de remplacer par des chapelles en pierres les humbles lieux de culte où ils s'étaient réunis jusqu'à ce jour, et cette suggestion fut saisie avec avidité. Les outils manquaient ; il n'y avait dans toute l'île d'autre fer qu'une vieille chaîne de navire, trouvée jadis sur le rivage. Avec des pierres et à l'aide du feu, on parvint à en façonner les anneaux en truelles grossières ou en marteaux. Chacun prit aux travaux autant de part qu'il pût, et, en quelques mois, deux chapelles s'élevèrent, l'une sur l'île principale, l'autre sur un îlot voisin, sans que pour cela l'œuvre spirituelle fût interrompue. Le mouvement était donné, et en faisant la dédicace des chapelles, Maretu put administrer le baptême à une centaine de naturels, choisis parmi les plus instruits et les plus pieux.

Une conversion remarquable suivit de près ces baptêmes. Ce fut celle d'un des chefs les plus hostiles à la nouvelle foi. Un frère de cet homme avait, dès l'arrivée des premiers évangélistes, pris parti contre eux avec une sorte de rage, et, étant tombé bientôt après malade, il avait, sur son lit de mort, fait jurer à son frère, par tout ce qu'un Polynésien d'alors pouvait connaître de sacré, de rester fidèle aux coutumes de leurs ancêtres. Et celui-ci, ayant hérité de l'autorité du défunt, l'avait en effet dirigée tout entière contre les progrès de l'Evangile. Un jour cependant qu'il passait devant la chapelle, le chant des cantiques piqua sa curiosité, et les portes se trouvant ouvertes, il ne put résister à l'envie de voir de ses yeux ce qui se passait à l'intérieur. Maretu prêchait ce jour-là sur cette parole du prophète Osée : « Ephraïm s'est associé aux faux dieux ; abandonne-le » (Osée, IV, 17). Les développements donnés à ce texte frappèrent le sauvage et le clouèrent en quelque sorte à sa place jusqu'à la fin du discours. Il sortit ensuite sans rien dire, mais en emportant en lui une flèche dont la blessure devait lui être salutaire.

Le soir même, à une heure assez avancée, il quitta sa hutte et, nouveau Nicodème, vint frapper à la porte du missionnaire, qu'il voulait interroger et qu'il accabla en effet de questions. « Qui est cet Ephraïm dont vous avez tant parlé? demanda-t-il. — C'est vous, répondit courageusement l'évangéliste; vous-même ou tout autre idolâtre également obstiné. — Et les faux dieux, qu'entendez-vous par là? — Mais ce sont vos idoles, les ossements de vos ancêtres et toutes ces stupides inventions humaines dans lesquelles vous avez encore confiance. — Et pourquoi dites-vous qu'il faut abandonner Ephraïm? — A cause de son obstination et comme un premier jugement du vrai Dieu tombant sur lui en attendant le grand jour des rétributions. »

Ainsi commencé, l'entretien ne pouvait être que sérieux, et, sous la bénédiction de Dieu, l'effet en fut sensible. Quelques jours après, cet homme venait déposer aux pieds de Maretu un grand panier qui renfermait ses dieux domestiques, c'est-à-dire les ossements de ses ancêtres. Depuis lors, il se rangea au nombre des catéchumènes les plus avides d'instruction et devint ce qu'il est resté depuis, un des ornements et l'une des colonnes de la petite Eglise de Maniki.

Tels avaient été, dans cette île, les travaux du pieux Rarotongien que nous avons vu agenouillé dans l'entre-pont du navire *l'Ecosse*. Depuis lors, l'œuvre à laquelle il s'était employé, avec tant de succès, a grandi, s'est développée, affermie, et aujourd'hui Maniki compte parmi ces terres déjà nombreuses de la Polynésie où l'idolâtrie n'existe plus guère qu'à l'état de souvenir. Les païens n'y forment maintenant qu'une minorité presque imperceptible, et du sein de son Eglise sont sortis déjà plusieurs jeunes chrétiens qui se préparent, dans l'institut de Rarotonga, à porter, à leur tour, la Parole de vie dans d'autres archipels encore païens.

Puisque nous parlons de Rarotonga, disons que la belle

mission de cette île, découverte autrefois par le célèbre John Williams, l'apôtre de la Polynésie, vient de perdre l'un des hommes qui l'ont le plus longtemps et le plus efficacement servie. On annonce la mort du révérend Buzacott, qui, arrivé à Rarontonga en 1827, s'y est, pendant plus de trente ans, dévoué à la cause du Christ avec une activité et un succès dont le souvenir ne s'effacera point. Prédication, soins donnés aux écoles et au séminaire des évangélistes, traduction des saintes Ecritures, travaux sur la station et voyages au dehors, telle a été, en peu de mots, la vie du révérend Buzacott. C'était un juste, et il est mort de la mort du juste. Forcé, par les fatigues de son apostolat plus encore que par l'âge, de prendre enfin quelque repos, il s'était depuis quelques années retiré à Sydney. C'est de là que le divin Maître l'a retiré à lui, calme, joyeux dans l'espérance et rendant grâces à Dieu d'avoir pu faire quelque chose pour l'avancement de son règne dans ces parages, qui étaient devenus sa seconde patrie terrestre.



AFRIQUE CENTRALE.

Nouvelles du pays de Mossélékatsi.

Nos lecteurs savent que depuis six ans une mission a été fondée parmi les Matébélés du célèbre Mossélékatsi. Cette œuvre avait dès l'abord rencontré de grandes difficultés. Malgré son amitié pour le vénérable Mo fat, du Kuruman, le farouche tyran, paraissait supporter la présence des missionnaires plutôt que la favoriser. Toute prédication publique leur était interdite, et ils ne pouvaient sans une permission expresse de lui, s'éloigner, sous aucun prétexte, du domicile qu'il leur avait assigné. Dans une lettre récente,

l'un d'eux, le révérend M. Thomas, rappelle ces débuts si peu encourageants et se dit heureux d'avoir à signaler quelques progrès.

« Alors, dit-il, il ne se passait pas de jour où nous n'eussions à souffrir quelque mortification ou quelque injure. Nous étions pour tous comme des ennemis dont on ne pouvait trop se défier. Aujourd'hui, nous sommes au contraire traités partout avec respect, et nous pouvons compter parmi le peuple un bon nombre d'amis sincères. Alors, les doctrines que nous avons charge d'annoncer étaient quelque chose de si nouveau et nos moyens de les propager tellement limités, que notre influence était à peu près nulle, tandis que maintenant des centaines de Matébélés les ont entendues et ont dans leur langue deux petits livres imprimés où ils les trouvent sommairement exposées. Cela seul suffirait pour justifier nos espérances actuelles de succès. »

L'autorité de Mossélékatsi s'étend, à ce qu'il paraît, sur quarante ou cinquante tribus dont les pratiques religieuses sont très diverses.

« Il y a, dit M. Thomas, les adorateurs de l'éléphant, les adorateurs du rhinocéros, puis ceux de l'élan, du buffle, du lion, du crocodile et de différentes espèces de serpents. Quant aux vrais Zoulous, qui ne sont ici qu'en petit nombre, ils n'ont guère d'autre culte que celui qu'ils rendent à leur roi et aux esprits de leurs ancêtres. Mais ce culte est un culte d'apaisement, et jamais l'expression du respect ou de la confiance. Que, par exemple, le roi, qu'on regarde comme le maître des cieux aussi bien que comme le maître de la terre, vienne à ne pas faire tomber sur celle-ci, aussi régulièrement qu'on le voudrait, le bienfait d'une pluie fertilisante ; aussitôt on s'en émeut. C'est, dit-on, parce que le roi a le cœur *irrité*, ou *malade*, ou bien encore *noir* (on se sert assez indifféremment de l'un ou de l'autre de ces termes) ; il ne donnera de la pluie que lorsque d'autres sentiments plus

agréables auront remplacé ceux-là. D'où peut donc venir ce courroux, cette maladie, cette couleur noire ? La première chose à faire est d'en découvrir la cause, puis cette cause, on la trouve presque toujours en ce que certaine ville ou certain district aura commis un délit quelconque, c'est-à-dire un acte qui a déplu au roi ; et alors vient l'expiation, c'est-à-dire, dans la plupart des cas, le massacre des chefs, la destruction de la ville ou des villes et la captivité ou la dispersion des femmes et des enfants. Il en résulte d'affreuses souffrances, mais qu'y faire ? Il faut bien que le chagrin du roi soit apaisé : il n'y a que ce moyen de mettre un terme au fléau de la sécheresse. »

Dans sa longue carrière, Mossélékatsi a commis bien des actes sanguinaires, et aujourd'hui encore on peut le voir donner, sans la moindre hésitation, des ordres qui coûteront la vie à des centaines de ses sujets. Mais qu'il lui prenne la fantaisie de se montrer humain ou même affectueux et nul peut-être n'y réussira mieux que lui. M. Thomas en cite l'exemple suivant :

Ce missionnaire venait de perdre sa femme et devait, par suite de cette épreuve, conduire dans la colonie du Cap ses deux enfants en bas âge. Avant de partir, il alla prendre congé du monarque.

« Je le trouvai, dit-il, entouré de quelques-unes de ses femmes et de ses principaux chefs. Dès qu'il aperçut mes deux petits garçons : « Oh les pauvres chers enfants! s'écria-« t-il d'un ton vraiment ému ; emmenez-les, conduisez-les « sur-le-champ au wagon. Je ne saurais en supporter la « vue. » Puis se tournant vers moi : « Mon enfant, continua-« t-il, je suis vraiment triste de votre tristesse. Celle qui « n'est plus était aimable et aimée. Nous la chérissions tous « et la regrettons beaucoup. Allez en paix, mon fils. Puisse « votre voyage être heureux, et que vous soyez bien accueilli « par tous ceux que vous rencontrerez, jusqu'au jour où

« nous pourrons de nouveau vous souhaiter ici la bien-venue! « Ne soyez pas absent trop longtemps. » Il me fit ensuite donner, comme provisions de voyage, un mouton et une chèvre, et le lendemain, comme nous étions déjà assez éloignés de la station, un de ses serviteurs nous rejoignit pour me remettre encore deux autres pièces de bétail. Homme étrange et vraiment mystérieux ! Quelle joie pour nous et quel triomphe pour l'Evangile de Christ, s'il nous était donné de le voir un jour humblement prosterné au pied de la croix ! »



ETATS-UNIS.

UNE ASSEMBLÉE MISSIONNAIRE.

Au commencement du mois d'octobre dernier, plus de 5,000 personnes, étrangères à la localité, s'étaient réunies dans la ville de Worcester (Etat de Massachussets) et y recevaient une généreuse hospitalité. C'étaient les amis de la grande Société connue sous le nom de *Conseil américain pour les missions étrangères* qui venaient, quelques-uns de très loin, assister à son assemblée générale de cette année. Les réunions principales eurent lieu dans une vaste salle capable de contenir 3,000 auditeurs ; mais il fallut ouvrir simultanément d'autres locaux pour la foule qui voulait s'associer à la fête.

Depuis l'année dernière, la situation de la Société inspirait à ses amis des inquiétudes assez vives. Son exercice de 1863 s'était clos avec une dette d'environ 31,000 fr., qui, en temps ordinaire, n'aurait alarmé personne, mais que les événements politiques menaçaient d'accroître au point d'entraver la marche de l'œuvre. Le Comité lui-même, dans son

rapport, n'a pas caché ses craintes. En juillet dernier, c'est-à-dire trois mois avant l'assemblée générale, il fallait, pour se présenter devant celle-ci avec quelque assurance, recevoir encore un million de francs, et la libéralité des Eglises semblait endormie. Le trésorier se désolait ; « mais dès le 15 août, » a-t-il dit, « les dons arrivèrent avec une abondance dont le passé n'avait jamais offert le spectacle. Il semblait que tous les grands courants d'eaux venus des cieux, se fussent donné rendez-vous à Pemberton-square (siége de la Société à Boston). Les employés étaient épuisés de travail ; ils ne suffisaient plus à enregistrer, à compter, à remercier des envois. » En un mois, près de 700,000 fr. arrivèrent, et, chose remarquable, pour la plus grande partie en petites sommes, tant avaient été bien compris et bien entendus les appels du Comité à la piété des fidèles.

En somme, les recettes de l'année se sont élevées à plus de 2,660,000 fr. (532,000 dollars), et, contrairement à toutes les prévisions, l'exercice s'est terminé, non plus avec un déficit, mais avec un solde en caisse d'environ 18,000 fr.

Heureuse de ce résultat inattendu, l'assemblée en a solennellement remercié Dieu, et elle a fait plus. Comprenant qu'il y avait là l'indication d'un devoir, elle a résolu d'aller en avant plus courageusement que jamais, et, dans ce but, elle a décidé de demander aux amis de l'œuvre, pour l'année prochaine, 600,000 dollars (3 millions de francs), chiffre rendu indispensable par les besoins de l'œuvre et par la cherté actuelle de l'or. Cette résolution fut votée par acclamation le premier jour, et, dès le lendemain, le bureau put annoncer qu'en réponse à cet appel, il avait déjà reçu plusieurs souscriptions, parmi lesquelles il s'en trouvait trois de 1,000 dollars (5,000 fr.) chacune.

De tels chiffres obtenus et demandés, au plus fort de la crise politique et financière que traverse en ce moment le pays, démontrent d'une manière éclatante de quelle mer-

veilleuse popularité l'œuvre des missions jouit parmi les chrétiens d'Amérique et quelle place ils lui ont assignée dans leurs habitudes de piété. Ce fait, signalé depuis longtemps, mérite d'autant plus d'être remarqué que, comme l'on sait, plusieurs autres Sociétés de missions existent aux Etats-Unis et que chaque Eglise importante y a la sienne, qu'elle aime et qu'elle soutient. On sait, de plus, quels immenses sacrifices les chrétiens des Etats du Nord s'imposent, soit pour le soulagement des victimes de la guerre, soit pour assurer à leurs armées ces secours spirituels dont leurs soldats paraissent généralement si bien sentir la valeur.

Nous serons brefs sur les opérations de la Société durant l'année dernière.

Ses missions, réparties surtout entre l'Amérique du Nord (pour les Indiens), l'Océanie, l'Afrique et l'Asie, sont au nombre de 22, avec 325 stations principales et au moins le double d'annexes. La Société y emploie 150 missionnaires consacrés, 170 femmes occupées à titres divers, 41 pasteurs indigènes et environ 700 autres agents également indigènes, c'est-à-dire un personnel d'environ 1,060 ouvriers. Les Eglises régulièrement constituées ont atteint le chiffre de 166, et présentent ensemble plus de 23,600 membres effectifs, non compris la population chrétienne des îles Sandwich. Il y a dans les stations 371 écoles primaires, avec plus de 10,000 élèves. Les presses de la Société ont été très actives, et le chiffre des publications distribuées plus considérable que jamais.

Treize missionnaires appartenant à divers champs d'activité faisaient partie de l'assemblée. Plusieurs d'entre eux y ont pris la parole. Parmi ces derniers, se trouvait le vénérable docteur Jonas King, entré dans la carrière missionnaire depuis près d'un demi-siècle, et qui, depuis trente-six ans, travaille à l'évangélisation de la Grèce, et plus particulièrement d'Athènes. Durant ces trente-six ans, le docteur a

constamment célébré, dans sa demeure, un culte qu'ont suivi beaucoup de Grecs et d'étrangers. Il a distribué au delà de 400,000 livres ou traités religieux et a eu d'innombrables entretiens sur la religion avec des gens de toute condition et de toute classe. Il a de plus donné des leçons à un grand nombre de jeunes gens qui occupent aujourd'hui dans l'Etat des postes plus ou moins élevés, et exercent une influence décidément favorable aux progrès du christianisme évangélique.

Un missionnaire de l'Inde, le révérend Webb, a vivement ému l'assemblée en lui racontant l'effet produit sur les chrétiens indous du Maduré par la nouvelle des embarras financiers de la Société. De leur propre mouvement, ils avaient sur-le-champ résolu de venir en aide à l'institution charitable à laquelle ils étaient redevables de la connaissance de l'Evangile; des souscriptions s'étaient organisées; les hommes avaient donné leur argent, les femmes leurs joyaux, les enfants leurs boucles d'oreilles ou leurs colliers, et, en très peu de temps, la collecte avait atteint une valeur très considérable, si l'on tient compte de la pauvreté des donateurs. Dans cette province, où l'on aurait inutilement, il y a trente ans, cherché un seul chrétien indigène, la Société compte maintenant près de deux cents congrégations pleines de vie, et dont plusieurs sont dirigées par des pasteurs indigènes parfaitement bien qualifiés pour leurs importantes fonctions.

Chacun sait de quelles riches bénédictions ont été récompensés les travaux des missionnaires de la Société dans la Turquie d'Asie et à Constantinople. Cette belle mission est, en ce moment, sous le coup des persécutions dirigées dernièrement par les autorités turques contre les mahométans devenus chrétiens. L'assemblée s'est occupée de cette affaire et a nommé une commission chargée de demander au gouvernement des Etats-Unis de s'associer au gouvernement anglais dans les démarches à faire auprès de la Porte-Otto-

mane pour assurer à tous la liberté de conscience, proclamée en principe par le célèbre édit connu sous le nom de hatti-houmayoun.

Un autre sujet de triste préoccupation a été soumis à l'assemblée de Worcester. Il s'agit des îles Sandwich, dont les Eglises ne sont plus, à proprement parler, des stations de la Société, mais sont restées avec elle dans une étroite union de fraternité chrétienne. Le monde entier sait que les missionnaires américains, arrivés dans ce pays il y a une quarantaine d'années, ont ouvert à ses habitants, alors sauvages, les voies de la civilisation en même temps que celles du christianisme. Les Eglises y étaient prospères et pleines de sève, quand tout à coup un évêque anglican, appartenant à cette tendance qu'on appelle la haute Eglise ou le puséisme, est venu s'établir à Honolulu, et semble avoir pris à tâche de ruiner l'œuvre des premiers missionnaires en la décriant et en étalant aux regards les pompes d'un culte qui rappelle, à plusieurs égards, celui de l'Eglise romaine. L'assemblée, profondément émue de ce procédé si peu fraternel et si peu chrétien, sait qu'il serait injuste de l'imputer à l'Eglise anglicane tout entière, mais elle a cru devoir le signaler à la désapprobation du monde évangélique. Elle a voté dans ce but une énergique protestation, à laquelle le comité de la Société devra donner la plus grande publicité.

Nous terminerons ce compte-rendu par un fait qui aurait dû trouver sa place plus haut, mais qui, en quelque lieu qu'on le signale, demeure édifiant et instructif. C'est qu'au nombre des offrandes qui ont tiré la Société de la détresse dont elle souffrait l'année dernière, a figuré une somme de 10,000 dollars (50,000 fr.) donnée par un chrétien de New-York. Heureux les riches de ce monde quand ils savent faire un tel usage des biens que Dieu leur a permis d'acquérir !



ALLEMAGNE ET SUISSE.

LES SOCIÉTÉS DE MISSIONS ALLEMANDES.

« S'il est un fait impardonnable, et une triste preuve du peu d'intérêt que nous inspirent l'honneur de Christ et le bien de l'humanité, c'est que nous pensons à peine au devoir d'évangéliser le monde païen, et que nos puissants monarques de la terre, chefs temporels de l'Eglise, sont ceux qui font le moins pour l'accomplissement de ce devoir. »

Ces paroles, que prononçait à la fin du dix-septième siècle, l'illustre et pieux Spener, le père du réveil religieux auquel on a donné le nom de piétisme, pourraient être regardées comme un des premiers élans de cet esprit missionnaire qui, depuis, a soufflé sur l'Europe protestante et y a enfanté déjà des merveilles. Peu de temps après, et du vivant même de Spener, un de ces puissants de la terre que sa voix avait si sévèrement blâmés de leur indifférence, le pieux Frédéric IV, roi de Danemark, concevait la pensée de la première mission qui ait surgi du sein de l'Eglise luthérienne. Cette idée fut saisie avec un saint empressement par un autre homme que ses vertus chrétiennes ont illustré, par Francke, le fondateur du fameux orphelinat de Halle et de plusieurs autres établissements charitables. A sa voix vénérée, deux de ses disciples, Ziegenbalg et Plutschau, se dévouèrent à l'œuvre, et bientôt, le 9 juillet 1706, on les vit débarquer dans les possessions danoises du Tranquebar, sur la côte du Coromandel, et arborer les premiers, au nom de leur Eglise, l'étendard de Jésus-Christ sur les rivages indous. Dire ici les succès dont Dieu couronna leurs apostoliques travaux, serait impossible ou du moins trop long. Le monde chrétien tout entier les connaît et les range en première ligne parmi les gloires religieuses du dix-huitième siècle.

Mais ce n'était pas sur Halle seulement qu'était venue s'abattre l'étincelle partie de la cour du pieux monarque. Les frères d'Herrnhut, plus connus en France sous le nom de Moraves, en subirent aussi la salutaire influence. Quoique bien éprouvés et peu nombreux alors (ils n'étaient guère que 600 pauvres fugitifs), ils éprouvèrent aussi le besoin de se mettre à l'œuvre et jetèrent, en 1732, les bases de cette belle et grande association qui, depuis lors, n'a cessé de grandir, et compte aujourd'hui parmi ses champs d'activité le Groendland, le Labrador, le nord de l'Amérique, les Antilles, la Guyane, les frontières du Thibet, et jusqu'aux régions à peine explorées de l'Australie. Humbles, simples et prêts à tous les dévouements, ses agents ont partout excité l'admiration et honoré le nom de Christ; où est le chrétien qui n'ait pas été édifié par quelques-uns de leurs naïfs et substantiels récits?

A la même époque encore, il faut noter ici l'action de deux grandes Sociétés anglaises, dont les travaux vinrent s'allier efficacement, dans l'Inde, à ceux de la mission danoise du Tranquebar, la Société pour la propagation des connaissances chrétiennes, et celle des missions de l'Eglise établie d'Angleterre. Au moment où ces deux institutions envoyèrent leurs représentants au sud de l'Inde, le mouvement missionnaire avait été misérablement entravé en Allemagne par l'incrédulité du dix-huitième siècle. Ce fut un bienfait signalé de la Providence que l'intervention de ces Sociétés puissantes, qui se hâtèrent de prendre à leur service les missionnaires allemands.

A la fin du siècle cependant, un réveil du zèle chrétien se fit sentir en Prusse. Il eut pour principal instrument le vénérable Jœnicke, alors pasteur de l'Eglise bohémienne à Berlin. Cet homme de Dieu, connu par sa fidélité aux doctrines évangéliques et par l'infatigable ardeur de sa charité, avait un frère qui, ayant fait ses études à Halle, y avait

appris à aimer les païens. Au contact de ce feu sacré, Jœnicke s'enflamma lui-même, et, en 1800, il ouvrit à Berlin une modeste institution, destinée à former des missionnaires, qu'il dirigea lui-même avec la consciencieuse fidélité qu'il savait mettre en toutes choses. Jamais cependant, il n'entreprit de missions spéciales; il se contenta de fournir aux autres Sociétés des agents bien préparés, et deux noms suffiront pour prouver que son travail ne fut pas vain. C'est de cette école que la Chine reçut son Gutzlaff, et l'Inde son célèbre Rhenius.

En 1816, fut fondée à Bâle, une Société destinée à se développer sur une plus grande échelle. Les premiers objets de sa sollicitude furent, en 1821, les Tartares mahométans du Caucase, et les travaux de ses agents commençaient à y être bénis quand, en 1836, la jalousie de l'Eglise orthodoxe russe obtint contre eux la publication de deux ukases impériaux qui les contraignirent à s'éloigner. Dix ans auparavant, cependant, la Société avait adopté un autre champ de mission, l'Afrique occidentale. Elle y a joint depuis, d'abord l'Inde occidentale, plus tard encore, le sud de la Chine, où nos lecteurs savent que ses travaux ont déjà porté de beaux fruits. A la mission de Bâle se rattache, au moins par le voisinage et par une chrétienne communauté de vues, l'établissement de Chrischona, fondé par le vénérable Spitler, et dont les agents, presque tous laïques, ont rendu déjà des services signalés, surtout en Palestine, en Egypte, en Abyssinie et sur plusieurs points des deux Amériques.

Viennent ensuite, par ordre de dates, trois Sociétés prussiennes, dont deux ont leur siége à Berlin, et la troisième à Barmen.

La Société de Berlin, fondée en 1818, envoya ses premiers missionnaires au sud de l'Afrique, et tenta ensuite une œuvre au nord de l'Inde, mais avec assez peu de succès pour lui faire prendre la résolution de se borner à son pre-

mier champ d'activité. L'autre Société berlinoise, celle dite de Gossner, du nom de son fondateur et de son principal soutien, était née d'une différence de vues quant à la direction des œuvres. Le célèbre prédicateur Gossner avait à cet égard, comme à plusieurs autres, des idées qui lui étaient propres, et que peut-être il serait mal aisé de justifier, mais ce qu'il a fait pour la conversion des païens n'en est pas moins honorable pour sa mémoire (il est mort il y a quelques années), et les hommes qui lui doivent d'avoir pu se consacrer à cette œuvre ont prouvé que l'esprit de Christ est bien à la base de leurs travaux. Ce sont eux qui ont commencé et qui poursuivent, dans l'Inde, cette belle mission des Coles, dont nous racontions naguère les merveilleux développements.

La Société des missions du Rhin ou de Barmen, fondée en 1828, fait évangéliser les Hottentots, les Namaquas et diverses autres tribus du sud de l'Afrique. Elle a, dans les îles de la Sonde, à Bornéo et à Sumatra, des missions qu'a naguère illustrées le sang de plusieurs martyrs, et elle entretient quelques missionnaires au sud de la Chine. Ces derniers agents travaillent dans les mêmes régions que les ouvriers d'une autre Société de Berlin, moins considérable et qui s'est formée exclusivement en vue de la Chine.

En 1836, deux nouvelles institutions se formèrent, l'une sous le nom de Société allemande du Nord, ayant son siége à Hambourg, et depuis lors à Brême, l'autre sous celui de Mission luthérienne évangélique ; son centre est à Leipsick. La première, après avoir, en 1842, dirigé quatre missionnaires sur la Nouvelle-Zélande, a définitivement pris pour champ d'activité l'Afrique occidentale, près de l'embouchure du fleuve Volta.

La Société de Leipsick fit d'abord une tentative de mission parmi les sauvages de la Nouvelle-Hollande, mais avec si peu de succès qu'elle permit à ses agents de se placer,

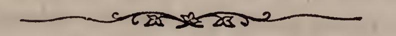
comme pasteurs, au service des colonies allemandes établies dans le pays. Elle avait fondé aussi un poste au sein d'une des tribus indiennes du nord de l'Amérique, mais elle paraît l'avoir abandonné pour concentrer tous ses efforts dans l'Inde, sur la côte de Coromandel, c'est-à-dire dans les régions même où les premiers missionnaires partis de Halle avaient si glorieusement proclamé le nom de Christ. Cette œuvre n'est cependant ni la continuation, ni la reprise de l'ancienne, car depuis longtemps déjà, comme nous l'avons dit, les premiers missionnaires allemands, subissant le contre-coup des excès du rationalisme dans la mère-patrie, étaient restés abandonnés à lenrs seules ressources et avaient successivement remis toutes leurs stations à quelqu'une des grandes Sociétés anglaises à l'œuvre dans le pays. Toutefois, le gouvernement danois, qui avait conservé dans le Tranquebar la propriété de quelques bâtiments, en a accordé la jouissance aux agents de la Société de Leipsick.

On a, depuis quelques années, parlé souvent de la dernière Société que nous ayons à mentionner ici. C'est celle que le pasteur luthérien Harms a fondée à Hermannsbourg, dans le Hanovre, et qu'il soutient presque à lui seul, au moyen de la puissante influence que lui ont acquis ses talents de prédicateur et la ferveur de sa piété. Deux maisons de missions ouvertes dans son humble paroisse, l'achat d'un navire missionnaire et l'envoi d'un certain nombre d'agents, d'abord au sud de l'Afrique, parmi les Zoulous, puis, si nous ne nous trompons, au centre du même continent, dans les contrées explorées par le D[r] Livingstone, montrent assez quelle chrétienne énergie préside aux travaux dont Hermannsbourg est le siége. Evangéliser en colonisant paraît être le grand but que se propose le pasteur Harms, imitant en cela les procédés employés avec succès, en différents lieux, par les missionnaires moraves.

Telles sont, avec un certain nombre d'associations auxi-

liaires, dont le détail nous entraînerait trop loin, les Sociétés de missions qui honorent l'Allemagne protestante, et qui rendent compte de leurs travaux en langue allemande. Ayant à cœur d'en suivre les travaux de plus près que nous ne l'avons fait jusqu'ici, il nous a paru bon d'en donner d'abord une nomenclature, forcément un peu sèche, mais qui pourtant a sa valeur. Elle nous montre que partout, sur cette terre classique de la pensée et de la science, il reste encore, quoique l'on en dise, assez de foi, de piété, de saintes aspirations et de christianisme pratique pour que le souffle céleste qui partout pousse les âmes croyantes à l'action y fasse vivement sentir son influence tout à la fois si douce et si puissante. Christ est mort sur le sol germanique! dit l'incrédulité. Non, Christ vit, là comme partout où son nom a été prêché, et aujourd'hui, comme au temps de sa vie terrestre, les œuvres qu'il fait rendent témoignage de lui. Sociétés organisées, offrandes du riche et sacrifices du pauvre, grandes assemblées et humbles réunions du foyer domestique, voix des récits en Europe, et voix des missionnaires au sein de l'idolâtrie, tout se réunit pour attester que, dans la croyance des peuples, Christ est encore « le Scilo « à qui appartient l'assemblée des nations, » le Fils « sur l'épaule duquel l'empire du monde a été posé. » Christ est mort, dites-vous! Singulier mort que celui qui, après dix-huit siècles, inspire encore de telles espérances, commande de tels travaux et met au cœur des siens ces nobles abnégations qui sont à la base de toute vie missionnaire!

(*Extrait du* Christian Work.)



VARIÉTÉS

INDE.

MOEURS ET CARACTÈRES DES FAKIRS.

On parle souvent de ces fakirs ou prétendus dévots qui, dans l'Inde, affectent de grands sentiments de piété et vivent du respect superstitieux que leurs mortifications volontaires inspirent aux masses ignorantes. Un voyageur qui les a vus de près, en fait un tableau qui réduit à ce qu'on va voir leur étrange manière de vivre.

« Depuis que j'avais passé le Godavary (fleuve), je rencontrais chaque jour, dit-il, un assez grand nombre de fakirs errants.

« Le résultat des nombreuses observations que plusieurs années de séjour dans l'Inde m'ont permis de recueillir à leur sujet, me porte à croire que le nombre de ceux qui deviennent assez maniaques pour s'infliger, sans aucun signe de douleur, les pénitences cruelles, les *macérations austères*, dont il est si souvent question dans les livres sanscrits, est réellement fort restreint. J'ai surpris quelquefois, dans un lieu écarté, au bord d'un ruisseau, faisant les apprêts de leur repas dans la chaleur du jour, ceux que j'avais rencontrés le matin ou le jour d'avant dans un village, s'y faisant horribles, hideux, pour commander la charité des paysans. Je les avais vus nus, le corps couvert de cendres, souillé d'ordures, tatoué d'ocre de diverses couleurs, les cheveux épars, le regard stupide, farouche, et la bouche close : je les retrouvais à la halte du jour tout différents. Pour préparer leurs aliments, ils s'étaient dépouillés de leurs costumes de

fakirs, dont l'eau du torrent voisin avait facilement enlevé la trace ; ils jasaient entre eux, joyeusement occupés, l'un à allumer du feu, l'autre à pétrir sur une pierre plate la farine dont la charité des villageois avait rempli leur bissac. Un troisième, se servant comme d'un pilon de son pesant bâton de route, pilait dans le creux d'un rocher du sel, des piments, du cardamome, du poivre et d'autres épices dont la petite bande était bien approvisionnée. Et le beurre et l'huile ne manquaient pas plus que les condiments à ces gâteaux, dont chaque convive savourait d'énormes morceaux. On allumait ensuite un *houka*, dont les fumées enivrantes, de chanvre et d'opium, provoquaient bientôt une sieste prolongée. Au réveil, chacun faisait son sac, où, sous le plus petit volume, il renfermait tout le mobilier réellement nécessaire au bien-être d'un Indou, le chargeait sur ses épaules, et alors, barbouillée de nouveau des cendres refroidies du foyer, bien repue, bien reposée et de nouveau bien horrible à voir, la bande joyeuse reprenait sa marche, prête à paraître sourde, muette et possédée du diable en vue du premier hameau.

« Ainsi, jusqu'à la mort, dissimulant, gueusant, sans vêtements, sans souliers, ils vont de temple en temple, et tous m'ont paru très attachés à cette vie de bohêmes, dont les romanciers espagnols ont si bien peint les plaisirs. Il est certain, du reste, que le nombre des hommes adonnés à cette existence nomade s'explique, dans les contrées naguère soumises au Nizam, par la misère et l'abjection du peuple des campagnes. » (Vict. Jacquemont, III. 522.)

UNE PIEUSE COUTUME ET DE BEAUX SUCCÈS.

Un missionnaire de Tinevelly (sud de l'Inde) décrit comme on va voir une coutnme touchante qu'ont adoptée les habi-

tants d'une petite ville chrétienne, dont le nom est Moodalar. « Grimper au sommet des palmiers pour en cueillir le fruit est la principale occupation de la plupart de nos chrétiens. Cette récolte commence en janvier. Le jour d'ouverture, tous ceux qui s'y adonnent viennent à l'église et déposent à la porte leurs couteaux et leurs autres instruments de travail. Le service terminé, le missionnaire sort et remet à l'un des *grimpeurs* ses instruments, en prononçant quelques paroles et une courte prière appropriées à la circonstance; puis, sur-le-champ, cet homme monte à un palmier qui dresse son front superbe en face même de la porte du temple; il en coupe un régime de fruits, redescend et vient à son tour mettre ce fruit entre les mains du missionnaire. Dès ce moment, la récolte est ouverte et les grimpeurs vont dans toutes les directions se livrer à leurs fatigantes et dangereuses ascensions. Cet usage est aujourd'hui tellement reçu, et, si l'on peut dire ainsi, accrédité dans le pays, que les païens eux-mêmes attendent pour monter à leurs palmiers que la cérémonie chrétienne ait eu lieu. Un riche Indou, encore idolâtre, me disait, un jour, que l'homme qui ferait l'ascension d'un palmier, avant notre service, ne serait à ses yeux qu'un *thustan*, c'est-à-dire un goujat. »

Puisque nous sommes au Tinevelly, disons ici que dans cette province la dissémination des saintes Ecritures et des traités religieux a pris, depuis quelque temps, un développement remarquable. Dans la partie du nord, le chiffre des exemplaires placés s'est élevé, en une année, de 800 à 2,800, et dans la partie du sud, de 780 à plus de 6,000.

Le nombre des baptêmes s'accroît dans les mêmes proportions. Un seul missionnaire de la contrée a récemment baptisé, en diverses fois, 256 adultes, qui tous avaient reçu une instruction convenable, et dont la plupart avaient fait connaître leurs intentions depuis deux ans au moins.

NOUVELLES RÉCENTES

ILES FIDJI.

Le révérend Calvert, de la Société des missions wesleyenne, cite un fait qui démontre la solidité des succès obtenus dans ces îles.

Des raisons de prudence, provenant de l'état politique et de la crainte d'attirer sur les chrétiens indigènes le feu de la persécution, avaient depuis cinq ans empêché les missionnaires de visiter l'île de Rotumah. Dernièrement enfin, la persécution ayant cessé, M. Calvert s'y est rendu et a eu la joie d'y trouver les Eglises en très bon état. Les prédicateurs indigènes avaient fidèlement rempli leur tâche; douze cents personnes faisaient profession de christianisme, et le nombre des chapelles s'était accru. Il est actuellement de onze, non compris plusieurs maisons du pays où l'on se rassemble pour prier. Le paganisme se meurt dans cette île, où il a cependant essayé de livrer une de ses dernières batailles contre la nouvelle foi.

UNE ASSOCIATION D'ASSASSINS.

Nous annoncions, il y a quelques mois, qu'un des missionnaires les plus distingués du nord de l'Inde, M. Lowenthal, de Lodiana, avait été assassiné par un Sike qu'il employait momentanément comme jardinier. Ce triste événement a ramené l'attention publique sur une secte fanatique qui existe dans ces contrées et compte parmi les Sikes un assez grand nombre d'adhérents. Ces gens, appelés les

Akalis, reconnaissent pour fondateur de leur association un nommé Godvind Sing ou le *Lion*, qui leur a laissé les plus effroyables préceptes. Le seul dieu qu'il leur ait enjoint d'adorer est l'épée, le couteau ou tel autre instrument tranchant. Il leur est interdit de jamais marcher sans cet objet de leur culte et de jamais reculer devant l'usage qu'ils peuvent en faire. « Si l'homme que vous rencontrez sur votre route, est un mahométan ou un étranger, tuez-le; si c'est un indou, frappez-le, et prenez ce qu'il a; « tel est, en résumé, le code religieux de l'Akali. On voit par là que cette association n'est pas sans affinité avec ces Thugs dont nous entretenions il y a quelque temps nos lecteurs; peut-être n'est-ce qu'une des branches de cette épouvantable secte. L'assassin de M. Lowenthal était un Akali.

UN CONFESSEUR DE LA VÉRITÉ ET UN MAGISTRAT COURAGEUX.

Dernièrement à Mazulipatam, un jeune brahmine de dix-neuf ans, nommé Sivaramakrishtamma, s'était décidé à embrasser le christianisme. Sa famille, qui occupe un rang élevé dans la société indigène, le fit sommer de rentrer chez son père et l'appela à cet effet devant le magistrat du lieu. Là, le jeune homme se déclara franchement chrétien, et, vû son âge, le magistrat dut décider qu'il était parfaitement libre de ses mouvements. Mais à peine cette sentence fut-elle prononcée, que plusieurs des parents et quelques amis, se précipitant sur le jeune homme, voulurent l'enlever; et, en l'absence de toute force militaire, ils y seraient probablement parvenus, si le magistrat, quittant son siége, ne s'était résolûment jeté dans la mêlée et n'avait de sa propre main arraché le jeune chrétien à ses agresseurs.



TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

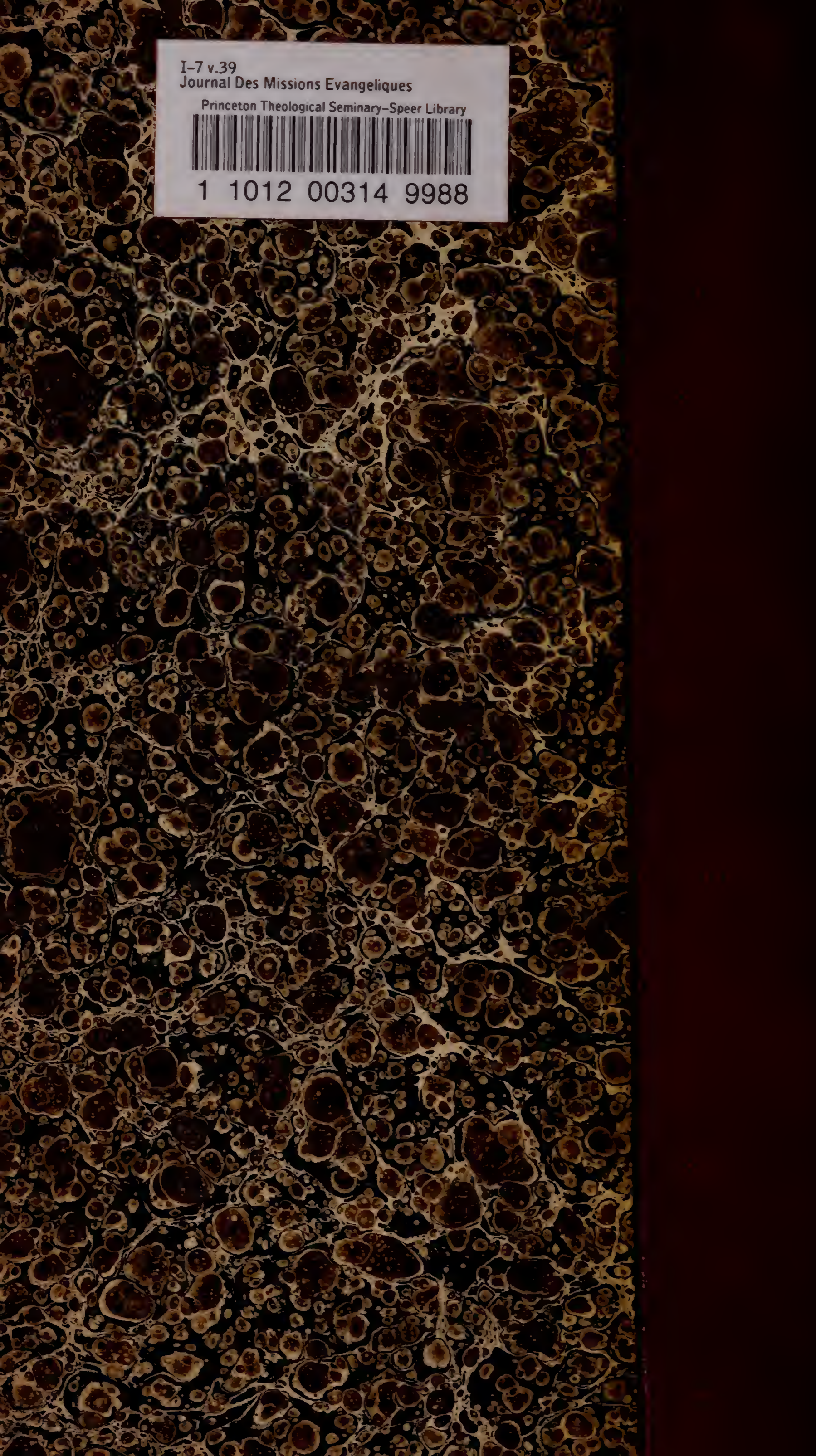
Pages.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RECENTES.

Paris — Imprimerie de Ch. MARÉCHAL, rue Fontaine-au-Roi, 18.


I-7 v.39
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9988